

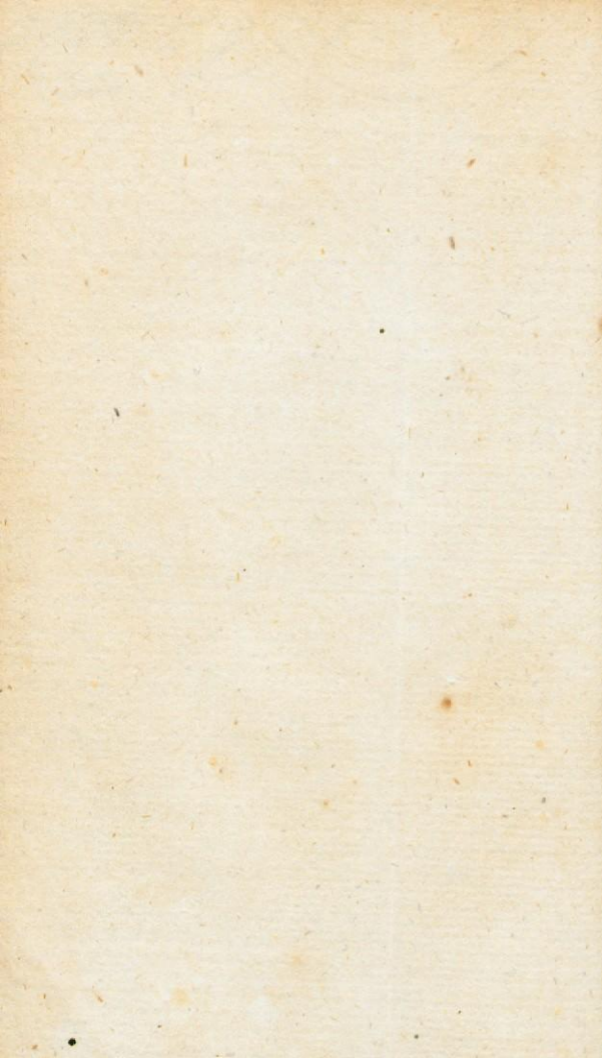






~~2735~~. I. g. g. 1. A.  
2735.





LETTRES  
ET  
MEMOIRES  
DU BARON DE  
PÖLLNITZ,  
CONTENANT

Les Observations qu'il a faites dans ses

VOYAGES,  
ET LE CARACTÈRE

des Personnes qui composent les principales

COURS DE L'EUROPE.  
TROISIÈME EDITION,

*Augmentée de deux Volumes, & d'une Table des Matières.*

TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,  
Chez FRANÇOIS CHANGUION,  
MDCCLXXXVII.

THE  
DUBARONDI  
CONTRACT

THE CHARACTER  
of the...  
TROYA...  
of the...



THE...  
of the...



# AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

**L**Es deux Volumes, qui portent dans cette Edition le Titre de *Mémoires*, ont été composés avant ceux que j'ai déjà imprimés deux fois, l'une en trois Tomes, & l'autre en quatre. L'Auteur en avoit vendu le Manuscrit à Paris, à une Personne, qui le revendit à un Libraire de Hollande. Celui-ci se préparoit à l'imprimer, lorsqu'il apprit que je venois de publier des *Mémoires* de Mr. le Baron de *Pöllnitz*. La conformité du Titre lui fit croire que c'étoit le même Ouvrage qu'il venoit d'acheter: il crut avoir fait un mauvais marché, & mit son Manuscrit au rebut, comptant n'en jamais faire usage. Cependant quelques an-

\*  
nées

## AVERTISSEMENT.

nées après, s'étant avisé de l'examiner, il trouva que c'étoit tout autre chose. Il y vit l'Histoire de la Vie de l'Auteur; un détail très circonftancié & tout nouveau de la Cour de Berlin, & de plusieurs autres Cours de l'Europe; divers Voyages, celui d'Espagne entre autres, dont il n'est pas dit un mot dans les premiers Mémoires: il s'apperçut enfin, que les Relations qui concernent les mêmes Pays n'avoient d'autre conformité avec les premières, que celles qu'elles doivent nécessairement avoir; que les descriptions en étoient tantôt plus, tantôt moins étendues; les réflexions presque toujours différentes; en un mot, que c'étoient les premiers Voyages de Mr. le Baron de *Pöllnitz*, & que ceux qui avoient paru étoient les derniers. Il me communiqua sa découverte, & je m'accommodai de son Manuscrit,

pour

## AVERTISSEMENT.

pour le joindre à la troisième Edition que je publie aujourd'hui des premiers Mémoires. Comme l'Auteur avoit donné à l'une & à l'autre de ses Relations le titre de *Mémoires*, il a falu, pour éviter la confusion, le changer à l'une des deux; & je me suis déterminé à donner le nom de *Lettres* à celle qui a déjà paru, parce qu'effectivement ce sont des Lettres, que l'Auteur écrivoit à un de ses Amis.

J'ai mis à la fin du second Volume de ces nouveaux Mémoires la Traduction d'un Ecrit, dont j'ai l'Original en Italien, qui contient la Profession de Foi de Mr. le Baron de *Pöllnitz*, & les motifs qui l'ont porté à changer de Religion. Il m'en fera gré, sans doute, puisque cette Pièce est tout à fait propre à détruire les insinuations malignes dont il se plaint dans ses Mémoires, & à

## AVERTISSEMENT.

faire voir que s'il n'a pas pris le bon parti, il s'est du moins donné la peine d'examiner. D'un autre côté, la publication de cet Ecrit fera voir aux Catholiques, qu'on ne craint point, dans les Pays Protestans, de mettre au jour les raisons qu'ils employent contre les Chrétiens des autres Communions.





# MEMOIRES

DU BARON

DE POLLNITZ.

A MADAME DE \*\*\*.

JE fors d'une Maison qui tire son origine de Thuringe. Mon Grand-père, après avoir embrassé la Religion Réformée, vint s'établir dans l'Electorat de Brandebourg. *Frederic-Guillaume*, qui en étoit pour-lors Electeur, le reçut avec bonté & l'éleva aux premiers Emplois; il le fit Grand-Ecuyer, Ministre d'Etat, Chambellan, Maréchal de Camp, Colonel de ses Gardes, & Commandant de *Berlin*. Son Frère, qui l'avoit suivi, se ressentit aussi de sa faveur; il devint Colonel d'un Régiment de Cavalerie, Lieutenant-Général & Gouverneur de *Lipstadt*. Tous deux se marièrent, mais

il n'y eut que mon Grand-père qui laissa des Enfans mâles. Il avoit épousé *E-léonore de Nassau*, Fille du Prince *Maurice d'Orange*; dont il eut deux Fils & deux Filles. Ce mariage fut très mal assorti; ma Grand-mère étoit impérieuse, œconome & jalouse; son Mari aimoit la dépense & le beau-sexe: des humeurs si opposées causèrent entre eux une mes-intelligence, qui n'étoit pas fort différente de la haine. Mon Grand-père ne laissa pas cependant de lui assurer, quelque tems avant que de mourir, la jouissance de tous ses biens: il se repentoit des chagrins qu'il lui avoit donnés, & il crut cette générosité capable de les réparer; mais elle ne servit qu'à augmenter l'impatience qu'elle avoit d'être Veuve: elle n'eut pas même la complaisance de la lui dissimuler, & les dernières paroles qu'il lui entendit prononcer, ne furent ni consolantes ni Chrétiennes.

La mort de mon Grand-père fut suivie de près de celle de mon Oncle, Frère de mon Père. Il ne laissa qu'une Fille, qui fut première Fille-d'honneur de la Reine *Sophie-Charlotte*. Les bontés dont cette Princesse l'a honorée, l'ont assez fait connoître en Allemagne.

Mon Père épousa la Fille du Baron D. . . . dont il eut mon Frère en 1690. Je nâquis treize mois après, le 25. Février

vrier 1692, à *Iffouin* Village du Pays de Cologne: mon Père y étoit en quartier d'hiver avec son Régiment. Madame l'Electrice fut ma Mairaine, & je fus appelé *Charles-Louis*. Je n'avois pas encore deux ans accomplis, que j'eus le malheur de perdre mon Père; il mourut à *Mastricht*, & laissa ma Mère avec trois Enfans & très peu de bien. Ma Grand-mère, comme je l'ai dit, avoit la jouissance de tous ceux que mon Grand-père avoit laissés: son extrême économie ne lui permettoit pas d'en faire part à ma Mère, dont la situation auroit été des plus tristes, sans la libéralité du Roi (pour-lors Electeur). Ce Prince la fit revenir à *Berlin*, & lui donna une Pension. Peu de tems après, mes Parens la remarièrent à Monsieur de *M. . .* Ministre d'Etat des Affaires Etrangères. Il la laissa Veuve au bout de dix mois, & l'avantagea de manière qu'elle put passer pour une des plus riches Femmes de la Cour. Elle crut alors ne pouvoir conserver sa Pension sans abuser des bienfaits de l'Electeur, au préjudice d'autres personnes qui en avoient plus de besoin.

La tendresse que ma Mère avoit pour moi, ne lui permit pas de s'en séparer: je fus élevé auprès d'elle, & dans une Cour qui étoit pour-lors la plus brillante de l'Allemagne.

COUR DE  
PRUSSE.

*Frederic - Guillaume* avoit laissé cinq Princes, en mourant ; l'Electeur, qu'il avoit eu de *Louise - Henriette de Nassau* Princesse d'Orange ; & les Margraves *Charles*, *Philippe*, *Albert & Christian*, de *Dorothée* Princesse de *Holstein*, Veuve du Duc de *Zell*. Ces Princes, dans un âge plus propre aux plaisirs qu'aux affaires, ne songeoient qu'à plaire. Bons & généreux, ils ornoient la Cour, plus par eux-mêmes encore, que par leur magnificence. L'Electeur de son côté contribuoit à la rendre brillante, par les fréquentes Fêtes qu'il donnoit. On lui a reproché de les trop aimer, d'être trop scrupuleux sur les cérémonies qu'il y faisoit observer, & d'y faire régner plus de somptuosité que de goût. C'est cependant ce qui frappe le plus les Etrangers, & c'est dans ces sortes de spectacles qu'une Cour paroît dans tout son lustre. Le véritable ornement de la nôtre étoit l'Electrice, Fille d'*Ernest - Auguste* Electeur de *Hanover*, & Sœur du Roi d'Angleterre *George I.* L'Electeur, Veuf de la Princesse de *Hesse*, l'avoit épousée en secondes noces le 28 Septembre 1684, n'étant encore que Prince Electoral. Cette Princesse avoit des qualités qui l'auroient rendue respectable, dans quelque rang que le Ciel l'eût fait naître : sa beauté étoit régulière, & quoique d'une taille au dessous de la médiocre, elle avoit



voit un air majestueux ; elle parloit avec COUR DE PRUSSE. facilité toutes les Langues en usage dans l'Europe, & elle avoit la bonté d'entretenir les Etrangers, chacun dans la sienne. Elle favoit l'Histoire, la Physique & la Théologie. Mais avec des connoissances si étendues, elle apportoit un soin infini à ne point passer pour savante. L'amour qu'elle avoit pour la lecture, ne la rendoit point ennemie des plaisirs ; elle aimoit la Musique, la Danse, & les Spectacles ; & elle faisoit souvent représenter des Comédies, dont elle ne dédaignoit pas d'être elle-même quelquefois. L'attention qu'elle avoit pour tous ceux qui excelloient dans quelque Art, les attiroit dans sa Cour & y faisoit régner autant de politesse qu'en aucune autre Cour de l'Europe. Elle avoit sur toutes choses infiniment à cœur l'éducation du Prince Electoral son Fils ; elle l'aimoit tendrement, & n'oubloit rien pour lui inspirer tout ce qui pouvoit le rendre un jour aussi grand par les sentimens, qu'il devoit l'être par sa puissance. Le jeune Prince, de son côté, paroissoit répondre aux soins de la Princesse.

La Cour, ainsi livrée aux plaisirs & aux fêtes, ne prenoit guères de part aux affaires du Gouvernement : tout rouloit sur *Dankelman*, Premier-Ministre. Il avoit alors la confiance entière de l'Elec-

COUR DE  
PRUSSE.

teur, & un pouvoir si absolu sur son esprit, qu'on le croyoit à l'abri des disgrâces, auxquelles les Favoris sont ordinairement exposés. Sa faveur venoit du service le plus important qu'un Sujet puisse rendre à son Souverain. Un jour que ce Prince (encore Prince Electoral) avoit pris du café chez l'Electrice sa Belle-mère, il se trouva sur le champ si incommodé, qu'il fut obligé de se retirer dans son appartement, où les convulsions le prirent, & le mirent en danger de la vie. Le hazard voulut que *Dankelman*, alors Secrétaire de ses Commandemens, se trouva seul à portée de le secourir: il ouvrit une caisse, dans laquelle il y avoit quelques contrepoisons, & il lui en donna plusieurs prises; faute de Chirurgien & de Lancette, il lui ouvrit la veine avec un canif; & ses soins eurent un succès si heureux, que le Prince, après avoir extrêmement vomi, se trouva hors de danger.

Un événement de cette nature ne pouvoit que faire un grand éclat. Le peuple sur-tout, qui n'aime que l'extraordinaire, ne regarda pas l'indisposition subite du Prince comme quelque chose de naturel, & il crut trouver dans la tendresse de l'Electrice pour les Margraves ses Fils, des raisons suffisantes pour la soupçonner d'avoir voulu se défaire du Prince son Beau-fils: c'étoit assurément le

le plus court moyen pour leur donner COUR DE PRUSSE. entrée à la Succession. Le Prince Electoral parut autoriser ces soupçons, par sa retraite auprès du Landgrave de *Hesse-Cassel*, à la Cour duquel il demeura quelques années. Ce fut dans le séjour qu'il y fit, qu'il épousa la Sœur du Landgrave, dont il n'eut qu'une Fille, qui fut mariée en 1700 au Prince héréditaire de *Hesse*, aujourd'hui Roi de *Suède*.

*Dankelman* fut donc profiter de cette conjoncture heureuse d'avoir sauvé la vie à son Maître; il s'attacha à lui plus fortement que jamais; & ce Prince reconnoissant, des qu'il fut Electeur, le fit son Premier-Ministre, & lui donna toutes les marques d'amitié auxquelles un Sujet peut aspirer: jusques-là que *Dankelman* faisant paroître un jour à l'Electeur la crainte qu'il avoit que sa faveur ne fût pas de durée, ce Prince eut la bonté, ou la foiblesse, de le rassurer par toute sorte de Sermons. \* *Dankelman* trop crédule se fia sur ces protestations, & oubliant que l'amitié la plus solide des Princes ne peut être à l'épreuve de leur inconstance, ou de leur caprice, il se crut au-dessus de la fortune & se conduisit en homme qui n'a rien à ménager.

Le

\* Voyez, au Tome I. des *Lettres*, pages 22, 23, 24, un trait singulier qui se rapporte à ce fait; & le caractère & la fin de ce Ministre.

COUR DE  
PRUSSE.

Le peu de soin qu'il prit de se faire aimer, & les titres toujours odieux de Ministre & de Favori, le firent bientôt haïr de toute la Cour. L'Electeur lui-même commença peu à peu à se dégoûter de lui. Leurs humeurs étoient incompatibles. Le Ministre étoit avare, & le Prince ne se plaisoit que dans la faste & la dépense. Les remontrances perpétuelles de *Dankelman* le fatiguoient, & le lui faisoient haïr dans le fond du cœur, longtems avant qu'il osât le faire paroître. Ce Ministre, trop prévenu en sa faveur, & moins attentif à plaire à son Maître qu'à censurer ses actions, se crut assez habile pour conserver le même empire sur son esprit, ou ne crut pas que l'Electeur le fût assez pour oser le perdre. Cette confiance l'empêcha de parer les mauvais offices qu'on lui rendit en secret, & il fut arrêté à minuit dans sa maison, & conduit à *Spandau* dans un carosse de l'Electeur, avec une escorte de vingt Gardes.

Une disgrâce si subite surprit tout le monde, & affligea peu de personnes. On remarqua que le jour même que *Dankelman* fut arrêté, l'Electeur lui avoit parlé en présence de la Cour avec tant de bonté, que les plus pénétrants étoient bien éloignés de penser que sa chute fût si prochaine. Il y avoit déjà longtems que chacun cherchoit, ou souhaitoit l'occa-  
sion

sion de le perdre. L'inconstance naturelle COUR DE PRUSSE.  
 de l'Electeur pour ses Favoris, & le peu  
 de complaisance de celui-ci pour l'Electeur,  
 faisoient bien espérer de le voir bientôt  
 tomber de cette haute faveur, dont il  
 jouissoit avec tant de sécurité: mais il fa-  
 loit, pour éloigner de la Cour un homme  
 qui jusqu'alors avoit paru ne chercher que  
 le bien de l'Etat, un prétexte plus spé-  
 cieux. Il se présenta naturellement, dans  
 l'affaire du Duché de *Limbourg*.

Ce Duché avoit été assigné, par l'Es-  
 pagne, pour sûreté des sommes confi-  
 dérables que cette Couronne devoit à  
 l'Electeur. Ce Prince, en conséquence,  
 y avoit fait mettre ses Troupes en quartier  
 d'hiver. Les Hollandois, à qui l'Espagne  
 devoit également, auroient bien voulu  
 avoir aussi le même Duché pour garantie  
 de leurs dettes; il falloit pour cela en  
 faire sortir nos Troupes. La chose fut  
 proposée à *Dankelman*, qui y donna les  
 mains, soit qu'il eût été surpris, ou gagné.  
 On lui en fit un crime d'Etat, d'autant  
 plus considérable, que l'Espagne qui étoit  
 pour-lors prête de conclure la Paix avec  
 la France en conséquence du Traité de  
*Ryswyck*, s'embarassa fort peu de satisfaire  
 aux prétentions de l'Electeur. Le Mi-  
 nistre en fut la victime. Heureusement  
 pour lui, il avoit fait passer dans les  
 Pays étrangers des sommes considérables,  
 qui adoucirent sa disgrâce. Elle eut cela

COUR DE  
PRUSSE.

de fingulier , que ni les trois Frères ni aucune de ses Créatures ne s'en ressentit ; chacun fut conservé dans son emploi : tout le changement qu'il y eut , fut que Mr. le Comte de *Barfous* , alors Feldt-Maréchal , fit pendant quelque tems les fonctions de Premier-Ministre.

Cependant une autre Idole de la Fortune s'éleva sur les ruines de *Dankelman*. Ce fut *Jean-Casimir de Kolbe* , Gentilhomme originaire du Palatinat. Il avoit paru à la Cour , sous *Frederic-Guillaume le Grand* , à la suite de Madame la Princesse Palatine de *Simmereu* , Sœur de la première Electrice. Elle pria l'Electeur de donner quelque emploi à *Kolbe* : ce Prince le fit Conseiller d'Etat , avec la liberté de demeurer toujours auprès de la Princesse , qui avoit pour lui des bontés , qu'on lui reprochoit d'avoir pour lui seul. Il la suivit dans le Palatinat , où cette Princesse étant morte peu de tems après son arrivée , *Kolbe* revint à la Cour. Il y étoit Etranger , sans Parens , sans connoissances , sans protection : il y fut longtems , sans qu'on fit seulement attention à lui. Mais après la mort de *Frederic-Guillaume* , il s'attacha à *Frederic* son Fils qui lui avoit succédé , & à *Dankelman* son Ministre. Toujours humble , toujours flatteur , il gagna bientôt leur amitié par ses assiduités , & son affectation étudiée de ne vouloir se mêler d'aucune affaire. *Dankelman* ,

tout habile qu'il étoit, ne connut point le piège; & il contribua lui-même le plus à sa faveur, croyant élever une Créature dont il n'avoit rien à craindre. Mais *Kolbe* ne s'apperçut pas plutôt du refroidissement de l'Electeur pour son Ministre, qu'il résolut d'en profiter. Il ne changea point d'abord de batterie, & paroissant toujours également éloigné des affaires, il ne s'étudia qu'à entretenir & augmenter en secret les mauvaises humeurs que l'Electeur avoit souvent contre son Favori. Ce Prince étoit inconstant, soupçonneux & emporté; ces trois passions émues & ménagées, on conduisoit son esprit où l'on vouloit, souvent même au-delà. *Kolbe*, qui depuis longtems faisoit son unique étude du Caractère de l'Electeur, connut aisément son foible; il fut adroitement le ménager, & dans la suite, s'en servit utilement pour venir à bout de ses desseins. Il parvint bientôt au plus haut degré de faveur: l'Electeur le fit son Grand-Chambellan & son Premier-Ministre: toute la Cour se vit obligée de plier sous lui; & ce qui arrive toujours dans les changemens de Gouvernement, le Ministre disgracié fut regretté. Ce n'est pas, cependant, que *Kolbe* n'eût par lui-même des qualités capables de le faire aimer: mais elles étoient effacées par le foible étonnant qu'il avoit pour sa Femme; & ses complai-

COUR DE PRUSSE. plaisances aveugles pour elle le firent mépriser & hair de tous les honnêtes-gens de la Cour.

Cette Femme a joué dans le monde un rôle trop extraordinaire, pour ne pas vous dire quelque chose de son origine & de son caractère. Son Père, nommé *Rickers*, étoit Batelier à *Emmerick*, Ville du Duché de *Clèves*, & y tenoit une espèce de Taverne pour pouvoir plus aisément subsister. Deux Filles qu'il avoit, & qui passioient pour jolies, y attiroient un monde considérable; & dans un voyage que l'Electeur fit à *Clèves*, *Bidekan* Valet de chambre du Prince devint amoureux de l'aînée, qui est celle dont je parle; il l'épousa, & l'emmena avec lui à *Berlin*. Elle y inspira une si forte passion à *Kolbe*, qu'après avoir été quelque tems sa Maitresse du vivant de son Mari, elle devint sa Femme immédiatement après sa mort. Ce mariage se fit chez *Commesser*, autre Valet de chambre de l'Electeur. Ce Prince y assista avec sept ou huit personnes, & commença dès-lors à donner à cette Femme de si grandes marques de complaisance, que plusieurs personnes ont cru qu'elle les devoit à quelque chose de plus qu'à l'amitié qu'il avoit pour son Favori. Je suis cependant très persuadé qu'on s'est trompé, & je me souviens que lorsque j'étois Gentilhomme de la Chambre de



l'Electeur, il me dit dans un moment de mauvaise humeur contre son Favori & sa Femme, (c'étoit ordinairement dans ces sortes de momens, qu'il étoit incapable de dissimuler :) *Je sai la prévention où l'on est que j'ai eu des liaisons avec la Kolbe; mais il n'en est rien, & on me fait plus de tort qu'à elle.* En effet, sans naissance, sans esprit, & même sans beauté, n'étoit-ce pas assez pour elle de devenir la Femme du Ministre, sans vouloir encore être la Maitresse du Souverain? Il faut cependant convenir que, soit bizarrerie, soit foiblesse pour le Favori, l'Electeur a accablé cette Femme de biens & d'honneurs, jusques à vouloir qu'elle fût reçue au Cercle de l'Electrice, qui pour-lors le refusa avec fermeté. En effet, qui n'auroit été choqué du contraste trop grand qu'auroit fait la Fille du Batelier *Rickers*, au milieu des Dames qui avoient droit de se trouver au Cercle? Cependant, longtems après, l'Electrice se trouva obligée de faire céder les raisons de bienséance, au besoin qu'elle eut du Grand-Chambellan; & sa Femme eut l'honneur du Cercle.

La même année que *Kolbe* eut été déclaré Premier-Ministre, l'Empereur le fit Comte de l'Empire. Il quitta alors son nom, pour prendre celui de Comte de *Wartemberg*, que portoit un Château ruiné qu'il avoit dans le Palatinat. Sa

COUR DE  
PRUSSE.

Femme, devenue Comtesse, voulut que ses Enfans du premier lit fussent Barons, & ils furent appelés *Barons d'Asbach*. Ces nouveaux Titres de Comté & de Baronie achevèrent de faire tourner la tête à Mad. de *Wartemberg*, & elle faisoit tous les jours des extravagances, dont plusieurs se trouvoient choqués. Les plus sages prirent le parti d'en rire.

Tel étoit, Madame, l'état de notre Cour dans les premières années de mon enfance. Elle commençoit déjà à faire sentir sa supériorité sur presque toutes celles de l'Allemagne, par la manière dont elle influoit sur les affaires de l'Europe. Mais ce qui lui ajouta un nouvel éclat, fut l'érection du Duché de *Prusse* en Royaume. L'idée en avoit été donnée par la France à *Frederic-Guillaume*: mais cet Electeur, soit par les obstacles qu'il y prévoyoit, soit par le peu d'utilité qu'il en pourroit retirer, n'avoit pas voulu exécuter ce projet. Son Fils y auroit peut-être échoué, sans la situation des affaires de l'Europe au sujet de la Succession d'Espagne. *Kolbe*, que je nommerai dorénavant Comte de *Wartemberg*, eut toute la gloire de cet événement, puisqu'il arriva sous son Ministère. C'est de lui, Madame, que je tiens quelques particularités, qui m'ont paru assez intéressantes pour avoir place dans ces Mémoires. L'affaire l'est si fort en elle-même,

que

que je la prendrai dès son commencement. COUR DE PRUSSE.

Les grands évènements ne sont pour l'ordinaire redevables de leur origine, qu'à de très petites choses. Celui-ci doit la sienne au refus que fit le Prince d'*Orange*, Roi d'*Angleterre*, de donner un fauteuil à l'Electeur dans une Conférence que ces deux Princes eurent ensemble à *La Haie* en 1695. L'Electeur ne put digérer que le Prince d'*Orange*, qui lui avoit toujours été inférieur, le voulût prendre avec lui sur un ton si haut, depuis que la fortune l'avoit élevé sur le Trône d'*Angleterre*; & dès-lors il prit la résolution de se faire Roi.

*Dankelman*, alors Premier-Ministre, qui ne pouvoit prévoir la situation dans laquelle l'Europe se trouva quelques années après, voulut détourner l'Electeur d'un projet qui lui paroissoit chimérique: il lui rappella les difficultés que *Frederic-Guillaume* y avoit trouvées, & les raisons qu'il avoit eues de refuser les offres que la France lui avoit faites à ce sujet: il lui fit voir que ces raisons, jointes à de plus grandes difficultés, subsistoient encore; & qu'il y avoit de la témérité à entreprendre une chose dont le succès n'étoit ni certain ni avantageux, son Rang étant si près de la Royauté, qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui d'en prendre le Titre. Mais l'Electeur avoit trop à cœur  
le

COUR DE  
PRUSSE.

le refus du fauteuil, pour se rendre à aucune des raisons qui combattoient son dessein. Il envoya à Vienne *Dankelman*, Frère de son Ministre, pour communiquer à l'Empereur le projet qu'il avoit formé, d'ériger la Prusse en Royaume.

La Prusse est une Province détachée de la Pologne, & qui appartenoit autrefois aux Lithuaniens. L'Ordre Teutonique la conquit sur eux. *Albert* Margrave de *Brandebourg*, quoique Grand-Maitre de cet Ordre, ne laissa pas de la lui ôter, & de s'en rendre maître en 1511. Il avoit épousé *Dorothee*, Fille de *Frederic I.* Roi de Dannemarc. Il eut une grande guerre à soutenir contre *Sigismond I.* Roi de Pologne, son Oncle maternel, qui avoit des droits sur cette Province: la guerre dura cinq ans, & fut terminée par un Traité qui portoit, que la Prusse Orientale demeureroit héréditaire à titre de Duché à *Albert*, qui en feroit, ainsi que ses descendans, foi & hommage au Roi & à la République de Pologne, à qui elle devoit retourner au défaut de mâles dans la Maison d'*Albert*.

L'Empereur *Charles-Quint* s'opposa à cette transaction, prétendant que la Prusse étant un Fief de l'Empire, *Sigismond* n'avoit eu aucun droit d'en disposer. Le Décret Impérial qui fut rendu à ce sujet, n'eut cependant aucun effet, à cause des guerres que l'Empereur lui-même eut alors

à soutenir. *Albert* demeura paisible possesseur de la Prusse. Son Fils unique *Albert-Frédéric* lui succéda, & il en reçut l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses Cousins-germains, en 1569. Ce Prince étant mort sans enfans, *Jean-Sigismond* Electeur de Brandebourg lui succéda, & reçut de nouveau l'Investiture du Roi de Pologne, pour lui & ses trois Frères. Depuis ce tems, le Duché de Prusse a toujours été dans la Maison de Brandebourg de Père en Fils: mais l'Electeur *Frédéric-Guillaume le Grand*, aiant fait la guerre à *Charles-Gustave* Roi de Suède en faveur de la Couronne & de la République de Pologne, en reconnoissance la Souveraineté de la Prusse lui fut cédée pour lui & pour tous ses descendants mâles, par le Traité de *Bidgost* en 1659.

Au moyen de ce Traité, l'Electeur prétendoit que la Prusse ne relevoit d'aucune Puissance, & qu'il la tenoit immédiatement de Dieu; & sur ce fondement, il crut être en droit de s'en faire déclarer Roi. Mais avant que de faire cette démarche, il falloit s'assurer du consentement d'une partie, au moins, des Princes de l'Europe. Celui de l'Empereur étoit le plus important, mais aussi le plus difficile à obtenir; & ce fut à la Cour de Vienne que se passa presque tout le fort de cette Négociation.

COUR DE  
PRUSSE.

Lorsque *Dankelman* arriva dans cette Cour, il la trouva dans des dispositions peu favorables. L'auguste titre de Roi donné à un Electeur fut d'abord regardé comme une chose qui pouvoit préjudicier à l'Autorité Impériale, & on crut que ce seroit en compromettre la dignité que d'acquiescer à la demande de l'Electeur, avant que d'avoir au moins pressenti dans quelles dispositions seroient à ce sujet la plupart des Princes de l'Europe & sur-tout ceux de l'Empire. Le Pape sembloit devoir s'y opposer fortement, sur le motif de la Religion Protestante, qui par l'élevation de l'Electeur pouvoit prendre une nouvelle force. Tous les Rois en général avoient intérêt de ne pas permettre un exemple, qui sembloit devoir autoriser chaque Prince à faire les mêmes démarches, sous le simple prétexte d'un coin de terre qui ne relèveroit d'aucune Puissance que de Dieu. Mais les Electeurs étoient ceux dont on attendoit les plus grandes difficultés; & en effet ils avoient lieu de craindre, 1. que l'Electeur de *Brandebourg* devenu Roi ne voulût plus les regarder comme ses égaux, & ne prétendît des distinctions sur eux, dans l'Empire & dans les Diètes. 2. Qu'il ne voulût soustraire les Etats de son Electorat de la domination de l'Empire, & des Loix auxquelles sont sujets tous les autres Electeurs. Cet article leur étoit

de

de la dernière conséquence , sur-tout par COUR DE PRUSSE. rapport au Contingent qu'ils sont obligés de fournir dans les Guerres qui regardent l'Empire , & qui devient plus onéreux lorsqu'il tombe sur moins de têtes.

La Cour de Vienne , dans ces idées , ne donnoit pas de grandes espérances à *Dankelman* pour le succès de sa Négociation. Cependant elle ne laissoit pas de ménager toujours l'Electeur , le regardant comme un Allié qu'il lui étoit important de conserver : peut-être aussi se flattoit-elle d'en tirer davantage par les promesses & les espérances , qu'en lui accordant ce qu'il demandoit.

La mort de *Jean Sobieski* Roi de Pologne , qui arriva le 17 Juin 1696 , fut encore un nouveau motif pour l'Empereur , de continuer la même Politique. L'Electeur de Brandebourg , par le voisinage de la Prusse , pouvoit être d'un grand poids dans l'Electon d'un nouveau Roi de Pologne ; & l'Empereur , qui avoit dessein d'élever sur ce Trône le Margrave *Louis de Bade* , feignit d'entrer dans les vues de l'Electeur , afin que ce Prince entrât ensuite dans les siennes dans la Diète de l'Electon. Pour cet effet les Ministres de l'Empereur firent entendre à *Dankelman* , qu'il falloit commencer par applanir les difficultés que les différentes Puissances de l'Europe pourroient apporter au projet de l'Electeur , & que le Congrès

COUR DE  
PRUSSE.

de *Ryswyck*, où tous les Ministres devoient se trouver, étoit l'occasion la plus favorable.

Sur cela *Dankelman* fut rappelé de la Cour de Vienne, & envoyé à *Ryswyck* comme Plénipotentiaire de l'Electeur, conjointement avec Mr. de *Schmettau*. L'Electeur de son côté partit pour *Königsberg*, Capitale de la Prusse, pour être plus à portée de favoriser l'élection du Margrave *Louis de Bade*. Il étoit cependant fortement sollicité en faveur des Princes de Pologne *Alexandre & Constantin*, qui pour cette raison étoient venus eux-mêmes à Berlin: mais l'Electeur n'avoit garde de rompre les engagements secrets qu'il avoit avec l'Empereur. Aussi répondit-il aux sollicitations de ces deux Princes d'une manière assez équivoque, ne s'engageant à rien & leur disant seulement, qu'il alloit en Prusse pour pouvoir être instruit plus facilement de tout ce qui se passeroit dans la Diète de l'Electon.

Le besoin que l'Electeur avoit de la Pologne pour réussir dans ses vues, l'engageoit indispensablement à se mêler de cette Election. Il s'attendoit bien que par les droits que cette République prétendoit sur la Prusse, elle s'opposeroit avec vigueur à ses desseins; & il pouvoit, sur le prétexte de s'intéresser à l'élection d'un Roi, se former un Parti, capable de le servir utilement dans la suite. Ainsi, dès qu'il fut



fut arrivé à *Königsberg*, il dépêcha au Cardinal *Radziowski*, Primat de Pologne, pour lui faire part de son arrivée; & il envoya Mr. *Dorerbeck* Grand-Echanfon de Prusse, comme son Ambassadeur à la Diète de l'Electi<sup>o</sup>n, avec ordre de soutenir les intérêts du Margrave *Louis de Bade*, & cependant de ne rien faire qui pût déplaire aux Polonois.

COUR DE  
PRUSSE.

Il ne fut pas longtems question du Margrave *Louis de Bade*: deux Partis plus forts l'obligèrent de se retirer, de même que les autres Prétendans à la Couronne. Ces deux Partis étoient, celui de *Frédéric-Auguste* Electeur de Saxe, & celui du Prince de *Conti*. Le Cardinal Primat soutenoit le Parti du dernier, & la France paroissoit avoir fort à cœur son élection. Cependant le Parti de *Frédéric-Auguste* l'emporta, & il fut proclamé Roi.

Le Cardinal Primat soutint toujours avec opiniâtreté le Parti du Prince de *Conti*. Il envoya même à l'Electeur un de ses proches Parens, pour le solliciter en sa faveur: mais l'Electeur, à qui le Parti de l'Electeur de Saxe paroissoit le plus solide & d'ailleurs le plus puissant, ne balança pas à le reconnoitre pour Roi, & il fit répondre au Cardinal, qu'il lui conseilloit, comme au premier Pasteur de Pologne, de maintenir la paix dans son Troupeau, & de se soumettre à l'Electeur

COUR DE  
PRUSSE.

de Saxe. Le Primat ne se rebuta point, & il forma un Parti en Pologne, capable d'inquiéter le nouveau Roi. L'Electeur, persévérant toujours dans les vues qu'il avoit de se rendre nécessaire à la Pologne, retourna l'année suivante à *Königsberg*, pour tâcher d'appaier les troubles que ces deux Partis différens y cau-  
toient. *Kolbe*, qui n'étoit pas encore Comte de *Wartemberg*, mais seulement Grand-Chambellan, fit pour cet effet un Voyage à *Varsovie*, de la part de l'Electeur; il complimenta le Roi sur son avènement à la Couronne. Le Roi à son tour envoya à l'Electeur Mr. le Comte de *Bilinsky* Grand-Chambellan de la Couronne, pour le complimenter sur son arrivée à *Königsberg* & pour y négocier une Entrevue entre eux. L'Electeur la souhaitoit trop pour la refuser, & *Frédéricshoff*, l'une de ses Maisons de plaisance, fut choisie pour ce rendez-vous. Tout s'y passa comme il arrive ordinairement dans ces occasions: on y parla beaucoup d'affaires, & l'on s'en remit aux Ministres pour les conclure. Les deux Princes se firent réciproquement des présens magnifiques, & se donnèrent toutes les marques de l'amitié la plus sincère. Cette union parut encore augmenter par la vente que le Roi de Pologne fit cette même année à l'Electeur, du Droit protectorial sur la Ville Abbaticale de *Quedlimbourg*,  
dont

dont nul Electeur de Saxe n'avoit voulu jusques alors se désister, quelques instances que leur en eût faites la Maison de Brandebourg. L'Electeur devoit moins qu'aucun de ses prédécesseurs espérer de réussir dans cette affaire: la Pologne, outre des raisons d'intérêt, en avoit encore d'autres de ressentiment; & le procédé de ce Prince dans l'affaire d'*Elbing*, sembloit devoir brouiller le Roi & l'Electeur. Il s'agissoit d'une prétention de 400000 écus, que l'Electeur avoit sur la Pologne, pour les fraix de la Guerre que son Père *Frédéric-Guillaume le Grand* avoit faite en faveur de la République, contre *Charles XI*, Roi de Suède. Le Roi de Pologne, dans l'Entrevue de *Frédéricshoff*, avoit promis de porter la République à payer cette somme. L'Electeur, ennuyé de ne point voir l'effet de ces promesses, n'avoit pas laissé (malgré toutes les raisons qu'il pouvoit avoir de ménager la Pologne) de faire investir la Ville d'*Elbing*, qui lui avoit été hypothéquée pour cette somme. Mr. de *Brantz* mon Oncle, qui étoit Lieutenant-Général, fut chargé de cette expédition, à la tête d'un Corps de 12000 hommes.

Les Polonois, à cette nouvelle, firent beaucoup de bruit, & le Roi se plaignit hautement du procédé de l'Electeur, qui étant, disoit-il, son Parent, son Ami & son Allié, auroit dû le ménager davantage.

Ce fut ainsi du moins qu'il s'exprima, dans les Lettres circulaires qu'il écrivit pour assembler la Noblesse de Pologne. Mais l'Electeur alla toujours son train, & la Ville d'*Elbing* fut prise, avant que les Polonois eussent seulement pensé à la défendre. Dès que le Roi de Pologne en eut reçu la nouvelle, il ordonna au Résident de l'Electeur de sortir de la Ville de *Thorn* où il étoit, en 24 heures, & du Royaume sans différer. Mr. de *Reitwitz*, Envoyé de Pologne auprès de l'Electeur, craignant le même traitement, s'absenta de la Cour pendant quinze jours; il y revint ensuite, faisant notifier aux Ministres son retour, non plus comme Envoyé du Roi de Pologne, mais comme Envoyé de l'Electeur de Saxe. On voit aisément par cette manœuvre, que le Roi de Pologne ne prenoit pas l'affaire d'*Elbing* si fort à cœur qu'il paroïssoit: aussi s'accommoda-t-elle quelque tems après. L'Electeur consentit à perdre le quart de la dette, que les Polonois promirent de payer au bout de trois mois; & ils donnèrent pour sureté la Couronne de leur Roi. L'Electeur de son côté rendit *Elbing*, à condition cependant, qu'il en prendroit possession, si, au bout des trois mois, il n'étoit pas payé des 300000 écus. Depuis ce tems, cette affaire est toujours restée en même état; les Polonois sont toujours débiteurs de cette

cette somme, & l'Electeur s'est contenté de garder la Couronne, qui est encore à *Berlin* dans la Gallerie au-dessus des grandes Ecuries; elle est enfermée dans un étui, qui est scellé du Sceau du Royaume de Pologne. COUR DE PRUSSE.

Cependant la Paix de *Ryswyck* venoit d'être signée; les facilités, que la France y avoit apportées, l'avoient terminée plutôt qu'on ne l'avoit cru. Personne n'ignore ce qui porta cette Couronne à relâcher si fort de ses prétentions: elle avoit déjà en vue la Succession d'Espagne; & il lui étoit absolument nécessaire de faire la paix avec cette Puissance, & de désarmer les Alliés. Ainsi Mrs. *Dankelman* & *Schmettau* n'eurent guères le tems de pousser plus loin la Négociation de l'affaire de *Prusse*: ils agirent cependant assez efficacement auprès des Hollandois.

L'Electeur avoit envoyé à Vienne, à la place de *Dankelman*, *Bartholdi*; & Mr. *Blaspiel* à *Dusseldorff* auprès de l'Electeur Palatin, qu'on croyoit devoir extrêmement ménager, autant par rapport à lui-même, que par rapport à l'Impératrice sa Sœur, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'Empereur.

*Bartholdi*, en arrivant à Vienne, trouva cette Cour dans les mêmes idées où elle étoit du tems de *Dankelman*: on y faisoit montre de beaucoup de bonne volonté, mais on n'avançoit rien; les Minis-

COUR DE  
PRUSSE.

tres de l'Empereur avoient toujours quelques raisons pour ne rien conclure. La République de Pologne en fournissoit d'assez fortes, par les protestations qu'elle faisoit de ne rien reconnoître de tout ce qui se feroit au sujet de l'érection de la *Prusse* en Royaume, prétendant qu'elle lui avoit autrefois appartenu, & qu'elle ne l'avoit laissé entrer dans la Maison de Brandebourg, qu'à condition de réversion faite d'enfans mâles dans cette Maison. L'Empereur disoit ne pouvoir s'empêcher d'avoir égard à ces protestations, l'Alliance, qu'il avoit depuis longtems avec la République, étant devenue beaucoup plus étroite depuis la levée du Siège de Vienne, où *Jean Sobiesky* à la tête des Polonois, l'avoit secouru si efficacement. *Bartholdi*, rebuté de tous ces délais, commença à desespérer du succès de la Négociation. Il s'étoit flatté, pendant quelque tems, que l'état languissant de *Charles II.* Roi d'Espagne, qui présageoit sa mort prochaine, & une Guerre cruelle entre la Maison d'Autriche & celle de France au sujet de la succession de cette Monarchie, feroit réussir les desseins de son Maître; & que la Politique, qui dans cette conjoncture obligeoit l'Empereur à se faire des Alliés, lui feroit accepter les moyens de retenir dans son parti un Prince aussi puissant & aussi nécessaire à ses intérêts que l'Electeur. Mais *Bartholdi*

s'é-

s'étoit trompé; & soit que la Cour de Vienne se flattât que l'Electeur n'oseroit jamais se tourner du côté de la France, soit qu'elle crût que son intérêt le plus pressant étoit de ménager les Puissances qui s'opposoient aux desseins de l'Electeur, elle avoit toujours quelques raisons nouvelles à prétexter.

*Bartholdi* ne put s'empêcher de rendre compte à l'Electeur son Maître, de ce qu'il pensoit de ces remises continuelles, & il lui marqua, qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que l'Empereur le reconnût pour Roi, avant que d'être sûr du consentement du Pape & de tous les Princes de l'Empire; qu'il étoit aisé de voir que c'étoit une défaite honnête, dont l'Empereur se servoit pour le refuser, sans cependant l'indisposer contre lui; & que dans la situation desespérée où étoit cette affaire, il ne savoit plus qu'un seul moyen à employer, avant que de se retirer: c'étoit, qu'il écrivît de sa main au Prince de \*\*\*, qui étoit, selon *Bartholdi*, le seul capable de mettre l'esprit de l'Empereur dans une situation plus favorable. Sa Dépêche étoit écrite en chiffre, & le Secrétaire qui la déchiffrâ crut trouver le nom du Confesseur de l'Empereur, au-lieu de celui du Prince de \*\*\*. L'Electeur approuva l'idée de son Ministre, & il écrivit sur le champ au Confesseur, qui étoit Jésuite. Ce Religieux

COUR DE  
PRUSSE.

gieux se trouva infiniment flatté de se voir recherché par un des plus grands Princes Protestans, & entrevoyant des avantages considérables pour sa Société dans la réussite d'une Négociation que l'Electeur avoit si fort à cœur, & dans laquelle deux de ses plus habiles Ministres avoient déjà échoué, il n'hésita point à l'entreprendre.

Dès qu'il eut commencé à s'en mêler, elle prit une nouvelle face; la Cour de Rome ne fit plus que de foibles oppositions; celle de Vienne, allarmée par les nouvelles qu'elle recevoit du Comte d'*Harrach*, son Ambassadeur à Madrid, de la mauvaise santé du Roi Espagne & du penchant des Espagnols pour le Duc d'*Anjou*, devint plus traitable; & les mêmes raisons que *Bartholdi* n'avoit pu faire goûter, commencèrent à faire impression lorsqu'elles furent données par le Confesseur. Ce Jésuite persuada à l'Empereur, qu'étant résolu de disputer à la France la succession à la Couronne d'Espagne, un Allié tel que l'Electeur donneroit un grand poids à celui des deux partis qu'il embrasseroit. Les raisons du Confesseur furent applaudies par les uns, & foiblement rejetées par les autres; en sorte que ce Père se servant habilement de la bonne volonté de ceux-ci & de la léthargie de ceux-là, mit en moins de



de deux mois l'affaire de Prusse au point d'être heureusement terminée. COUR DE PRUSSE.

Pendant qu'on travailloit si efficacement pour l'Electeur à la Cour de Vienne, on agissoit avec le même succès auprès du Roi d'Angleterre. L'Electrice l'étoit venu joindre à Aix-la-Chapelle avec l'Electrice de *Hanover* sa Mère, & ce fut dans cette entrevue, que ces deux Princesses portèrent le Roi *Guillaume* d'Angleterre à reconnoitre l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi de *Prusse*, & à appeller la Maison de *Hanover* à la succession à la Couronne d'Angleterre.

Ce qu'il y a de particulier dans ce Voyage si utile aux desseins de l'Electeur, & que bien des gens ont regardé comme un trait de Politique, c'est qu'il ne se seroit point fait, sans l'envie extrême que Mad. de *Wartemberg* avoit d'être reçue au Cercle de l'Electrice. Cette Princesse, sur la nouvelle qu'elle avoit reçue que l'Electrice de *Hanover* sa Mère alloit à Aix-la-Chapelle, souhaitoit fort de l'y accompagner; mais elle ne pouvoit se flatter d'obtenir le consentement de l'Electeur, ni l'argent nécessaire pour ce Voyage, si le Comte de *Wartemberg* s'y opposoit. Mlle. de *Pöllnitz* ma Cousine fut chargée par l'Electrice de lui en parler. Le Comte de *Wartemberg* promit non-seulement d'obtenir le consentement de l'Electeur, mais de donner encore

COUR DE  
PRUSSE.

à l'Electrice un Pouvoir en blanc, de toucher toutes les sommes dont elle auroit besoin, pourvu que cette Princesse de son côté voulût lui en marquer sa reconnaissance en accordant à sa Femme l'honneur d'entrer au Cercle. L'Electrice avoit si fort à cœur de faire ce Voyage, dans lequel elle favoit qu'elle auroit le plaisir de voir une Mère qu'elle aimoit tendrement, & celui aussi de s'affranchir du monis pendant quelque tems de la gêne dans laquelle elle étoit obligée de vivre à Berlin, qu'elle consentit à la demande du Comte. Mad. de *Wartemberg* fut reçue au Cercle, & toute la mortification que l'Electrice lui donna fut de lui adresser toujours la parole en François, Langue qu'elle ignoroit; & en cela on s'apercevoit assez de l'obscurité de la naissance de la Comtesse, car dès-lors les personnes d'un certain état parloient communément cette Langue dans notre Cour. C'est la seule chose qu'on puisse reprocher à l'Electrice, que la condescendance qu'elle eut dans cette occasion: ce fut un exemple qui autorisa plusieurs personnes à demander la même grace, & qu'on peut regarder comme la source des metalliances que la Noblesse a faites depuis.

Le Comte de *Wartemberg*, pour obtenir le consentement de l'Electeur, lui fit entendre, que la Princesse son Epouse

pouvoit mieux que personne porter le Roi d'Angleterre à le reconnoître pour Roi. C'étoit le prendre par son endroit sensible : aussi, ne fit-il aucune difficulté de laisser partir l'Electrice, qui alla joindre Madame sa Mère à Aix-la-Chapelle, d'où elles partirent ensuite pour Bruxelles. Elles y restèrent quelques jours, afin de déguiser les motifs de leur voyage : de là elles vinrent à *Loo*, où étoit le Roi d'Angleterre. Elles obtinrent chacune de ce Prince ce qu'elles étoient venues lui demander : la Maison de *Hanover* fut peu de tems après appelée à la succession à la Couronne d'Angleterre ; & le Roi donna sa parole, que dès que l'Empereur auroit reconnu l'Electeur Roi de Prusse, il seroit des premiers à suivre son exemple.

COUR DE  
PRUSSE.

Dès qu'on eut la nouvelle à Vienne, que le Roi d'Angleterre avoit donné sa parole de reconnoître l'Electeur de *Brandebourg* Roi de Prusse, ce qui restoit de difficultés acheva de s'applanir ; on passa par-dessus les protestations de la République de Pologne, & l'Empereur déclara enfin, qu'il reconnoissoit la Prusse pour Royaume, & l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi ; à condition cependant :

10. Que l'Electeur ne soustrairait jamais

mais de l'Empire , les Provinces de ses Etats qui en étoient dépendantes.

2<sup>o</sup>. Qu'en présence de l'Empereur , il ne demanderoit point d'autres distinctions que celles dont il jouissoit actuellement.

3<sup>o</sup>. Que sa Majesté Impériale en lui écrivant ne lui donneroit que le titre de *Dilection Royale*.

4<sup>o</sup>. Que cependant les Ministres qu'il auroit à Vienne seroient traités de pair avec ceux des Têtes couronnées.

5<sup>o</sup>. Que l'Electeur entretiendroit à ses dépens 6000 hommes en Italie , en cas que l'Empereur fût obligé de faire la guerre pour la Succession d'Espagne.

6<sup>o</sup>. Que ces Troupes y demeureroient , tant que la Guerre dureroit.

Ce fut ainsi , Madame , qu'après de longs délais , la Cour de Vienne prêta enfin les mains pour la réussite de ce grand évènement , qui après tout doit sa cause au refus d'un fauteuil , & son succès à l'équivoque d'un Secrétaire. Il ne laissa cependant pas d'en coûter près de six millions à l'Electeur. Les Jésuites de Vienne eurent pour leur part deux-cens mille écus.

A peine cette agréable nouvelle fut-elle arrivée à Berlin , qu'on y apprit la mort du Roi d'Espagne , qui arriva le 1. Novembre 1700. Mr. *Desalleurs* , Envoyé

Voyé de France à notre Cour, notifia COUR DE PRUSSE. cette mort à l'Electeur, & le Testament qui appelloit le Duc d'*Anjou* à la Succession de tous les Etats du feu Roi. L'Electeur, par les engagements qu'il avoit pris avec l'Empereur, ne pouvoit le reconnoitre; ainsi le Roi de France rappella Mr. *Desalleurs*, & refusa pareillement de reconnoitre pour Roi l'Electeur; qui à son tour rappella Mr. *Spanheim*, & l'envoya en Angleterre avec titre d'Ambassadeur.

L'empressement, que l'Electeur avoit de se faire couronner, ne lui permit pas d'attendre la belle saison pour aller à *Königsberg*, Capitale de la Prusse: son départ & celui de sa Cour fut fixé au 17 Décembre, de la même année. La grossesse de ma Mère, qui s'étoit mariée pour la troisième fois à Mr. le Comte de *Wesén*, l'empêcha d'être du Voyage. Ce mariage s'étoit fait à *Königsberg*, dans le tems que l'Electeur y étoit en 1698, au sujet de l'élection du Roi de Pologne. Ce ne fut ni l'amour ni l'intérêt, qui eurent part à ce mariage. Mr. de *Wesén*, quoique d'une très bonne Maison du Pays de *Zell*, n'avoit hérité que d'un bien très médiocre, qu'il avoit encore été obligé de partager avec un grand nombre de Frères; & ma Mère, avant que de l'épouser, ne lui avoit jamais parlé, & ne l'avoit vu

COUR DE  
PRUSSE.

que lorsqu'il s'acquittoit de sa Charge de Premier Maitre-d'hôtel. L'Electeur fit lui-même ce mariage, à la sollicitation de Madame de *Wartemberg* : elle avoit fort aimé Mr. de *Wesen*, peut-être l'aimoit-elle encore; & en lui faisant épouser une Femme riche, elle vouloit le récompenser des attentions qu'il avoit eues pour elle. Il n'étoit pas nécessaire d'employer auprès de l'Electeur de puissantes sollicitations pour l'engager à se mêler de la réussite d'un mariage; son foible étoit d'en faire: bons ou mauvais, pourvu qu'il vît marier, tout lui étoit égal. Aussi, dès que Mad. de *Wartemberg* lui eut proposé ce mariage, il lui promit d'en parler lui-même à ma Mère: il fit plus, il lui fit l'honneur de venir chez elle, & lui proposa d'épouser Mr. de *Wesen*. Ma Mère s'en défendit, représentant à S. A. qu'elle avoit été mariée deux fois, qu'elle avoit deux Fils de son premier Mari, que leurs intérêts & sa propre tranquillité ne lui permettoient pas de s'engager une troisième fois. L'Electeur lui répondit, qu'il le souhaitoit; que ses Enfants, loin d'y perdre, y gagneroient, par le soin qu'il en prendroit: il ajouta, qu'il lui donnoit vingt-quatre heures pour y penser, & il sortit en lui défendant de l'accompagner, & en lui promettant de la revenir voir le lendemain pour savoir sa réponse. Il

pas-

passa ensuite dans la chambre de ma Grand-mère, à qui il dit tant de choses à l'avantage du Gendre qu'il lui destinait, qu'il la persuada.

Ma Mère demeura fort irrésolue, jusques au lendemain, que l'Electeur revint chez elle, comme il lui avoit promis. Et comme on résiste difficilement aux ordres de son Souverain, ma Mère, quoique toujours opposée à un nouvel engagement, parut cependant consentir à ce mariage, qui se fit peu de jours après. L'Electeur l'honora de sa présence, & il eut la bonté de nous assurer, mon Frère & moi, qu'il ne nous porteroit aucun préjudice. Cependant, tous nos Parens se déchainèrent contre ma Mère, & lorsqu'elle fut de retour à *Berlin*, aucun d'eux ne la vint voir. Ma Grand-mère du côté de mon Père fit le plus de bruit; son grand âge, & l'honneur qu'elle avoit d'appartenir à feue l'Electrice Mère de l'Electeur, lui donnoit la liberté de dire à ce Prince tout ce qu'elle pensoit. Elle s'emporta contre lui, jusques à la puérité, lui disant, qu'elle étoit au desespoir de n'être pas assez forte pour étrangler celui qu'il avoit donné pour Mari à sa Bru. L'Electeur, pour l'appaîser, lui promit qu'il feroit tant de bien à Mr. de *Wesfen*, que ce mariage, loin de nous faire le moindre tort, nous

COUR DE PRUSSE. feroit avantageux. En effet, au sortir de chez elle, il le déclara Maréchal de sa Cour.

Cette Charge obligeant mon Beau-père de suivre le Prince dans ses Voyages, il laissa ma Mère à *Berlin*, & me mena avec lui à *Königsberg*, pour me faire voir la cérémonie du Couronnement de l'Electeur.

Sa Cour étoit si nombreuse, que sur la route de *Berlin* à *Königsberg*, où l'on compte 80 milles d'Allemagne, il falut 30000 chevaux de relais, sans compter ceux des Ecuries du Roi & des Princes. Le Roi, qui aimoit extrêmement tout ce qui étoit cérémonie, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter l'éclat de son Sacre. Cette cérémonie lui coûta des sommes immenses, & elle convainquit les Etrangers que la curiosité y avoit attirés, que notre Cour le cèdoit à peu d'autres pour la magnificence.

Quoique les préparatifs d'une Fête si solennelle parussent devoir être longs, l'impatience du Roi les hâta tellement, que tout fut prêt pour le 18 de Janvier, environ quinze jours après l'arrivée de la Cour. La proclamation de l'érection de la Prusse en Royaume se fit deux jours avant le Sacre du Roi, au bruit du canon & de toutes les cloches de la Ville, par quatre Hérauts-d'Armes,



mes, en dalmatique de velours bleu, COUR DE  
 sur lesquelles étoient brodées les Armes PRUSSE.  
 Royales: ils étoient montés sur des che-  
 vaux superbement harnachés, dont les  
 houffes étoient de brocard d'argent tou-  
 tes parfémées d'Aigles & de Couronnes  
 d'or. Ils allèrent avec un très nom-  
 breux cortège dans les principaux quar-  
 tiers de la Ville, & y firent la procla-  
 mation en ces termes: *Comme il a plu  
 à la Divine Providence d'ériger ce Souve-  
 rain Duché de Prusse en Royaume, & d'é-  
 lever pour Roi le très haut & très puis-  
 sant Prince Frédéric I. notre gracieux  
 Souverain; nous en avons voulu donner  
 part au peuple de ce Royaume, afin qu'ils  
 disent comme nous, Vive Frédéric, notre  
 très clément & très gracieux Roi! Vive  
 Sophie-Charlotte, notre très gracieuse  
 Reine!*

Le Roi, pour rendre encore plus  
 auguste la cérémonie de son Sacre, in-  
 stitua la veille, \* l'Ordre de l'Aigle  
 noir, dont les marques sont un Cordon  
 orangé, d'où pend une Croix émaillée  
 de bleu, en forme de Croix de Malthe;  
 dans l'Etoile d'argent qui est brodée sur  
 l'habit, il y a un Aigle noir, qui tient  
 dans une griffe une Couronne & dans  
 l'au-

\* Voyez au Tome I. des *Lettres*, page 41, quel-  
 ques particularités touchant cet Ordre, qui ne sont  
 pas ici.

COUR DE  
PRUSSE.

l'autre un Sceptre ; & autour de l'écuillon on lit ces mots , SUUM CUIQUE (A CHACUN LE SIEN.) Les principaux Statuts de cet Ordre sont : 1<sup>o</sup>. Que le nombre des Chevaliers ne passera pas trente , sans y comprendre , cependant , les Princes de la Maison Royale , & les Souverains. 2<sup>o</sup>. Que les Chevaliers feront preuve de seize Quartiers. 3<sup>o</sup>. Qu'ils promettent d'être justes , chastes , de protéger & de secourir les Veuves & les Orphelins , suivant leur Devise , *Suum cuique*.

Quoiqu'il fût contre l'usage , d'installer des Chevaliers avant que d'être couronné , le Roi jugea à propos de ne pas s'y conformer , prévoyant bien que la cérémonie de son Sacre recevoit un nouvel éclat de cet établissement. Les Chevaliers & les Officiers de cet Ordre n'eurent cependant alors d'autres marques , que celles du Cordon & de l'Étoile brodée sur leurs habits ; & ce ne fut que deux ans après , que le Roi donna aux nouveaux Chevaliers , pour les jours de cérémonie , un habillement , qui consiste en une veste de drap d'or , sur laquelle il y a une autre veste de velours bleu-céleste qui leur descend jusques à mi-jambe ; elle est doublée de couleur de feu , & fermée au-dessous de la cravatte , avec des cordons couleur de feu & or , dont les glands tombent jus-

jusques aux genoux. Le ceinturon est de COUR DE PRUSSE.  
 velours couleur de feu brodé d'or ; leur  
 manteau est également d'un velours cou-  
 leur de feu doublé d'une moire d'or ;  
 & par-dessus est un Collier d'or émail-  
 lé de bleu , formant ces deux lettres,  
 F. R. pour signifier, *Fredericus Rex*. Ce  
 Collier est ce qu'on appelle le grand Co-  
 lier de l'Ordre. Les Chevaliers portent  
 sur leurs têtes, des tocques de velours  
 noir , avec des plumes blanches. L'ha-  
 billement du Roi n'est point différent  
 de celui des Chevaliers ; mais celui du  
 Grand-Maitre des Cérémonies , du Se-  
 crétaire & du Trésorier l'est , en ce  
 qu'ils portent seulement sur leurs habits  
 ordinaires, de grandes robes de velours  
 couleur de feu doublées d'orangé , &  
 par-dessus la Croix de l'Ordre attachée  
 seulement à un ruban orangé , qui leur  
 pend au cou.

Le Roi , à la première promotion, ou  
 plutôt le jour de l'Institution de l'Ordre,  
 remplit le nombre des Chevaliers mar-  
 qués par les Statuts ; il donna aussi le  
 Cordon de l'Ordre au Prince Electoral  
 son Fils , & aux deux Margraves ses  
 Frères, *Christian & Albert*. Le Margra-  
 ve *Philippe* étant resté à *Berlin*, pour y  
 gouverner dans l'absence du Roi , le  
 Cordon lui fut envoyé par un Gentil-  
 homme de la Chambre.

Le jour du Sacre , le Roi se fit habil-  
 ler,

COUR DE  
PRUSSE.

ler, sur les neuf heures du matin, par le Grand-Chambellan à la tête de tous les Officiers de la Chambre. Son habit étoit d'écarlate brodé d'or, avec des boutons de diamans brillantés. Il avoit par-dessus, le manteau royal de velours cramoisi, parsemé de Couronnes d'or, double & rebordé d'hermine: il étoit attaché sur la poitrine par une agraffe de trois diamans. Dès que le Roi fut habillé, il passa dans une salle qui faisoit partie de son appartement: on y avoit élevé un Trône, aux deux côtés duquel étoient sur deux tables d'argent les Ornemens Royaux, qui devoient servir au Roi & à la Reine. Le Roi étant assis sur son Trône, ordonna qu'on les lui apportât: ils lui furent présentés à genoux. Lui-même prit la Couronne, se la mit sur la tête, & prenant ensuite le Sceptre de la main droite & le Globe royal de la gauche, il reçut dans cet état les premiers hommages du Prince Royal, & de Messieurs les Margraves, qui fléchirent un genou devant lui. Le Roi se leva ensuite & passa à l'appartement de la Reine, précédé des Chevaliers de l'Ordre, des deux Margraves, du Prince Royal, & des Seigneurs qui portoient les Ornemens Royaux destinés pour la Reine.

Le Roi la trouva à l'entrée de sa chambre. Elle avoit un habit de couleur

leur pourpre, & un manteau royal pareil à celui du Roi. Elle étoit coiffée en cheveux, & fans poudre : cette coiffure brune, jointe à l'éclat des diamans, lui donnoit un air encore plus fier & plus majestueux. Dès qu'elle apperçut le Roi, elle se mit à genoux. Le Roi l'embrassa dans cette situation, & lui posa lui-même la Couronne sur la tête. Elle prit le Sceptre & le Globe des mains des Seigneurs qui les portoient ; & le Roi l'ayant relevée, elle le suivit dans son appartement, où elle reçut les hommages du Prince Royal & des Margraves, de la même manière qu'ils les avoient rendus au Roi.

COUR DE PRUSSE.

Leurs Majestés se rendirent ensuite à l'Eglise, avec toute la pompe & la magnificence (j'ose le dire) des anciens Rois de l'Asie. Le Roi marchoit sous un dais de brocard d'argent brodé d'or, porté par dix Seigneurs Prussiens de naissance ; & à quelque distance, étoit la Reine sous un autre dais pareil à celui du Roi. Le Grand-Chambellan portoit la queue du manteau du Roi, & celle de la Reine étoit portée par Mad. la Duchesse de *Holfstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulau*, l'une Dame-d'honneur de la Reine, & l'autre reçue en survivance. Le Duc de *Holfstein* faisoit la fonction de Grand-Maitre de sa Maison, & la Princesse de *Holfstein* étoit à la tête des Dames de la Cour. Leurs Majestés furent

COUR DE  
PRUSSE.

reçues par les deux Evêques qui devoient faire la cérémonie du Sacre: ils étoient habillés de velours violet à l'usage d'Angleterre, & avoient pour Assistans six Ministres, trois Calvinistes & trois Luthériens. Ils conduisirent le Roi & la Reine à leurs Trônes, qu'on avoit placés aux deux côtés de l'Autel; celui du Roi à la droite, & celui de la Reine à la gauche. Quoiqu'il n'y ait point d'Autel dans les Eglises Réformées, le Roi en avoit un, & avoit même fait présent d'un magnifique Crucifix pour y être placé, afin de faire voir combien il souhaitoit la réunion des deux Eglises Protestantes.

Le Prince Royal se plaça un peu derrière le Roi à sa droite, sur un pliant, aiant derrière lui Mr. le Comte de *Dobna*, son Gouverneur. Les Margraves étoient aussi sur deux plians, aux deux côtés de la Reine. Mad. la Duchesse de *Holstein*, le Duc de *Holstein*, & Mesdames de *Stingland* & de *Bulau*, étoient sur des tabourets, & immédiatement derrière la Reine. La Princesse de *Holstein* étoit placée un peu plus loin, & avoit aussi également un tabouret. Aux deux côtés de l'Autel étoient deux Tribunes, l'une pour Madame la Duchesse de *Courlande* Soeur du Roi, le jeune Duc son Fils, & les trois Princesses ses Belles-filles; l'autre pour les Ambassadeurs & les Ministres étrangers. Lors-

Lorsqu'il falut recevoir l'Onction sa-  
 crée, le Roi alla se mettre à genoux au  
 pied de l'Autel, il donna le Globe & le  
 Sceptre aux Seigneurs qui les avoient  
 déjà portés, & ôta lui-même la Couron-  
 ne, qu'il mit sur un carreau pareil à ce-  
 lui sur lequel il étoit à genoux : il reçut  
 ensuite trois Onctions, une au front, &  
 les deux autres aux deux poignets. Le  
 Grand-Chambellan essuya l'huile avec du  
 coton & un linge, qu'un des Ministres  
 lui présenta sur une assiette d'or. Le  
 Roi reprit ensuite sa Couronne sans que  
 personne y touchât, & se la mit lui-  
 même sur la tête; il reprit aussi le Scep-  
 tre & le Globe, & fut se replacer sur  
 son Trône. Les mêmes cérémonies s'ob-  
 servèrent dans l'Onction de la Reine, a-  
 vec cette seule différence, qu'elle garda  
 toujours la Couronne, & que Madame  
 de *Stingland* sa Dame-d'honneur lui essuya  
 l'huile.

Les deux Evêques, avec les six Minis-  
 tres, rendirent alors les premiers hom-  
 mages au Roi & à la Reine. L'Evêque  
 consacrant dit au Roi : *Bénédiction &  
 prospérité accompagne FREDERIC ROI  
 DE PRUSSE ! Que le Seigneur, Dieu de  
 notre Roi, dise la même chose ; qu'il continue  
 d'être avec lui, comme il a fait jusques à  
 présent, afin que son Siège Royal agrandisse  
 sa puissance de jour en jour !*

Le même Evêque dit à la Reine : *Béné-  
 diction*

COUR DE  
PRUSSE.

*diction & prospérité soit avec SOPHIE-CHARLOTTE REINE DE PRUSSE! Que le Seigneur notre Dieu la conserve pour marque de bénédiction sur son peuple, & qu'elle voye dès maintenant prospérité & salut se répandre sur sa Maison Royale, & sur ses Enfans, dans la Paix d'Israël!*

Pendant que la Musique répétoit à peu près ces mêmes paroles, le Prince Royal & les Margraves vinrent rendre leurs hommages au Roi & à la Reine; ils montèrent sur le dernier degré de leur Trône, où ils mirent un genou en terre & leur baisèrent la main. L'hommage des autres Seigneurs ne consista qu'en une profonde inclination qu'ils firent, sans sortir de leurs places.

L'Evêque consacrant se tourna vers le peuple, & dit à haute voix: *Craignez Dieu, & honorez votre Roi & votre Reine, car leur puissance vient du Seigneur qui a créé le Ciel & la Terre. Le même Seigneur veuille être leur conducteur & les garder; qu'il les couvre de son ombre, afin que l'ardeur du Soleil & les rayons de la Lune ne les éblouissent jamais! Le Seigneur les préserve de tout mal, qu'il conserve leurs ames, & qu'il bénisse leur entrée & leur sortie jusques dans l'éternité!* Après quelques autres prières, le Roi renouvela les Edits contre les Duels, & en jura l'observation sur les saints Evangiles. Ce fut par-là que finit cette longue cérémonie.

Le



Le Roi eut tout lieu d'en être content, COUR DE  
PRUSSE.  
par la ponctualité avec laquelle chacun s'acquitta de sa fonction; ce qu'on ne devoit guères attendre dans une occasion où tout étoit nouveau: mais on connoissoit sa délicatesse sur tout ce qui s'appelloit cérémonie, & l'envie qu'on avoit de lui plaire fit dans celle-ci, ce qu'auroit pu faire l'expérience la plus consommée.

Il n'y eut que la Reine qui s'attira une petite mercuriale, au sujet d'une prise de tabac. Elle étoit depuis longtems le moment de n'être point vue du Roi, dont le Trône étoit vis-à-vis du sien; & croyant l'avoir trouvé, elle tira furtivement sa tabatière. Le Roi jetta par hazard les yeux sur elle dans ce moment: elle voulut la cacher, mais le regard du Roi lui fit assez connoître qu'il s'en étoit apperçu; & en effet ce Prince, qui n'étoit point traitable sur cette matière, ordonna sur le champ à un de ses Gentilshommes qui étoit derrière lui, d'aller demander de sa part à la Reine, *si elle se souvenoit de l'endroit où elle étoit, & du rang qu'elle y tenoit.*

Le Roi & la Reine, au sortir de l'Eglise, firent jeter pour dix-mille écus de Médailles d'or & d'argent, sur lesquelles on voyoit d'un côté leurs Portraits, avec ces mots, FREDERICUS ET SOPHIA CAROLOTTA, REX ET REGINA; & sur le revers, une Couronne

ne

COUR DE PRUSSE. ne avec ces mots, *PRIMA MEÆ GEN- T I S.*

Il n'y eut guères moins de cérémonies à observer au Festin royal qui suivit le Sacre. Il se fit dans la grande salle du Palais. Le Roi & la Reine s'y rendirent, à peu près avec le même cortège & dans le même ordre qu'ils avoient observé en allant à l'Eglise.

En se plaçant à table, Leurs Majestés remirent leurs Sceptres & leurs Globes entre les mains des Seigneurs qui avoient déjà eu l'honneur de les porter. Ces Seigneurs se placèrent ensuite aux deux côtés de la table, & y demeurèrent pendant tout le Festin. Le Prince Royal, les deux Margraves & la Duchesse de *Courlande* Sœur du Roi, furent les seuls qui eurent l'honneur de manger avec Leurs Majestés. De toutes les cérémonies qui s'y observèrent, voici les deux que j'ai trouvées n'être connues qu'en Allemagne. Lorsque le Roi & la Reine se furent assis, les deux Grands-Maréchaux sortirent de la salle & descendirent dans la Cour du Palais, d'où ils se rendirent à cheval aux grandes Ecuries, accompagnés de timbales, de trompettes, & d'un grand nombre d'Officiers de la Bouche du Roi. Ils y trouvèrent un Bœuf entier à la broche, farci de toute sorte de Volaille; ils en coupèrent un morceau, & le portèrent dans un plat  
d'or

d'or sur la table de Leurs Majestés. COUR DE PRUSSE.

Le Grand-Echançon se rendit ensuite avec un cortège pareil aux mêmes Ecuries, où il y avoit deux Fontaines de vin qui couloient, du bec de deux Aigles: il en remplit un Gobelet d'or, qu'il vint présenter au Roi. S. M. le prit, & le lui rendit; il le présenta ensuite à la Reine, qui le lui rendit pareillement; il le porta au grand Buffet qui étoit dressé à l'autre bout de la salle, vis à vis la table du Roi. On tiroit neuf coups de canon toutes les fois que le Roi ou la Reine buvoit; six, lorsque c'étoit le Prince Royal; & trois pour Mrs. les Margraves, & Madame la Duchesse de Courlande.

Ce repas fut très long; cependant personne de la Cour ne se mit à table qu'après que Leurs Majestés se furent retirées dans leurs appartemens. Sur les neuf heures du soir, on sonna les cloches par toute la Ville: le bruit du canon qui se fit entendre, joint à celui des timbales & des trompettes, servit de signal aux feux de joie qu'on alluma par tous les carrefours. Les Bourgeois illuminèrent les façades de leurs maisons: quelques-uns des plus riches avoient élevé devant leurs maisons des Arcs de triomphe, avec des Emblèmes & des Devises; d'autres firent couler du vin pour le peuple; enfin il n'y eut point de Bourgeois qui ne s'efforçât de signaler sa joie en quelque manière.

Leurs

COUR DE  
PRUSSE.

Leurs Majestés voulurent honorer la joie publique de leur présence. Elles sortirent sur les dix heures dans un carosse magnifique, accompagnées de toute leur Cour à cheval. Elles furent haranguées devant l'Hôtel de Ville par le premier Bourguemestre, qui leur présenta la collation dans des paniers d'argent. Elles passèrent ensuite devant l'Hôtel du Duc de *Holstein*, Gouverneur de *Königsberg*. La façade de cet Hôtel représentoit le Temple de la Gloire; les Gentilshommes du Duc représentoient les Prêtres du Temple, & jettoient de l'ambre & de l'encens dans des braziers qui étoient sur un Autel; les Enfans du Duc qui étoient au nombre de huit, étoient habillés en Berges & Bergères; & lorsque le Roi & la Reine passèrent, l'ainé leur présenta un panier de fleurs, & leur dit en Allemand quelques vers, qui exprimoient les vœux que tout le peuple faisoit pour la durée de leur prospérité. Leurs Majestés, après s'être arrêtées quelque tems devant cet Hôtel, retournèrent au Palais.

Dans tous les Etats du Roi, on donna de pareilles marques de joie, & le jour de la cérémonie du Sacre fut célébré partout comme un Dimanche. Le Roi & la Reine passèrent tout le Carnaval à *Königsberg*, & y reçurent le Comte de *Tobiansky* Grand-Echanson de Pologne, qui venoit, comme Ambassadeur du Roi son  
Maitre,

Maitre, complimenter Leurs Majestés sur leur Couronnement. Il est cependant à remarquer, que la République de Pologne n'a jamais reconnu la Royauté du Roi de Prusse, quoique deux de ses Rois, l'Electeur de *Saxe*, & quatre ans après, le Roi *Stanislas*, l'aient reconnue par leurs Ambassadeurs.

Le départ de la Cour pour Berlin fut fixé au 8 de Mars. Comme le Roi n'avoit point fait d'Entrée à *Königsberg*, la Ville le supplia qu'il lui fût permis de l'accompagner jusques sur les limites de son territoire; ce qui lui fut accordé. On éleva alors plusieurs Arcs de triomphe, toutes les rues furent tapissées, & le Roi partit de *Königsberg*, accompagné de tous les Corps de la Ville. Sa Majesté étoit à cheval, aiant à ses côtés deux Ecuyers à pied: son habit étoit de velours cramoisi, doublé d'hermine & brodé d'or, avec des boutons de diamans: il avoit à son chapeau une agraffe & un cordon de diamans: son cheval étoit magnifiquement harnaché; le mors, les étriers & tous les ornemens de la bride étoient d'or massif; la housse de velours cramoisi, toute couverte de broderie d'or, & de diamans. Le carosse de la Reine étoit aussi d'une magnificence extraordinaire. S. M. étoit seule dans le fond, n'aiant que Madame la Duchesse de *Courlande* sur le devant.

Cette sortie de *Königsberg* se fit avec

COUR DE  
PRUSSE.

toute la pompe & tout l'appareil, avec lequel les Entrées ont coutume de se faire. Lorsque Leurs Majestés furent arrivées à un quart de lieue de la Ville, elles mirent pied à terre & montèrent dans leurs carosses de Voyage. Ce fut là qu'elles reçurent les derniers complimens, que leur firent les Echevins, tête nue & un genou en terre. Le Roi & la Reine rentrèrent ensuite dans la Ville par une autre Porte, & ils restèrent dans leur Palais jusques au lendemain, qu'ils partirent pour *Berlin*.

La Cour fut obligée de prendre la route de *Dantzick*, à cause du dégel subit de la *Vistule*, qui rendoit son passage impraticable. La Magistrature de *Dantzick* envoya aussi-tôt à Leurs Majestés des Députés pour les supplier de permettre que la Ville leur fît une Entrée publique; mais le Roi les remercia, ne voulant pas qu'ils fissent aucune dépense. Cependant, à l'entrée du territoire de *Dantzick*, deux Bourguemestres, quatre Conseillers & le Syndic de la Ville, à la tête de la Jeunesse à cheval, vinrent complimenter Leurs Majestés. Ce fut le premier Bourguemestre qui porta la parole, & qui les supplia de trouver bon que la Ville les défrayât pendant le tems qu'ils demeureroient sur son territoire. Le Roi & la Reine descendirent dans une maison qu'on leur avoit préparée; cette maison étoit de bois, &

re-

représentoit le Temple de la Gloire. Leurs COUR DE PRUSSE. Majestés y trouvèrent une collation magnifique, avec une très belle symphonie; il y avoit dans d'autres chambres plusieurs tables dressées, pour les Gentilshommes de la suite. Le Roi & la Reine y passèrent la nuit, & le lendemain ils traversèrent *Dantzick* & passèrent la *Vistule*, qui étoit encore gelée à cet endroit. Cependant, comme il y avoit lieu de craindre qu'elle ne le fût pas assez pour qu'on pût la passer sans danger, la Magistrature, pour prévenir tout accident, avoit fait couvrir la glace de paille, de poutres & de planches. Vingt-quatre jeunes Hommes & autant de jeunes Filles, habillés à la Matelotte avec des habits de velours & de fatin, se trouvèrent au passage du Roi & de la Reine; les jeunes Filles leur présentèrent du poisson, du fruit, des confitures & des fleurs; & les jeunes Matelots les accompagnèrent au son de divers instrumens de musique. Lorsque Leurs Majestés eurent passé la Rivière, elles congédièrent les Députés de la Ville, & leur firent présent à chacun d'une Chaîne & d'une Médaille d'or, sur laquelle étoient leurs Portraits. Le 17 de Mars elles arrivèrent, le Roi à \* *Potzdam*, & la Reine à

D 2

Lut-

\* Voyez au Tome I. des *Lettres*, page 49. la description de cette Ville. C'est la Garnison ordinaire du premier Bataillon des *Grands Grenadiers*, dont il est tant parlé dans l'Europe.

COUR DE  
PRUSSE.

*Lutzelbourg.* Le Roi, qui avoit deffein de faire une Entrée solennelle à *Berlin*, séjourna à *Potzdam* jusques au 6 de Mai, afin que l'on eût le tems de faire les préparatifs nécessaires pour le recevoir; & en même tems parce qu'il souhaitoit qu'une des façades de son Palais, qu'il faisoit bâtir, fût achevée pour ce jour.

Vers la fin du mois d'Avril, le Roi partit de *Potzdam* pour se rendre à *Schönhausen*. La Reine vint l'y joindre quelques jours après; ce fut là que Leurs Majestés se préparèrent à faire leur Entrée dans *Berlin*.

Cette cérémonie se fit avec toute la pompe & la magnificence possible. La Ville avoit fait dresser sept Arcs de triomphe: la description d'un de ces Arcs suffit pour donner une idée du goût de notre Cour pour les Fêtes de cette nature. Cet Arc qui étoit à la barrière, à l'entrée du Fauxbourg, paroïssoit avoir été construit par des Jardiniers. Il étoit entièrement de verdure, avec des colonnes & des pilastres garnis de fleurs. *Pomone* & *Flore* y soutenoient le Portrait du Roi & de la Reine; le *Printems* accompagné des *Zéphirs* leur présentoit des fruits & des fleurs; & une Allée d'Orangers & de Lauriers, dans des caïsses dorées, bordoit le chemin depuis cet Arc jusques à la Porte de *S. George*, que l'on appelle depuis ce jour la *Porte Royale*, parce que



ce fut par cette Porte que Leurs Majestés entrèrent dans la Ville.

COUR DE  
PRUSSE.

Le lendemain de l'Entrée, les Députés des Provinces présentèrent au Roi les Dons gratuits, pour son Joyeux Avènement; & Mr. le Margrave *Philippe*, Grand-Maitre de l'Artillerie, fit tirer un Feu d'artifice, qui représentoit le retour du Roi à *Berlin*, par celui de *Jafon* après la conquête de la Toison d'or.

Après quelques autres Fêtes de cette nature, que la joie publique occasionna, la Cour se sépara; le Roi partit pour *Oranienbourg*\*, & la Reine pour *Lutzelbourg*. Le Prince Royal resta à *Berlin* pour y continuer ses Exercices. On avoit eu soin de lui former une Cour assez nombreuse, toute composée de jeunes-gens de son âge. Ce jeune Prince avoit formé deux Compagnies de toute cette Jeunesse; il commandoit la première, & le jeune Duc de *Courlande* la seconde. J'étois de cette seconde Compagnie, & nous allions quelquefois faire nos Exercices militaires à *Lutzelbourg* devant la Reine, qui aimoit à voir, dans le Prince son Fils, ces prémices d'une humeur guerrière. Nous représentions aussi quelquefois des Comédies devant elle. C'est ainsi que cette Princesse tâchoit d'inspirer au Prince son Fils du goût & de la délicatesse, jusques dans les plaisirs.

Ce

\* Voyez, au Tome I. des *Lettres*, pag. 69, la description, & l'état présent de cette Maison.

COUR DE  
PRUSSE.

Ce fut alors qu'il s'éleva à la Cour un orage contre le Comte de *Wartemberg*, Grand-Chambellan & depuis peu déclaré Premier-Ministre, qui sembloit devoir le perdre; mais il n'écrasa que ceux mêmes qui l'avoient excité. Les principaux auteurs de la Cabale étoient Mr. le Comte de *Lottum*, Mr. \* \* \* & le Grand-Maréchal, depuis longtems ennemi juré du Grand-Chambellan. Le Comte de *Wesfen* mon Beau-père fut choisi par ces Mrs. pour porter à ce Ministre les premiers coups dans l'esprit du Roi. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, que la Comtesse de *Wartemberg* avoit toujours voulu du bien à Mr. de *Wesfen*; le mariage avantageux qu'elle lui avoit procuré, en étoit une preuve assez convainquante. Il sembloit donc, après un si grand service, que la reconnoissance exigeoit de lui qu'il se dévouât tout entier à la fortune du Comte son époux. Mais mon Beau-père, flatté du choix que les ennemis du Comte avoient fait de lui, oublia son devoir & ses intérêts; & il accepta une commission pour l'entreprise de laquelle il avoit, à la vérité, toute la témérité nécessaire; mais il falloit, pour la conduite d'une affaire aussi délicate, plus de jugement & plus de faveur qu'il n'en avoit.

Mr. de *Wartemberg* étoit véritablement aimé du Roi; mais pour cela, il n'étoit pas exempt de les mauvaises humeurs. Ce  
Prince

Prince parut un jour si animé contre lui COUR DE PRUSSE.  
 & en parla avec tant d'aigreur à mon Beau-père, que celui-ci crut avoir trouvé l'occasion favorable de perdre le Comte. Il dit au Roi, que toute la Cour étoit surprise des bontés extraordinaires qu'il avoit pour un Ministre, qui abusoit tous les jours de son nom pour fouler le peuple, & pour commettre mille injustices contre ses fidèles Serviteurs; que ses rapines étoient excessives, & que la dissipation de sa Femme étoit si grande, qu'il pouvoit faire voir par les Mémoires des Contrôleurs de la Bouche, que la table du Grand-Chambellan coûtoit plus que celle de Sa Majesté. *Je sai bien, ajouta Mr. de Wesen, que je suis perdu, si le Premier-Ministre vient à être informé de ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté; mais en me taisant, je croirois manquer à mon devoir, & je suis prêt de prouver ce que j'ai avancé.*

Le Roi écouta ce discours avec assez d'attention, & la vanité de mon Beau-père lui faisoit déjà croire qu'il avoit fait assez d'impression pour porter coup à la faveur de Mr. de *Wartemberg*: mais ce Courtisan peu habile ne faisoit pas réflexion qu'un Prince qui se plaint de son Favori, n'est pas toujours disposé à recevoir les mauvaises impressions qu'on lui en veut donner. Soit donc que le Roi pensât de cette façon, soit qu'il fût frappé

COUR DE  
PRUSSE.

de l'ingratitude de Mr. de *Wesfen* qui devoit fa fortune à Mr. de *Wartemberg*, il reudit à ce Ministre la conversation qu'il avoit eue avec lui, l'assurant, qu'il n'avoit point ajouté foi à ce rapport, & que s'il vouloit, il le vengeroit de celui qui le lui avoit fait.

Le Ministre habile affecta pour-lors un air de modération, qui lui coûtoit d'autant moins, qu'il étoit excellent Comédien. Il dit au Roi, qu'il étoit suffisamment vengé, par le peu de cas que Sa Majesté faisoit des calomnies que ses ennemis débitoient contre lui; & qu'il la supplioit de pardonner à ceux qui avoient voulu abuser de sa bonté pour l'opprimer. Ce fut ainsi qu'il cacha quelque tems sous les apparences d'une feinte douceur, le plus vif ressentiment; bien résolu dans le cœur, de perdre ceux qui avoient fait agir Mr. de *Wesfen*, quoiqu'ils fussent protégés par la Reine; mais sur-tout, de faire sentir à celui-ci tout le poids de sa vengeance.

Le Voyage que le Roi fit à *Goltz*, l'une de ses Maisons de Chasse près de la Forteresse de *Custrin*, lui en facilita les moyens. Il étoit seul avec le Roi dans le même Carosse, & il indisposa tellement son esprit contre Mr. de *Wesfen*, que lorsqu'il arriva à *Goltz*, tous ceux qui se trouvèrent à la descente de son carosse s'aperçurent de sa mauvaise humeur. Contre son

son ordinaire, il ne parla à personne, & il ordonna à mon Beau-père de faire servir. S'étant mis à table, il eut à peine touché son pain, qu'il le trouva mauvais. Il s'en plaignit à Mr. de *Wesén*, comme aiant la direction de ce qui concernoit la Bouche. Mr. de *Wesén* dit au Roi, qu'il étoit vrai que le pain n'étoit pas comme à l'ordinaire, parce que la Voiture de la Panneterie s'étoit rompue en chemin; & que le Boulanger, qui étoit arrivé un peu tard, n'avoit pas eu assez de tems. Le Roi, peu satisfait de cette réponse, dit qu'il étoit las d'être mal servi, & qu'il prétendoit que chacun fît son devoir. Il jetta en même tems sa serviette à terre. Mr. de *Wesén* en aiant été prendre une autre, la présenta au Roi, qui ne la voulut point recevoir; il lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence. Deux heures après, Mr. de *Wesén* fut arrêté par un Exemt des Gardes du Corps, qui le conduisit dans son carosse, accompagné de quelques Gardes, à *Custrin* Capitale de la *Nouvelle Marche*, située sur l'*Oder*. Mon Beau-père y fut traité en Criminel d'Etat, & le Ministre envoya ordre au Conseiller Aulique de mettre le scellé dans la maison de ma Mère sur les effets de son Mari. Elle étoit pour-lors à la campagne; mon Frère étoit au Sermon, avec notre Gouverneur; ainsi, je me trouvai seul dans la maison lorsque ces Messieurs vin-

COUR DE  
PRUSSE.

rent pour exécuter leur ordre. Ils me le montrèrent, & me demandèrent où étoit l'appartement de mon Beau-père, afin de n'être pas obligés de mettre le scellé partout. Je n'hésitai point à le leur montrer, & en se retirant ils me laissèrent un Ecrit, qui étoit un ordre à ma Mère de ne point paroître à la Cour, & de n'y point solliciter la liberté de son Mari. J'envoyai aussitôt chercher mon Gouverneur, qui porta cette désagréable nouvelle à ma Mère. Sa douleur fut égale à sa surprise: elle avoit une véritable amitié pour son Mari, & elle ignoroit ses complots contre le Ministre, à qui elle le croyoit toujours dévoué. Comme l'ordre du Roi lui lioit les mains & l'empêchoit de venir à la Cour, je fus chargé d'y solliciter la liberté de mon Beau-père.

Un jour, que la Reine donnoit à *Lutzelbourg* une Fête au Roi, je lui présentai un Placet au nom de ma Mère, par lequel elle le supplioit de faire ôter le scellé de ses effets & la Garde de sa maison; & qu'il plût à Sa Majesté de nommer des Commissaires pour juger son Mari, afin qu'il fût puni s'il étoit coupable, ou mis en liberté s'il étoit innocent. Ma jeunesse, & les pleurs dont j'accompagnai cette Requête, attendrirent le Roi: il me dit, qu'il feroit ce que ma Mère souhaitoit, uniquement par considération pour elle; qu'il prenoit part à son chagrin;

grin; mais que son Mari avoit tellement mérité son indignation, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la lui faire ressentir: Qu'au reste, il étoit bien aise de me voir le cœur assez bon pour solliciter en faveur d'un homme qu'il savoit n'avoir pas bien agi avec mon Père & moi, malgré les ordres qu'il lui en avoit donnés en lui faisant épouser ma Mère. Je lui répondis, que je n'avois aucun sujet de plainte contre mon Beau-père; & que quand j'en aurois, il me suffisoit de voir le chagrin mortel de ma Mère, pour solliciter sa liberté. *Je vous sai bon gré*, me dit le Roi, *de ces sentimens: allez dire à votre Mère, qu'elle sera satisfaite; & soyez assuré que j'aurai soin de vous.* Ce furent les termes dont se servit ce Prince, en me mettant la main sur l'épaule dans le tems que je me baissois pour embrasser ses genoux. Dès qu'il fut parti, la Reine me fit venir dans son Cabinet, pour lui rendre compte de cette conversation. Elle étoit couchée sur un lit de repos; Mlle. de Pöllnitz ma Cousine étoit seule, assise à terre au pied du lit. La Reine s'informa de la santé de ma Mère, elle m'ordonna de l'assurer de son estime & de son amitié; & sur le récit que je lui fis de ce que le Roi m'avoit dit, elle me répondit, qu'elle étoit bien aise des bonnes dispositions dans lesquelles le Roi étoit à mon égard. *Ménagez-les*, ajouta-t-elle,

COUR DE  
PRUSSE.

t-elle, appliquez-vous à mériter ses bonnes graces; je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour vous y maintenir, & vous aurez toujours en moi une protection assurée.

Un accueil si gracieux de la part du Roi & de la Reine me donna de grandes espérances, & je retournai à *Berlin*, ne doutant nullement que l'effet ne suivît bien tôt les promesses qu'ils venoient de me faire. Cependant ce ne fut qu'après de longues sollicitations de la part des Amis de ma Mère, qu'elle obtint la liberté de son Mari, après une détention de sept mois, & en payant pour lui 10000 écus d'amende. La vengeance que le Ministre tira de ceux qui avoient fait agir mon Beau-père, eut moins d'éclat: il se contenta de les faire exiler dans leurs Terres ou dans leurs Gouvernemens, & de donner leurs Charges à ses Créatures les plus affidées. Tel étoit le Comte de *Witgenstein*, à qui il fit donner la Charge de Grand-Maréchal. Il étoit homme de naissance; mais ni lui, ni ses ancêtres, n'avoient rendu aucun service à l'Etat: son seul mérite étoit, d'être entièrement dévoué au Premier-Ministre, dont il étoit plus l'Esclave que l'Ami. Il se soutint à la Cour, tant que le Comte de *Wartemberg* fut en faveur: mais la chute du Ministre entraîna la sienne. La disgrâce de mon Beau-père ne laissa pas de causer beau-



beaucoup de trouble dans ma Famille. Ma Mère le suivit dans ses Terres au Pays de Zell; & je fus envoyé avec mon Frère, sous la conduite d'un Gouverneur, à Lunebourg, pour y achever mes Etudes.

COUR DE PRUSSE.

Toute l'Europe étoit alors en mouvement, & avoit pris part dans la querelle que la Maison d'Autriche avoit avec celle de France, au sujet de la succession de la Monarchie d'Espagne. *Philippe d'Anjou* s'en étoit déjà mis en possession, en vertu du Testament de *Charles II.* & du droit qu'il y avoit par *Marie-Thérèse d'Autriche*, sa Grand-mère. L'Empereur fondoit ses prétentions sur la renonciation de cette Princesse, lorsqu'elle avoit épousé *Louis XIV.* Presque toute l'Europe, que la trop grande puissance de la France commençoit d'alarmer, se rangea du côté de l'Empereur, qui s'étoit déshérité de ses droits en faveur de l'Archiduc son Fils. Outre l'intérêt commun que l'Europe sembloit avoir, d'empêcher que deux Monarchies comme celle de France & d'Espagne ne fussent gouvernées un jour par un même Prince, plusieurs Puissances avoient des raisons particulières de profiter de cette occasion pour faire la guerre à la France.

La Cour d'Angleterre étoit alarmée du procédé de *Louis XIV.* qui venoit de reconnoître le Fils de *Jaques II.* mort depuis peu à *S. Germain*, pour Roi d'Angle;

COUR DE PRUSSE. gleterre, sous le nom de *Jaques III*, au préjudice du Roi *Guillaume* qui avoit été reconnu par le Traité de *Ryswyck*.

Les *Hollandois* se gouvernoient par les idées du Roi *Guillaume*, qui étoit toujours leur *Stadthouder*. Ils ne pouvoient oublier la Guerre de 1672, dont les plaies étoient encore si récentes.

Le Roi de *Prusse*, outre l'intérêt commun qu'il avoit avec les autres Electeurs, que la France ne devînt point trop puissante, dans la crainte que dans la suite cette Cour ne leur donnât un Empereur tel qu'elle le voudroit, avoit encore des engagements avec la Cour de Vienne & le Roi d'Angleterre. Ce fut en conséquence de ces engagements, qu'il fournit 6000 hommes à l'Empereur, & qu'il fit faire dans ses Etats une levée de 20000 hommes, que le Roi *Guillaume* lui avoit demandés, & qui furent pendant toute la Guerre à la solde des Provinces-Unies.

La France n'eut dans son parti que l'Electeur de *Bavière* & celui de *Cologne*. Ces deux Princes se laissèrent gagner par les promesses de la France, dont la principale étoit, de ne point finir la Guerre, qu'elle n'eût fait déclarer l'Electeur de *Bavière*, Roi de *Souabe*.

Le Duc de *Savoie* ne se laissa point gagner par les avantages que la France lui offroit: le mariage de ses deux Filles avec le Duc de *Bourgogne* & le Duc  
d'An-

d'Anjou Roi d'Espagne, ne l'empêcha pas d'être l'Allié le plus zélé contre ces deux Couronnes. Il prévoyoit bien, que par la situation de ses États il en seroit esclave, tant qu'elles seroient unies ensemble. Aussi, lorsque la Duchesse sa Mère, qui étoit toute Françoisé, lui demanda ce que deviendroient ses Filles, s'il détrônoit le Roi d'Espagne, & ruinoit la France; il lui répondit, *Et si je ne le fais, que deviendra mon Fils?*

COUR DE  
PRUSSE.

Voilà, Madame, à peu près les divers mouvemens qui intèressoient l'Europe, lorsque *Guillaume* Roi d'Angleterre mourut. Cet évènement n'apporta aucun changement: la Princesse *Anne Stuard*, qui lui succéda sous le nom de la Reine *Anne*, suivit les mêmes idées que son prédécesseur; & la Guerre des Alliés contre la France continua avec la même vigueur.

Par la mort du Roi d'Angleterre, qui étoit le dernier Prince de la Branche d'*Orange*, notre Roi devoit hériter de tous les biens qui lui avoient appartenu. Son droit lui fut cependant contesté par le Prince de *Nassau-Frise*. Ce Prince étoit moins proche Parent que le Roi; mais il avoit l'avantage de l'être par les mâles, & d'avoir en sa faveur un Testament du Roi *Guillaume* qui l'appelloit à sa succession. Comme les États-Généraux des Provinces-Unies étoient les Exécuteurs de ce Testament, le Roi leur fit

d'a-

COUR DE  
PRUSSE.

d'abord part de ses prétentions, de même qu'à la Reine *Anne*, à qui il les fit communiquer par Mr. de *Spauheim* son Ambassadeur à Londres. Il fondoit son droit sur un Testament de *Frédéric-Henri* Prince d'*Orange*, Aieul du Roi *Guillaume*: ce Prince avoit eu un Fils & trois Filles; l'ainée avoit épousé l'Electeur de *Brandebourg*, Père du Roi; la seconde, le Prince de *Simmeren*, Prince cadet de la Maison règnante Palatine, & qui étant mort sans postérité, avoit laissé ses droits de succession à l'Electorat à la Branche de *Neubourg*; & la troisième étoit mariée au Prince d'*Anhalt-Dessau*.

Le Testament de *Frédéric-Henri* appelloit à sa succession les descendans mâles, & à leur défaut les trois Princesses ses Filles: c'est en vertu de quoi le Roi, qui descendoit de l'ainée, prétendoit être légitime héritier, malgré le Testament du Roi *Guillaume*, qui ne pouvoit disposer d'un bien qui étoit substitué. Le Roi, pour mieux soutenir ses droits, résolut de faire lui-même un Voyage à *La Haie*; & il partit accompagné du Margrave *Albert* son frère, qui le quitta à *Wesel*, pour aller joindre l'Armée à \* *Keiserswerdt*.

Le Roi reçut à † *Wesel* Mrs. de *Lintello*,

\* Voyez, touchant l'état présent de cette Place, le Tome III. des *Lettres*, pag. 208.

† Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 208.

lo, de *Slingeland*, & du *Tour*, Députés des Etats-Généraux: il leur fit rendre les mêmes honneurs qu'aux Souverains, & les reçut debout, aiant seulement un fauteuil derrière lui. Ils lui rendirent compte du Testament du Roi *Guillaume*, qu'ils avoient fait ouvrir en présence de Mr. *Schmettau* son Ambassadeur, de Mr. *Stanhope* Envoyé extraordinaire d'Angleterre, des Envoyés de Mesdames les Princesses d'*Anhalt* & de *Nassau-Frise*, de celui de Mr. le Prince de *Nassau-Siegen*, des Commissaires de l'Etat nommés à cet effet, & des Conseillers des Domaines du feu Roi *Guillaume*. Ils ajoutèrent, qu'on avoit trouvé dans ce Testament, que le Prince de *Nassau*, Gouverneur héréditaire de *Frise*, étoit appelé à cette succession comme héritier universel. Ils exhortèrent le Roi à vouloir bien le reconnoître en cette qualité. Ce discours ne le persuada point, & il fit protester solennellement contre le Testament. Il partit ensuite pour *La Haie*.

Le Roi, en arrivant, descendit au Palais de la *Vieille Cour*, qui étoit de l'héritage du Roi d'Angleterre, & dont il s'étoit déjà fait mettre en possession, de même que de *Honstardyck*, autre Maison du feu Roi d'Angleterre. Les Hollandois auroient bien voulu conserver la succession au Prince de *Nassau-Frise*; mais il étoit difficile de le faire sans le brouil-

COUR DE  
PRUSSE.

ler avec le Roi. Ils prirent le parti de temporiser, & ne conclurent rien pendant le séjour que le Roi fit en Hollande. On tâcha de l'amuser en lui procurant tous les plaisirs dont ce Pays est susceptible ; mais la grande affaire de la succession du Roi d'Angleterre l'occupoit uniquement, & il partit très mécontent de la conduite que les États-Généraux avoient tenue dans cette circonstance.

Dès qu'il fut de retour à *Berlin*, il nous fit revenir mon Frère & moi de *Lunebourg*, par la crainte qu'il avoit que ma Mère, qui étoit Luthérienne, ne nous portât à embrasser cette Religion. Il établit l'année suivante une Académie, où il donna ordre que nous entrassions. Le but de cet établissement étoit d'élever les jeunes Seigneurs de la Cour, d'une manière convenable à leur naissance. C'étoit le Roi, qui nommoit ceux qui devoient entrer dans cette Académie, dans laquelle on avoit eu soin de rassembler les meilleurs Maîtres dans toute sorte d'Arts. La pension que l'on y payoit étoit très modique, le Roi s'étant chargé du surplus de la dépense. Cette illustre École, qui s'appelloit alors l'*Académie des Princes*, a bien perdu de sa première splendeur.

Je trouvai la Cour de *Berlin* dans le même état, où elle étoit quand j'en partis. Le Comte de *Wartemberg* étoit toujours

jours dans la plus haute faveur ; & le Comte de *Barfous*, le seul qui avoit osé pendant quelque tems tenir tête au Ministre, avoit enfin été obligé de se retirer dans ses Terres. Sa retraite, cependant, fut un peu adoucie par une pension de vingt-mille écus que le Roi lui laissa. Sa Charge de Feldmaréchal fut donnée à Mr. de *Wartensleben*, Lieutenant-Général des Troupes de l'Empereur & Général de celles du Duc de *Saxe-Gottha*. C'étoit encore une créature du Premier-Ministre, mais qui du moins avoit assez d'honneur & de probité, pour lui résister dans les occasions où il croyoit qu'il y alloit du bien de l'Etat. Mr. le Comte de *Lottum*, qui avoit été envelopé dans l'affaire de mon Beau-père, & dont la Charge de Grand-Maréchal avoit été donnée au Comte de *Witgenstein*, conserva dans sa disgrâce, aussi bien que le Comte de *Barfous*, un certain air de faveur. Le Roi lui avoit donné le Gouvernement de *Wesel*, où il s'étoit retiré ; & ne pouvant s'empêcher de rendre justice à son mérite & à sa fidélité, il lui avoit confié le Commandement des Troupes destinées pour les Pays-Bas. Il fut chargé du Blocus de *Rhinberg*, Place de l'Electorat de Cologne, que les François occupoient alors sous le nom de Troupes auxiliaires de l'Electeur de Cologne. La Ville s'étant rendue en peu de

COUR DE  
PRUSSE.

témis, il fit le blocus de *Gueldre*, qui faisoit partie des Pays-Bas Espagnols & qui nous a été cédée par la Paix d'*Utrecht*. La prise de ces deux importantes Places au milieu de l'Hiver, & la conduite du Comte de *Lottum*, qui malgré la rigueur de la saison, & les traitemens qu'il avoit reçus de la Cour, apporta tous ses soins pour la conservation des Troupes du Roi, lui attirèrent de la part de la Cour des éloges, qui mortifièrent le Premier-Ministre.

La France tâcha de réparer la perte de ces deux Places, en se saisissant de la Principauté d'*Orange*, que nous n'étions pas à portée de secourir. Elle en mit d'abord en possession Mr. le Prince de *Conti*. Ce Prince y avoit quelques prétentions, par la Maison de *Châlons* dont il se disoit héritier. Peu de tems après, il céda cette Principauté & ses prétentions à *Louis XIV*, qui y fit aussi-tôt publier un Edit, par lequel on donnoit le choix à tous les Habitans, de se faire Catholiques, ou de vendre leurs effets & de se retirer hors du Royaume dans l'espace de trois mois. La plupart de ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, se retirèrent dans notre Cour, & entre autres ceux du Parlement. Le Roi les secourut autant qu'il put, & fit faire dans toutes les Eglises de ses Etats une Quête, dont l'argent fut distribué à ceux  
qui



qui en avoient le plus pressant besoin. COUR DE PRUSSE.

Peu de tems après la perte d'*Orange*, le Margrave *Albert* épousa la Princesse de *Courlande*. Ce Prince avoit succédé en 1696 au feu Margrave *Charles* son Père, dans la Grand-Maitrise de \* l'Ordre de *S. Jean*. Cet Ordre est le même que celui de *Maltbe*; il ne s'en est séparé que depuis *Luther*. Les Commanderies sujettes à l'Electeur de Brandebourg, devenues Protestantes, se mirent sous la protection de cet Electeur, & choisirent un Grand-Maitre, ou pour mieux dire, l'Electeur leur en donna un. Le choix est toujours tombé sur un Prince Cadet de la Maison, qui ne se trouve par-là engagé à aucun Vœu, non plus que les Chevaliers, qui sont seulement obligés de faire preuves de Noblesse, sur lesquelles bien souvent le Souverain lève les difficultés.

La Princesse de *Courlande* étoit l'aînée des trois Filles que le Duc de *Courlande* avoit eues de sa première Femme. Ce Duc avoit épousé en secondes nocces la Sœur du Roi, & étoit mort quelque tems après. La Duchesse sa Veuve étoit venue trouver le Roi son Frère à *Königsberg*, pour assister à son Sacre; d'ailleurs, elle avoit été obligée d'abandonner la *Courlande* que les Suédois, les Polonois, &

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, page 39. à la fin.

COUR DE  
PRUSSE.

& les Moscovites pressoient également: elle avoit trouvé auprès du Roi son Frère l'asyle qu'elle espéroit, & y avoit épousé l'année précédente le Margrave de *Brandebourg-Baireut*, Cousin du Roi; & en suivant son Mari dans ses Etats, elle avoit laissé l'ainée de ses Belles-filles auprès de la Reine, dans la vue de lui faire épouser le Margrave *Albert*. La Reine, qui aimoit cette Princesse, fit en sorte qu'elle obtint le consentement du Roi pour ce mariage, qui se fit quelque tems après à *Lutzelbourg*.

Nous eumes à peu près dans le même tems, une Cérémonie nouvelle dans nos climats. Ce fut l'érection d'une \* Statue que le Roi fit élever en l'honneur de *Frédéric-Guillaume le Grand*, son Père. Elle est toute pareille à celle de *Louis XIV*, que l'on voit à Paris dans la Place de *Vendôme*. Le piédestal est de marbre blanc, de même que la base. L'érection de cette Statue se fit le 12 Juillet 1703; & le Roi, dans la vue de faire plus d'honneur à l'Electeur son Père, en fit faire la cérémonie avec un appareil magnifique, en présence de toute la Cour & de tous les Corps de Justice.

L'année suivante 1704 fut heureuse  
aux

\* Voyez la description complète de ce Monument, & de son érection, au Tome I. des *Lettres*, page 13 & suiv.

aux Alliés, par le gain des Batailles de *Donawert*, & de *Hochstet*. Les Troupes que le Roi avoit envoyées en Franconie & en Bavière, à l'Empereur & à la Ville de *Nuremberg* † qui demandoit du secours contre les Bavarois, ne contribuèrent pas peu au gain de ces Batailles. Le Roi en reçut la nouvelle par un Courier, que lui avoit dépêché le Prince d'*Anhalt*, sous le commandement duquel ce secours avoit été envoyé. Ce Courier fut suivi, quelques jours après, d'un second, chargé d'une Lettre du Prince *Eugène de Savoie*: ce Prince faisoit, dans cette Lettre, un éloge magnifique de la valeur des Troupes Prussiennes. *J'ai été témoin oculaire*, dit-il dans sa Lettre, *particulièrement à l'égard de l'Infanterie de l'Aile droite, que tant hauts que bas Officiers & simples Soldats, ont combattu avec la plus courageuse intrépidité, & ont pendant plusieurs heures arrêté l'effort de l'ennemi, qui à la fin ne pouvant plus résister à leur bravoure & au feu continuel qu'ils faisoient, a été mis dans une telle confusion, qu'il a été obligé de prendre la fuite avec précipitation & de nous abandonner le Champ de bataille.* Le Prince attribue cette action vigoureuse des Soldats Prussiens, aux grands exemples de

cou-

† Voyez Tome I. des *Lettres*, p. 209 & suiv. Il y a sur cette Ville, & ses habitans, des observations curieuses.

COUR DE PRUSSE. courage & de valeur, que leur donnoit le Prince d'*Anhalt* qui les commandoit. Il est bien juste, continue le Prince Eugène, de donner à Mr. le Prince d'*Anhalt* les louanges qu'il a si bien méritées. Il n'a cherché, dans aucune occasion, à épargner sa personne, & peu effrayé du danger auquel il s'exposoit, je l'ai toujours vu à la tête des siens, les menant au combat & les encourageant par son exemple; desorte qu'on peut bien dire à sa gloire, qu'il a contribué pour la plus grande partie au gain de cette Victoire. Eloge d'autant plus flatteur, qu'il partoît de la bouche d'un Prince trop connoisseur pour prendre le change en fait de courage.

Au retour de cette Campagne, Mylord *Marlborough* vint à *Berlin*, & y reçut du Roi toutes les marques d'estime qu'il pouvoit desirer. Tout ce qu'il négocia pour l'opération de la Campagne suivante lui fut accordé, & il partit très satisfait de la Cour. Son départ fut suivi de celui de Monseigneur le Prince Royal pour *Hanover*, d'où il se rendit en *Hollande*. Son dessein étoit de passer en *Angleterre*; mais l'évènement le plus triste pour lui, & pour toute la Cour, l'obligea de revenir à *Berlin*.

Ce fut la mort inopinée de la Reine, qui arriva le 1. Février 1705, après une maladie de quelques jours. Cette Princesse avoit coutume, depuis quelque tems, d'aller à *Hanover* voir l'Electrice sa Mère,

re, pour laquelle j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'elle avoit une tendresse extrême. Le jour qu'elle devoit partir pour faire ce Voyage, elle se sentit indisposée; cependant, la crainte qu'elle avoit que le Roi ne se servît de ce prétexte pour la retenir, lui fit cacher son indisposition. Elle dura pendant tout le Voyage & redoubla à son arrivée à *Hanover*, par les efforts que se fit cette Princesse pour recevoir les Dames de la Cour, & pour assister à un Bal qui se donna le même jour. Elle en sortit avec un mal de gorge, qui devint si violent que les Médecins & Chirurgiens perdirent bien-tôt toute espérance de la guérir. La Reine, quoique dans la fleur de son âge, vit les approches de la mort sans frayeur. Elle écrivit au Roi une Lettre pleine de tendresse, dans laquelle elle le remercioit de l'amitié qu'il lui avoit toujours témoignée, & lui recommandoit ses Domestiques. Elle consola elle-même le Duc *Ernest-Auguste* son Frère, qui étoit dans un véritable desespoir de l'état où il la voyoit. *Il n'y a rien de si naturel que la mort, lui dit-elle, elle est inévitable; & quoique mon âge eût dû me faire espérer de vivre quelques années de plus, je n'ai cependant aucun regret de mourir.*

Mr. de la Bergerie Ministre de l'Eglise Françoise, qui l'assista dans ces derniers momens, étoit si surpris de la force d'es-

COUR DE  
PRUSSE.

prit & du sang-froid qu'elle faisoit paroître, qu'il songeoit plus à l'écouter qu'à l'exhorter. *J'ai fait, disoit-elle, pendant vingt ans une étude assez sérieuse de ma Religion; j'ai lu avec trop d'attention les Livres qui en traitent, pour être encore en doute sur ce que je dois penser. Vous ne pouvez me dire autre chose que ce que j'ai lu, & ce que vous me direz n'ajoutera sûrement rien à mon sentiment.* Et se tournant, ensuite vers ma Cousine qui étoit de l'autre côté de son lit: *Hélas!* dit-elle, *que de cérémonies inutiles on va faire pour ce corps!* Elle tendit, presque en même tems, la main au Duc Ernest son Frère, en lui disant: *Mon cher Frère, j'étouffe;* & elle mourut à l'instant.

On dépêcha aussi-tôt un Courier à Mr. le Prince Royal, qui étoit à *La Haie*; & Mr. de *Bulau* Grand-Maitre de la Maison de la Reine porta cette nouvelle au Roi. Il en fut tellement saisi, qu'il en tomba évanoui plusieurs fois. Quand il fut revenu à lui, il donna des marques de l'affliction la plus sincère, & parut connoître toute la perte qu'il faisoit. En effet, cette Princesse méritoit bien ses regrets, & ceux de tout l'Etat. J'y perdis en mon particulier, & toute ma Famille aussi, une solide & véritable protection.

L'idée de faire rendre à la Reine les honneurs dûs à son rang, suspendit pour quel-

quelque tems la douleur du Roi. Il voulut la signaler par la magnificence d'une Pompe funèbre, & il donna lui-même les ordres nécessaires pour cela. L'Electeur de *Hanover* (depuis Roi d'Angleterre) n'oublia rien de son côté pour marquer la douleur qu'il ressentoit de la perte d'une Sœur si chère. Son Corps fut plusieurs jours exposé sur un magnifique Lit de parade ; ses Dames & les Officiers de la Maison qui l'avoient suivis à *Hanover*, étoient autour du Lit, & les Gardes & les Officiers de l'Electeur demeurèrent auprès du Corps de la Reine, & le servirent comme si elle eût encore été vivante. Lorsque tout fut prêt pour le porter à *Berlin*, l'Electeur le fit escorter par tous ses Gardes, jusques sur les frontières du Duché de *Zell*. Il y fut reçu par Mr. de *Bulau* Grand-Maréchal de cette Cour, qui le conduisit jusques sur les Terres de *Brandebourg*, où il fut reçu par M. le Comte de *Witgenstein*, qui l'accompagna jusques à *Berlin*, où je me souviens qu'il arriva sur les dix heures du soir, par une pluie effroyable. Le Roi, accompagné du Prince Royal, & de Messieurs les Margraves, en longs manteaux de deuil, & des Dames de la Cour, en grandes mantes, reçut le Corps de la Reine à la descente du Char mortuaire, & l'accompagna dans la vieille Chapelle, où l'on

COUR DE  
PRUSSE.

avoit dressé un Catafalque magnifique.

Ce Catafalque représentoit un Temple d'une forme ovale, dont la voûte étoit soutenue par des colonnes d'un Ordre Corinthien, entre chacune desquelles étoient des Statues qui représentoient les Vertus de la Reine. Au fond du Catafalque on voyoit dans l'élévation une Gloire, dans laquelle le Chiffre de la Reine étoit formé par des Etoiles. Toutes les Statues, qui étoient argentées, jointes aux lustres, bras & girandoles, qui étoient d'argent, faisoient un effet magnifique, avec le noir dont les murailles & la voûte étoient couvertes. Le Corps de la Reine reposa dans cet endroit, jusques à ce que tout fût préparé pour la cérémonie de son Enterrement. Je n'entrerais point ici dans le détail de cette cérémonie, qui fut des plus magnifiques. Ce que j'y trouvai d'extraordinaire, c'est que le Roi voulut que le Parlement d'*Orange*, dont la plus grande partie s'étoit réfugiée à sa Cour, y parût en robes rouges.

La mort de la Reine n'apporta aucun changement dans les affaires: cette Princesse se mêloit peu du Gouvernement, elle en laissoit tout le soin au Roi & à ses Ministres. Il n'en fut pas de même des plaisirs. Elle les entendoit trop, pour qu'on ne s'aperçût pas bientôt qu'elle n'étoit plus. Les Courtisans fai-



faisoient une perte irréparable; car cette Princesse qui connoissoit tout le monde, favoit parfaitement la naissance & le mérite de chacun, & se plaisoit à les distinguer. Fièrè & polie en même tems, elle favoit mieux que personne du monde, ce qui s'appelle tenir une Cour; & vertueuse sans petitesse, elle favoit, ce qui est difficile, prescrire de justes bornes à cet air de Galanterie, qui seul peut rendre une Cour agréable & y entretenir la Politesse.

COUR DE  
PRUSSE.

La seule Princesse capable de remplacer notre Reine, étoit la Margrave *Philippe*, qui tint alors le premier rang. Elle étoit Fille du Prince d'*Anhalt-Dessau*, & de la Princesse d'*Orange*. Elle étoit douce & enjouée, elle aimoit les plaisirs, & elle en connoissoit la délicatesse. Elle auroit pu quelquefois nous faire oublier la perte de la Reine, si l'humeur austère, & peut-être jalouse du Margrave *Philippe* son Mari, n'eût fait préférer à ce Prince le séjour de sa Maison de *Schwedt*, à celui de la Cour.

La mort de la Reine fut suivie de près de celle de l'Empereur *Léopold*. Ce dernier évènement nous toucha moins, mais il intéressa plus le reste de l'Europe. On crut d'abord que cette mort pourroit apporter quelque changement dans les idées que l'on avoit sur la succession d'Espagne; car l'Empereur *Joséph* qui succéda à son Père,

COUR DE  
PRUSSE.

Père, n'avoit point de Fils; l'Archiduc son Frère qui disputoit la Couronne d'Espagne au Duc d'*Anjou*, étoit son unique héritier, & pouvoit un jour par sa mort devenir maître de l'Empire & des Etats de la Maison d'Autriche. Ainsi il y avoit autant, & peut-être plus à craindre, pour ceux qui redoutoient de voir deux Couronnes sur une même tête, que ce fût l'Archiduc qui se rendît maître de l'Espagne; le Duc d'*Anjou*, qui étoit déjà en possession de cette Couronne, se trouvant alors bien éloigné de celle de France, par le grand nombre des Princes qui y avoient droit avant lui. Les Puissances de l'Europe ne furent cependant point émues par ces réflexions, & la Guerre continua avec un avantage considérable du côté des Alliés.

Le Roi de *Suède* auroit pu, s'il eût voulu, en arrêter le progrès & immortaliser son nom en se rendant l'Arbitre d'une Querelle qui partageoit l'Europe. Le bonheur de ses armes l'avoit rendu la terreur de toutes les Puissances du Nord: il avoit, dès l'année 1704, ôté à l'Electeur de *Saxe* la Couronne de Pologne, en faisant proclamer Roi *Stanislas Leczinsky* Palatin de *Posnanie*; & il étoit déjà au milieu de la *Saxe*, où il ravageoit tout, & d'où il auroit pu faire pancher la balance du côté qu'il auroit voulu: lorsque le mauvais conseil de  
son

son Favori, gagné par Mylord *Marlborough*, fut cause des malheurs où ce Prince se précipita dans la suite.

COUR DE PRUSSE.

Notre Cour a pris assez de part à ces différens évènements, & peut-être, Madame, font-ils assez peu connus dans celle où vous êtes, pour mériter votre curiosité. Je ne vous en dirai, cependant, que ce que je trouverai de plus intéressant.

A peine les Suédois & les Polonois avoient posé les armes, que les différends du Roi de *Dannemarc* & du Duc de *Holstein* leur fournirent une nouvelle occasion de les reprendre. Ces deux Princes, dans les Conférences de *Pinneberg* commencées en 1696, avoient donné lieu d'espérer qu'on les verroit bientôt d'accord; mais ils ne firent qu'une Paix fourrée, qui ne pouvoit durer longtems, à cause de l'ombrage que donnoit au Roi de *Dannemarc* l'étroite Alliance du Duc de *Holstein* avec la Suède. Les limites de leurs Etats furent le sujet d'une nouvelle querelle. Les Danois furent les agresseurs, & pour fortifier leur parti, ils demandèrent 4000 hommes au Roi de Pologne. Ce Prince, naturellement porté pour ceux qui se déclaroient contre la Suède, acquiesça avec plaisir à la demande des Danois; & comme il faisoit nécessairement faire passer ces Troupes sur les terres du Roi, (alors Electeur)

COUR DE  
PRUSSE.

teur) il envoya à notre Cour le Comte de *Flemming*, aujourd'hui son Premier-Ministre, pour solliciter ce passage. On alléguait beaucoup de raisons pour s'y opposer; les plus spécieuses étoient: Que la Médiation étant encore actuellement occupée à procurer un accommodement juste & équitable, il étoit du devoir du Médiateur d'empêcher la rupture, plutôt que d'y contribuer en favorisant ce passage: Que l'on étoit garant pour le Roi de *Suède* & le Duc de *Holfstein*, que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes ne commenceroit la Guerre contre le Roi de *Dannemarc*; & qu'ainsi la Guerre n'étant point déclarée à ce Prince, Sa Majesté Danoise n'avoit besoin d'aucun secours étranger: Qu'enfin, en donnant passage à ces Troupes, le Duc de *Holfstein* auroit un juste sujet d'accuser la Médiation de partialité. Cependant, après toutes ces belles raisons, soit surprise, soit connivence de la part de la Cour, les 4000 hommes passèrent. Le Roi de Pologne de son côté, pour faire une diversion considérable en faveur du Roi de *Dannemarc*, conduisit des Troupes du côté de la *Livonie*, & assiégea *Riga*, qui alors appartenoit aux Suédois. Cette conduite du Roi de Pologne a été, Madame, comme le signal fatal qui a donné le branle à cette funeste Guerre, dont les commencemens, si glorieux pour le  
Roi

Roi de *Suède*, se sont cependant terminés à la ruine non seulement de son ROYAUME, mais encore de la Pologne & de la Saxe. Le Czar a été celui qui en a tiré les plus grands avantages.

COUR DE  
PRUSSE.

Les Danois, en attendant le secours qu'ils avoient demandé à la Pologne, assiégèrent la Forteresse de *Tonningue* dans le Duché de *Sleswick*. Le Roi de *Suède* & le Duc de *Holstein*, avant que de s'opposer à cette entreprise, portèrent leurs plaintes à la Diète de l'Empire, & se mirent ensuite en devoir de repousser les Danois. L'Electeur de *Hanover* & le Duc de *Zell* se joignirent à ces deux Princes, & ce dernier s'étant mis en marche pour aller secourir *Tonningue*, eut la gloire de faire lever le Siège de devant cette Place, sur le seul bruit de son arrivée prochaine. Ce Prince, n'ayant donc rien à faire du côté de *Tonningue*, vint avec ses Troupes rejoindre l'Electeur de *Hanover*. Ils rencontrèrent les 4000 hommes que le Roi de Pologne envoyoit au secours des Danois: ils se contentèrent de prendre leur bagage & de les desarmer; du reste, ils leur laissèrent la liberté de retourner chez eux.

Le Roi de *Suède* de son côté porta ses armes contre les Polonois. Ce grand Prince, que les entreprises extraordinaires n'étonnoient point, ayant déjà ravagé une partie de la Pologne, forma le

COUR DE  
PRUSSE.

hardi dessein d'en détrôner le Roi légitime, & d'en faire élire un autre. Il avoit jetté les yeux sur *Jaques de Pologne* fils du Roi *Jean Sobieski*; mais le Roi de Pologne prévint ce coup en faisant enlever le Prince *Jaques* & le Prince *Constantin* son Frère, dans une Terre qu'ils avoient auprès de *Breslau*. Ces deux Princes furent conduits en Saxe, & ils furent étroitement gardés dans le Château de *Leipzig* qui leur servit de Prison. La détention de ces Princes empêcha, à la vérité, qu'un d'eux ne fût élu Roi; mais le Roi de Suède persista toujours dans le dessein qu'il avoit pris de détrôner le Roi de Pologne, pour se venger de la témérité de ce Prince qui avoit osé lui déclarer la Guerre le premier. Il fit tomber l'Élection sur *Stanislas Leczinski* Palatin de *Posnanie*. L'Évêque de *Posnanie* fit la fonction du Cardinal Primat dans cette Cérémonie, & proclama le nouveau Roi. Le Roi de Suède écrivit à tous les Princes, avec qui il étoit en paix, pour leur faire part de cette nouvelle Élection, & les exhorter à la reconnoître. La Lettre qu'il écrivit à notre Roi ne fit aucun effet sur son esprit: il répondit, qu'il avoit reconnu un Roi de Pologne, & que tant que ce Prince vivroit, il n'en reconnoitroit point d'autre. Il écrivit en même tems au Roi de Pologne, pour demander la liberté des deux

deux Princes. L'Empereur, de qui l'ainé avoit l'honneur d'être Beau-frère, appuya la demande du Roi ; mais les sollicitations de l'un & de l'autre n'eurent aucun effet, & les Princes ne furent mis en liberté que longtems après.

COUR DE  
PRUSSE.

L'année suivante, le Roi entreprit de procurer la Paix entre le Roi de Suède & le Roi de Pologne ; mais comme le but de cette réconciliation étoit le rétablissement du Prince de Saxe sur le Trône de Pologne, le Roi de Suède ne voulut entendre aucune proposition de Paix, à moins que le Roi détrôné ne renoncât solennellement à sa Couronne. Cependant ce Monarque, pour adoucir un peu le refus qu'il faisoit d'accepter la médiation du Roi, lui envoya un Ambassadeur extraordinaire pour le reconnoître Roi de Prusse. Cet Ambassadeur a été le premier qui ait fait une Entrée publique à *Berlin*. Elle fut des plus brillantes, quoique tous les Equipages fussent en deuil, à cause de la mort de la Reine.

C'est ainsi que ce Roi habile, en amusant ceux qu'il vouloit bien ménager, alloit toujours à ses fins. Il continua de ravager la Pologne, & il en poursuivit le Roi jusques dans son Electorat de Saxe. Ce fut là que les Soldats Suédois prirent leurs quartiers d'Hiver, & qu'ils commirent des excès que l'on n'auroit pas attendu d'une Nation si fertile en Héros.

COUR DE  
PRUSSE.

Le Prince Suédois signala son entrée en Saxe par une action glorieuse: il fit rendre la liberté aux deux Princes de Pologne, qui depuis deux ans étoient détenus avec assez de rigueur, & même avec assez peu de fondement. Il marcha ensuite par toute la Saxe, avec la fierté d'un Conquérant qui vient faire la loi à ceux qu'il a soumis à son obéissance. Il menoit avec lui, comme un trophée de sa gloire, le Roi *Stanislas*, qu'il avoit fait couronner Roi de Pologne à *Varsovie*. Ce nouveau Roi s'étant avancé jusques sur les Terres de l'Electorat de Brandebourg, pour venir au-devant de la Reine sa Femme qui venoit de *Stetin*, notre Cour lui fit rendre tous les honneurs dûs à la Dignité Royale, sans cependant l'avoir encore reconnu pour Roi. Le Roi de Suède fut bon gré à notre Cour de la conduite qu'elle avoit tenue, & cette complaisance lui attira l'amitié de ce grand Prince. Cependant, on ne laissoit pas d'être inquiet du voisinage de ce Monarque, qui portoit le fer & le feu par-tout où il passoit; & on fut bien aise de lui voir prendre le dessein de tourner ses armes contre les Moscovites. Ce furent les Anglois qui le portèrent à prendre ce parti. Depuis quelque tems, ils le soupçonnoient d'être d'intelligence avec la France: ils crurent que le meilleur moyen de l'empêcher de servir cet-

te



te Couronne, étoit de l'engager dans une Guerre avec le Czar. Mylord *Marlborough* fut chargé de négocier cette affaire. Il vint trouver le Roi de Suède, & il eut en peu de tems tout lieu d'espérer de voir réussir sa Négociation. Il trouva auprès du Roi un Ministre assez lâche, pour n'être pas à l'abri d'une proposition de trois-cens-mille écus, pour trahir son Maître en l'engageant dans une Guerre, qui ne pouvoit que lui être funeste; tandis que, s'il eût voulu, il auroit pu du milieu de la Saxe s'acquérir une gloire immortelle, en se rendant l'Arbitre des deux plus puissantes Maisons de l'Europe qui se disutoient la Couronne d'Espagne. Ce Ministre, connoissant le caractère ambitieux de son Maître, ne lui proposa pas moins que de détrôner le Czar. Le jeune Monarque, plein d'ardeur & de courage, ne conçut pas l'impossibilité qu'il y avoit de détrôner un Prince qui s'étoit retiré derrière des Provinces entièrement désertes, & où la neige laissoit à peine distinguer si c'étoit sur la terre ou sur des Rivières que l'on marchoit. Il sortit donc du Pays de Saxe à la tête de ses Troupes, sur la fin de 1707. Jamais Peuple n'eut de plus justes sujets de donner des marques publiques de réjouissance, qu'en eurent les Saxons de voir le Monarque Suédois s'éloigner de chez eux. Ses Troupes avoient

COUR DE  
PRUSSE.

commis les derniers excès dans l'Électorat; tout le Plat-pays de Saxe étoit entièrement ruiné, & à la réserve de quelques grandes Villes comme *Leipzig*, où ils avoient dépenfé avec affez de facilité une partie de l'argent qu'ils avoient extorqué du pauvre Payfan Saxon, il n'y eut point de Hameau qui ne fût défolé, au point que l'on defespéra d'en voir fi-tôt le rétabliffement.

Au refte, fi les malheurs d'un Ennemi peuvent en quelque façon dédommager des pertes qu'il a caufées, les Saxons eurent tout lieu d'être contens dans la fuite. Les Troupes Suédoifes fuccombèrent toujours fous l'effort des Moscovites, qui animés par les premières victoires, battirent les Suédois jufqu'à une entière défaite. La plus grande perte que fit le Roi de Suède fut auprès de *Pultawa*. Ce Prince plus ambitieux que prudent s'étant engagé trop avant dans la Moscovie, ne s'apperçut de la faute qu'il avoit faite, que lorsqu'il n'y avoit plus de remède. Le Czar avoit eu la précaution, en fe retirant un peu avant dans fes Etats, de faire brûler plus de quarante lieues du Pays par lequel le Roi de Suède devoit venir à lui; en forte que ce Prince fe vit bientôt dans la fituation la plus trifte, ne pouvant demeurer dans un endroit où il fe trouvoit dépourvu de tout, & d'ailleurs aiant à en venir aux mains avec une Armée

mée bien retranchée & de beaucoup supérieure à la sienne. Cependant il en falut venir là, & la Bataille se donna le 8 Juillet 1709. Les Suédois furent, ou taillés en pièces, ou faits prisonniers par les Moscovites. Le Roi, qu'une blessure qu'il avoit reçue au talon obligeoit de se faire porter dans un brancard, pensa périr: un boulet de Canon tua un de ses chevaux, & un second boulet renversa le brancard dans lequel il étoit. Toute l'Armée appréhendant pour la vie du Roi, les Officiers qui étoient auprès de sa personne l'arrachèrent au danger, & lui conseillèrent de se mettre en sûreté. Ce Prince eut bien de la peine à s'y résoudre; cependant, se voyant obligé de céder à la force, il se retira à *Bender*, petite Ville à l'entrée de la Moldavie, qui dépend de l'Empire des Turcs. Le Roi de Suède ne fut pas plutôt en sûreté, que ce qui restoit de l'Armée, les Généraux à la tête, se rendit au Vainqueur. Voilà, Madame, quel fut le succès de la Journée de *Pultawa*: Journée glorieuse pour les Moscovites, mais si funeste au Roi de Suède, qu'il n'a jamais pu s'en relever. Depuis cette défaite, ce jeune Héros s'est toujours vu exposé aux revers les plus cruels de cette même Fortune, qui pendant ses premières années avoit paru prendre plaisir à le combler de ses faveurs.

Cependant les deux Maisons prétendan-

COUR DE  
PRUSSE.

tes à la Couronne d'Espagne avoient toujours eu les armes à la main; le Roi de Suède étoit même encore dans l'Electorat de Saxe, lorsque les François perdirent la fameuse Bataille de *Ramélies*, qui procura aux Alliés la plus grande partie des Pays-Bas Espagnols. Les Troupes qui étoient en Italie se distinguèrent aussi, & particulièrement les Troupes Prussiennes, qui eurent tant de part à la levée du Siège de *Turin*, que le Duc de *Savoie* écrivit au Roi une Lettre, dans laquelle il fit l'éloge de la valeur des Généraux & des Soldats Prussiens. *Hier*, dit-il, *l'Armée ennemie a été entièrement mise en déroute dans ses propres Lignes devant cette Place (Turin). Les Troupes de V. M. y ont eu la plus grande part, & je ne puis assez louer la bravoure qu'elles ont fait paroître, & l'insigne valeur de Mr. le Prince d'Anhalt qui les conduisoit, &c.* Cette Lettre est du 8 Septembre 1706.

Le Prince d'*Anhalt* dépêcha de son côté un Courier pour porter au Roi cette même nouvelle: il fit aussi l'éloge des Troupes qu'il commandoit. *Comme les Troupes de V. M.*, dit-il dans sa Lettre, *ont été les premières dans les retranchemens des Ennemis, elles ont aussi beaucoup souffert, & principalement les Grenadiers. Je peux dire, que les Troupes de V. M. ont si bien agi, qu'elles ont mérité les louanges & l'admiration de tout le monde, &c.* Il entre  
ensui-

ensuite dans le détail de la perte que les François venoient de faire ; & en effet, elle étoit assez considérable. Ce fut dans cette occasion que Mr. le Maréchal de *Marsin* fut blessé & fait prisonnier ; & outre 45 pièces de gros Canon & 140 de moindre, pris sur eux, on s'empara encore d'un gros Convoi de deux-mille mulets & de mille chevaux, qui étoit escorté par le Régiment de Dragons de *Châtillon*.

COUR DE  
PRUSSE.

La levée de ce Siège, & la réputation que les Troupes Prussiennes s'y étoient acquise, étoient les nouvelles les plus sensibles que le Roi pût recevoir. Toute la Cour étoit encore occupée de cette nouvelle, lorsqu'il en vint une autre qui ne fit pas moins de plaisir. Ce fut la levée du Siège de *Barcelone*. Cette Ville étoit assiégée depuis quelque tems par le Maréchal de *Tessé* ; mais le Roi *Charles* qui la défendoit fit une si vigoureuse résistance, & des sorties si ruineuses pour l'Armée Française, que ceux-ci furent obligés de se retirer. Le Roi en fut informé par un Courier de la part du Roi *Charles*.

Tant de succès coup sur coup donnèrent aux Alliés de vastes espérances pour la suite. On revint bientôt de la terreur que les armes Françaises avoient depuis longtems imprimée dans les esprits, & par-tout on n'entendoit que des cris de joie de ce que cette Nation si fière se voyoit enfin humiliée. Notre Cour fut encore

COUR DE  
PRUSSE.

plus sensible que toute autre à ces grandes nouvelles, & chacun envioit le sort des Soldats Prussiens, dont on savoit que le Duc de *Savoie* & le Prince d'*Anhalt* faisoient eux-mêmes les éloges les plus magnifiques.

Ce fut dans de si heureuses circonstances, que se fit le mariage de Mr. le Prince Royal. Ce mariage avoit été conclu à *Hanover*, dans un Voyage que le Roi y avoit fait avec le Prince son Fils. Ce jeune Prince avoit depuis longtems, pour la Princesse Fille de l'Electeur, tous les sentimens que peut inspirer le mérite le plus accompli. C'étoit aussi, de toutes les Princesses, celle qui pouvoit être la plus agréable à ses Sujets: elle nous rappelloit l'idée de la feuë Reine, & comme elle étoit sa Nièce & destinée à succéder à ses Etats, il sembloit qu'elle eût aussi hérité de toutes les grandes qualités qui l'avoient fait adorer dans notre Cour. Mr. le Prince Electoral d'*Hanover* l'épousa à *Hanover* par procuration, en présence de Mr. le Comte de *Finck* Ambassadeur du Roi. La Princesse partit quelques jours après, avec un Train digne de ce qu'elle étoit & de ce qu'elle alloit être. L'Electeur son Père lui avoit donné en habits & en bijoux tout ce qu'on avoit pu trouver de plus magnifique. L'emplette en avoit été faite à Paris, par un homme envoyé exprès. Madame la Duchesse d'*Orléans*

*Leans* voulut choisir & ordonner elle-même tous les habits; elle les fit voir en suite à *Louis XIV*, qui les trouva si riches, qu'il dit qu'il seroit à souhaiter pour les Marchands de Paris, qu'il y eût souvent des Princesses pour qui on vouloit faire une pareille dépense.

COUR DE  
PRUSSE.

Ce fut le 27 Novembre 1706, que cette Princesse fit son Entrée publique à *Berlin*. Le Roi vint au-devant d'elle, à une demi-lieue de la Ville. Dès que S. A. R. apperçut le carosse du Roi, elle mit pied à terre; le Roi descendit aussi du sien, & alla au-devant de la Princesse. Après l'avoir embrassée, il lui présenta le Prince Royal, Mrs. ses Frères & les deux Princesses. Le Roi remonta ensuite en carosse: Madame se plaça à la gauche du Roi, & Messrs. les deux Margraves se mirent sur le devant: le Prince Royal & les trois Frères du Roi montèrent à cheval. L'Entrée fut des plus magnifiques. Toutes les Troupes qui se trouvèrent alors à *Berlin* étoient sous les armes, aussi bien que tous les Bourgeois; ils étoient rangés en haie depuis les dehors de la Ville jusqu'au Palais. Le lendemain de l'arrivée de la Princesse, il y eut un Festin magnifique, auquel le Prince Royal & la Princesse eurent le fauteuil, pour ce jour-là seulement; car dès le lendemain, Leurs A. R. ne furent plus assises que sur

COUR DE  
PRUSSE.

sur des chaises à dos, aux deux extrémités de la table.

Notre Cour étoit alors aussi brillante que du vivant de la Reine, les plaisirs se succédoient les uns aux autres, tous les jours étoient remarquables par des Fêtes, Bals, Comédies, &c. Ces réjouissances durèrent assez longtems, lorsque tout à coup nous eumes l'allarme la plus cruelle. Le Roi tomba dangereusement malade, & les Médecins même commencèrent à desespérer de le pouvoir tirer d'affaire. Mais Dieu, toujours attentif au besoin de ses peuples, nous fit la grace de nous le rendre pour quelque tems. Le Roi étant relevé de cette maladie, reçut les complimens de toute sa Cour sur sa convalescence. Les Princes Alliés l'envoyèrent aussi complimenter; ils reconnoissoient, aussi-bien que ses Sujets, combien sa conservation étoit nécessaire à la Cause commune.

Peu de tems après la convalescence du Roi, je vis arriver à *Berlin* le jeune Comte de *Metternich*, qui vint apporter au Roi la nouvelle, que les Suisses avoient enfin reconnu S. M. pour Prince Souverain de *Neuschâtel*, préférablement aux autres Princes ses compétiteurs. Mr. le Comte de *Metternich*, Ambassadeur du Roi en Suisse, eut le bonheur de faire réussir cette affaire, malgré les menaces  
de



de la France qui soutenoit les intérêts de plusieurs de ses Sujets, à la tête desquels étoit le Prince de *Conty*. Ce fut immédiatement après la mort de Mad. de *Neumours*, Souveraine de *Neufchâtel*, que chacun des Prétendans se mit en devoir d'établir ses droits sur cette Souveraineté. Aussi-tôt que la nouvelle de cette mort eut été confirmée, le Roi envoya ordre à Mr. de *Metternich*, son Ambassadeur extraordinaire & son Plénipotentiaire en Suisse, de se rendre à *Neufchâtel* & d'y veiller à ses intérêts. Il s'y rendit le 30 de Juin, & fit distribuer à son arrivée un Mémoire, contenant les droits du Roi sur cette Principauté. Les Prétendans François, de leur côté, en distribuèrent un semblable pour établir leurs droits & réfuter les prétentions du Roi. Il y eut des disputes de rang, entre Mr. le Prince de *Conty* & l'Ambassadeur de Prusse. Mr. de *Puisieux* Ambassadeur de France soutint, comme il le devoit, les intérêts du Prince de *Conty*, & présenta au Conseil de *Neufchâtel* un Mémoire des plus fiers & des plus menaçans, tel enfin, que la France victorieuse auroit pu le donner dans le tems de ses plus belles conquêtes. Il dit dans ce Mémoire, que le Roi son Maître ne peut voir avec indifférence que l'on ose dans *Neufchâtel* manquer de respect aux Princes de son Sang; qu'il est de la sagesse & de la prudence de Mrs. du Conseil

COUR DE PRUSSE. feil de prendre au-plutôt des mesures, pour que cette prétention du Ministre de Prusse n'aille pas plus loin: prétention, dit-il, uniquement fondée sur la malice, ou sur l'ignorance; puisque, quand même le nouveau Titre que se donne l'Electeur de *Brandebourg* depuis quelques années seroit universellement reconnu, cette même prétention de ses Ambassadeurs seroit toujours chimérique. Ici Mr. de *Puisieux* les avertit, que si dans peu on ne change de conduite, le Roi de France prendra des mesures bien opposées aux pensées de paix & de douceur qu'il a eues depuis qu'il est question de l'affaire de Neufchâtel. Voilà, Madame, sur quel ton le prenoit le Ministre François. Ce Mémoire fut suivi de plusieurs autres, qui regardoient le fond même de l'affaire; & Mr. de *Puisieux*, pour engager le Conseil de Neufchâtel à favoriser les Prétendants François, continua toujours à parler avec une hauteur, qui indisposa tous les esprits contre le parti qu'il soutenoit. Vous pourrez juger de la manière de négocier de cet Ambassadeur, par le dernier Mémoire qu'il présenta vers la fin d'Octobre 1707. Après avoir établi le droit des Prétendants François, toujours en invectivant, voici comme il finit: *S'il arrivoit, contre mon attente, que votre réponse ne fût pas conforme à ce que je demande. . . j'ai de nouveaux ordres de S.*

*M. de vous assurer, que rien ne sera capable d'arrêter les effets de son indignation, ni de vous soustraire à la juste vengeance qu'il se propose d'exercer. Ensuite, paroissant prendre un ton un peu plus doux, il leur dit avec un air de protection, qu'il espère trouver pendant son séjour à Neufchâtel, des dispositions favorables pour l'entière exécution de ce qu'il souhaite. C'est à ce seul prix (ce sont-là les derniers mots de son Mémoire) que vous pouvez mériter la continuation de la bienveillance de Sa Majesté. Je souhaite en mon particulier que vous me fournissiez les occasions de vous aider à vous y maintenir. Toutes ces menaces de l'Ambassadeur François n'aboutirent à rien, qu'à lui attirer des réponses très vives de la part des Ambassadeurs, tant de Prusse, que d'Angleterre & de Hollande. On alla toujours son train dans le Conseil de Neufchâtel, & toute cette affaire se termina à la satisfaction du Roi, qui en fut proclamé Souverain le 3 Novembre 1707.*

COUR DE  
PRUSSE.

Dès que le Roi eut été reconnu Souverain de Neufchâtel, le Comte de Metzernich envoya son Fils à Sa Majesté avec la Sentence des trois Etats, qui déclaroit le Roi légitime Héritier de cette Principauté, du chef de Louise de Nassau sa Mère, Fille ainée du Prince Frédéric-Henri, Fils de Guillaume de Nassau, dit le Belgique; en la personne duquel ont été transmis

COUR DE  
PRUSSE.

mis les droits de la Maison de *Châlons*, à qui appartenoit originairement la Souveraineté & le Domaine de *Neufchâtel*.

La nouvelle de l'acquisition de cette Souveraineté ne pouvoit être que très agréable au Roi; aussi fit-il au jeune Comte un accueil des plus favorables: il lui fit des présens magnifiques, & entre autres, il lui donna la Clé de Chambellan.

Peu de jours, après c'est-à-dire le 23 Novembre 1707, il y eut à la Cour un nouveau sujet de réjouissance à cause de la naissance d'un Prince, que Mad. la Princesse Royale mit au monde. Le Roi le déclara aussi-tôt *Prince d'Orange*, & le fit en même tems Chevalier du grand Ordre. Sa Majesté dépêcha ensuite des Couriers à ses Ambassadeurs auprès des Princes ses Alliés, pour leur faire part de la naissance de son Petit-fils. Mr. de *Spanheim*, Ambassadeur en Angleterre, reçut ordre de prier la Reine d'être Marraine du jeune Prince; & Mr. de *Schmettau* Ambassadeur en Hollande, & Mr. de *Metternich* Ambassadeur en Suisse, furent chargés d'inviter pour être Parrains de ce Prince, les États auprès desquels ils résidoient. Outre ces Puissances, le Roi, & l'Electeur d'*Hanover*, furent Parrains; & Madame l'Electrice d'*Hanover* fut Marraine. Le Baptême se fit dans l'Eglise du Dôme avec une grande magnificence, le 3 Décembre. La joie que l'on eut à la Cour  
de

de la naissance de ce Prince, ne fut pas COUR DE PRUSSE.  
 de longue durée; car il mourut quelques  
 mois après. La douleur de sa perte fut  
 foulagée par l'espérance que l'on avoit,  
 que la jeunesse & la santé de Mr. le Prin-  
 ce Royal nous donneroit bientôt des hé-  
 ritiers. Ce qui allarmoit le plus, étoit la  
 santé peu assurée du Roi. Depuis sa gran-  
 de maladie, il avoit de la peine à se ré-  
 tablir. Les Médecins lui conseillèrent les  
 Eaux de *Carlesbadt* en Bohême. Sa Ma-  
 jesté s'y transporta au commencement de  
 la belle saison.

Le départ du Roi étant résolu, je de-  
 mandai à Sa Majesté la permission de  
 faire la Campagne de Flandre en qualité  
 de Volontaire. Je partis de *Berlin* avec  
 les Gendarmes, dans lesquels mon Frère  
 étoit Cornette. Nous joignîmes l'Armée  
 près de *Louvain*. Mr. le Comte de *Lottum*  
 me reçut en qualité de Volontaire, & je  
 fus après de lui pendant toute la Cam-  
 pagne, avec beaucoup d'agrément. Peu  
 de jours après que j'eus joint l'Armée,  
 Mr. le Prince Electoral de *Hanover* (au-  
 jourd'hui *George II.* Roi d'Angleterre)  
 arriva auprès de Mylord *Marlborough*, &  
 fit l'honneur à ce Général de servir com-  
 me Volontaire. Ce jeune Prince se dis-  
 tingua beaucoup dans cette Campagne,  
 & il fit voir aux Anglois qu'il méritoit  
 de porter un jour leur Couronne. Ce  
 fut dans cette Campagne que se donna la

COUR DE  
PRUSSE.

fameuse Bataille d'*Oudenarde*, dans laquelle les François furent encore obligés de céder aux efforts des Alliés. Il faut cependant dire à leur avantage, qu'ils furent obligés de combattre sans Artillerie: ils n'avoient que quatre pièces de Canon, dont il falut se contenter, le reste de l'Artillerie & leurs bagages n'étant pas encore arrivés. L'action fut des plus chaudes de part & d'autre; on combattit pendant plusieurs heures avec la dernière opiniâtreté, & toujours avec une perte considérable du côté des Ennemis, dont l'Infanterie fut mise en déroute. Grand nombre d'Escadrons de la Maison du Roi de France, qui s'étoient avancés pour soutenir leur Infanterie, furent taillés en pièces; & le désordre devint alors si grand, & le feu porté en tant d'endroits différens, qu'il étoit presque impossible de distinguer les Alliés d'avec les Ennemis. C'est pourquoy on donna ordre de ne plus tirer jusqu'au lendemain matin, & de laisser plutôt échaper les Ennemis, que de risquer de mettre notre Armée en confusion.

La nuit étant venue, les François ne firent presque plus de résistance en aucun endroit, & se retirèrent par le chemin qui va d'*Oudenarde* à *Gand*, par le Village de *Heusden*. Le soir même de cette Bataille, étant à peu de distance des Gardes  
Prus-

Prussiennes avec quelques Officiers aux COUR DE PRUSSE. Gardes, j'apperçus un Cavalier qui venoit à nous à toute bride. Il nous dit en arrivant: *Messieurs, Mr. le Duc de Vendôme vous ordonne de vous retirer vers Gand.* Je ne puis vous exprimer quelle fut sa surprise, lorsque nous lui dimes pour toute réponse, qu'il étoit Prisonnier. *Qu'on me tue, s'écria-t-il aussi-tôt; je ne veux plus vivre, après ce qui vient de m'arriver.* Nous le consolâmes le mieux que nous pumes, & nous le menâmes à Mr. le Comte de *Lottum*, à qui il se fit connoître pour *M. Duplanti*, Aide de Camp de Mr. de *Vendôme*. Ce qui lui avoit fait prendre le change, étoit l'habillement des Gardes Prussiennes, peu différent de celui des Gardes Françoises.

La Journée d'*Oudenarde* fut d'autant plus glorieuse aux Alliés, que la Bataille fut gagnée sur Mr. le Duc de *Bourgogne*, qui commandoit l'Armée de France. Il avoit avec lui Mr. le Duc de *Berry* son Frère, & Mr. le Chevalier de *S. George*. La présence de ces Princes fut, dit-on, contraire à Mr. le Duc de *Vendôme*, dont les conseils ne furent point écoutés: des Cabales qui s'étoient emparées de l'esprit de Mr. le Duc de *Bourgogne*, empêchèrent que les desseins de ce fameux Général ne fussent suivis, & furent cause de la perte de la Bataille.

Le sur-lendemain sur les dix heures du soir,

COUR DE  
PRUSSE.

soir, Mr. le Comte de *Lottum* fut détaché de la grande Armée, avec quarante Escadrons & trente Bataillons. Il s'empara sans aucune résistance des Lignes du côté d'*Ypres*, & aussi-tôt elles furent rasées. Le 19 de ce même mois, l'Armée célébra un jour d'Action de graces pour la Victoire qu'elle avoit remportée; on tira tout le Canon, & il se fit une triple salve de toute la Mousqueterie.

Le 26, Mylord *Marlborough*, qui n'attendoit qu'un Convoi de grosse Artillerie pour commencer le Siège de *Lille*, envoya un Détachement à *Bruxelles* où il y en avoit un considérable, qui venoit en partie du *Sas de Gand*, & de *Mastricht*. Cette marche étoit couverte par vingt-deux mille hommes de l'Armée de Mr. le Prince *Eugène*, qu'il commandoit en personne. Ce grand Convoi arriva heureusement devant *Lille*, qui fut investie le 13 d'Août. Comme ce Siège étoit un des plus considérables qui eût été fait depuis longtems, & que l'on s'attendoit bien à une vigoureuse résistance de la part du Maérchal de *Boufflers*, qui commandoit dans la Place, il vint des Volontaires de tous côtés pour y assister. Deux grands Princes, tous deux grands Capitaines, le jugèrent digne de leur présence; ce fut le Roi de *Pologne*, & Mr. le Landgrave de *Hesse-Cassel*: ils assistèrent à l'ouverture de la Tranchée, qui se fit la nuit du 22 au 23.

Quel-



Quelques jours après, les Ennemis s'ap- COUR DE PRUSS.  
 prochèrent si fort de nous, que l'on crut  
 que leur dessein étoit de combattre. Nos  
 Généraux se trouvèrent à la pointe du  
 jour à la tête de l'Armée. Mr. le Prince  
*Eugène* de son côté vint joindre Mylord  
*Marlborough* avec vingt-six Bataillons &  
 soixante-seize Escadrons de son Armée,  
 qui formoit le Siège. L'Armée fut rangée  
 sur trois Lignes, dont les deux premières  
 étoient de Cavalerie. Elle demeura en  
 cet état jusques vers les dix heures du  
 matin; mais alors on reconnut que l'En-  
 nemi ne vouloit point en venir aux mains,  
 & qu'il ne cherchoit qu'à nous inquiéter:  
 c'est pourquoi les Généraux firent faire  
 des retranchemens, qui furent achevés  
 dès le lendemain, & on renvoya le Dé-  
 tachment que Mr. le Prince *Eugène* a-  
 voit amené, à quelques Escadrons près  
 qui restèrent.

On craignit alors si peu d'être atta-  
 qué, que la plupart des Généraux quittè-  
 rent la grande Armée, pour assister à  
 l'Assaut qui fut donné à la Contrescarpe,  
 la nuit du 7 au 8 Septembre. Nos gens  
 l'emportèrent avec beaucoup de perte des  
 nôtres, & ils y prirent leurs logemens.  
 Cette attaque finie, nous partimes pour  
 retourner à la grande Armée. Malheu-  
 reusement pour nous, le Guide qui nous  
 avoit amené s'étoit enfui; & comme il  
 n'étoit alors qu'une heure ou deux après

COUR DE  
PRUSSE.

minuit, nous nous trouvâmes dans un très grand embarras, & nous primes justement un chemin qui conduisoit au milieu des Ennemis. J'étois à cheval, peut-être à cent pas de Mr. le Comte de *Lottum*, qui étoit dans son carrosse. Tout à coup j'entendis crier, *Qui va là?* Je vous avoue, Madame, que je fus un peu surpris: cependant je me rassurai, dans la pensée que ce pourroit bien être une Sentinelle de quelque Régiment Wallon des Troupes d'Espagne; de sorte que je répondis, *Officiers*. Nous étions dans des haies entremêlées d'arbres, qui m'empêchoient de profiter d'un petit clair de Lune, à la faveur duquel j'aurois pu reconnoître à qui nous avions affaire. Cela fit que j'avançai toujours. Je ne fus pas plutôt hors des broussailles, que je me trouvai assez près d'un Corps de Cavalerie, pour reconnoître qu'il étoit impossible qu'il fût à nous, parce qu'il étoit trop près de la Place, & qu'il nous faisoit face. Je connus d'abord le danger où nous étions. Je me retirai le plus doucement qu'il me fut possible vers Mr. le Comte de *Lottum*, à qui je dis ce que j'avois vu. Mr. de *K...* son premier Aide de Camp me traita de visionnaire. *Kraut*, second Aide de Camp, me traita à peu près de même. Enfin, peu s'en falut que je ne fusse renvoyé comme un fou. Il n'y eut que Mr. le Comte de *Lottum*, qui crut qu'il

qu'il étoit de la prudence de ne point se COUR DE PRUSSE.  
 hasarder. Il ordonna à son Cocher de rebrousser chemin, & l'Officier d'Ordonnance fut détaché pour voir si je ne m'étois point trompé. La vérité du fait aiant été confirmée, Mrs. les Aides de Camp furent saisis d'une frayeur extraordinaire: ils me firent mille excuses, & promirent de me faire toute sorte de réparation, si nous étions assez heureux pour nous tirer du péril qui nous menaçoit. Enfin nous en sortimes, je ne fai trop comment; car pour peu que les Ennemis se fussent avancés, nous étions sûrs de coucher dans la Place.

Voilà, Madame, ce qui se passa de plus remarquable depuis l'Assaut de la Contrescarpe. Le 11, il se fit quelque mouvement de la part des Ennemis, qui s'avancèrent jusques auprès de nos retranchemens. De notre côté nous nous mimes en état de les recevoir. Leur Armée passa la nuit sous les armes, & le lendemain à la pointe du jour elle se rangea en bataille; tout cela inutilement, contre notre attente. Les Princes de France, Mr. le Chevalier de *S. George*, Mr. le Duc de *Vendôme*, & plusieurs Officiers Généraux se contentèrent de venir reconnoître notre Camp; mais comme ils s'approchoient un peu trop près de nos retranchemens, on fut obligé de manquer de respect pour de si grands Princes, &

COUR DE  
PRUSSE.

on leur envoya quelques volées de Canon; sur quoi ils jugèrent à propos de se retirer.

*Mylord-Duc* apprit le même jour, que *Mr. de Chamillard* Ministre de la Guerre étoit arrivé de *Versailles* à l'Armée de France, pour assister à un Conseil qu'on y devoit tenir. Il y fut résolu, qu'on ne nous attaqueroit pas, & qu'on s'attacheroit uniquement à nous couper les Convois qui nous venoient de *Bruxelles*. Pour exécuter ce projet, ils se postèrent derrière l'*Escaut*, où ils nous incommodèrent effectivement beaucoup. Il ne restoit plus que le passage d'*Ostende*, par lequel *Mr. de Web* nous amena un Convoi considérable. *Mr. de la Motte*, Lieutenant-Général des Armées de France, voulut s'opposer à ce passage. Outre un Corps considérable de Troupes, il avoit encore l'avantage du terrain. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût battu près de *Wynendal*. C'est à ce Convoi que l'on peut attribuer la prise de *Lille*, qui fut enfin obligée de se rendre le 28 Octobre. Le Maréchal de *Boufflers* se retira dans la Citadelle: cependant, quelque brave que fût la Garnison qui l'avoit suivi, il ne put y tenir longtems. C'est ainsi que les Alliés comptoient les jours, par les avantages considérables qu'ils remportoient. Jamais ils ne firent Campagne plus glorieuse: car, outre la prise de *Lille* & de sa Citadelle,

delle, ils eurent encore la gloire dans COUR DE PRUSSE. cette même Campagne, de faire lever le Siège que l'Electeur de *Bavière* avoit mis devant *Bruxelles*, & de réduire *Gand* & *Bruges*.

J'oublois de vous dire, que pendant le Siège de *Lille*, nous pensâmes perdre le Prince *Eugène*. Ce Prince reçut un jour un paquet par le Courier ordinaire, & l'ayant décacheté, il vit un papier gras qui lui inspira de la méfiance. Il ne fit cependant d'autre mouvement que de le laisser tomber. Une personne l'ayant ramassé, se trouva mal; ce qui fit qu'on prit le parti d'en faire l'essai sur un Chien, à qui on en frotta le nez; & il en creva à l'instant. Ce fut ainsi que Dieu voulut bien garantir ce Héros de la plus lâche des trahisons.

J'aurois bien souhaité pouvoir assister à la prise de *Lille*: mais je fus obligé de quitter l'Armée quelque tems auparavant. Mr. *Dankelman* mon Tuteur avoit reçu ordre du Roi de me faire revenir à *Berlin*. Le dessein de S. M. étoit de me donner de l'emploi à la Cour, & comme il pensoit à se remarier, il me destinoit une place auprès de la nouvelle Reine.

Ce fut aux Eaux de *Carelsbadt*, que l'on parla du Mariage du Roi. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, que les Médecins ne sachant plus quel remède employer pour le soulager dans la lan-

COUR DE  
PRUSSE.

gueur qui lui étoit restée de sa grande maladie de 1707, avoient à tout hazard ordonné les Eaux de *Carlesbadt*. Le Roi s'en trouva parfaitement bien. Sa santé renaissante rappella les plaisirs à la Cour: le Courtisan voluptueux, qui n'avoit pas encore oublié ce que peut la présence d'une Reine aimable, commença à former des vœux, pour que le Roi fît un choix digne du premier. La chose alla plus loin: on en parla à S. M., on lui dit que rien n'étoit plus nécessaire que de penser incessamment à un second Mariage; que le Prince Royal n'ayant point d'Enfans, il étoit à craindre que S. M. demeurât sans postérité. Enfin tout le monde opina de façon pour le Mariage, que le Roi, qui le souhaitoit d'ailleurs, déclara qu'il vouloit se remarier. Il ne s'agissoit plus que de savoir quelle seroit la Princesse qui seroit élevée sur le Trône. Il se forma alors des Partis, qui avoient chacun des vues très opposées.

Le Grand-Chambellan étoit pour la Princesse de *Nassau-Frise*, dont il prétendoit que le Mariage termineroit tous les différends pour la succession du Roi *Guillaume*. Le Roi goûta cet avis, & envoya le Baron de *Schalifer* pour négocier cette affaire. Vous ne croiriez peut-être pas, Madame, que ce fut la Mère même de la Princesse, qui, jalouse de la grandeur de sa Fille, fit échouer cette

Né-

Négociation. Elle prétextâ, qu'elle s'étoit déjà vainement flattée de marier sa Fille au Prince Royal ; qu'on l'avoit leurrée alors, & que la même chose lui arriveroit encore. Le Baron eut beau lui donner des assurances du contraire, & lui représenter les avantages que cette alliance procureroit à sa Maison ; elle demeura inflexible, & elle lui dit nettement, qu'elle ne pouvoit se résoudre à voir sa Fille si fort au-dessus d'elle. Le Baron aiant fait encore quelques tentatives, cette Mère jalouse porta sa Fille à refuser le plus grand parti auquel elle pouvoit aspirer. Nombre de Courtisans ne furent point fâchés de voir manquer ce Mariage. Depuis longtems on étoit jaloux du grand crédit du Prince d'*Anhalt*, & ce Prince étant Oncle de la Princesse, il étoit naturel de présumer qu'il deviendroit plus puissant qu'auparavant, étant d'ailleurs plus uni que jamais avec le Grand-Chambellan, à qui ce Prince auroit obligation de ce Mariage.

On proposâ ensuite la Princesse de *Hesse*, & la Princesse de *Culmbach*. La première eut l'exclusion, à l'instant même qu'elle fut proposée ; ce fut le Roi même qui la lui donna. La seconde étoit connue du Roi, qui l'avoit vue à *Hall*, au retour des Eaux de *Carelsbadt*. S. M. l'avoit trouvée à son gré, & avoit même paru vouloir se déterminer en sa faveur ;

lors-

COUR DE PRUSSE. lorsque des brigues opposées se donnèrent tant de mouvemens, qu'elles firent évanouir ce projet.

Madame la Duchesse de *Zeitz*, Sœur du Roi, qui avoit épousé en premières noces un Duc de *Meckelbourg*, proposa au Roi la Princesse de *Meckelbourg*. Sa Majesté, peut-être toujours bien intentionnée pour la Princesse de *Culmbach*, ne parut pas goûter d'abord cette proposition; cependant, sur les instances que lui fit la Duchesse sa Sœur, il lui promit de voir la Princesse de *Meckelbourg*, avant de se déterminer pour aucune autre. C'est ce qu'il fit quelque tems après qu'il fut de retour à *Berlin*: il fut à *Schwerin* Capitale du *Meckelbourg*, sous prétexte de vouloir accommoder les différends entre le Duc & la Noblesse. Ce fut là que le Roi vit la Princesse: elle lui plut, & d'ailleurs il en avoit entendu dire tant de bien, qu'enfin il se détermina pour elle; & aussi-tôt qu'il fut de retour à *Oranienbourg*, il déclara son Mariage.

Cette nouvelle ne causa pas dans notre Cour autant de joie que je me ferois imaginé: les Courtisans commencèrent à faire de sérieuses réflexions, sur ce qu'ils avoient paru souhaiter avec ardeur. On se rappella le tems de la feue Reine. D'ailleurs l'âge & la santé du Prince & de la Princesse Royale donnoient assez lieu d'espérer que la Maison de *Brandebourg*



*bourg* ne manqueroit pas d'héritiers. En-  
 fin la qualité de Belle-mère, de tout  
 tems odieuse, faisoit appréhender qu'il n'y  
 eût bien-tôt de la division dans la Famil-  
 le Royale. Pour moi, Madame, je crois  
 que ce qui choquoit le plus les Courti-  
 fians dans le choix que le Roi venoit de  
 faire, c'est que la Reine étoit dévote:  
 qualité peu capable de faire régner à la  
 Cour cet air de Galanterie qui attache le  
 Courtifan.

COUR DE  
 PRUSSE.

Le Roi n'eut pas plutôt déclaré qu'il  
 vouloit se remarier, qu'il y eut une fou-  
 le de sollicitans pour être de la Maison  
 de la Reine. Un nommé *Bassompierre*  
 se mit sur les rangs, & demanda au Roi  
 la Charge de Chambellan de la Reine.  
 Le Roi lui répondit, qu'il ne vouloit  
 donner à la Reine que les Officiers qui  
 lui conviendroient; & que ce qu'il vou-  
 loit bien faire pour lui, seroit de le met-  
 tre au nombre de ceux qui seroient pro-  
 posés à la Reine, aussi-tôt qu'elle seroit  
 arrivée. *Bassompierre* crut qu'en prévenant  
 la Reine, il seroit infailliblement reçu:  
 il partit donc en poste pour l'aller trou-  
 ver. Il dit à Sa Majesté, que le Roi  
 l'envoyoit pour être son Chambellan.  
 Le Reine le crut, & le reçut en cette  
 qualité; elle le chargea même d'une  
 Lettre pour le Roi, avec laquelle *Bas-  
 sompierre* revint à *Berlin*. Il dit au Roi,  
 que la Reine l'avoit nommé pour son  
 Cham-

COUR DE  
PRUSSE.

Chambellan. S. M. s'imagina aisément que la Reine avoit été surprise; & justement indigné contre *Bassompierre*, il lui fit dire de ne plus paroître à la Cour. Ce *Bassompierre* avoit un Frère, qui étoit venu en même tems que lui à *Berlin*. Ces deux Messieurs se disoient de la bonne Maison de *Bassompierre*, dont il y en a encore en Lorraine. Ils avoient paru sous ce nom en 1707 à l'Armée de Flandre. L'ainé se disoit avoir été Colonel en France, & avoir eu son Frère le Chevalier pour Capitaine dans son Régiment. Ils quittoient, disoient-ils, leur Patrie, l'ainé pour s'être battu en duel, & le cadet pour lui avoir servi de Second. Le Roi les avoit reçus avec bonté, & leur avoit donné des pensions, avec promesse de les placer dans les Troupes, à la première occasion qui se présenteroit. Ces deux Frères se trouvoient à la Cour dans une situation assez agréable, dont ils auroient sans doute joui longtems, lorsque l'ainé entreprit de se faire Chambellan de la Reine. Peut-être auroit-il été assez heureux pour réussir, si l'impatience qu'il avoit d'avoir cette Charge ne lui eût point fait faire la démarche qui lui attira l'indignation de Sa Majesté. Il fut très étonné de l'ordre qui lui fut signifié de ne point paroître à la Cour, & craignant d'être enfin reconnu pour ce qu'il étoit, il se retira: il passa en Saxe

avec

avec son Frère, & ils furent reçus l'un & l'autre Chevaliers-Gardes du Roi de Pologne. Ils ne jouirent pas longtems de ce refuge. Madame l'Electrice d'*Hannover* aiant su leur aventure de *Berlin*, écrivit en France à *Madame*, & la pria de lui faire savoir ce que c'étoit que Mrs. de *Bassompierre*. *Madame*, qui ne les connoissoit pas, se douta bien que ce pourroient être des Aventuriers; mais pour en être mieux informée, elle en parla à Mr. d'*Argenson* Lieutenant de Police, qui, sur les portraits qu'on lui fit de ces Messieurs, reconnut que c'étoient deux personnages dont l'affaire d'honneur auroit été terminée par la fleur-de-lis & les Galères, s'ils avoient pu être attrapés en France. Sur ce témoignage, Messrs. de *Bassompierre* furent chassés de Pologne, & je ne sai ce qu'ils sont devenus.

Cependant, on faisoit à *Berlin* tous les préparatifs nécessaires pour recevoir la Reine. Cette Princesse de son côté se préparoit à y faire son Entrée. Mr. le Duc de *Meckelbourg* épousa la Princesse sa Sœur, par procuration du Roi. Le lendemain, la nouvelle Reine partit de *Swerin*, accompagnée de la Duchesse sa Mère, du Duc son Frère, & de la Duchesse de *Meckelbourg* sa Belle-sœur. Ce Cortège l'accompagna jusques sur la frontière du *Meckelbourg*, qui touche à l'Electorat de *Brandebourg*. Ce fut là que

COUR DE  
PRUSSE.

la Reine trouva Mr. d'*Erlach* Maréchal de la Cour, qui la reçut de la part du Roi, & lui présenta toute sa Maison. Cette Princesse, aiant pris congé de toute sa Famille, monta en carosse & arriva à *Oranienbourg* le 24 Novembre. Le Roi alla au-devant d'elle à une demi-lieue de cette Maison. Aussi-tôt qu'elle apperçut S. M. elle descendit de carosse & se mit à genoux. Le Roi la releva & l'embrassa; il lui présenta ensuite toute la Maison Royale; après cela on alla vers le Château. Le Roi conduisit la Reine dans son appartement, où elle mangea toujours seule jusques au jour de la célébration du Mariage. Le 27, elle fit son Entrée dans *Berlin*, où elle fut reçue avec toute la magnificence possible. Le lendemain Leurs Majestés furent mariées dans l'Eglise du Dôme. Le 29, le Roi & la Reine reçurent les complimens de tous les Députés, des Corps de Justice, & des Ministres Etrangers. Il y eut le même jour grand Spectacle, que Leurs Majestés honorèrent de leur présence. Je n'ai point voulu, Madame, vous ennuyer, en vous faisant le détail de toutes ces cérémonies; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que le Roi s'attachoit à ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à la magnificence d'une Fête. Il y en eut pendant plusieurs jours, & toujours plus magnifiques les unes que les autres. Ce que je trouvai

digne

digné de remarque, ce fut un Combat de Bêtes féroces, où Leurs Majestés se trouvèrent le 17 Décembre; la Reine tua un Ours de sa Loge, d'un coup d'arquebuse. COUR DE PRUSSE.

L'arrivée de la nouvelle Reine n'apporta pas grand changement à la Cour: à la réserve du premier rang, qu'elle occupa, tout demeura dans le même état. Mad. la *Princesse Royale* tenoit la Cour chez elle deux fois la semaine, c'est-à-dire, les jours qu'il n'y avoit point Cercle chez la Reine; les jours d'Apartment, elle se rendoit chez S. M.; la plupart des Princesses s'y rendoient aussi, & y restoient à souper. S. M. accordoit aussi le même honneur à plusieurs autres Dames, qu'elle faisoit avertir par un Gentilhomme, lorsqu'elles étoient au Cercle.

Ce fut dans le tems du Mariage du Roi, que je perdis mon Beau-père. Je fus très touché de sa mort, sur-tout par rapport au chagrin que ma Mère en eut, & dont elle n'a pu revenir le reste de sa vie. Le jour que j'en reçus la nouvelle, le Roi me déclara Gentilhomme de sa Chambre. J'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, qu'on m'avoit fait quitter l'Armée, dans l'espérance d'être placé auprès de la Reine: mais lorsque j'arrivai à la Cour, je trouvai toute sa Maison nommée, sans y être compris. J'en parlai

COUR DE  
PRUSSE.

au Grand-Maréchal, qui me dit de ne m'en pas chagriner, & que dans peu il me feroit obtenir une Charge auprès du Roi. C'étoit justement celle de Gentilhomme de la Chambre, à laquelle je fus nommé quelque tems après, c'est-à-dire sur la fin de 1708.

Vous savez, Madame, & il est bien difficile de ne pas se ressouvenir du froid prodigieux qu'il fit l'Hiver suivant: il commença le jour des Rois 1709, & fut universel dans toute l'Europe. Les grains & les vignes s'en ressentirent de façon, qu'il y eut une disette qui dura assez long-tems pour faire périr misérablement nombre de Pauvres, qui ne pouvoient même avoir du pain, parce qu'il étoit à un prix excessif. Jamais année ne fut plus triste: il sembloit que la rigueur de la saison s'étoit communiquée aux esprits, tant notre Cour fut languissante & morne pendant tout ce tems. Cependant, la belle saison étant revenue, on commença à se réveiller: chacun se mit en état de partir pour l'Armée. Mr. le *Prince Royal* partit pour faire la Campagne de Flandre comme Volontaire, & Mr. d'*Arnheim* alla rejoindre le Corps de Troupes dont il avoit le commandement en Piémont. Cette Campagne fut très glorieuse aux Alliés; mais d'ailleurs, très sanglante. La fameuse Bataille de *Malplaquet* fut pour nous une de ces Victoires qui procurent

des lauriers couverts de lambeaux funé- COUR DE  
raires; deux Victoires pareilles auroient PRUSSE.  
ruiné l'Infanterie des Alliés. Mr. le Prince  
*Royal* fut témoin de la valeur de nos  
Troupes, qui se distinguèrent dans cette  
Campagne, où elles eurent beaucoup à  
souffrir. Les Ennemis de leur côté, outre  
la Bataille, perdirent encore *Mons &*  
*Tournay*.

J'aurois bien voulu faire cette Cam-  
pagne; mais lorsque je demandai au  
Roi la permission de partir, S. M. me  
refusa, en me disant, qu'il me destinoit  
à autre chose qu'au métier de la Guerre.  
Je me sentis très flatté de cette réponse,  
& comme j'étois jeune, & par consé-  
quent assez porté à la vanité, je fus assez  
bon pour me croire pendant quelques  
jours dans la plus haute faveur. Mais  
j'eus bien-tôt tout lieu de revenir de  
mon erreur. Voici ce qui servit à me dé-  
tromper. La Charge de Gentilhomme  
de la Chambre, dont le Roi m'avoit  
honoré, exigeoit de moi que je fusse à  
cheval devant le carosse du Roi, toutes  
les fois que S. M. sortoit, ou qu'elle alloit  
à la Campagne. Je me trouvai, pen-  
dant quelque tems, si incommodé, qu'il  
me fut impossible de monter à cheval.  
Le malheur voulut que le Roi allant de  
\* *Charlottenbourg* à *Berlin*, s'apperçut que

je  
\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, page 50.

COUR DE  
PRUSSE.

je n'avois point fait ma charge. Cela l'indisposa contre moi au point, que lorsque je me présentai pour recevoir son chapeau & sa canne à son arrivée, il me dit les choses du monde les plus dures, dont la moindre fut, que si je manquois encore une fois à mon devoir, il me priveroit de l'honneur de le servir. Jugez, Madame, combien je fus humilié d'une telle mercuriale, faite en présence de huit ou dix personnes qui étoient dans la chambre du Roi. J'eus, en vérité, bien de la peine à la digérer, & dans le premier mouvement, je pensai d'abord à me démettre de ma Charge. J'en parlai à Mr. le Comte de *Witgenstein*, qui calma un peu ma mauvaise humeur; il me fit entrevoir, qu'en me conduisant selon ma vivacité, je n'avois qu'à renoncer en même tems à toute fortune au service de mon Roi, service toujours préférable à toutes les fortunes que l'on peut trouver chez un Prince étranger. Il me promit de me remettre bien dans l'esprit du Roi, & il me tint parole; car deux ou trois jours après, le Roi étant retourné à *Charlottenbourg*, je me trouvai seul dans sa chambre avec le Chambellan de service. S. M. me fit l'honneur de me demander si j'étois encore fâché? Je ne répondis que par une profonde révérence. Le Roi me dit une seconde fois: *Je vous demande si vous êtes fâché, de ce que je vous*



ai grondé il y a quelques jours? Je répon- COUR DE  
dis, avec tout le respect possible, qu'à la PRUSSE.  
vérité, j'étois sensiblement touché d'avoir  
donné lieu à S. M. d'être indisposée contre  
moi; que personne n'avoit plus d'envie que  
moi de la bien servir; & que si j'avois eu  
le malheur de manquer dernièrement à mon  
devoir, une indisposition très sérieuse en avoit  
été la cause. Mais, dit le Roi, il faloit  
donc me le dire, je ne vous aurois pas gron-  
dé. Après tout, si je l'ai fait, ce n'a été  
que pour vous éprouver; je n'étois pas dans  
le fond aussi fâché que je l'ai paru. Jackel,  
Bouffon du Roi, qui étoit présent à cette  
conversation, prit la parole & dit au  
Roi: Bon, bon, Sire, la maladie qu'il al-  
lègue est une maladie de commande; la vé-  
ritable raison, c'est qu'il n'a pas de che-  
vaux de selle, & cela parce qu'il n'a pas  
dequoi les nourrir. Eh bien, dit le Roi,  
je lui donnerai dequoi: le Grand-Chambellan,  
dit-il en s'adressant à moi, vous expé-  
diera votre Patente pour cela; allez-le trou-  
ver. Je m'avançai alors pour baiser l'ha-  
bit du Roi; mais il se retira, & dans le  
tems que je me baïffois, il me mit la  
main sur la tête & me dit: Vous êtes jeune,  
soyez sage, & j'aurai soin de vous. J'eus,  
quelques jours après, ma Patente expé-  
diée, pour envoyer chercher du fourage  
au Michlenhoff, où on en distribuoit aux  
autres Courtisans qui avoient obtenu la  
même grace.

COUR DE  
PRUSSE.

Dans ce même tems, le Duc de *Metkelbourg* Frère de la Reine vint à *Berlin*, où il fut reçu magnifiquement. Cependant il ne fut pas fort content de son Voyage: ce Prince prétendoit, comme Souverain, avoir le pas sur Mrs. les Margraves Frères du Roi, ce qui lui fut refusé. Il mangea en particulier avec le Roi, mais les Margraves ne s'y trouvèrent point. Il ne demeura que trois ou quatre jours à la Cour, pendant lesquels il fut logé au Palais, & servi par les Officiers du Roi.

Pour notre nouvelle Reine, elle donna peu après son mariage dans une dévotion, qui surprit tout le monde, & qui déplut beaucoup aux Courtisans. On ne parloit devant elle que de Religion, & dès le matin son antichambre étoit occupée par les Ministres, par le Docteur *Francke* qu'elle avoit fait venir exprès de *Hall*, & par *Borst* son Confesseur. On se seroit plutôt imaginé être dans l'Antichambre de quelque Supérieure de Couvent, que dans le Palais d'une grande Reine. Sous prétexte de prières pour la Peste qui infectoit quelques unes de nos Provinces, on n'entendoit que Litanies dans les appartemens. Toutes ces mommeries déplurent au Roi: ce Prince avoit beaucoup de Religion, mais il n'aimoit pas la bigoterie. Il fit sentir à la Reine, que sa façon de vivre ne convenoit point à une personne assise sur le Trône, & il la fit consentir à é-

loi-

loigner d'elle ceux qui l'avoient excitée à embrasser le parti des *Piétistes*. Francke fut renvoyé à *Hall* dans le grand Collège que la Reine venoit de fonder pour les Orphelins, & dont ce Docteur avoit la direction. Il n'y eut que *Borst* Confesseur de S. M. qui resta à la Cour: mais on lui conseilla de ne pas tant s'embarasser du salut de la Reine. Cette Princesse étoit si zélée pour sa Religion, qu'elle croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui en professoient une contraire. Je me souviens qu'un jour qu'elle parloit de Religion avec le Roi, elle lui dit qu'elle resentoit bien de la douleur de le savoir Réformé, & par-là, hors des voies du salut. Le Roi parut étonné de compliment: *Comment*, lui dit-il, vous croyez donc que je serai damné? Et comment direz-vous donc, en parlant de moi après ma mort? Car vous ne pourrez point dire, *der SEELIGE König* (expression Allemande qui est d'usage en parlant d'une personne morte, & qui signifie, *le Roi sauvé*) La Reine fut un peu embarrassée, & après quelques momens de réflexion, elle dit: *Je dirai, der liebe verstorbene König*, (qui signifie, *le cher Roi mort*.) Cette réponse fâcha le Roi, qui peu après retourna dans son appartement. J'étois ce jour-là de service, & par conséquent dans l'appartement de S. M. avec quelques Seigneurs de la Cour. Le Roi nous raconta avec assez d'émotion la

COUR DE  
PRUSSE.

converſation qu'il avoit eue avec la Reine: il y étoit d'autant plus ſenſible, qu'il penſoit alors très ſérieuſement à la réunion des Eglifes Proteſtantes.

Cependant la Peſte, qui s'étoit déclarée dans quelques-unes de nos Provinces, nous effrayoit beaucoup. Le Roi agit dans cette occaſion en vrai Père du Peuple: il envoya de l'argent & des vivres à ceux qui en étoient affligés, & pour demander à Dieu qu'il voulût bien détourner ce fleau de nos Provinces, il fit célébrer un jour de Jeûne & de Prières ſolennelles dans toutes les Eglifes de ſes Etats. De plus, il fit conſtruire des *Lazarets* aux portes de toutes les Villes, pour ſervir de lieux de Quarantaine à ceux qui venoient de quelque Lieu ſuſpect. Comme tout ſe paſſoit dans ce tems en Sermons & en Prières pour la Peſte, dont le détail ne ſeroit pas fort amuſant, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de vous raconter ici de quelle façon ſe faiſoit le ſervice chez le Roi & la Reine. Je commencerai par vous dire quelque choſe de *Berlin*\*, & du Palais † de S. M.

C'eſt aux François Religionnaires que

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, page 5. & ſuiv. La deſcription de cette Capitale de l'Electorat de Brandebourg y eſt fait d'une exactitude, & dans un ordre admirable.

† Voyez auſſi, par rapport à ce Palais, le Tome I. des *Lettres*, page 14 & ſuivantes.

la Ville de *Berlin* \* a l'obligation d'être ce COUR DE PRUSSE. qu'elle est aujourd'hui. Ils avoient été reçus avec bonté de l'Electeur *Fredéric-Guillaume*. Le Roi, auffi généreux que son Père, prolongea & augmenta même les franchises accordées aux François; & pour faire voir à ces Exilés qu'il vouloit leur servir de Père, il voulut qu'ils ne fussent plus distingués de ses Sujets naturels; il leur fit bâtir des Eglises, dont il entretenoit les Ministres; il leur donna un fort beau Collège pour y faire instruire leurs Enfans; & il choisit auffi parmi eux une Compagnie de Mousquetaires, dans laquelle on ne recevoit que des François.

Ces Réfugiés, sensibles aux bontés du Roi, s'empreslèrent à l'envi à lui en témoigner leur reconnoissance en faisant fleurir le Commerce. Ils travaillèrent avec le même zèle à l'embellissement & à l'agrandissement de la Ville, & ils firent bâtir quantité de maisons également propres & commodes: ils agrandirent la Ville, de tout le Quartier de la *Ville-neuve*, qui est assurément le plus beau Quartier de *Berlin*. Les rues y sont tirées au cordeau. La rue principale est ornée de six rangs de Tilleuls qui forment six Allées, dont celle du milieu est entourée d'une balustrade pour garantir des carosses & des voitures. Ces Allées aboutif-

\* Voyez encore, pag. 43 & 44 du même Vol. la nature des plaisirs de la Ville & de la Cour.

COUR DE PRUSSE. tissent à un Bois percé par une Avenüe d'une lieue, qui conduit à *Charlottenbourg*, Maison Royale.

A l'entrée de la *Ville-neuve* on voit l'Arse-  
 nal. \* Ce bâtiment peut passer pour  
 un des plus beaux de l'Europe. Il est quar-  
 ré, ce qui forme au milieu une grande  
 place. Les quatre faces extérieures sont tou-  
 tes semblables, à peu de chose près. La  
 principale façade est divisée en trois Corps,  
 dont celui du milieu est un peu avancé.  
 Le rez-de-chaussée est composé d'arcades  
 chargées de bossages ou refends, qui suppor-  
 tent des colonnes pilastrées d'Ordre Ioni-  
 que. Le corps avancé du milieu est orné  
 de quatre colonnes, & terminé par un  
 grand fronton. La grande ou principale  
 Porte est au milieu. Quatre grandes &  
 belles Statues représentant les Vertus prin-  
 cipales, sont aux deux côtés sur des pié-  
 destaux; elles semblent porter leurs re-  
 gards sur le Portrait du Roi, qui est placé  
 en Médaillon de bronze doré dans le cou-  
 ronnement de la Porte. Au-dessus de ce  
 Portrait on voit le Chiffre de S. M. au  
 milieu d'un Cartouche couronné, soutenu  
 par la Renommée & la Victoire: le Cartou-  
 che est comblé par un entablement, sur le-  
 quel est écrite en lettres d'or une Inscrip-  
 tion Latine à l'honneur du Roi. Enfin au  
 des-

\* Voyez Tom. I. des *Lettres*, page 25 & suiv. La description de cet édifice y est plus détaillée.

dessus de cet entablement est un grand fronton d'un bas-relief d'une beauté parfaite, représentant un Mars qui semble se reposer sur un Trophée, & qui regarde à ses pieds deux Esclaves enchainés. Le tout est comblé par une balustrade appuyée sur des piédestaux qui supportent des Trophées. Ce superbe édifice est entouré de bornes de fer qui représentent des Canons, sur lesquels on voit le Chiffre du Roi, qui est doré; ces bornes servent de support à des chaines de fer, qui sont tendues en festons de borne en borne.

COUR DE  
PRUSSE.

Les dedans de ce bâtiment sont aussi magnifiques que les dehors. Deux rangs de piliers soutiennent la voûte du rez-de-chaussée, & forment trois Allées, dont celle du milieu est la moins large. Celle-là seule sert de passage, les Allées des côtés étant remplies de magnifiques Canons de fonte. Le Roi avoit dessein de faire placer à chaque coin un Canon de cent livres de bale: il n'y en a eu qu'un d'achevé, qui a été nommé l'*Asie*; c'est une terrible machine, mais plus propre à orner un Arsenal, qu'à aucun autre usage. On y monte par un degré, parce qu'on a été obligé de construire l'affût à proportion de la pièce qu'il porte. Ce Canon est tout parsemé d'Aigles & de Couronnes: les Armes du Roi y sont représentées sous un Pavillon Royal, de même que celles du Margrave *Philippe* Frère du Roi, comme Grand-Maitre de l'Artillerie.

COUR DE  
PRUSSE.

rie. Voilà ce qu'il y a de plus remarquable du côté de la *Ville-neuve*.

Le Palais du Roi est aussi d'une grande magnificence. Tout y est majestueux, & le premier coup d'œil annonce la demeure d'un grand Monarque. Cependant, une chose que l'on trouve à redire, c'est la symétrie qui n'a pas été scrupuleusement observée; & cela parce que ce bâtiment ayant été construit à différentes reprises, chaque Architecte a suivi un plan particulier.

Ce Palais est composé de quatre grands Corps de logis, ce qui forme au milieu une Cour plus longue que large. La principale façade présente d'abord un grand Portail fort élevé, avec deux portes en arcades aux deux côtés. Les proportions des colonnes & de l'élévation du Portail ont été prises d'après l'Arc de triomphe de *Constantin*, à Rome. Aux deux côtés du Portail, on voit douze grandes croisées entourées d'ornemens. Les façades qui sont du côté de la Cour, sont bien plus magnifiques que celles du dehors; mais aussi, elles sont plus irrégulières. Les dedans du Palais ont un peu mieux réussi. Deux grands Escaliers conduisent à la Salle des Gardes. L'un est à la droite, & l'autre à la gauche du Vestibule. L'Escalier de la gauche est d'un goût particulier; il est en glacis sans degrés, de façon qu'un carosse peut y monter. La Salle des Gardes est longue, mais étroite, & elle n'a  
de



de jour que par des croisées qui donnent sur la coupole des Escaliers. L'entrée est au milieu. L'on tourne sur la gauche, pour entrer dans l'Appartement du Roi, qui présente d'abord trois Chambres en enfilade. La troisième de ces Chambres sépare le petit Appartement, du grand. Le petit est à droite, & le grand à gauche. Je ne vous parlerai que de ce dernier, qui est le plus magnifique. En tournant donc sur la gauche, on apperçoit une longue enfilade d'Appartemens, qui forment un magnifique point de vue. Les meubles sont d'une richesse surprenante; on ne voit de tous côtés, qu'or, argent, marbre, bronze, peintures, glaces, vases &c. en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter de plus riche & de meilleur goût. Cette enfilade d'Appartemens est terminée par une longue Gallerie, dont le plafond, à l'imitation de celui de *Versailles*, représente les principales actions du Roi. Les côtés sont ornés de Tableaux des plus fameux Maitres, dont les cadres sont de bronze doré.

COUR DE  
PRUSSE.

On voyoit autrefois au bout de cette Gallerie un grand Cabinet revêtu d'Ambre, travaillé en bas-reliefs, qui formoient divers compartimens; de grandes glaces relevoient la beauté de l'ouvrage, qui pouvoit passer pour une pièce unique. Le Roi voulant faire au *Czar* un présent digne de lui, a donné ce Cabinet à ce Monarque, avec un Yacht qui avoit coûté 80000 écus.

Je

COUR DE  
PRUSSE.

Je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail du beau & du magnifique qui se présente à chaque pas que l'on fait dans ce Palais. Je crois qu'il suffit de dire que le Roi avoit fait imiter, autant qu'il avoit été possible, les dedans du Château de *Versailles*. Ce grand Prince avoit pris *Louis XIV* pour modèle, & à son exemple, il s'étoit attaché à construire des édifices magnifiques & à établir différentes Manufactures, dans lesquelles les Pauvres en travaillant gagnent dequoi se soutenir, & dans lesquelles aussi on trouve à un prix raisonnable, ce qu'il falloit autrefois faire venir des Pays étrangers avec beaucoup de dépense. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y a de plus remarquable à *Berlin*. Je vais à présent, en peu de mots, vous faire le détail \* de la façon dont le service se faisoit tous les jours chez Leurs Majestés.

Je commence par le lever du Roi. S. M. se levoit ordinairement entre cinq ou six heures du matin, dans le tems dont j'ai l'honneur de vous parler; car autrefois, il se levoit dès les trois ou quatre heures. Aussi-tôt que le Roi étoit éveillé, le Garçon de chambre qui avoit veillé auprès de S. M. alloit avertir les Valets de chambre & de la Garderobe. Ils entroient aussi-tôt, &

\* Voyez au Tome I. des *Lettres*, page 46 & suiv. le caractère du Roi aujourd'hui régnant, & sa façon de vivre.

& ouvroient les rideaux du lit & des fenê- COUR DE PRUSSE.  
 tres; ensuite ils fortoient & avertissoient  
 qu'il faisoit jour chez le Roi. Alors le  
 Chambellan de service, le Gentilhomme  
 de la Chambre, & les Officiers du Guet  
 entroient, en faisant une profonde révé-  
 rence. Les Médecins entroient ensuite,  
 & Sa Majesté leur disoit comment elle a-  
 voit passé la nuit. L'instant d'après, les  
 Garçons de la chambre apportoient une  
 grande table d'argent, sur laquelle on met-  
 toit le café. Le premier Valet de cham-  
 bre de semaine présentoit du café au Roi  
 sur une soucoupe d'or, & les Garçons de  
 la chambre en présentoit à toutes les  
 Personnes de qualité qui se trouvoient au  
 lever. Il falloit absolument en prendre  
 deux tasses; sans cela, on couroit risque  
 d'essuyer une mercuriale. Le café pris, on  
 emportoit la table, & le Roi s'entretenoit  
 pendant une demi-heure ou trois quarts  
 d'heure avec ceux qui étoient présens. En-  
 suite il saluoit du bonnet, & tout le mon-  
 de se retiroit. Les Valets de chambre & de  
 garderobe restoit, pour habiller le Roi.  
 S. M. passoit aussi-tôt après dans un Ca-  
 binet où étoit son Prié-Dieu: il y demeu-  
 roit ordinairement une heure, pendant  
 qu'on faisoit son lit: il revenoit ensuite  
 dans sa chambre, & alors le Premier-Mi-  
 nistre venoit lui faire le rapport des dépê-  
 ches, ce qui duroit jusques à dix heures  
 ou environ. Après cela, le Roi passoit au  
 Con-

COUR DE  
PRUSSE.

Conseil, où il demouroit un peu plus d'une heure. Ce Conseil étoit composé de Mr. le *Prince Royal*, de Mr. le Margrave *Philippe* Frère du Roi, & des Ministres. Au sortir du Conseil, le Roi passoit dans son Cabinet, & y donnoit ses ordres pour son service. Alors deux Timbaliers placés sur deux balcons opposés, qui donnoient sur la petite Cour, avertissoient par le son de leurs timbales les Officiers de la Bouche & du Gobelet de tout préparer pour le service du Roi. Aussi-tôt que le couvert étoit mis, les timbales se faisoient entendre pour la seconde fois. Pendant ce tems-là, le Roi accompagné du *Prince Royal*, & de Mrs. les *Margraves* Frères de S. M., passoit par la Salle des Gardes dans l'Appartement de la Reine, où il trouvoit toutes les Princesses. Quelques momens après, les timbales & 24 trompettes séparés en deux Corps avertissoient que l'on servît les viandes. En même tems deux Gardes du Corps & six des Cent-Suisses de la Garde prenoient possession de la Salle où le Roi devoit manger. Les deux Gardes du Corps se postoiert derrière le fauteuil du Roi & de la Reine, & les six Suisses environnoient la table, trois de chaque côté, la pertuisanne en main. Le dîner étant servi, le Grand-Chambellan son bâton à la main venoit avertir le Roi, qui se rendoit dans la Salle, suivi de la Reine, à qui M. le *Prince Royal* donnoit la

la main. Mrs. les *Margraves* la donnoient à Madame la *Princesse Royale* & à Mesdames les *Margraves*. En entrant dans la Salle, le Roi donnoit son chapeau & sa canne, & la Reine ses gands & son éventail, aux Chambellans de service. Ensuite deux Gentilshommes de la Chambre leur donnoient à laver dans un grand bassin de vermeil; Leurs Majestés se lavoient les mains en même tems; les deux Chambellans leur présentoient ensuite des serviettes: les deux Gentilshommes de la Chambre présentoient aussi à laver aux Princes & aux Princesses, mais ils ne l'acceptoient pas.

Leurs Majestés s'étant lavées, le Grand-Maréchal, qui se tenoit au milieu de la table, vis à vis du Roi, frappoit de son bâton en faisant une profonde révérence: un Page qui étoit à côté de lui, en faisoit une semblable, & disoit ensuite une courte prière, après laquelle Leurs Majestés se plaçoient dans leurs fauteuils & Leurs Alteſſes Royales sur des chaises à dos. L'Ecuyer-tranchant s'aprochoit pour-lors de la table, il faisoit l'essai des viandes, & servoit ensuite LL. MM. & les Princes, suivant leur rang. Lorsque LL. MM. demandoient à boire, le Chambellan avertissoit un Page; celui-ci avertissoit le Gentilhomme de la Chambre qui étoit de service; ce Gentilhomme alloit au Buffet, & y prenoit du vin & de l'eau dans deux caraffes sur une

COUR DE  
PRUSSE.

foucoupe d'or. Le Chambellan faisoit l'essai de l'un & de l'autre, & ensuite il présentoit à boire à Leurs Majestés. Le Roi buvoit toujours à la fanté de la Reine, & pareillement la Reine à la fanté du Roi. Ensuite LL. MM. congédoient la Cour par un salut qu'elles faisoient au Grand-Maréchal. La Cour se retiroit alors, & il ne restoit que ceux qui étoient pour servir. Avant que de sortir, le Premier-Ministre, comme Grand-Écuyer, s'approchoit, avec le Grand-Maitre de la Garderobe & le Capitaine des Gardes, pour recevoir les ordres du Roi, en cas que S. M. voulût sortir. Lorsque l'on étoit prêt de servir le dessert, on venoit avertir le Grand-Maréchal, ou celui qui dans son absence portoit le bâton; il retournoit à la table du Roi. Lorsque S. M. s'étoit levée de table, le Chambellan lui présentoit de l'eau pour laver sa bouche; le Chambellan de la Reine & les Gentilshommes de LL. AA. RR. en présentoit aussi à leurs Princesses. Ensuite le Roi conduisoit la Reine dans son appartement, où il demouroit peu de tems: il repassoit dans le sien, & il se reposoit une heure dans son Cabinet.

Le Roi étant réveillé, le Chambellan & le Gentilhomme de la Chambre entroient dans le Cabinet de S. M. Quelquefois la Reine lui rendoit visite, d'autres fois le Premier-Ministre venoit lui parler d'affaires.

En

En Eté, le Roi sortoit & prenoit le plaisir de la promenade, ou celui de la Pêche, ou bien il alloit à la Chasse, sur-tout à celle du Héron qu'il aimoit beaucoup. Le soir sur les six heures, S. M. passoit chez la Reine, & y demeuroid environ une heure : ensuite il retournoit dans son Appartement, dans une Chambre que l'on appelloit la *Tabagie*, parce que c'étoit là qu'il fumoit. Plusieurs Seigneurs avoient l'honneur de fumer avec lui. Le Roi ne soupoit jamais, à moins que ce ne fût dans des cas extraordinaires. Il s'amusoit à jouer aux Echecs. Lorsque la partie étoit finie, il s'entretenoit assez familièrement avec le Chambellan, les Gentilshommes de la Chambre, & quelques Courtisans privilégiés. Lorsque le Roi vouloit faire cesser la conversation, il donnoit ses ordres au Grand-Maitre de la Garderobe touchant l'habit qu'il vouloit mettre le lendemain : alors tout le monde se retiroit, & les Valets de Chambre & de Garderobe venoient coucher S. M. Voilà, Madame, de quelle façon le service se faisoit dans notre Cour. Jamais aucune interruption dans les heures que le Roi s'étoit prescrites pour ses exercices, à moins qu'il ne fût incommodé. J'ai cru que ce détail, quoique peut-être un peu long, seroit toujours moins ennuyeux que celui de toutes les Litanies & autres prières, auxquelles la Reine fut très assidue pendant le reste de cette année.

Au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire le 19 Janvier 1710, Mr. le Comte de *Lottum* présenta au Roi onze pièces de Canon, & plusieurs Drapeaux & Etendarts, qui étoient échus en partage à S. M. dans la distribution qui avoit été faite, de ceux que l'on avoit pris sur les François pendant la Campagne.

Dans ce même tems, nous perdimes pour toujours le Duc de *Courlande*. Ce jeune Prince étoit Neveu du Roi par Madame sa Mère, qui étoit Sœur de S. M. de même Père, mais non pas de même Mère. Il étoit encore enfant dans le tems de la mort du Duc de *Courlande* son Père: cette mort avoit été pour lui le plus grand de tous les malheurs, par la méintelligence que la Tutèle de ce jeune Prince avoit causée entre ceux qui y prétendoient. La Duchesse sa Mère soutenoit qu'elle étoit de droit Tutrice du Prince son Fils. L'Oncle du jeune Prince y prétendoit aussi. Enfin la Noblesse de *Courlande* la disputoit à l'un & à l'autre. Pendant ces troubles domestiques, les Parties, peu attentives aux démarches de leurs voisins, se virent bientôt de puissans Ennemis sur les bras. Les Saxons, comme les plus proches, furent les premiers à s'emparer de ce Pays: bientôt les Moscovites accoururent, & de concert avec les Saxons se jettèrent sur ce qu'ils trouvèrent à leur bienséance. Mais les uns & les autres fu-



rent bientôt obligés d'abandonner ce Duché : le Roi de *Suède* parut à la tête de ses Troupes, & sans faire de grands efforts, il força les Saxons & les Moscovites à lui abandonner ce Pays. Cependant la fortune s'étant lassée de seconder les armes du Monarque *Suédois*, il se vit obligé peu après son entrée dans la *Courlande*, de céder ce Duché aux Moscovites, qui en demeurèrent seuls possesseurs.

COUR DE  
PRUSSE.

Tous ces troubles avoient obligé la Duchesse de se retirer avec le Prince son Fils ; elle étoit venue à *Berlin*, où elle avoit assisté au Sacre du Roi ; & depuis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle avoit épousé le Margrave de *Brandebourg-Bareuth*. Cette Princesse avoit suivi le Margrave son Epoux dans ses Etats, où elle avoit mené le Duc de *Courlande* son Fils. Ce jeune Prince demeura chez le Margrave son Beau-père, jusques après la défaite du Roi de *Suède* à *Pultawa* par l'Armée Moscovite. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de la *Courlande*, le Duc se flatta de pouvoir obtenir du *Czar* son rétablissement dans ce Duché. Il ne fut point trompé dans ses espérances ; le *Czar* voulut bien y consentir, à condition cependant, qu'il épouserait sa Nièce, Fille du feu *Czar* son Frère. L'alliance étoit à la vérité très illustre ; cette Princesse étoit Fille & Nièce d'un puissant Monarque : mais

COUR DE  
PRUSSE.

l'éducation qu'elle avoit eue étoit bien différente de celle du jeune Prince, & il y avoit tout sujet de croire que bientôt les Epoux seroient mécontents l'un de l'autre. Le Duc de son côté auroit bien souhaité rentrer dans son Duché sous d'autres conditions; mais enfin, se croyant encore trop heureux de pouvoir à ce prix se remettre à la tête de ses Sujets qui le souhaitoient depuis plusieurs années, il partit pour la Cour du Czar, & y épousa la Princesse. Ce mariage, fait avec quelque répugnance de la part du jeune Duc, sembloit ne lui promettre que des jours malheureux; & en effet, à peine fut-il marié, qu'il tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après. La désolation fut générale dans tout le Duché de Courlande; ces pauvres peuples espéroient qu'enfin la présence de leur légitime Souverain leur feroit oublier les maux, que des Guerres continuelles leur avoient fait souffrir depuis plusieurs années. Ce jeune Prince n'étoit, dit-on, tombé malade, que pour avoir été obligé de boire avec excès, le jour de son mariage.

Ce fut vers la fin de cette même année que fut disgracié le fameux Comte de *Wartemberg*, Premier-Ministre & Grand-Chambellan. Cet événement, si souhaité depuis longtems, surprit cependant tout le monde. Le crédit de ce Ministre paroissoit trop bien établi; les premières pla-

places du Royaume étoient remplies par ses créatures, de la reconnoissance de lesquelles il pouvoit tout espérer: d'ailleurs, on n'imaginoit personne assez hardi pour jeter la première pierre; l'exemple récent du Comte de *Wesfen* étoit une terrible leçon, pour ceux qui devoient entrer dans un complot aussi hazardeux. Cependant il se trouva à la Cour deux personnes, peu effrayées du danger auquel les exposoit une entreprise de de cette nature: ces deux Courtisans se nommoient *Kamcke*; ils étoient Cousins, & comme ils portoient le même nom, on ne les distinguoit que par les noms de *grand* & de *petit*.

Le *grand Kamcke* avoit été successivement Page du Roi, Page de la Chambre, ensuite Favori déclaré, & enfin Grand-Maitre de la Garderobe. Il avoit déjà cette dernière Charge, lors de la disgrâce du Premier-Ministre. La faveur dont le Roi honoroit ce Courtisan, étoit ce qui le rendoit le plus recommandable: car du reste, on ne remarquoit point en lui ni de ces vertus, ni de ces vices, qui contribuent presque également à faire de grands Hommes. Il passoit pour avoir de l'esprit, parce qu'il avoit été assez heureux pour gagner & conserver les bonnes grâces du Roi; & il avoit la réputation d'être bon, parce qu'occupant une place dans laquelle il auroit pu faire beaucoup de mal, il n'en faisoit point. Il est vrai que, d'un autre

COUR DE  
PRUSSE.

côté, il ne rendoit service à personne : la tranquillité de son tempérament ne lui auroit pas permis de se donner ces mouvemens, également nécessaires pour servir un Ami, ou pour nuire efficacement à un Ennemi.

Le *petit Kamcke* son Cousin étoit d'un caractère bien différent. Il joignoit à un esprit vif & brillant, toute la politesse du Courtisan le plus raffiné. Ambitieux & vain, mais toujours avec esprit, il étoit propre pour ces entreprises délicates qui ne font honneur que lors qu'elles réussissent; &, ce qui est rare dans un jeune-homme, il avoit tout le manège & la dissimulation nécessaire pour l'exécution. Le Comte de *Wartemberg* l'avoit toujours haï; il le soupçonnoit d'avoir eu part aux Chançons que *M...* depuis Ministre du Roi de Pologne, avoit faites sur toute la Cour, & dans lesquelles le Comte & la Comtesse étoient très maltraités : mais celui-ci, sans perdre jamais l'espérance de réussir, avoit toujours continué de faire sa cour au Roi, sans paroître faire attention à la haine du Ministre. Ses assiduités furent enfin récompensées : le Roi commença par lui accorder l'honneur de le faire jouer avec lui aux Echecs, tous les soirs. Ce jeune Courtisan fut habilement profiter de cette faveur, de façon que peu de tems après, S. M. le fit Ministre d'Etat. Le Comte de *Wartemberg* fut doublement

choqué de l'élévation du *petit Kamcke* : il ne croyoit pas qu'une telle grace pût être accordée par un autre canal que par le sien; & d'ailleurs, elle étoit donnée à un Ennemi habile, dont le crédit naissant pouvoit lui donner de l'ombrage. *Kamcke* de son côté, se croyant redevable de son élévation à son seul mérite, eut encore moins d'égards qu'auparavant pour le Premier-Ministre. Ils commencèrent à se regarder l'un l'autre, sans cependant oser encore s'attaquer; peu à peu on en vint aux paroles; enfin *Kamcke* fier de sa faveur, & appuyé d'ailleurs de tous les honnêtes gens, résolut la perte du Premier-Ministre, & du Grand-Maréchal sa créature. Il fut assez adroit pour engager *Kamcke* son Cousin dans cette affaire. Celui-ci, en qualité de Grand-Maitre de la Garderobe, pouvoit plus aisément qu'aucun autre porter au Premier-Ministre le coup fatal : il y réussit heureusement. Il exagéra à S. M. les plaintes du peuple, & le murmure de toute la Cour. La Reine de son côté, prévenue par les *Kamcke*, parla fortement au Roi, qui consentit enfin à éloigner un Ministre, dont il avoit cru jusques alors ne pouvoir se passer.

Cette grande scène s'ouvrit par la disgrâce du Comte de *Witgenstein*, Grand-Maréchal de la Cour & créature du Premier-Ministre. Il fut arrêté dans sa maison le 27 Décembre à dix heures du soir,

COUR DE PRUSSE. par un Lieutenant aux Gardes suivi de dix Grenadiers. Le lendemain, sur les neuf heures, Mr. de *Gersdorff* Colonel du Régiment des Gardes, accompagné de *Stofius* Trésorier de l'Ordre de l'Aigle noir, vint de la part du Roi lui demander le Cordon de l'Ordre. Il le rendit aussi-tôt, en les assurant que c'étoit à tort qu'on le maltraitoit; mais que malgré cela, il ne se plaignoit point du Roi, & que c'étoient ses Ennemis qui avoient surpris la bonté de S. M. pour le perdre. Peu de tems après, un Officier des Gardes entra, & lui dit qu'il avoit ordre de le conduire à *Spandau*. Il répondit, qu'il étoit prêt d'aller par-tout où le Roi l'ordonneroit; mais il demanda qu'il lui fût permis d'écrire à sa Belle-mère, qui étoit Dame-d'honneur de la Reine. L'Officier lui répondit, qu'il lui étoit défendu de le laisser parler ni écrire à qui que ce fût. Il le fit ensuite monter en carosse, & s'y plaça avec lui. Le carosse fut escorté par douze Gardes du corps.

Le bruit de sa détention s'étant d'abord répandu par toute la Ville, il s'assembla bientôt une foule de peuple devant son Hôtel; chacun crioit de son côté, & invectivoit le Grand-Maréchal; on l'appelloit Sangsue du Peuple, & l'auteur des Impôts dont on étoit accablé. Ces cris redoublèrent, lorsqu'ils le virent monter en carosse pour être conduit à \* *Spandau*; mais

\* Voy. le Tome I. des *Lettres*, pag. 5.

mais le Grand-Maréchal, sans s'étonner, baissa les glaces de son carosse & dit à ce peuple furieux, qu'il avoit été fidèle serviteur de son Roi, & qu'il n'avoit jamais rien fait dans son Ministère qui pût lui être reproché. Les clameurs du peuple l'empêchèrent de continuer & il s'éloigna de la Ville, chargé de malédictions.

COUR DE PRUSSE.

La haine qu'on lui temoignoit venoit d'un endroit qui touche toujours le peuple très sensiblement: on le soupçonnoit d'avoir eu part à la création de plusieurs Impôts, & d'avoir été l'auteur de la Chambre des Incendies. L'établissement de cette Chambre étoit assez bon dans son principe; car c'étoit elle qui se chargeoit d'indemniser les particuliers de la perte qu'ils avoient pu faire lors de l'incendie de leurs maisons: pour cela on avoit taxé chaque particulier à donner une certaine somme, afin d'avoir toujours un fonds capable de subvenir aux besoins des incendies. Il y eut bien-tôt de la fraude dans le manieement des deniers, destinés en apparence à un très bon usage; & insensiblement, ce qui avoit été établi pour soulager le peuple dans des besoins pressans, ne servit qu'à le vexer.

La disgrâce du Grand-Maréchal fut bientôt suivie de celle du Premier-Ministre. Deux jours après la détention du premier, le Roi ordonna à Mr. d'Ilgen Ministre & premier Secrétaire d'Etat, d'aller de-

man-

COUR DE  
PRUSSE.

mander les Sceaux au Premier-Ministre, & de lui ordonner de sa part, de ne plus se mêler d'aucune affaire. Il reçut cette nouvelle avec fermeté, & il dit au Secrétaire d'Etat, qu'il n'avoit jamais eu d'autre volonté que celle de S. M., & qu'ainsi il alloit se préparer à exécuter ses ordres. Le lendemain il reçut ordre de sortir du Palais & de se retirer à sa Terre de *Wolfersdorff*, à quelques lieues de *Berlin*. Il se mit aussitôt en état d'obéir; mais avant que de partir, il fit prier le Roi de lui permettre de l'aller remercier de toutes les bontés que S. M. avoit eues pour lui. Le Roi y consentit, & le Premier-Ministre parut avec un air convenable à la situation de ses affaires. Il mit en usage tout le manège dont peut se servir un Ministre qui a une grande routine de la Cour, & une connoissance parfaite du caractère de son Maître; il pria, il versa des larmes: mais contre son attente, & celle de toute la Cour, le Roi tint bon, & le congédia en lui donnant toutes les marques possibles d'amitié & de tendresse. Lorsqu'il fut près de sortir du Cabinet, le Roi le rappella, & ôtant de son doigt une bague de 20000 écus, il la lui donna en lui disant, qu'il le prioit de la garder, comme une marque de son estime. Ce fut ainsi que le Roi congédia, à regret, un homme qu'il ne tenoit qu'à lui de garder.

Le Premier-Ministre, au sortir de chez  
le



le Roi, partit pour *Wolfersdorff*, d'où il écrivit à S. M. une Lettre fort touchante, pour la prier de recevoir en présent cette Terre, avec le Jardin de sa Femme, qui est aujourd'hui à la Reine (on l'appelle *Monbijou* \*), & toutes ses Porcelaines. Le Roi lui répondit dans des termes très obligeans, & accepta les présens qu'il lui faisoit, à condition cependant de les lui payer. En effet, peu de tems après, le Comte de *Wartemberg* en reçut la valeur. Cependant, malgré cette marque d'estime, il fut sur le point d'être arrêté, & T. . . . qui étoit auprès du Roi pendant ces jours de crise, m'a assuré depuis que ç'avoit été le *petit Kamcke* qui en avoit détourné le Roi. Les ennemis du Comte avoient tellement indisposé S. M. contre lui, qu'enfin l'ordre étant prêt d'être expédié, le *petit Kameke* représenta au Roi, que tout bien considéré, le Premier-Ministre n'étoit pas coupable au point d'être arrêté, que l'exil étoit bien assez; que cependant, si S. M. appréhendoit que le Comte sachant les secrets de l'Etat, n'en fît part aux autres Puissances, il n'y avoit qu'à se l'attacher par une bonne pension, à condition cependant qu'il ne découcheroit jamais de *Francfort* sur le Main; que là il seroit près de ses Terres, & hors de portée de causer de l'ombrage.

Le

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, pag. 5 & 6.

COUR DE  
PRUSSE.

Le Roi goûta ce conseil, & fit dire au Comte, qu'il lui continueroit 24000 écus de pension pendant sa vie, s'il vouloit promettre de ne point sortir de *Frankfort*. Ce parti étoit très avantageux pour un homme qui à chaque instant trembloit pour sa liberté; aussi ne délibéra-t-il pas longtems sur le parti qu'il avoit à prendre; il ne pensa plus qu'à emballer & emporter les trésors qu'il avoit amassés. Le Comte & la Comtesse étoient entrés à la Cour n'ayant pas de quoi se soutenir, & ils en sortirent avec des millions; la Comtesse seule avoit pour cinq-cens-mille écus de diamans. Elle étoit dans des inquiétudes mortelles, qu'on ne la privât de ses trésors, & elle ne commença un peu à respirer, que lorsqu'elle se vit hors des Etats du Roi. Sur la route, ils furent joints par un Courier, qui portoit ordre au Comte de *Wartemberg* de rendre la Clé d'or de Grand-Chambellan, & la Patente de Grand-Maitre héréditaire des Postes & Relais. Il obéit à l'instant à cet ordre, avec beaucoup de soumission, & il continua ensuite sa route vers *Frankfort*.

Le Roi donna la Clé de Chambellan au *grand Kamcke* Grand-Maitre de sa Garderobe, & la Charge de Grand-Maitre des Postes fut administrée par commission par le *petit Kamcke*. Pour la place de Premier-Ministre, elle ne fut point remplie: le Roi, ne voulant pas que l'on crût qu'il se-  
roit

roit encore gouverné, parce qu'il l'avoit été jusques alors, déclara qu'il ne vouloit plus avoir de Premier-Ministre. Peu de tems après le départ du Comte de *Wartemberg*, le Roi fit revenir à *Berlin* le Comte *Christophe de Dohna* & le Comte de *B. . . .* Le premier fit pendant quelque tems une figure assez semblable à celle d'un Premier-Ministre, sans en avoir le titre. La Charge de Grand-Maréchal fut remplie par M. de *Printz* : ce choix fut applaudi de toute la Cour. Peu de tems après, on rendit la liberté au Comte de *Witgenstein*, moyennant 80000 écus qu'il fut obligé de payer au Roi. Voilà, Madame, quelle fut la Catastrophe des deux premiers Favoris de notre Cour.

COUR DE  
PRUSSE.

J'avois quitté *Berlin* depuis quelques mois, lorsque cette grande révolution arriva. Ce fut à *Hanover* que j'en appris la première nouvelle : je me trouvai auprès de l'Electrice, lorsqu'elle reçut la Lettre par laquelle le Roi l'informoit du changement qu'il venoit de faire dans sa Cour, & du dessein où il étoit d'être lui-même son Premier-Ministre. Pour moi, je m'étois éloigné de *Berlin* dans le dessein de voyager : quelques paroles assez dures, que le Roi m'avoit dites un jour que j'avois manqué à faire mon service de Gentilhomme de la Chambre, m'avoient déterminé à prendre ce parti. L'assiduité avec laquelle je faisois ma cour au Margrave *Philippe* m'avoit

COUR DE  
PRUSSE.

voit attiré une mercuriale assez vive de la part du Roi. Voici ce qui y avoit donné occasion. J'étois auprès de Mr. le Margrave le plus souvent qu'il m'étoit possible; & en vérité, je n'y étois pas aussi souvent que je l'aurois souhaité, car je ne crois pas qu'il y eût un Prince auquel on pût faire sa cour avec autant d'agrément & de liberté. Comme le Margrave étoit presque toujours à *Schwedt*, il m'arriva un jour, que devant être de service chez le Roi, je m'avifai de rester à la Cour du Margrave, au-lieu de venir remplir ma charge: de sorte que celui qui sortoit de service fut obligé de continuer encore quelque tems. Le Roi lui en aiant demandé la raison, le Gentilhomme lui répondit que j'en étois cause, & que je n'avois pas même eu l'attention d'avertir personne de faire le service pour moi. J'arrivai deux ou trois jours après, & j'entrai en service la semaine suivante. Le Roi, qui savoit bien que je n'avois manqué mon service que par attachement pour le Margrave son Frère, me demanda aussi-tôt que je parus devant lui, si je servois son Frère ou lui, & pourquoi je ne faisois pas mieux mon devoir? Je fus si étourdi de la manière avec laquelle le Roi me dit ce peu de paroles, qu'en vérité je ne me souviens nullement de ce que je dis pour m'excuser; mais, soit que le Roi trouvât mes raisons bonnes, ou mauvaises, il ne me répondit rien. Je fus si

piqué de cette leçon que le Roi me fit en présence de quelques personnes, que pour digérer mon ressentiment, je résolus de m'éloigner pour quelque tems. Je demandai à Sa Majesté la permission de voyager: je n'eus pas de peine à l'obtenir, à condition cependant que je n'irois point en France. Le Roi étoit alors en Guerre avec cette Couronne, qui d'ailleurs ne le regardoit encore que comme Electeur.

Aussi-tôt que j'eus obtenu la permission de voyager, je me préparai à partir. Je pris congé de Leurs Majestés, ensuite j'allai encore passer quelques jours à la Cour de Mr. le Margrave *Philippe*. Madame la Margrave m'engagea de passer à *Dessau*, pour y rendre mes devoirs aux Princesses ses Sœurs. J'eus l'honneur de les trouver à *ORANIEBAUM*, Maison que feue Mad. la Princesse d'*Orange* leur Mère avoit fait bâtir: c'est un Château magnifique, digne de la Princesse qui l'a fait construire. J'y restai huit à dix jours. Je continuai ensuite ma route vers le Pays de *Hanover*, où je voulois aller voir ma Mère, avant que de m'engager dans le grand Voyage que je méditois.

D'*Oraniebaum* je passai à \* *HALL* en *HALL*. Saxe. Cette Ville appartient au Roi: elle fait partie du Duché de *Magdebourg*.

C'é-

\* Voyez Tom. I. des *Lettres*, p. 117.

HALL.

C'étoit dans cette Ville que se tenoient autrefois les Cours de Justice & la Régence du Duché; aujourd'hui tout cela est transporté dans la Ville de \* *Magdebourg*, & *Hall* n'est plus considérable que par son Université fondée en 1695, & par ses belles Salines. De *Hall* je passai à HALBERSTADT, Capitale de la Principauté de ce nom. Cette Ville avoit été pendant huit-cens ans au pouvoir de ses Evêques, lorsqu'elle fut sécularisée, & cédée par la Paix de Westphalie en 1648 à la Maison Electorale de Brandebourg. La Ville est d'un commerce peu considérable, à cause de sa Rivière qui est très petite. Cependant la Régence de la Principauté & les Corps de Justice qui s'y tiennent, la rendent assez fréquentée. Son Eglise Cathédrale mérite d'être vue: elle appartient à un Chapitre, dans lequel les Catholiques & les Protestans sont reçus; les uns & les autres peuvent publiquement professer leur Religion. Les Catholiques ont plusieurs Couvens dans la Ville, parmi lesquels celui des Recollets est le plus beau. L'Eglise de ce Couvent est assez belle. Ces Religieux prétendent avoir été fondés par les anciens Comtes de *Regenstein*, autrefois Feudataires de la Maison de Brunswick, & dont les Terres appartiennent aujourd'hui

au

\* Voyez Tom. I. des *Lettres*, pag. III.

au Roi, malgré les prétentions assez vraisemblables de Mrs. les Ducs de *Brunswick*, & sur-tout de Mr. le Duc de *Blankembourg* Père de l'Impératrice, à qui ces prétentions sont tombées en partage. Ce Prince donna en 1709 une somme d'argent aux Religieux, pour renouveler le Tombeau de leur Fondateur; ce qu'ils ont fait, & de plus ils y ont ajouté une grande Inscription Latine en lettres d'or. Le Roi honora ce Couvent de sa présence, dans un Voyage qu'il fit à *Halberstadt*: le P. Gardien prêcha devant lui, & donna la bénédiction du S. Sacrement, parce que Sa Majesté avoit souhaité de voir les cérémonies de l'Eglise Catholique.

HALBER-  
STADT.

De *Halberstadt* j'allai à *WOLFENBUTEL*. \* Cette Ville est la demeure ordinaire des Ducs de *Brunswick*. Elle n'est bâtie que de bois, & n'a aucun bâtiment digne de remarque, que le Palais qui est assez beau, & la Bibliothèque qui mérite autant l'attention des Savans & des Curieux par la beauté de la Salle & par l'arrangement des Livres, que par le nombre des Volumes & des Manuscrits. Aussitôt que je fus arrivé, j'envoyai savoir si je pourrois avoir l'honneur de saluer Mr. le Duc. Ce Prince étoit alors à *Saltzdahl*, à une lieue de *Wolfenbutel*. Depuis cette

WOL-  
FENBU-  
TEL.

\* Voyez Tome I. des *Lettres*, p. 104.

WOL-  
FENBU-  
TEL.

Ville jusques au Château, le chemin est bordé d'une très belle Allée. S. A. m'ayant permis de lui aller rendre mes respects, je me rendis auprès d'elle & j'en fus reçu avec une bonté toute particulière. Ce Prince, qui avoit alors quatre-vingts ans, conservoit encore toute la présence d'esprit & tout le feu d'un homme de trente ans. Je crois qu'il est inutile de vous faire observer, que c'est du feu Duc *Antoine-Ulric* dont j'ai l'honneur de vous parler. Ce Duc joignoit à un esprit supérieur, des connoissances que les Princes abandonnent volontiers aux personnes d'une condition médiocre. Si vous avez lu le Roman d'*Octavie*, & les Traductions qu'il a faites de plusieurs Tragédies de *Corneille* & de *Racine*, vous conviendrez aisément que jamais personne n'a écrit dans notre Langue avec plus de politesse. Ce Prince possédoit encore parfaitement l'Histoire Romaine, dont il avoit fait une étude particulière. Il avoit outre cela un goût admirable pour toutes les belles choses, & particulièrement pour tout ce qui regardoit les Beaux-Arts. On peut juger de la connoissance qu'il avoit de l'Architecture, par son Château de *Saltzdahl*. Ce bâtiment égale tout ce que les Souverains ont jamais fait de plus magnifique. On voit dans le Château, outre des meubles d'une richesse immense, des Tableaux qui, quoiqu'en très grande quan-



quantité, sont cependant toutes pièces choisies. Ils sont exposés dans une grande Gallerie, qui est une des plus belles pièces de toute l'Allemagne. Le Duc me fit l'honneur de m'y conduire, après m'avoir fait dîner avec lui.

WOL-  
FENBU-  
TEL.

La Maison Ducale de *Brunswick* consistoit pour-lors dans la personne du Duc *Antonie-Ulric*, qui avoit deux Fils. Le Duc aujourd'hui régnant étoit l'ainé. Quoique ce Prince ait été marié trois fois, il n'a cependant point eu d'Enfans, de sorte que de toute la Maison il n'y a que Mr. le Duc de *Blankenbourg* qui en ait; il a épousé une Princesse d'*Oetingen*, dont il a eu trois Filles. L'ainée porte la Couronne Impériale; la seconde a été mariée au Prince Czarien; & la troisième a épousé le Prince de *Brunswick-Bevern*, héritier présomptif des Etats de Wolfenbutel.

La Maison Ducale de *Brunswick* est toute Luthérienne. Cependant le feu Duc *Antoine* mourut Catholique; il s'étoit converti peu de tems avant que de mourir. Les ennemis de sa gloire ont voulu dire qu'il n'étoit rentré dans le sein de l'Eglise que par des vues d'ambition, & que l'objet de sa conversion n'avoit été que l'Evêché d'*Hildesheim* ou l'Electorat de *Cologne*, l'un & l'autre vacant alors par le Ban de l'Electeur de *Cologne*. Il est aisé de s'appercevoir que ce reproche n'est qu'une pure calomnie, si on fait réflexion, que le

WOL-  
FENBU-  
TEL.

Duc de *Brunswick* tenoit par lui-même un rang assez considérable dans l'Empire pour n'être point flatté de la Dignité Episcopale ou Electorale, sur-tout à l'âge de quatre-vingts ans, & ne pouvant point d'ailleurs espérer de faire passer ces deux Dignités à sa Postérité. Il est très certain que la conversion de ce Prince a été le fruit d'un long examen, qu'il avoit fait de la Religion. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il méditoit ce changement. Lorsqu'il consentit que sa Petite-fille épousât l'Empereur, on exigea de la Princesse qu'elle fit abjuration de la Religion dans laquelle elle avoit été élevée. Il y eut alors une Assemblée des plus habiles Théologiens de l'Allemagne, qui convinrent, de même que les Ministres François avoient fait lorsque *Henri IV* les avoit consultés sur sa conversion, que l'on pouvoit se sauver dans la Religion Catholique. Cet aveu des Ministres rassura un peu la Princesse timide, qui dans une âge peu avancé, & avec une grande tendresse de conscience, ne croyoit pas pouvoir faire une pareille démarche sans danger. Le Duc, pour achever de la déterminer, lui promit de se faire Catholique. *Imhoff*, qui étoit son Ministre, promit aussi de suivre son exemple. Ce Ministre étoit un homme d'esprit, & sa grande probité lui avoit acquis la confiance de son Maître; & comme leur principale

occu-

Occupation depuis quelque tems étoit de parler Religion, tout bien examiné, *Imhoff* ne put disconvenir que la Catholique ne fût la seule véritable. Ce Ministre fit abjuration quelque tems après la Princesse. Le Duc demeura encore du tems sans faire cette démarche; & très Catholique dans le cœur, il vouloit doucement préparer ses Sujets à ce changement. Il ne différa plus, lorsqu'il reçut des nouvelles de sa Petite-fille. Cette Princesse étant arrivée à *Barcelone*, & aiant appris que le Duc son Père n'avoit point encore exécuté la promesse qu'il lui avoit faite de changer de Religion, elle lui écrivit une grande Lettre, dans laquelle elle lui faisoit part de ses inquiétudes au sujet de la Religion, & de l'appréhension qu'elle avoit que celle qu'il lui avoit conseillé d'embrasser ne fût pas la véritable, puisqu'il différoit si longtems à se rendre. Le Duc se déclara alors, & fit voir à sa Petite-fille qu'en lui faisant avoir une des premières Couronnes de ce Monde, il avoit voulu en même tems travailler à lui en assurer une autre plus avantageuse & de plus longue durée.

Le Duc, après avoir embrassé la Religion Catholique, fit bâtir une Eglise à **BRUNSWICK** \*. Cette ville est éloignée de *Wolfenbutel* de deux petites

BRUNSWICK.

K 4

lieues.

\* Voyez la description de cette Ville, Tome I, des Lettres, pag. 96.

BRUNSWICK.

lieues. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre est fort droit, & bordé d'arbres. Je m'y rendis, après avoir bien examiné toutes les beautés de *Saltzdahl*. Je trouvai cette Ville fort inférieure à l'idée que je m'en étois faite: elle est cependant la Capitale du Duché de Brunswick. On prétend qu'elle a été bâtie en 868 par *Brunon*, Fils d'*Alphonse* Duc de Saxe, qui lui a donné son nom. Depuis, l'Empereur *Henri l'Oiseleur* l'a beaucoup augmentée. Elle avoit rang autrefois parmi les principales Villes Anféatiques, & elle se gouvernoit en République, prétendant avoir acheté la Liberté, de ses Ducs: ceux-ci s'y sont toujours opposés les armes à la main, & ce n'est point sans une grande peine, qu'ils sont venus à bout de la soumettre. *Henri* Duc de Brunswick, surnommé *le Jeune*, l'assiégea trois fois, mais toujours inutilement. Enfin en 1617 la Ville fut contrainte de rendre hommage au Duc *Frédéric Ulric*, qui régnoit alors; elle conserva cependant des Privilèges, qui lui donnoient encore un air de Liberté, lorsque *Rodolphe-Auguste* Duc de Brunswick-Wolfenbutel s'en rendit le maître absolu en 1671. Le Duc *Antoine-Ulric* avoit eu dessein de faire fortifier cette Place, & le Duc son Fils avoit paru d'abord vouloir continuer ce projet: mais dans la suite il a mieux aimé faire construire des édifices magnifiques,

ques, parmi lesquels il y a un Palais d'une grandeur extraordinaire: dix Souverains y logeroient sans s'incommoder les uns les autres. Le Prince l'avoit fait bâtir pour la Duchesse sa Femme, en cas qu'il vînt à mourir le premier. On n'avoit rien épargné, pour rendre ce Palais un des plus riches & des plus magnifiques que l'on eût jamais vu; & cela, dans la vue d'adoucir en quelque façon les chagrins du veuvage de la Duchesse par l'agrément d'une si belle demeure. Il est vrai que ce veuvage devoit être d'autant plus triste pour la Princesse, qu'en perdant son Epoux elle perdoit aussi la Souveraineté; car ils n'avoient point d'Enfans, & l'âge avancé du Duc ne paroïsoit pas devoir leur en promettre.

Ce Palais est le seul, qui mérite d'être remarqué dans Brunswick: celui de Mr. le Duc de *Blankembourg* est à la vérité assez grand, & a d'assez beaux appartemens; mais il est ancien, & n'a rien que de très ordinaire. Il tient à l'Eglise de *S. Alaise*, qui est la principale Eglise & le lieu de la sepulture de plusieurs Ducs. On voit sur la Place qui est vis-à-vis l'Eglise, un Lion de bronze sur un piédestal fort élevé: ce Lion représente celui que le Duc *Henri* surnommé *le Lion* avoit, dit-on, apprivoisé, au point que ce terrible animal le suivoit par-tout. Le Duc étant mort, & aiant été enterré dans

BRUNSWICK.

l'Eglise de *S. Alaise*, le Lion alla vers la porte de l'Eglise, & la trouvant fermée, il fit tous ses efforts pour l'enfoncer: quelque chose que l'on fit, il fut impossible de le faire retirer; & enfin il mourut à cette même place, de regret d'avoir perdu son Maître. Voilà, Madame, ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans Brunswick.

ZELL.

Je passai ensuite à ZELL\*, & de là à *Hanover*. La première de ces Villes est petite, & n'a rien de remarquable. Elle étoit autrefois la demeure ordinaire des Ducs de Zell, qui y avoient un Château assez logeable; mais depuis que ce Pays à passé par héritage à la Maison d'*Hanover*, il n'y a plus que les Corps de Justice & la Régence. † HANOVER est la Capitale de l'Electorat, & la demeure des Electeurs. Cette Cour a toujours été une des plus polies de l'Allemagne, sur-tout pendant la vie de feu Madame l'Electrice Mère. Cette auguste Princesse étoit sortie du plus illustre sang de l'Europe; elle étoit Fille de l'infortuné *Frédéric* Electeur Palatin, & de la Princesse d'Angleterre Fille de *Jacques*

HANOVER.

\* Voyez la description & l'état de cette Ville, Tome I. des *Lettres*, pag. 86. Vous y trouverez une remarque agréable, sur les François qui avoient rempli cette Ville, du tems de la dernière Duchesse qui étoit Française, de la Maison d'*Olbreuse*.

† Voyez Tome I. des *Lettres*, pag. 87. & suiv.

ques I. par qui le droit de succession à la Couronne d'Angleterre est venu à la Maison d'*Hanover*. Cette Princesse a-voit bien quatre-vingts-ans lors de mon Voyage à Hanover, & cependant elle ne ressentoit aucune de ces infirmités qui semblent inséparables de ce grand âge; elle avoit conservé une vivacité d'esprit & une mémoire, qui tenoit véritablement du prodige: elle parloit François, Anglois & Italien, comme sa Langue naturelle: elle avoit outre cela une justesse d'esprit admirable, qu'elle avoit eu soin de cultiver par beaucoup de lecture.

Cette Princesse avoit eu plusieurs Enfants, dont il ne lui restoit que trois Princes; l'aîné qui étoit alors Electeur, & qui depuis a été Roi de la Grande-Bretagne; le second s'appelloit le Duc *Maximilien*; & le troisième, le Duc *Ernest-Auguste*, depuis Evêque d'*Osnabrug* & Duc d'*Torck*.

Des trois Fils de Madame l'Electrice, il n'y a que l'Electeur qui ait eu des Enfants, qui sont, le Prince Electoral aujourd'hui Roi d'Angleterre; & Madame la Princesse Royale, depuis notre Reine.

La Famille de Mr. le Prince Electoral étoit plus nombreuse: il avoit un Fils & plusieurs Filles, de la Princesse de *Brandebourg-Anspach*. J'eus l'honneur de saluer les Princes & Princesses le lendemain de mon arrivée; ils me reçurent avec bonté, sur-tout Mad. l'Electrice

Mère,

HANO-  
VER.

Mère, qui, pendant le séjour que je fis à la Cour, parut m'honorer d'une protection particulière.

Je passai dans cette Cour tout le tems du Carnaval. L'ouverture s'en fit le second jour de Janvier, par une Comédie Française, au sortir de laquelle il y eut Jeu & Appartement chez Madame l'Electrice jusques à dix heures du soir. Le lendemain, il y eut *Redoute*, à l'imitation de celle de *Venise*; c'est-à-dire, un Bal public où tout le monde pouvoit entrer, pourvu que l'on fût masqué & sans armes. Ce Bal se tenoit à la Maison de Ville, & il y en eut de deux jours l'un pendant tout le Carnaval. On jouoit à l'Hombre & au Piquet dans la Salle même de la Redoute, & dans une autre on jouoit à la Bassette; il y en avoit une troisième dans laquelle un Traiteur donnoit à manger; & enfin cette troisième Salle tenoit à une quatrième, où l'on donnoit du Caffé, du Chocolat, des Liqueurs &c.

Je pris beaucoup de part à tous les divertissemens du Carnaval: j'étois alors dans un âge, où les plaisirs sont toujours la principale occupation, sur-tout lorsque l'on a assez d'argent, pour être à l'abri des inquiétudes que cause nécessairement la privation de ce précieux métal. J'en avois fait une provision fort honnête, avec laquelle je faisois une figure assez



sez brillante; mais bien tôt je fus obligé de diminuer mon train, & cela pour avoir voulu faire une malheureuse expérience, dont je fus la dupe. Je voulus tenter fortune du côté du Jeu: je jouai d'abord avec assez de bonheur; mais ensuite la chance tourna, & je me trouvai bientôt fort embarrassé de ma personne, ne pouvant ni continuer mon Voyage, ni retourner sur mes pas, & encore moins demeurer à *Hanover*, où j'avois toujours fait une certaine figure. Je fis alors, ce que les Jeunes-gens ont coutume de faire en pareille situation; c'est-à-dire, plusieurs marchés, toujours à mon desavantage. Enfin je me vis obligé d'exposer ma situation à ma Mère, sous la Tutèle de laquelle j'étois encore. J'eus bien de la peine à en tirer l'argent qu'il me faloit; mais je lui écrivis des Lettres si touchantes, qu'elle sentit enfin qu'elle étoit Mère, & après m'avoir fait attendre un peu de tems, elle eut la bonté de me faire donner les sommes qui m'étoient nécessaires.

Ce petit dérangement arriva très mal à propos. Madame l'Electrice avoit eu la bonté de demander à feu *Madame de France* un Passeport, afin qu'il me fût permis d'aller à *Paris*; & comme il n'étoit accordé que pour deux mois, il me fut impossible d'en profiter, aiant été obligé d'employer presque tout ce tems-

là,

HANO-  
VER.

là, à imaginer des expédiens pour rétablir mes finances.

L'argent que ma Mère avoit eu la bonté de m'envoyer, me remit en état de continuer à voyager. La nouvelle de la mort de l'Empereur *Joseph*, qui arriva dans ce même tems, me fit prendre la résolution d'assister à l'Élection d'un nouvel Empereur. Ce grand Prince étoit mort à *Vienne* le 17 Mai, âgé de 32 ans & neuf mois: il laissoit le Trône Impérial vacant; mais ses autres Couronnes passèrent par droit d'héritage sur la tête de son Frère. Dès que l'Empereur fut mort, l'Impératrice Mère prit les rênes du Gouvernement dans les Royaumes & Pays héréditaires, en l'absence du Roi son Fils, à qui elle dépêcha un Courier pour lui porter cette nouvelle: elle en envoya pareillement à chacun des Electeurs. Les Electeurs de *Saxe* & *Palatin*, en qualité de Vicaires de l'Empire, prirent soin du Gouvernement pendant l'Interrègne; & l'Electeur de *Maïence*, comme Grand-Chancelier de l'Empire, écrivit les Lettres circulaires, (que l'on appelle *Lettres d'Intimation*,) pour inviter les Electeurs à assister à l'Assemblée qui devoit se tenir à *Francofort* pour l'Élection prochaine.

Comme cette Assemblée n'étoit indiquée que pour le mois d'Août, je profitai du tems qui me restoit, pour faire un

Voya-

Voyage en Hollande. MINDEN fut la première Ville par où je passai en sortant d'*Hanover*. Elle est située sur le *Weser*, ceinte de murailles, & couverte de quelques Demi-lunes, qui n'empêchent pas qu'on ne voye tout ce qui se passe dans la Place en montant sur une Montagne qui commande toute la Ville, & d'où il est très facile de la battre en ruine. Elle étoit anciennement Ville Anseatique, faisant partie de la Westphalie: elle avoit toujours eu titre d'Evêché, jusqu'au tems de la Paix de *Munster*, qu'elle a été sécularisée & donnée à la Maison de *Brandebourg*, qui y a établi une Régence. On y a toujours conservé deux Chapitres, l'un de Chanoines, & l'autre de Chanoinesses: les Dames sont obligées de faire preuve de Noblesse pour y être reçues. Le fameux Comte de *Tilly*, Général des Troupes Impériales, poursuivant *Maurice* Landgrave de *Hesse-Cassel*, attaqua cette Place & la prit en 1626. Ce Général, irrité de ce que cette Ville extrêmement affoiblie refusoit de se rendre aux conditions assez avantageuses qu'il lui avoit fait proposer, fit monter ses Troupes à l'assaut, & s'étant par ce moyen rendu maître de la Place, il fit passer au fil de l'épée près de trois mille hommes, tant Soldats qu'Habitans.

En continuant ma route, je passai par

HERVOR-  
DEN.

HERVORDEN. C'est une Ville assez mal bâtie, qui fait partie du Comté de *Ravensberg*. Elle est Impériale, & cependant le Roi y entretient garnison. Il y a un Chapitre de Dames, dont l'Abbesse est Princesse-née de l'Empire. C'est ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Ville, qui en elle-même est peu considérable ; aussi-bien que les Villes de *LIPSTADT* & de *HAM*. Elles appartiennent toutes deux au Roi : la première est fortifiée, & la Justice y est administrée au nom du Roi & du Comte de la *Lippe*, qui tire la moitié du revenu. Tout ce qui regarde les fortifications, ou la Garnison, est au Roi. Mr. le Baron de *Heiden*, Général de la Cavalier, en étoit Gouverneur lorsque j'y passai.

LIP-  
STADT.  
HAM.

WESEL.

Après ces deux Places, on ne rencontre aucune Ville considérable jusques à *WESEL*, Ville située sur le *Rhin*, & qui fait partie du Duché de *Clèves*. Elle est aujourd'hui une des plus fortes Places qu'il y ait en Europe ; car dans le tems que j'y passai, le Roi, qui faisoit alors travailler aux fortifications, avoit recommandé que l'on n'épargnât rien pour conduire l'ouvrage à la dernière perfection. S. M. avoit donné la direction des ouvrages à Mr. *Bot*, François de Nation, & Commandant de la Place. C'est un des plus habiles Ingénieurs que nous ayons au-

aujourd'hui. Après m'être reposé quelques jours à *Wesel*, je descendis le *Rhin* jusques à *Nimègue*. On voit sur la route  
**EMMERICK & SCHENK.** *Emmerick* est une Ville Anféatique sur le *Rhin*, qui fut prise par les François en 1652, & deux ans après, rendue à l'Electeur de Brandebourg. *Schenk* est la première Place de Hollande : elle est située à la pointe où le *Rhin* se divise en deux bras, dont l'un s'appelle *Vabal* & l'autre retient le nom de *Rhin*. Cette Place a été construite en 1586 par *Martin Schenk*, Gueldrois, dont elle a pris le nom.

EMMÉ-  
 RICK.  
 SCHENK.

**NIMÈGUE** \* est batië sur un cõteau qui s'élève peu à peu jusques au centre de la Place : elle fait partie de la Province de Gueldre. Cette Ville est célèbre pour avoir été prise & reprise pendant la Guerre que les Hollandois ont eue avec l'Espagne pour conserver leur Liberté. Cette Couronne a été enfin obligée de la ceder aux premiers, sur qui *Louis XIV* la prit durant la Campagne de 1672 : mais peu de tems après, elle revint aux Hollandois. C'est dans cette Place que fut conclue la Paix entre la France & les Alliés, en 1678. Au commencement de la Guerre faite pour la Succession d'Espagne, le Duc de *Bourgogne* tenta de s'en rendre maitre; mais

NIMÉ-  
 GUE.

ce

\* Voyez le Tom. III. des *Lettres*, p. 212.

ce Prince n'eut pas le bonheur de réussir. Les Hollandois l'ont très bien fortifiée & elle leur sert de Boulevard du côté du Duché de Clèves. Pour aller par terre de *Nimègue* à U T R E C H T, je passai le *Vahal* sur un beau Pont-volant. Je ne vous parlerai point de cette Ville pour le présent, car je ne m'y arrêtai point; je passai assez promptement à L E Y D E N, Ville de la Province de Hollande, célèbre par son Université fondée en 1575.

\* Cette Ville est sans contredit une des plus belles des Provinces-Unies. Elle est située sur l'ancien lit du *Rhin*. Les rues, qui sont larges & fort longues, sont extrêmement propres: elles sont presque toutes divisées par des Canaux, ce qui est d'une grande commodité pour le Commerce, qui consiste principalement en Draps. La Ville de *Leyden* en fabrique plus qu'aucune autre Ville de Hollande. Il y a aussi dans cette Ville une Bibliothèque, qui est très bien composée: elle renferme nombre de Volumes très curieux, & quantité de Manuscrits très rares & très anciens. Il y a aussi un Jardin de Médecine qui mérite d'être vu, & sur-tout une Salle d'Anatomie, dans laquelle on voit des raretés de toutes espèces. La Ville de *Leyden* soutint un Siège en 1574 contre les Espagnols, lorsque  
les

\* Voyez le Tom. III. des *Lettres*, p. 255.

les Hollandois secouèrent le joug de leurs Maitres : la Ville se trouva pour-lors réduite à la dernière extrémité, le Siège aiant duré depuis Pâques, jusques au 3 Octobre que les Espagnols furent obligés de se retirer. Quoique cette Ville soit très belle, je crois pourtant que ce doit être une des plus tristes demeures de toute la Hollande : il règne par-tout un certain air de maladie, qui inspire de la mélancolie. Ce n'est pas que les Bourgeois ne soient aussi sains qu'ailleurs : mais l'habitude qu'ils ont d'être toujours en robe de chambre & de marcher ainsi dans les rues, fait qu'on les prend plutôt pour des convalescens, que pour des personnes qui se portent bien.

Après avoir séjourné à *Leyden* quelques jours, je passai à \* LA HAIE. Je crois LA HAIE. qu'on peut fort bien l'appeller le premier Village de l'Europe, car on ne voit ni murailles ni remparts : à cela près, c'est un des plus agréables endroits de toute la Hollande. Son séjour est si délicieux, que les Etats-Généraux l'ont choisi préféablement à tout autre pour y tenir leur Conseil. C'est aussi à *La Haie* que demeurant les Ministres des Cours étrangères. Il n'est point d'endroit dans toute la Hollande, qui fournisse d'aussi belles prome-  
na-

\* Voyez la description de ce beau séjour, Tome III. des *Lettres*, p. 258.

LA HAIE.

nades. Le peuple y est poli, & beaucoup plus sociable que par-tout ailleurs. La plupart des gens de qualité s'assemblent tous les soirs alternativement les uns chez les autres; ces Assemblées seroient beaucoup plus belles qu'elles ne sont ordinairement, si elles étoient moins mêlées; mais la liberté du Pays & la richesse des habitans met assez souvent le Bourgeois au niveau, & quelquefois même au-dessus de l'Homme de qualité.

Les maisons de *La Haie* sont assez belles: elles sont toutes cependant sans architecture, sans ornement, & presque sans régularité, excepté le Palais de la *Vieille Cour*, celui du Prince *Maurice*, & la maison de Mr. d'*Obdam*. Il n'y a point de maison qui ait l'air d'Hôtel: les dedans sont pour l'ordinaire très communs, & assez peu commodes: on ne fait ce que c'est qu'Antichambres, les Domestiques passent leur tems dans les cuisines, ou dans un vestibule. Pour ce qui s'appelle Suisse ou Portier, on n'en voit nulle part, excepté chez les Ambassadeurs. Il y a beaucoup de Juifs à *La Haie*, qui y font belle figure. Ce sont les Juifs Portugais qui y font la plus grande dépense: ces Mrs. ont des Equipages d'Ambassadeurs, des Maisons & des Jardins magnifiques; ils donnent assez souvent à manger, & cela avec toute la délicatesse & la magnificence possible. Ils sont re-

cus



cus par-tout, & ne diffèrent des Chrétiens du Pays qu'en ce qu'ils ont beaucoup plus de richesses, & qu'ils font une dépense bien plus grande. J'en ai connu un parmi eux, nommé *Duliz*, qui étoit très estimé: il étoit bon & généreux, extrêmement charitable, assistant indifféremment ceux qui étoient dans la misère, sans trop s'embarasser si c'étoit le Juif ou le Chrétien qui avoit part à ses largesses. Je sai même qu'il a donné pour l'entretien d'une Eglise, comme si c'eût été pour sa Synagogue.

Après avoir demeuré environ un mois à *La Haie*, j'en partis pour aller voir les principales Villes de Hollande. Les deux premières que l'on rencontre sont *Delft* & *Rotterdam*. \* DELFT est éloigné DELFT. de *La Haie* d'une lieue. On dit que cette Ville fut bâtie par *Godefroi le Bossu* qui avoit conquis le Pays, & qu'*Albert de Bavière* s'en étant rendu maître en renversa les murailles & le Château. Elle fut entièrement brulée par accident en 1536, & rebâtie ensuite. Un pareil accident lui arriva encore en 1654: le feu prit dans le Magasin à poudre, & la Ville, sans être entièrement brulée, fut cependant fort endommagée. Elle fut encore entièrement rebâtie dans le goût général de toutes les Villes de Hollande, c'est-

\* Voyez Tom. III. des *Lettres*, p. 294.

DELFT.

c'est-à-dire, que l'on y pratiqua des Canaux. Il y a à *Delft* deux belles Eglises. Dans la première on voit le Tombeau du Prince *Guillaume d'Orange*, qui fut assassiné dans cette Ville en 1584, par *Balthazar Gérard*, Francomtois. Dans la seconde Eglise on voit le Tombeau du fameux Amiral Hollandois *Martin Tromp*. Le Tombeau est de marbre; on y lit une très belle Inscription. Il y a aussi des bas-reliefs d'une grande beauté, qui représentent les actions principales de ce Grand-homme. C'est dans cette Ville que demeurèrent les Plénipotentiaires de France, pendant le Congrès de *Ryswyck*. Tous les Ambassadeurs y sont reçus de la part de l'Etat, & c'est de là qu'ils commencent leur marche pour leur Entrée publique à *La Haie*. Le chemin qui y conduit est bordé d'Ormes, & entièrement pavé de brique. Il n'y a pas un endroit dans toute la Hollande, où il arrive & d'où il parte tant de Barques. Toutes les demi-heures il en part pour *La Haie*, & toutes les heures pour *Rotterdam*. Ces barques sont la voiture favorite du Pays: aussi est-ce la plus commode, tant à cause de la régularité du départ & de l'arrivée, que parce que le prix du voyage est fixé. J'oubliois de vous dire, que c'est à *Delft* que l'on fabrique la belle Fayance.

De

De *Delft* j'allai coucher à ROTTER-<sup>ROTTER-</sup>  
 DAM. \* Cette Ville est située sur la <sup>DAM.</sup>  
*Meuse*. C'est, après *Amsterdam*, celle où  
 le Commerce est le plus fort, malgré la  
 difficulté de l'entrée de la *Meuse*, à l'em-  
 bouchure de laquelle les Vaisseaux sont  
 obligés d'attendre la Marée & un Pilote  
 qui connoisse la côte. On prétend que  
*Rotterdam* tire son origine de *Ruther*,  
 Roi des Francs. Cette Ville est grande  
 & bien bâtie ; elle est coupée de plu-  
 sieurs Canaux, ce qui lui procure une  
 communication commode avec toutes les  
 Villes de Hollande. Le seul monument  
 qu'il y ait à *Rotterdam*, est une Statue de  
 bronze que l'on voit dans la grande Place :  
 cette Statue représente le fameux *Erasme*,  
 à qui cette Ville a donné le jour.

De *Rotterdam*, je passai à DORT ou <sup>DORT.</sup>  
 DORDRECHT. Cette Ville est fort  
 ancienne ; elle est la première en rang  
 dans les Etats de Hollande. Elle est située  
 dans une Ile, entre les Rivières de *Meu-*  
*se*, de *Merwe*, du *Rhin* & de *Ling*. El-  
 le fut détachée de la terre-ferme en 1421,  
 par un débordement d'eau qui submergea  
 presque tout son territoire ; il y périt en-  
 viron cent-mille personnes. Toutes ces  
 Rivières forment une espèce de Mer, en  
 sorte que de loin la situation de la Ville  
 a assez de ressemblance avec celle de *Ve-*  
*nise*.

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 295.

nise. Cette Ville étoit anciennement la demeure des Comtes de Hollande, & elle avoit une Eglise Collégiale, fondée en 1363 par *Albert de Bavière* Comte de Hollande. Les Réformés y assemblèrent en 1618 ce fameux Synode National, qui ne se sépara que l'année suivante, & qui établit la Religion, telle qu'elle est dans les Provinces Unies.

Après m'être arrêté à *Dort* autant de tems qu'il en faloit pour voir la Ville & ses environs, je retournai à *Rotterdam*, d'où je partis le lendemain dans une barque, pour \* AMSTERDAM. Cette Ville est la plus fameuse de toute la Hollande. Sa grandeur, son immense Commerce, & ses richesses, font l'admiration de tous les Etrangers. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la grandeur de cette Ville s'est établie d'elle-même, elle n'est redevable de ses grandes richesses qu'à son Commerce.

On prétend que cette Ville n'est connue que depuis 1204 : elle n'étoit, dit-on, alors qu'un petit Château nommé *Amstel*, du nom de la Rivière sur laquelle il étoit bâti. *Gysbrecht van Amstel*, qui en étoit Seigneur, y attira des habitans, la plupart Pêcheurs, qui n'avoient d'abord que de méchantes Cabanes : ces pauvres gens, par le moyen de leur Pêche,

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 220.

che, entretenoient une espèce de petit Commerce avec leurs voisins. Enfin à force de travailler, ils se virent insensiblement un peu plus à l'aise qu'ils n'étoient au commencement : alors *Amstel* devint un Village, & quelques années après un Bourg assez considérable, qui demeura toujours soumis à ses Seigneurs ; jusques à ce qu'un second *Gysbrecht* se trouvant enveloppé dans l'assassinat de *Elorent V*, Comte de Hollande, se vit obligé de s'éloigner pour quelque tems. Cet éloignement fut defavantageux à *Amstel* ; mais enfin *Gysbrecht* y étant revenu, commença à faire bâtir des Ponts & des Tours ; on bâtit aussi, dans le même tems, plusieurs maisons dans la campagne prochaine, & alors on commença à appeler ce Bourg *Amsteldam*, du nom d'*Amstel* qu'il avoit déjà, & de *Dam*, qui signifie Digue. Cette petite Ville fut unie ensuite au Comté de Hollande. *Guillaume IV*, Souverain du Pays, lui donna en 1342 plusieurs Privilèges, qu'*Albert de Bavière* confirma dans la suite, en donnant aussi aux habitans le pouvoir d'agrandir la Ville. Elle devint bientôt considérable par sa situation, & par le soin que les citoyens apportoient à faire fleurir le Commerce. Cependant elle demeura sans murailles jusques en 1482. Dans le seizième Siècle, cette Ville augmenta considérablement sa puissance ; &

AMSTER-  
DAM.

dans les troubles qui s'élevèrent au sujet de la Religion, elle eut grand soin de conserver la Religion Catholique & la fidélité qu'elle devoit à ses Princes. Elle chassa plusieurs fois de son enceinte les Ministres de la Religion Réformée, & tous ceux qui en avoient embrassé la Foi. Mais enfin voyant son Commerce s'affoiblir, & que le secours que le Duc d'*Albe* Gouverneur des Pays-Bas leur amenoit avoit été dissipé, elle fut obligée de se rendre au *Prince d'Orange* en 1587, à condition cependant, que les Catholiques ne seroient point chagrinés. On le promit, à la vérité; mais les promesses furent mal exécutées: car peu de tems après on chassa les Ecclésiastiques & les Religieux, & on démolit les Autels: ce fut ainsi qu'on fit cesser entièrement tout Exercice public de la Religion Catholique. La Guerre que les habitans d'*Amsterdam* avoient eue à soutenir, & la persécution des Catholiques, avoient causé un grand dérangement dans le Commerce; mais le feu des Guerres civiles s'étant allumé dans les Provinces voisines, plusieurs Marchands vinrent se réfugier à *Amsterdam*: il en vint un grand nombre de *Bruxelles* & d'*Anvers*. Ces nouveaux citoyens contribuèrent beaucoup à faire refleurir le Commerce, par lequel ils ont rendu cette Ville une des plus belles & des plus riches du Monde.

On

On l'appelle communément, le *Magasin* AMSTER-  
*de l'Univers.* DAM.

A bien considérer la situation d'*Amsterdam*, on peut dire que c'est une des Merveilles du Monde. Cette Ville est bâtie sur un terrain si bas, qu'il y auroit continuellement à craindre pour elle, si les habitans n'avoient soin d'opposer des Dignes à la hauteur des flots qui paroissent toujours prêts à la submerger. La Rivière d'*Amstel*, dont à peine on apperçoit le cours, tant elle est tranquille, traverse toute la Ville & forme le grand Canal, sur lequel il y a deux Ponts. Celui qui est à l'embouchure de la Mer, nommé le *Pont-neuf*, est des plus beaux, tant à cause des Ecluses qui y sont, que du magnifique spectacle que forme à chaque instant le Port, toujours rempli de Vaisseaux partans ou arrivans de toutes les parties du Monde. Outre le grand Canal, il y en a d'autres qui méritent d'être remarqués ; tels sont le Canal de l'*Empereur*, celui des *Seigneurs*, celui du *Cingle* & celui du *Prince*. Tous ces Canaux sont larges & profonds ; ils sont bordés de grands quais, de même que le grand Canal. Les bords sont revêtus de pierre de taille, ou de brique, & embellis de Tilleuls & d'Ormes. On a bâti de fort belles maisons sur la plupart de ces quais : les plus belles sont sur le quai du Canal des Seigneurs. Tous les jours on  
en

AMSTER-  
DAM.

en bâtit de nouvelles, qui ne laissent pas d'être assez belles, quoiqu'elles soient petites, & d'ailleurs sans Architecture. Elles ont un air de propreté qu'on ne trouve point ailleurs; presque toutes les maisons ont de très beaux perrons de marbre noir, toujours fort luisant, & des croisées magnifiques, dont les vitres sont très belles; souvent même on se sert de glaces au-lieu de verre.

Les rues d'*Amsterdam* sont presque toutes assez étroites; mais cependant fort belles & très propres: on a grand soin de les laver certains jours de la semaine. Je vous dirai à propos de cela, qu'il n'y a point d'endroit où on aime tant à laver qu'à *Amsterdam*; chaque semaine on ne manque point de laver le dedans des maisons, & tous les ustenciles de ménager, de sorte que c'est un *Lavage* qui ne finit jamais. Il est vrai que sans ce soin, tout se moisiroit & se perdrait. C'est ce qu'ont assez souvent éprouvé les Etrangers, qui voulant se soustraire à cette espèce de servitude, qu'ils regardoient simplement comme une mode du Pays, se sont vus bien-tôt obligés de s'y assujettir. Je crois que sans cette nécessité de toujours laver, les Hollandois ne s'amuseroient pas à y perdre leur tems; car d'ailleurs, je ne les ai point vu se piquer de propreté. Ces Messieurs gardent fort bien une chemise quinze jours, sous une



camifole de laine grasse fort dégoûtante. AMSTERDAM.  
 Leur façon de manger n'est guères plus DAM.  
 propre. La plupart ne connoissent d'autres fourchettes que leurs doigts, avec lesquels ils pêchent de la salade nageant dans le vinaigre; c'est ordinairement le mets favori. \*

De tous les bâtimens publics que l'on voit à *Amsterdam*, la Maison de Ville est assurément le plus magnifique. Ce grand édifice est construit de pierres de taille fort bien mises en œuvre. Il forme un quarré long. Bien des gens regardent comme un défaut d'Architecture les sept Portiques qui sont à la face principale, & que l'Architecte a réduit au nombre de sept, pour désigner les sept Provinces-Unies. Ces Portiques sont si étroits, que trois personnes peuvent à peine y passer de front: ce qui est véritablement contre les règles de l'Architecture, mais qui n'est cependant point un défaut dans un bâtiment comme un Hôtel de Ville, très souvent exposé aux fougues & aux révoltes d'un Peuple aussi turbulent que celui d'*Amsterdam*. Ces sept Portiques aboutissent à deux Portes qui se trouvent

\* [Ceux qui connoissent la Hollande, savent combien il y a à rabattre du portrait que fait ici l'Auteur: à peine convient-il aux gens de la lie du peuple. Il est étonnant, que pour donner une idée des manières du Pays, il ait été choisir ses Originaux parmi des gens de cet ordre.]

AMSTER-  
DAM.

vent au pied du grand Escalier. Je n'entreprends point, Madame, de vous détailler toutes les beautés de cet édifice; je suis trop peu instruit des règles, & même des termes d'Architecture, pour oser entrer dans aucune description de cette nature: je m'attacherai seulement à ce qui frappe le plus.

Le fronton de la face principale m'a paru d'un très bon goût; il est orné d'un relief de marbre blanc, où l'on voit une Femme qui soutient les Armes de la Ville. On y voit aussi un Neptune, quelques figures de Héros, des Lions, des Licornes; & le tout d'un travail admirable. Ce fronton est comblé par trois belles Statues de bronze qui représentent la Justice, la Force & l'Abondance. Une Tour en forme de Dôme comble tout cet édifice. Il y a une fort belle Horloge, avec un Carillon qui peut plaire à ceux qui aiment cette sorte de Musique.

Les dedans de l'Hôtel n'ont rien que de très magnifique. La Chambre, dans laquelle on prononce l'Arrêt des Criminels, est entièrement revêtue de marbre, avec des bas-reliefs qui représentent tous les Symboles & les Attributs de la Justice. Ce qu'on y admire le plus, est une belle Statue de marbre qui représente Thémis. Cette Chambre est fort exhaussée & un peu trop obscure; elle est placée de façon que tout le peuple qui est  
dans

dans la Place peut voir juger les Crimi- AMSTER-  
DAM.  
nels. Les trois Portiques de l'entrée ré-  
pondent aux trois croisées de cette Salle;  
ces croisées ne sont point vitrées, elles  
sont seulement grillées par de magnifiques  
barres de bronze artistement travaillées.

La grande Salle est encore une pièce  
superbe. On y monte par un grand Esca-  
lier, à deux rampes. Tous les murs  
sont revêtus de bas-reliefs de marbre en-  
tre-mêlés de belles peintures. Deux gran-  
des Galleries, ou Corridors, se trouvent  
aux deux extrémités de la Salle, & ser-  
vent à conduire aux apartemens de la  
droite & de la gauche. C'est dans ces  
Chambres que se tiennent les différens  
Bureaux concernant les affaires de la Vil-  
le: le département de chaque Chambre  
est écrit au-dessus de la porte, & les  
affaires qui s'y traitent sont représentées  
sur de magnifiques bas-reliefs. C'est dans  
une de ces Salles, que ceux qui ne sont  
point de la Religion Réformée, sont obli-  
gés de s'épouser en présence d'un Eche-  
vin. Ceux qui y manquent, sont con-  
damnés à une grosse amende; & même,  
selon les Loix, le mariage doit être re-  
gardé comme nul.

C'est dans la Maison de Ville qu'est  
la fameuse Banque, qui renferme tant de  
trésors. Des voûtes prodigieuses, & des  
doubles barres de fer d'une grosseur énor-  
me, qui sont devant les fenêtres, rendent  
cet

AMSTER-  
DAM.

cet endroit inaccessible aux hommes. Les Caves sont dignes d'admiration ; elles sont construites sur pilotis au milieu de l'eau, & cependant elles sont aussi sèches que si elles étoient taillées dans le roc. Une partie de ces Caves sert à renfermer des richesses immenses, l'autre est pour les Criminels. J'ai eu la curiosité d'aller voir ces Cachots, qui sont tous très clairs, & très proprement entretenus : on peut dire, malgré le Proverbe, que ce sont de fort belles Prisons.

Après la Maison de Ville, j'allai voir la Place où les Marchands s'assemblent pour les affaires de leur Négoce, depuis midi jusques à une heure & demie. Cette Place forme un quarré plus long que large, entouré d'une grande Gallerie, ou Corridor ouvert, soutenu par des piliers de pierre de taille, pour servir de retraite en cas de pluie. On appelle cet endroit *la Bourse*. On y voit des Marchands de toutes les Nations du Monde. La diversité de leurs habits & de leur Langue ne fait pas moins de plaisir que la beauté du lieu. Rien sur-tout n'est plus plaisant que de voir le mouvement que s'y donnent ceux que l'on appelle *Courtiers*. Ce sont ceux qui agissent de la part des gros Négocians pour trafiquer les Lettres de change, ou autres effets. A les voir courir de l'un à l'autre par toute cette

Pla-

Place, il n'y a personne qui ne les prêt AMSTER-  
pour des fous. DAM.

La *Maison des Indes*, & celle de l'*A-*  
*mirauté*, méritent aussi d'être vues. La  
première sert de Magasin pour déposer  
les marchandises qui viennent des Indes.  
Dans la seconde on voit tout l'attirail né-  
cessaire pour mettre une Flotte en Mer.  
La Compagnie des Indes a son Arsenal  
séparé, qui ne cède en rien à celui des  
Etats. On voit encore en cette Ville tou-  
te sorte d'Hôpitaux très bien entretenus;  
& des Maisons de correction pour les  
deux sexes. Cette Ville est le refuge de  
toutes les Sectes; elles y ont toutes des  
Chapelles ou des Chambres, où elles  
exercent leur Religion. Les Réformés &  
les Luthériens sont les seuls qui aient la  
liberté de l'exercice public. Les Juifs  
cependant y ont deux belles Synagogues,  
l'une pour la Nation Allemande, & l'aut-  
re pour la Portugaise. Ils sont en grand  
nombre, & habitent un quartier particu-  
lier, qui n'est pas le moins considérable  
de la Ville.

Avec toute cette magnificence de bâ-  
timens, & le concours de tant de Na-  
tions, le séjour d'*Amsterdam* me paroît  
devoir être bien ennuyeux. Tout le  
monde est appliqué au Commerce, cha-  
cun ne cherche qu'à contenter son ava-  
rice. La plupart, avec des biens im-  
menses, vivent comme des misérables;

AMSTER-  
DAM.

tout leur bonheur, leur plaisir, leur nobleſſe même conſiſte à avoir beaucoup d'argent ; ils penſent uniquement aux moyens d'en acquérir ; & chez eux, un homme qui fait une dépenſe honnête, eſt regardé comme un diſſipateur. Pour ce qui regarde la Liberté Hollandoiſe, je ne crois pas qu'il y ait d'endroit où elle règne avec plus d'empire qu'à *Amſterdam*. Il eſt vrai qu'aſſez ſouvent cette Liberté tant vantée ne ſert qu'à rendre les Citoyens inſolens impunément, car il n'eſt point de Manant qui ne ſe croye autant que le premier du Pays. Les Etrangers ont quelquefois bien à ſouffrir ; car ſouvent on ſe trouve maltraité ſans oſer ſe plaindre. La Juſtice ſ'y rend à ſi haut prix, qu'on aime mieux mépriſer une injuſte, que d'en pourſuivre la réparation juridiquement. Les Avocats & Procureurs de cette Ville entendent beaucoup mieux que par-tout ailleurs, à ruiner tout doucement les Plaiſeurs : auſſi voit-on la plupart de ces Meſſieurs faire groſſe figure ; ils ont des Maisons & des Jardins magnifiques, quelques-uns même ont des équipages fort leſtes.

HARLEM.

D'*Amſterdam* je paſſai à HARLEM, \* qui n'eſt qu'à trois lieues d'*Amſterdam*. C'étoit autrefois un Evêché ſuffragant d'*Utrecht*, pendant que la Religion Catholique

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, P. 253.

que y subsistoit. La Ville n'est située qu'à HARLEM une lieue de la Mer, ou plutôt sur ses bords, la Mer y ayant inondé un terrain considérable; ce qui forme un Lac, appelé aujourd'hui la *Mer de Harlem*. Cette Ville a communication par ses Canaux avec *Amsterdam & Leyden*. On prétend qu'elle a été fondée par les Normans dans le IX. Siècle. Le Pape *Paul IV* y fonda un Evêché en 1559, à la prière de *Philippe II*. Roi d'Espagne. En 1572, l'Evêque fut chassé par les Protestans: peu de tems après la Ville fut assiégée par *Frédéric de Tolède* Fils du Duc d'*Albe*, qui la prit à discrétion & qui y fit traiter les habitans de la manière du monde la plus barbare. Les Hollandois l'ont reprise ensuite, & elle leur est demeurée. Il y a dans cette Ville de très belles promenades, un Bois sur-tout qui est regardé comme un lieu de délices par les Bourgeois d'*Amsterdam*, qui viennent y faire leurs parties de plaisir en Eté.

Après avoir vu ce qu'il y avoit de plus remarquable à *Harlem*, je m'en retournai par *Leyden* à *La Haie*. Quelques jours après mon retour dans cette Ville, le Roi y vint. Il avoit passé le même jour devant *Rotterdam*, où il avoit été salué d'une triple décharge du canon de la Place. On lui avoit rendu le même honneur à *Delfshaven*. Ce fut là qu'il trouva son Yacht suivi de plusieurs autres, qui lui a-

LA HAIE. voient été envoyés de *La Haie*: le Roi s'en servit jusques à *Delft*, où ses carrosses l'attendoient: il y monta, & vint descendre à son Palais de la *vieille Cour*. Il y trouva une Garde de 80 hommes, avec un Capitaine & un Drapeau. Sa Majesté fit d'abord notifier son arrivée au Président de l'Assemblée des Etats-Généraux, & le lendemain après le Sermon il reçut la Députation des mêmes Etats. Elle étoit composée de neuf Députés. Ils trouvèrent à leur arrivée au Palais du Roi, la Garde sous les armes, le drapeau déployé & le tambour battant. Mr. le Grand-Maréchal, accompagné de plusieurs Chambellans & Gentilshommes de la Chambre, les reçut au bas de l'Escalier, & les introduisit dans la Chambre du Roi, qui les reçut debout, tête découverte, & un fauteuil derrière lui. Comme cette Audience n'étoit que pour complimenter Sa Majesté sur son arrivée, elle fut très courte. Mrs. les Etats retournèrent au lieu ordinaire de leur Assemblée, & revinrent ensuite dîner avec le Roi.

Quelques jours après, Sa Majesté partit pour *Honflardyck*, Maison à deux lieues de *La Haie*, dont il avoit hérité du feu Roi *Guillaume* d'Angleterre. J'y suivis le Roi, qui y demeura jusques à ce qu'il eut reçu avis que le Prince de *Nassau* Gouverneur de Frise devoit se rendre de l'Armée de Flandre à *La Haie*, pour



y terminer les différends, qu'il avoit avec Sa Majesté, au sujet de la Succession de la Maison d'Orange, dont ce Prince prenoit le titre en vertu du Testament du feu Roi d'Angleterre, dernier Prince de cette Maison. Il y avoit déjà quelques jours que le Roi l'attendoit, lorsqu'on vit arriver un Courier, qui apporta la nouvelle que le Prince s'étoit noyé au passage du *Moerdyck*. Il s'y étoit embarqué avec tous ceux de sa suite, pour passer à *Stryen-Sas*: il n'étoit qu'à trente ou quarante pas de terre, lorsqu'il survint un furieux coup de vent, qui renversa la barque & la fit périr. Comme la Mer étoit grosse, & que d'ailleurs le Prince ne savoit point nager, il ne put gagner le bord. Le Colonel *Hilkes* qui l'accompagnoit se noya avec lui; il n'y eut que ses Domestiques qui se sauvèrent. On vit pendant quelques momens ce Prince infortuné, qui se tenoit attaché au mât de la barque renversée; on auroit encore pu espérer de le secourir, sans une vague qui poussée par un coup de vent l'arracha de la pièce de bois qu'il tenoit embrassée, & le fit périr. Ce Prince fut très regretté. On ne trouva son corps que huit jours après, à peu près au même endroit où son naufrage étoit arrivé. On le porta à *Dort*, où il fut embaumé; & ensuite on le transporta à

LA HAIE. *Lewarde*, pour y être mis dans le Tombeau de sa Maison.

Ce triste évènement affligea le Roi, d'autant plus que cette nouvelle lui fut annoncée assez subitement, par un Courtisan indiscret, qui ne connoissant pas la grandeur d'ame de son Maître, crut que la nouvelle de la mort du Prince de *Frise* ne lui seroit pas desagréable. Le Roi témoigna publiquement la douleur qu'il ressentoit de cette perte, & il envoya à Madame la Princesse de *Nassau* dernière Douairière un Gentilhomme de la Chambre, pour l'assurer de la part qu'il prenoit à la perte qu'elle venoit de faire.

La mort du Prince de *Frise* interrompit tout Traité d'accommodement. Ce Prince laissoit une Fille, & la Princesse sa Femme enceinte. Cette Princesse écrivit aux Etats, pour les prier de ne rien faire au préjudice de l'Enfant qu'elle espéroit de mettre au monde, & en qualité d'Exécuteurs Testamentaires, de conserver la masse de son héritage en son entier; qu'autrement, elle protestoit hautement contre tout ce qui se pourroit faire. Cette demande n'empêcha pas les Etats d'accorder au Roi un partage provisionnel; & il fut arrêté que Sa Majesté jouiroit, de même que les Héritiers du Prince de *Nassau* qui venoit de périr, de 150000 florins de Hollande de revenu sur les biens de la succession d'Orange: Que les  
Mai-

Maisons du Prince *Frédéric-Henri*, dont le Roi étoit en possession, lui demeuroient: Que l'usage de la Maison de *Dieren* seroit commun entre le Roi & les Héritiers du Prince, & que le reste seroit renvoyé à un accommodement définitif. Cet accommodement est encore à faire. J'eus l'honneur de faire exactement ma cour pendant tout le tems que S. M. passa à *La Haie*; lorsqu'elle partit, je l'accompagnai jusques à *Dieren*: ce fut là que je pris congé du Roi; je ne croyois pas alors que ce dût être pour toujours.

Je pris ma route par \* **DUSSELDORFF**, Capitale du Duché de Berg. L'Electeur *Palatin* y faisoit alors sa résidence. Il est à remarquer qu'il a été le premier des Electeurs Palatins qui y ait demeuré; car anciennement c'étoit *Heidelberg* ou *Manheim*, qui étoit le séjour ordinaire des Electeurs. L'Electeur *Jean - Guillaume* avoit préféré *Dusseldorff* à tout autre endroit, par une ancienne inclination qu'il avoit conservée pour cette Ville, dont il étoit le maître du vivant même de l'Electeur son Père. Ce Prince, en mariant son Fils à la Princesse Sœur de l'Em-

DUSSELDORFF.

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 203. On y trouve un détail curieux des Statues & des peintures des plus grands Maitres, dont le Château de *Dusseldorff* est rempli.

DUSSEL-  
DORFF.

l'Empereur *Léopold*, lui avoit en même tems cédé les Duchés de *Juliers* & de *Berg*, dont *Dusseldorff* est la Ville Capitale. Cette Ville auroit été une des plus belles de l'Allemagne, si l'Electeur eût vécu assez longtems pour faire exécuter les grands projets qu'il avoit. Ce Prince avoit déjà commencé à augmenter la Ville de tout un quartier, dont les rues étoient tirées au cordeau: j'ai vu le plan d'un nouveau Palais, qu'il avoit dessein de faire bâtir; ç'auroit assurément été un des magnifiques bâtimens de l'Europe. Celui que l'on voit à *Dusseldorff* n'a rien de beau, que ce qu'on appelle la Galerie, je ne sai trop pourquoi, car rien ne ressemble moins à une Galerie. Ce sont cinq Salles, dont trois sont beaucoup plus grandes que les deux autres. Une de ces Salles est toute remplie de magnifiques Tableaux du fameux *Rubens*; dans une autre pièce il y a grand nombre de Tableaux de *van der Werf* Peintre Hollandois, mort depuis peu à *La Haie*. Quelque peu de goût ou de connoissance que l'on ait de la Peinture, il est impossible d'être indifférent pour de pareils morceaux: on peut dire que ce sont autant de chef-d'œuvres. Tels sont, le Tableau qui représente le saint Vieillard *Siméon*, tenant entre ses bras le Sauveur du Monde; celui de N. S. enseignant dans le Temple; & les Portraits de l'Electeur

& de l'Electrice. Le rez-de-chauffée de cette Gallerie contient les Modèles des plus magnifiques Statues d'Italie, d'où l'Electeur les a fait venir avec grande dépense : ces Statues sont dans deux Salles particulières. Les trois autres sont remplies de Statues modernes de marbre & de bronze, qui sont pour la plus grande partie du fameux *Gripilli*, Italien, ouvrier excellent, sur-tout pour les Bustes qui demandent de la ressemblance.

DUSSELDORFF.

Il y a dans la Cour du Palais une Statue équestre, qui représente l'Electeur armé de toutes pièces, aiant sur la tête le Bonnet Electoral; il est monté sur un très beau Cheval : le tout est de cuivre jaune. On voit aussi dans cette même Cour une Fontaine fort belle, dont le Groupe est de bronze très bien travaillé; mais si chargé de différens ouvrages, qu'on a peine à les démêler.

A cinq lieues de *Dusseldorff*, on voit une Maison de Chasse appelée \* *Bensberg*; elle est bâtie dans une Forêt, sur une Montagne, d'où l'on découvre la Ville de *Cologne*, le *Rhin*, & tout le plat-pays, ce qui forme un magnifique coup d'œil. On arrive à ce Château par une grande Avenue, qui va toujours en montant jusques à la grille de la première Cour, qui est bordée de deux grands Corps de

\* Voyez Tome III. des *Lettres*, p. 202.

DUSSEL-  
DORFF.

de garde, dont le devant forme une Gallerie soutenue par des colonnes d'un marbre grisâtre, qui se trouve dans le Pays. Le reste du Château a assez d'air du Château de *Versailles*, excepté qu'il est moins vaste & plus élevé. Dans les deux ailes du bâtiment on trouve deux Escaliers, qui conduisent aux Apartemens. Il est aisé de voir que c'est un Italien qui a donné le Dessen de tout ce bâtiment; car, selon l'usage de son Pays, les Apartemens consistent dans un grand nombre de Chambres de plain-pied, mais toutes sans dégagement ni commodité. L'extérieur du bâtiment est ce qu'il y a au monde de plus bizarre. Ce sont des ornemens sans nombre, que l'on tâcheroit en-vain de démêler. Je crois que pour rendre justice au Château de *Benberg*, on peut dire que c'est une belle & magnifique maison, toute remplie de défauts.

Après vous avoir parlé des différens bâtimens de l'Electeur, je crois, Madame, qu'un petit détail de sa Maison ne vous sera point desagréable. Vous savez sans doute que la Maison de *Neubourg* n'a succédé à la Dignité d'Electeur Palatin, que par l'extinction de la Maison Palatine Protestante: cette Maison finit en la personne de l'Electeur *Charles*, qui ne laissa qu'une Sœur, mariée à MONSIEUR, *Philippe de France* Duc d'Orléans, Frère de

de *Louis XIV.* *Philippe-Guillaume* Duc DUSSEL-  
DORFF.  
de *Neubourg*, Père de celui dont je viens  
d'avoir l'honneur de vous parler, fut le  
premier Electeur de sa Branche. Ce Prin-  
ce se voyant Père d'une nombreuse Fa-  
mille, s'allia aux premières Couronnes de  
l'Europe. Il avoit quatre Princes & cinq  
Princesses.

L'aîné des Princes étoit l'Electeur, &  
régnoit encore en 1711. Il s'appelloit  
*Jean-Guillaume de Neubourg*. Il avoit  
épousé d'abord une Archiduchesse d'Au-  
triche Sœur de l'Empereur *Léopold*, dont  
il n'avoit point eu d'Enfans. Il s'étoit  
marié en secondes noces à *Anne-Marie-  
Louise de Medicis*, Fille de *Côme III.* Grand-  
Duc de Toscane. Ce Mariage étant sté-  
rile comme le premier, l'Electeur avoit  
pris à sa Cour le Prince héréditaire de  
*Sultzbach*; il y étoit élevé comme Héritier  
de sa Maison, en cas que lui, & les  
Princes ses Frères, mourussent sans En-  
fans mâles. Ce jeune Prince étoit regar-  
dé alors comme Prince Electoral, & il  
en recevoit tous les honneurs. Le Baron  
de *Seckingen* étoit chargé de son éduca-  
tion, & on peut dire qu'il apportoit tous  
ses soins pour en faire un grand Prince.

Le second s'appelloit *Charles-Louis*, au-  
jourd'hui Electeur.

Le troisième, *François-Louis de Neu-  
bourg*, Electeur de *Trèves*, Grand-Mai-  
tre de l'Ordre Teutonique.

Le

DUSSEL- Le quatrième, *Alexandre-Sigismond*, E-  
DORFF. vêque d'*Augsbourg*.

Les Princesses furent toutes mariées. L'ainée, qui s'appelloit *Léonore-Magdeleine-Thérèse de Neubourg*, épousa l'Empereur *Léopold*, Père de l'Empereur d'aujourd'hui. Elle est morte le 19 Janvier 1719, âgée de 74 ans.

La seconde a été mariée au Roi de *Portugal*.

La troisième, nommée *Marie-Anne de Neubourg*, a été mariée à *Charles II.* Roi d'Espagne.

La quatrième, *Dorothee de Neubourg*, a épousé le Duc de *Parme*, dont elle a eu entre autres Enfans la Princessse *Elizabeth Farnèse*, seconde Femme du Roi d'Espagne *Philippe V.*

La cinquième & dernière de ces Princesses, nommée *Edwige-Elizabeth de Neubourg*, a épousé *Faques-Louis Sobieski*, dont elle a eu *Clémentine Sobieski*, Femme du Chevalier de *S. George*. Elle est morte à *Olaw* le 10 Août 1722, âgée de 50 ans.

Après avoir passé quelque tems à la Cour Palatine, je partis vers le milieu du mois d'Août pour me rendre à *Francfort* sur le Main. J'y arrivai peu de jours avant l'ouverture des Conférences pour l'Élection d'un Empereur.

\* **FRANCFORT** est une des plus considéra-

• Voyez le Tome II. des *Lettres*, page 4. & suiv.



dérables Villes de toute l'Allemagne; elle a titre de Ville Impériale, & elle fait partie du Diocèse de *Mainence*. Le *Main* la sépare en deux quartiers, qui sont joints par un beau Pont de pierre. Les fréquens Incendies que cette Ville a essuyés, & sur-tout celui de 1719, n'ont pas peu contribué à son embellissement. Toutes les maisons ont été rebâties d'un meilleur goût qu'elles n'étoient auparavant : cependant, la plus grande partie est encore bâtie de bois, & revêtue de plâtre mis en couleur; peu de particuliers ont fait la dépense de bâtir en pierre. *Francfort* est redevable de la plupart de ces incendies aux Juifs, qui y sont en grand nombre. Ils demeurent dans un quartier qui se ferme tous les soirs, & comme il est trop étroit pour pouvoir y loger commodément, ils sont obligés de s'entasser, pour ainsi dire, les uns sur les autres, dans des maisons fort élevées, qui étant d'ailleurs toutes de bois, prennent feu aisément. Ils ont vu deux fois de suite tout leur quartier en cendres, & cela pour avoir refusé le secours qu'on vouloit leur donner; car dans la crainte d'être volés, ils ont toujours refusé d'ouvrir les portes de leur quartier; & lorsqu'ils l'ont fait, ce n'a été seulement que lorsqu'ils ont vu qu'on se mettoit en devoir de les enfoncer. Malgré toutes les raisons que l'on auroit de ne les pas souffrir à *Francfort*,

ils

FRANC-  
FORT.

ils y sont cependant plus tolérés que les Réformés: ils ont de belles Synagogues, tandis que les Réformés ne jouissent pas du libre exercice de leur Religion. Les Magistrats & la plus grande partie des habitans sont Luthériens.

La Ville de *Francfort* est une des premières qui ait embrassé les opinions de *Luther*, ce qui occasionna bien-tôt une révolte; car les habitans aiant demandé le libre exercice du Luthéranisme, & le Clergé & le Sénat s'y étant vigoureusement opposés, il y eut une sédition, dans laquelle les habitans aiant eu le dessus, ils déposèrent le Sénat, & établirent une espèce de Magistrature composée de vingt-quatre, tirés du Corps de la Populace. Ces violences eurent des suites fâcheuses, jusqu'à ce qu'enfin la Ville embrassa entièrement la Confession d'Augsbourg en 1530. Elle entra pour-lors dans la Ligue de *Smalcalde*, & eut part aux autres malheurs qui affligèrent l'Empire. Elle fut assiégée deux fois, en 1552, par *Maurice* Electeur de Saxe, & par *Albert* Margrave de Brandebourg surnommé *l'Alcibiade d'Allemagne*, qui s'en rendit maître: mais peu de tems après cette Ville recouvra sa liberté. Depuis ce tems, elle s'est beaucoup augmentée. Les Elections & les Couronnemens des Empereurs la rendent très considérable. Ces deux grandes Cérémonies se font dans l'Eglise de

S.

*S. Barthélemy*, qui est un bâtiment assez vilain, peu grand, & fort obscur; en un mot, très peu propre pour de pareilles solennités. Le Festin Impérial se donne le jour même du Sacre, dans la grande Salle de la Maison de Ville. C'est une pièce très vaste, à la vérité, mais peu régulière. La Maison de Ville s'appelle *Romer*: on prétend que c'étoit anciennement la maison d'un Gentilhomme, qui en fit présent à la Ville. Si cela est, on peut dire que ce Gentilhomme étoit largement logé.

FRANCO  
FORT.

Il se tient dans cette même Ville des Foires considérables, qui y attirent grand nombre de Négocians, & un très grand concours de personnes de qualité. Ce qui facilite beaucoup le Commerce de *Francfort*, c'est la Rivière du *Main* qui se jette dans le *Rhin* près de *Maience*. Voilà, Madame, à peu près ce que c'est que la Ville de *Francfort*. Je vais à présent avoir l'honneur de vous détailler ici les principales circonstances de l'Élection & du Couronnement de l'Empereur.

Les Conférences pour l'Élection s'ouvrirent le 25 d'Août, depuis neuf heures du matin jusques à midi. Les Plénipotentiaires des Electeurs absens y communiquèrent leurs Pouvoirs, & les remirent à l'Electeur de *Maience*. Ce Prince fit ensuite un discours sur le sujet qui avoit donné lieu à cette auguste Assemblée. On résolut dans cette première

Séan;

FRANC-  
FORT.

Séance de garder le secret sur tout ce qui y seroit traité; après cela, on se sépara.

La marche des Electeurs de *Maience* & de *Trèves*, en allant & revenant de la Maison de Ville, fut des plus magnifiques. Le premier s'appelloit *Lothaire-François de Schonborn*, de la Maison des Comtes de *Schonborn*; & le second étoit de la Maison de *Lorraine*, il se nommoit *Charles-Joseph de Lorraine*, & est mort en 1715, le 4 Décembre. Ces deux Princes étoient chacun dans un grand carosse drapé, accompagné par toute leur Maison & leurs Gardes, tous en grand deuil.

Les Equipages des Ambassadeurs des Electeurs absens étoient très lestes, surtout ceux de Mrs. les Ambassadeurs de Saxe; aussi ces Messieurs avoient-ils l'honneur d'avoir avec eux le Fils de leur Maître, sous le nom de Comte de *Lusace*. Outre cela, le Roi de Pologne leur avoit donné de ses Equipages, & leur avoit aussi permis de faire porter ses livrées à leurs Domestiques.

Les Ambassadeurs que le Roi avoit envoyés en qualité d'Electeur de *Brandebourg*, parurent aussi avec une pompe digne de celui qu'ils représentoient. C'étoient Mr. le Comte de *Dohna* & Mr. *Henning*. Le Comte de *Dohna* avoit les honneurs de l'Ambassade. Ce Ministre parut avec un cortège de 40 Gentilshommes de la Chambre du Roi: il avoit cinq

carrosses à six chevaux de ses attelages, huit Pages, trente-fix Valets de pied, & deux Suisses. Mr. *Henning* étoit destiné pour vaquer aux affaires: ce dernier n'eut pas la satisfaction de voir le succès de ces Assemblées, car dès la première séance, aiant parlé pour les intérêts de sa Patrie avec beaucoup de zèle, il s'échauffa au point, qu'il se trouva très incommodé, en rentrant chez lui; & le soir même il fut attaqué d'une apoplexie, dont il mourut le lendemain. Mr. le Comte de *Metternich* fut nommé pour le remplacer. Personne n'étoit plus propre à servir le Roi dans l'Assemblée de *Francfort*, que ce Seigneur, qui avoit acquis dans plusieurs Ambassades une grande connoissance des affaires de l'Empire, & particulièrement dans l'Ambassade de *Ratisbonne*, dont il avoit été chargé pendant longtems.

FRANC-  
FORT.

Dès que les Conférences furent ouvertes, Mrs. les Ministres étrangers, savoir, le Nonce du Pape, les Envoyés de Savoie & des autres Princes d'Italie, l'Envoyé extraordinaire des Etats-Généraux, & ceux des Princes de l'Empire, firent savoir leur arrivée au Collège Electoral; ils envoyèrent leurs Lettres de créance à la Chancellerie qui se tenoit dans le Palais de l'Electeur de *Maience*, ce Prince étant Chancelier-né de l'Empire.

Il y eut quelques difficultés au commencement de ces Conférences, sur des

FRANC-  
FORT.

prétentions du Nonce du Pape. Ce Nonce, qui étoit Neveu de *Clément XI* alors règnant, prétendoit que c'étoit aux Electeurs à lui faire la première visite, & que quand il la leur rendroit, ils seroient tenus de lui donner la main. Les Electeurs furent très surpris de ce que le Nonce exigeoit d'eux, ils refusèrent hautement de souscrire à de pareilles prétentions; en sorte que, de part ni d'autre, il n'y eut point de visite rendue, & le Nonce ne vit les Electeurs que dans un Jardin, où ils se rencontrèrent comme par hazard. Le Nonce fit mine de vouloir protester contre le neuvième Electorat établi en faveur de la Maison de *Brunswick-Hanover*, & contre la Dignité Royale de *Prusse*; mais on lui fit sentir, que l'une & l'autre protestation n'auroient aucun effet. Les Ambassadeurs de *Prusse*, de leur côté, lui firent dire que s'il en venoit à protester contre la Dignité Royale de leur Maître, le Roi ne manqueroit pas de donner ordre à ses Troupes qui étoient en Italie, d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique & d'y vivre à discrétion, comme en Pays ennemi. Le Nonce, effrayé de ces menaces, croyant déjà voir les Troupes de *Prusse* sur les Terres de S. S., envoya au-plutôt son Secrétaire à Mrs. les Ambassadeurs, pour les assurer qu'il ne protesteroit point, qu'il n'en avoit jamais eu la pensée ni les

les ordres; que S. S. avoit pour le Roi leur Maître toute la considération & toute l'estime que méritoit un si grand Prince, & qu'elle se feroit un plaisir d'en donner des marques dans toutes les occasions qui se présenteroient.

FRANC  
FORT.

Les Electeurs de *Cologne* & de *Bavière* firent aussi des protestations contre l'Assemblée, en cas qu'on refusât de les admettre aux Conférences de l'Élection: mais elles ne portèrent pas plus de coup que celles du Nonce. Ces Princes les envoyèrent par la poste, en forme de Lettres adressées au Comte de *Papenheim*, Maréchal de l'Empire: elles étoient sous un cachet inconnu. La situation de ces Electeurs ne leur permettoit pas pour-lors de faire publier leurs protestations avec les formalités requises: cela n'empêcha pas, cependant, qu'elles ne fussent bientôt rendues publiques. Le respect & l'amitié que l'on avoit pour l'illustre Maison de *Bavière*, fit que tout le monde s'empressa d'en avoir des copies; mais elles n'eurent aucun effet, & les Conférences continuèrent.

Le 2 d'Octobre, les Conférences étant finies, les Magistrats & les Chefs de la Milice se rendirent en Corps à la Maison de Ville, pour y prêter le serment prescrit par la *Bulle d'or*. Ils y trouvèrent les Electeurs qui étoient alors à *Francfort*, & les Ambassadeurs des absens, tous as-

FRANC-  
FORT.

sis dans des fauteuils, sous un grand dais de velours noir. On fit la lecture du serment; les Magistrats & les Chefs de Milice le prêtèrent, entre les mains de l'Electeur de *Maience*. La Bourgeoisie & la Garnison prêtèrent aussi le même serment; mais la cérémonie fut différente. Elle ne se fit pas dans la Maison de Ville: on avoit dressé au-dehors, sur la grande Place, une gallerie élevée, découverte, & garnie de draperie. Ce fut là que les Chanceliers des deux Electeurs Ecclésiastiques, & les Magistrats, reçurent le serment de la Bourgeoisie, en présence des Electeurs & des Ambassadeurs, qui étoient placés aux fenêtres de l'Hôtel de Ville. Les Bourgeois, qui étoient au nombre de quatorze Compagnies, prêtèrent serment les premiers, ensuite les Soldats de la Garnison.

Le 10 d'Octobre, on publia au son des trompettes, que tous les Etrangers, qui n'étoient point de la suite des Electeurs ou des Ambassadeurs Electoraux, eussent à se retirer de la Ville avant que le soleil fût couché, jusques à ce que les Electeurs eussent élu un Empereur. Le Nonce crut d'abord, que son Caractère, & le respect qu'on devoit au S. Père, l'exempteroient de la règle générale: mais aiant été informé du contraire, il se retira à *Aschaffembourg*.

Le 12, à 7 heures du matin, on sonna  
toutes



toutes les Cloches. Alors la Bourgeoisie & les Soldats de la Garnison s'assemblèrent dans les maisons de leurs Commandans, d'où ils furent se poster dans les rues qui conduisent de l'Hôtel de Ville à l'Eglise de *S. Barthélemi*. Les Bourgeois avoient la droite sur les Soldats. Sur les neuf heures, les Electeurs & les Ambassadeurs se rendirent à l'Hôtel de Ville. Ils avoient tous fait quitter le deuil à leur Cour & à leurs Equipages: il n'y eut que les Ambassadeurs de Bohême, qui ne le quittèrent point.

Un moment après que les Electeurs furent arrivés dans la Chambre ordinaire de l'Assemblée, ils passèrent dans d'autres Chambres, où ils se firent revêtir de leurs habits Electoraux. Ces habits sont très majestueux: ce sont de grandes robes fort amples & fort plissées, dont les manches sont aussi très longues; le tout est doublé & rebordé d'hermine: les Electeurs mettent par dessus le tout, une espèce de mantelet d'hermine. Ces habits sont presque les mêmes pour les Ecclésiastiques & les Séculiers; ils ne diffèrent, qu'en ce que les habits des premiers sont d'écarlate, & ceux des Séculiers de velours cramoisi. Leurs bonnets sont de la couleur de leurs habits, ils sont aussi rebordés d'hermine.

Aussi-tôt que les Electeurs furent habillés, ils repassèrent dans la Salle de l'Assemblée, ils descendirent ensuite de l'Hôtel

FRANG-  
FORT.

FRANC-  
FORT.

tel de Ville dans la Place, avec les Ambassadeurs des autres Electeurs. Ils y trouvèrent des chevaux superbement harnachés, sur lesquels ils montèrent, & se rendirent ainsi en Cavalcade à l'Eglise de *S. Barthélemi*. Les trois Electeurs marchoient les premiers sur une même ligne, la tête découverte; les quatre Ambassadeurs des Electeurs absens marchoient ensuite, selon le rang de leurs Maitres. L'Evêque de *Neustadt*, à la tête du Chapitre, vint recevoir Leurs Alteffes Electorales & les Ambassadeurs à la porte de l'Eglise; il les conduisit au Chœur, où ils se placèrent selon leur rang dans les Sièges des Chanoines, qui étoient garnis de velours galonné d'or. L'Electeur de *Trèves* étoit seul vis à vis l'Autel, à la place du Lutrin, où on lui avoit dressé un Prié-Dieu & un fauteuil, pareillement garnis de velours cramoisi.

Lorsque tout le monde fut placé, l'Evêque de *Neustadt* commença la Messe. A la première consécration; les Ambassadeurs des Electeurs Protestans passèrent dans la Chapelle du Conclave, qui tient au Chœur; après l'élévation, ils retournèrent à leurs places, où ils demeurèrent pendant le reste de l'Office; après lequel les Electeurs & les Ambassadeurs montèrent à l'Autel. L'Electeur de *Maience* étoit au milieu des deux autres Electeurs; l'Electeur de *Trèves* étoit à sa droite & l'E-

l'Electeur *Palatin* à sa gauche. Les Ambassadeurs étoient dans la même ligne, selon leur rang, à la droite & à la gauche des Electeurs. L'Electeur de *Maience* prit le Livre des Evangiles, sur lequel il tint la main droite étendue : les Electeurs présens & les Ambassadeurs des absens firent la même chose, & prêtèrent ainsi le serment accoutumé, par lequel ils promettent de n'élire pour Empereur, que celui qu'ils croiront en conscience en être le plus capable. Après le serment, ils passèrent dans la Chapelle du Conclave, où ils demeurèrent enfermés près de trois heures. Au sortir de cette Chapelle, les Electeurs & Ambassadeurs rentrèrent dans l'Eglise, & se placèrent sur une Tribune élevée au dessus de la Grille qui sépare le Chœur d'avec la Nef : elle étoit garnie d'écarlate & entourée de tapifferie ; on y avoit placé sept fauteuils de velours rouge garnis de galons & de crépines d'or. Les Electeurs & les Ambassadeurs s'étant assis, le Chancelier de *Maience* lut à haute voix l'Acte qui venoit d'être dressé dans le Conclave, par lequel on proclamoit Empereur, *Charles Roi des Romains & d'Espagne*. On entendit alors par toute l'Eglise de grands cris de *Vive l'Empereur !* Au même instant, le Canon des remparts se fit entendre, & les Bourgeois & la Garnison firent trois salves de Mousqueterie.

FRANC-  
FORT.

Après la proclamation, les Electeurs & les Ambassadeurs descendirent de la Tribune, & vinrent reprendre leurs places dans le Chœur. L'Evêque de *Neustadt* entonna le *Te-Deum*, après lequel on retourna à la Maison de Ville dans le même ordre qu'on en étoit sorti. Les Electeurs y quittèrent leurs habits de cérémonie, & s'en retournèrent chacun dans leurs Hôtels, où ils demeurèrent jusques au soir. Les Ambassadeurs firent la même chose. Le soir, ils soupèrent tous chez Mr. le Comte de *Windisgratz* premier Ambassadeur de *Bohème*, & par conséquent Ambassadeur du nouvel Empereur. Ce Ministre donna un festin magnifique, qu'il fit accompagner d'une très belle symphonie. Cette grande journée finit par le choix que le Collège Electoral fit du Prince *Charles de Neubourg*, pour porter au nouvel Empereur l'Acte de sa proclamation.

Toute cette solennité se passa sans le moindre desordre, malgré le concours étonnant de personnes que cette auguste Cérémonie avoit attirées de tous côtés. Il y eut seulement un petit différend entre le Prince de la *Tour Taxis*, & le Comte de *Nassau-Weilbourg*. Le premier, quoique d'une Maison nouvelle en comparaison du Comte, voulut, à cause de sa qualité de Prince, prendre le pas sur le Comte; mais celui-ci décida le

le différend en un instant: il prit le Prince par le bras, & l'aïant poussé derrière lui, il lui dit: *Apprenez, Monsieur, que des Princes comme vous, marchent après des Comtes comme moi.* Le Prince, fort étonné du compliment, ne jugea pas à propos de pousser ses prétentions plus loin.

FRANCFORT.

Je partis d'abord après la Cérémonie de l'Élection, pour aller à Zell. J'avois eu le malheur d'y perdre ma Mère, qui y étoit morte pendant mon séjour à *Francfort*: cette mort me fut très sensible, & d'autant plus, que c'étoit le premier sujet que j'eusse eu de ma vie d'être sérieusement affligé. Peut-être qu'aujourd'hui que je suis familiarisé avec les disgraces, une pareille nouvelle ne me feroit pas autant d'impression qu'elle m'en fit dans ce tems-là.

Je restai quelque tems à Zell, pour régler, avec mon Frère, différentes affaires qui regardoient la succession de ma Mère. On m'écrivit alors, que la cérémonie du Couronnement de l'Empereur étoit fixée au 22 Décembre. Je partis aussi-tôt pour retourner à *Francfort*.

Je pris ma route par *Hanover*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler. De *Hanover* je passai par CASSEL. Cette Ville est le séjour ordinaire du *Landgrave de Hesse*. La Rivière de *Fulde* la sépare en deux quartiers. La Ville neuve est assez bien bâtie, les maisons en sont jolies,

CASSEL.

CASSEL.

lies, les rues font fort droites & très spacieuses. Le Palais du Landgrave est ancien; il est entouré de remparts, dont une partie du côté de la Campagne forme une terrasse plantée d'Orangers, que l'on a soin de couvrir en Hiver d'une maison de planches. Mr. le Landgrave d'aujourd'hui se nomme *Charles*: il est né le 3 Août 1654. Il a eu sept Enfans, de *Marie-Amélie de Courlande*.

1. Le Prince *Frédéric*, né le 28 Août 1676. Ce Prince est devenu Roi de Suède par son mariage avec *Eléonore* Princesse de Suède, qui a succédé à *Charles XII*. Il avoit épousé en premières noces *Louise-Dorothée-Sophie*, Fille unique du Roi de Prusse. Il étoit alors *Stathalter* de *Clèves*, & il avoit un Régiment d'Infanterie au service de S. M.

2. La Princesse *Sophie-Charlotte*, Duchesse Douairière de *Meckelbourg-Swerin*: cette Princesse demeure dans le *Meckelbourg*, d'où elle vient souvent à la Cour de son Père.

3. Le Prince *Guillaume*, qui est Lieutenant-Général des Hollandois, & Gouverneur de *Mastricht*. Il a épousé *Wilhelmine de Saxe-Zeitz*.

4. La Princesse *Marie-Louise*, Douairière du Prince de *Nassau-Frise*, noyé au Passage du *Moerdyck*.

5. Le Prince *Maximilien*, marié avec une Princesse de *Hesse-Darmstadt*.

6. Le

6. Le Prince *George*, Officier-Général au service de Prusse, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noir. CASSEL.

7. *Wilhelmine-Charlotte*, morte il y a quelque tems. C'étoit une Princesse des plus accomplies.

Assez souvent ces Princes & Princesses se rassembloient à la Cour du Landgrave leur Père, & la rendoient alors une des plus brillantes de l'Allemagne, non-seulement par leur magnificence, mais encore par les manières affables qu'ils avoient pour tout le monde, & sur-tout pour les Etrangers. Je quittai *Cassel* avec peine; mais comme le tems du Couronnement de l'Empereur s'avançoit, je ne pus m'y arrêter plus longtems.

En effet, je n'arrivai à *Francfort* que peu d'heures avant l'Empereur. Les Electeurs & les Ambassadeurs sortirent hors de la Ville & allèrent au-devant de S. M. I. Le Magistrat s'y trouva aussi, avec le Bourguemestre. On complimenta S. M. sous une Tente, que l'on avoit fait dresser hors la Ville. Les complimens finis, S. M. remonta en carosse; les Electeurs & Ambassadeurs firent la même chose, & ils entrèrent dans la Ville au bruit du Canon, & des acclamations du Peuple, qui crioit *Vive l'Empereur Charles VI!* S. M. I. vint descendre à l'Eglise de *S. Barthelemi*. L'Electeur FRANC-FORT.

teur *Palatin*, qui n'avoit pu aller au-devant de l'Empereur à cause qu'il étoit incommodé, se trouva à la porte de l'Eglise pour le recevoir : l'Evêque de *Neustadt* y étoit aussi, à la tête du Chapitre. Les Electeurs conduisirent S. M. à un Trône qu'on lui avoit dressé à la droite de l'Autel. L'Electeur Palatin marchoit devant, & les deux autres Electeurs étoient aux deux côtés de l'Empereur. Lorsqu'il fut sur son Trône, l'Evêque entonna le *Te-Deum* & donna la Bénédiction. L'Empereur fut ensuite conduit avec les mêmes cérémonies dans son Palais, qui étoit meublé de deuil. Les Electeurs & Ambassadeurs aiant accompagné S. M. I. jusques dans son Cabinet, se retirèrent chez eux. Le lendemain, & les jours suivans, l'Empereur reçut la visite des Electeurs, des Ambassadeurs & de Madame l'Electrice Palatine; & il les visita aussi à son tour.

Enfin le 22 Décembre, jour désigné pour le Couronnement, étant arrivé, toute la Bourgeoisie & la Garnison se mit sous les armes, depuis le Palais Impérial jusques à l'Eglise. La marche commença par les Valets de pied & les Pages des Ambassadeurs, de l'Electeur Palatin & de l'Empereur. Ils étoient suivis des Courtisans de l'Electeur & de l'Empereur, & des personnes de qualité qui étoient à la suite des Ambassadeurs. Après eux on vit paroître six Hérauts-d'Armes, dont l'un por-



portoit l'Aigle fimple, le fecond une double Croix, le troifième un Lion, & les trois autres des Aigles à deux têtes, le tout à la manière des Enfeignes Romaines. Après les Hérauts, vinrent les Ambaffadeurs, les Vicaires des Electeurs, & l'Electeur Palatin, portant les Ornemens de l'Empire. Immédiatement après parut l'Empereur, qui étoit fous un dais magnifique. Son habit étoit pareil à celui des Electeurs Séculiers, c'est-à-dire, une robe de velours cramoifi rebordée d'hermine: il avoit fur la tête une Couronne enrichie de diamans, c'étoit la Couronne de fa Maifon: S. M. montoit un très beau cheval d'Espagne, dont l'équipage étoit d'une grande magnificence. Derrière l'Empereur marchoient les principaux Officiers de fa Maifon, & le Capitaine des Gardes à la tête de fa Compagnie: les Gardes du corps de l'Electeur Palatin fermoient la marche.

L'Empereur étant arrivé à l'Eglife, les Electeurs de *Maience* & de *Trèves*, vêtus pontificalement, vinrent le recevoir à la porte, & le conduifirent dans le Chœur à fon Prié-Dieu, vis à vis le grand Autel. Ce fut là que S. M. I. entendit la Mefle; après laquelle on conduifit l'Empereur à la Maifon de Ville, à peu près dans le même ordre qui s'étoit obfervé en venant à l'Eglife, avec cette différence, que l'Empereur étoit revêtu des Ornemens de l'Em-  
pi-

FRANC-  
FORT.

pire, qui consistent dans la Couronne, le Manteau & l'Épée de *Charlemagne*. S. M. étoit à pied, au milieu des deux Electeurs Ecclésiastiques qui l'accompagnèrent, aussi bien que l'Electeur Palatin, les Vicaires & les Ambassadeurs des Electeurs absens, jusques dans la grand' Salle de l'Hôtel de Ville, où on avoit préparé le Festin Impérial. L'Empereur se plaça à une des croisées qui donnent sur la grande Place, pour se faire voir au Peuple. Il y avoit tant de spectateurs, que non seulement la Place & toutes les fenêtres étoient remplies; il y avoit même du monde jusques sur les toits.

Ce fut de cette fenêtre que S. M. vit les Officiers de l'Empire faire leurs fonctions. Mr. le Comte de *Papenheim* Vicair de l'Electeur de Saxe, comme Grand-Maréchal de l'Empire, fut le premier qui commença la Cérémonie. Il étoit monté sur un très beau cheval, qu'il poussa au galop dans un monceau d'avoine qui étoit dans un coin de la Place; il en remplit une mesure d'argent; il revint ensuite jusques au milieu de la Place, où il jetta & l'avoine & la mesure, qui fut abandonnée au peuple; puis il remonta dans la Salle du Festin. L'Electeur Palatin parut après, étant entouré de ses Gardes & précédé de sa Cour; il alla à cheval dans une Cuisine construite exprès dans la grand' Place; il y trouva un Bœuf entier à la broche, il en  
cou-

coupa un morceau, & l'ayant mis dans un plat d'or, il l'apporta sur la table de l'Em-  
 pereur. FRANC-  
FORT.

Le Comte de *Zinzendorff*, comme Vicaire de l'Electeur de *Hanover*, Trésorier de l'Empire, parut ensuite: il monta à cheval, & étant accompagné de quelques Gardes de l'Empereur, il fit le tour de la Place en jettant des Médailles d'or & d'argent: il les prenoit dans deux sacs de drap d'or qui tenoient à l'arçon de sa selle. Ces Médailles représentoient d'un côté le Globe de la Terre, environné de nuages, avec cette Devise Latine, *Constantiâ & Fortitudine*. On lisoit de l'autre côté, *Carolus, Hispaniarum, Hung. & Bohem. Rex, A. A. electus in Regem Roman. coronat. Francof. 22. Decemb. 1711.* Il y avoit au-dessus une Couronne Impériale, semblable à celle de *Charlemagne*.

Le Comte de *Dobna*, Ambassadeur du Roi comme Electeur de *Brandebourg*, fit la fonction de Grand-Chambellan de l'Empire, en l'absence de Mr. le Prince de *Hobenzollern*, Vicaire de l'Electeur, qui pour-lors se trouvoit incommodé. Le Comte, précédé de toute sa Livrée & accompagné de quelques Gardes de l'Empereur, fut à cheval vers le milieu de la Place, où l'on avoit dressé une table, sur laquelle il y avoit un bassin & une aiguière de vermeil pleine d'eau, avec une serviette mouillée: le Comte prit l'un & l'autre, il  
 por-

FRANC.  
FORT.

porta le tout dans la Salle du Festin, & il présenta à laver à l'Empereur.

Ensuite le Comte de *Kinsky*, Ambassadeur de S. M. I. comme Roi de *Bohème*, fit pour celui qu'il représentoit, la fonction de Grand-Echançon de l'Empire : il prit un gobelet d'or, & alla chercher du vin à une Fontaine qu'on avoit dressée au milieu de la Place ; cette Fontaine représentoit l'Aigle Impériale. Le Comte vint ensuite dans la Salle du Festin, & il présenta à boire à l'Empereur.

Ce fut ainsi que les Officiers de l'Empire s'acquittèrent de leurs fonctions. Après lesquelles l'Empereur se plaça seul à une table, qui étoit dressée sur une Estrade couverte d'un drap rouge : il y avoit au dessus un dais de brocard d'or. Après que l'Empereur se fut assis, les Electeurs se placèrent aux tables qui leur étoient préparées aux deux côtés de la Salle, sur des Estrades d'une marche moins élevées que celle de l'Empereur. Il y avoit au-dessus de chaque table un dais de velours cramoisi enrichi d'or, avec un fauteuil de la même étoffe. Chaque table avoit à sa droite un magnifique buffet. Les trois Electeurs se placèrent seuls, chacun à sa table ; & les Ambassadeurs des absens restèrent debout pendant un peu de tems derrière les fauteuils de leurs Maitres : ils passerent ensuite dans une autre Salle. Les jours suivans, les Electeurs dînèrent chez  
l'Em-

l'Empereur, & S. M. vint aussi dîner chez les Electeurs. Enfin, après que l'Empereur eut satisfait à toutes les cérémonies qui s'observent aux Couronnemens, il partit de *Francfort* pour se rendre dans ses Etats héréditaires, où ses Sujets l'attendoient avec impatience.

FRANC-  
FORT.

Lorsque j'étois sur le point de partir de *Francfort*, je reçus la triste nouvelle de la mort du Margrave *Philippe* Frère du Roi. Comme j'étois fort attaché à ce Prince, je fus très sensible à la perte que je faisois. Mrs. les Ambassadeurs du Roi, pour éviter la dépense des équipages de deuil, tinrent cette mort cachée, & ils ne la notifièrent à S. M. I. que la veille de son départ.

Je partis de *Francfort*, presque en même tems que l'Empereur. Je passai par *Cassel*, *Hanover*, & *Dusseldorff*. Le séjour de cette Ville m'avoit paru assez agréable, pour m'engager à y retourner; & d'ailleurs, c'étoit là que devoit m'être adressé un Passeport que je faisois venir de France, afin de me rendre à *Paris*. Aussi tôt que je l'eus reçu, je pris ma route par *Minden*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler: de là, après avoir passé par *Bilfeld* petite Ville du Comté de *Ravensberg*, j'arrivai à M U N S T E R.

MUNS-  
TER.

Cette Ville, autrefois Ville Impériale, est aujourd'hui le Siege d'un Evêque, Prince de l'Empire, & Seigneur de la Ville & de son Ressort. Elle est située en *Westphalie*,

MUNSTER.

lie, dans une grande Plaine, & sur une petite Rivière qui rend cette Place assez forte. Elle a été le berceau du fameux *Muntzer*, Chef des Anabaptistes. Ces Hérétiques devinrent si puissans, qu'ils entreprirent de se rendre maitres de la Ville & de se choisir un Roi. Ce fut vers la fin du seizième Siècle, qu'enfin ils élurent pour Roi un Tailleur nommé *Jean de Leyde*, fameux pour les excès & les cruautés qu'il exerça. Mais le Ciel délivra la Ville d'un pareil fleau; car enfin, après quelque résistance, on vint à bout de la réduire, & *Jean de Leyde* fut mis à mort par la main du Bourreau. Depuis, cette Ville s'est encore révoltée; mais enfin l'Evêque la mit à la raison en 1661, & depuis ce tems elle a toujours été soumise à ses Souverains. Ce fut à *Munster* que se tint la fameuse Assemblée de *Westphalie*, qui assura la fortune de beaucoup de Souverains, & la Religion des Peuples. La Paix qui y fut signée sert encore de base à tous les Traités qui se concluent aujourd'hui. Celui de *Munster* portoit en substance: Que *Maximilien* Duc de Bavière demeureroit en possession de l'Electorat des Comtes Palatins, que l'Empereur *Ferdinand II.* lui avoit donné: Que *Charles-Louis* Comte Palatin rentreroit dans sa Principauté; & qu'il seroit créé un huitième Electorat pour lui & pour les siens: Que les Protestans auroient leurs Temples & le libre excercice de leur Re-

ligion, sur le pied où ils étoient en 1624; & qu'ils retiendroient les biens Ecclésiastiques dont ils jouissoient depuis le 1. Janvier de la même année: Que la *Suède* auroit la *Poméranie Citérieure*, une partie de l'*Ultérieure*, l'Isle & la Principauté de *Rugen*, la Ville & le Port de *Wismar*, l'Archevêché de *Brèmen*, l'Evêché de *Werden*, à titre de Duché: Que l'Electeur de *Brandebourg* auroit les Evêchés de *Halberstadt*, de *Minden* & de *Camin*, avec la *Poméranie Ultérieure*: Que la France auroit l'entière Souveraineté de *Metz*, *Toul* & *Verdun*, & de ce qui en dépend, celle de *Pignerol* & de *Brissac*, le Landgraviat de la *Haute* & *Basse Alsace*, &c.: Que les Confédérés rendroient les Villes qu'ils tenoient, qu'ils licentieroient leurs Troupes; & que pour le paiement des Soldats Suédois, sept Cercles de l'Empire fourniroient cinq millions de Risdals. Telles furent les conditions de cette Paix, qui ne fut pas fort avantageuse à la Religion Catholique.

L'Evêque, qui étoit sur le Siège de *Munster* dans le tems que j'y passai, étoit de la Maison de *Metternich*: il étoit en même tems Evêque de *Paderborn*. Je ne m'arrêtai pas longtems dans cette Ville\*; je continuai ma route par *Dusseldorff*, où je trouvai toute la Cour de retour de *Francfort*. De là je partis pour \* COLOGNE, COLOGNE, OÙ

\* Voyez le Tome III, des *Lettres*, pag. 169.

COLO  
GNE.

où M. *Happe*, qui étoit nommé par le Roi pour faire lever les Contributions que le *Luxembourg* & autres Pays voisins étoient obligés de payer, me fit beaucoup d'accueil: il me logea chez lui, & me fit faire grand'chère.

Je restai quelque tems dans cette Ville, qui est très florissante, à cause de la facilité que les Négocians y trouvent pour leur Commerce. Il y a continuellement de gros Bateaux qui descendent le *Rhin* jusques en Hollande, & d'autres qui remontent ce Fleuve jusques à *Francfort*. La Ville est assez grande, mais toujours très sale & mal pavée. Les maisons y sont pour la plupart fort antiques, & par conséquent obscures & peu logeables. Cette Ville est gouvernée par un Sénat, qui ne dépend point de l'Electeur. Le pouvoir de ce Prince est très limité; il n'a d'autorité que pour ce qui regarde le Criminel: il peut cependant commander souverainement pendant trois jours, après lesquels, s'il reste à *Cologne*, il n'est plus regardé que comme un Seigneur particulier. Cela est cause que ce Prince se tient ordinairement à *Bonn*, d'où il se rend à *Cologne* les veilles des grandes Fêtes, pour y officier. La Ville, cependant, est obligée de rendre hommage à l'Electeur & de lui prêter serment de fidélité, à condition que ce Prince conservera les Privilèges dont elle jouit. L'Electeur ne peut guères manquer à remplir



plir cette condition, quand même il le voudroit; car c'est la Ville qui entretient la Garnison, & qui est maîtresse de l'Arse-  
 COLOGNE.

On ne permet dans *Cologne*, que l'exercice de la Religion Catholique : les Protestans ne peuvent entrer ni dans le Sénat, ni dans aucun Emploi de Ville ; ils vont au Prêche à *Mulheim*, petite Ville du Pays de *Berg*, qui appartient à l'Electeur Palatin.

Je n'eus point l'honneur de voir Mr. l'Electeur; les malheurs qu'il avoit essuyés dans les dernières Guerres, l'obligeoient pour-lors de demeurer en France. Ce Prince s'appelloit *Joséph-Clément de Bavière*. Il possédoit, avec l'Archevêché de *Cologne*, les Evêchés de *Hildesheim* & de *Liège*. Il est mort le 12 Novembre 1723, après avoir fait élire pour Coadjuteur de *Cologne* son Neveu le Duc *Clément de Bavière*, Evêque de *Munster* & de *Paderborn*.

Les Archevêques de *Cologne* sont Grands-Chanceliers de l'Empire en Italie, mais ils n'en font pas la fonction : la plupart des Princes d'Italie prétendent ne point relever de l'Empire, ou se disent eux-mêmes en être les Vicaires perpétuels ; en cette qualité, ils font dans l'étendue de leur Jurisdiction, ce que l'Empereur pourroit faire. Ceci, cependant, ne s'entend que des affaires ordinaires ; car dans les extraordinaires, ils sont obligés de se pourvoir à la

COLO-  
GNE.

Cour Impériale. Alors c'est l'Electeur de *Maience*, qui, en qualité de Chancelier de l'Allemagne, en fait seul les fonctions; aussi a-t-il la garde des Archives & des Titres qui concernent l'Italie.

Les Electeurs de *Cologne* ont encore long-tems disputé à ceux de *Maience* le droit de sacrer les Empereurs, quoique les derniers prétendent que cet honneur leur appartient comme Primats d'Allemagne. Les différends entre ces Princes ont été réglés, & ils sont convenus que ce seroit celui des deux dans le Diocèse duquel le Couronnement se feroit, qui sacreroit l'Empereur; & que si le Couronnement se faisoit ailleurs que dans leur Diocèse, ou ceux de leurs Suffragans, alors ils le feroient alternativement. Cependant, depuis cet accommodement, l'Electeur de *Cologne* a sacré l'Empereur *Léopold* en 1658 à *Francfort*, Ville du Diocèse de *Maience*; mais ce fut du consentement de l'Electeur, & cela sans conséquence pour l'avenir.

J'ai remarqué, qu'à *Cologne* la plus grande partie des bâtimens publics sont, ou des Eglises, ou des Couvens. L'Eglise Métropolitaine seroit une des plus magnifiques de toute l'Allemagne; si elle étoit finie: on y voit des Tombeaux superbes, & entre autres celui des *Trois Rois*, qui vinrent adorer le Sauveur du Monde. On raconte que leurs Corps, après avoir été por-

portés de *Constantinople* à *Milan*, font enfin parvenus à *Cologne*. Tout le peuple a beaucoup de dévotion à ces Reliques. COLO-  
GNE.

Excepté les Eglises & les Monastères, on ne remarque point d'édifices publics, ni des maisons assez belles pour attirer l'admiration d'un Etranger. On voit encore la Maison où *Marie de Médicis* Reine de France a vu par sa mort la fin de ses malheurs. Elle s'étoit réfugiée à *Cologne*, pour éviter les persécutions du Cardinal de *Richelieu* : ce Cardinal, quoique redevable à cette Princesse de sa prodigieuse fortune, ne se contenta pas de l'avoir forcée de quitter le Royaume de France, il lui fit encore refuser les secours les plus nécessaires ; jusques-là qu'on eut assez de peine à trouver un Boucher qui voulût fournir de la viande pour la table de cette infortunée Princesse. Elle mourut le 3 Juillet 1643.

Pendant que je m'amusois à voir la Ville de *Cologne*, je reçus de France le Passeport que j'avois fait demander pour aller à *Paris*. L'envie que j'avois de voir cette Ville tant renommée, me fit partir assez promptement pour m'y rendre. J'ai oublié de vous dire, que les dehors de *Cologne*, les remparts sur-tout, sont très agréables : il y a de magnifiques Allées d'Ormes, qui servent de promenades, & qui aboutissent à un Quai qui règne le long du *Rhin*. Ce Quai seroit fort beau,

COLOGNE-

s'il n'étoit pas défiguré par une Demi-lune, que l'on a pratiquée pour couvrir la Porte du *Rhin*, & pour assurer le passage du Pont-volant.

ANVERS.

En partant de *Cologne*, je descendis le *Rhin* & le *Vabal* jusques à *Dort*; & de là, j'allai jusques à ANVERS \*, toujours par eau. Cette Ville est, selon moi, la plus belle des Pays-Bas. Elle fait partie du Brabant Autrichien, & est la Capitale du *Marquisat du S. Empire*. Elle est située dans une grande Plaine à la droite de l'*Escaut*, dans l'endroit où cette Rivière sépare le Duché de *Brabant* du Comté de *Flandre*. Elle contient nombre d'Eglises bâties d'un très bon goût, & quantité d'édifices publics très magnifiques. L'Eglise de *Notre-Dame*, qui est la Cathédrale, est un ouvrage qui n'a rien de semblable, si ce n'est en Italie. Sa longueur est de plus de cinq-cens pieds, sa largeur de deux-cens-quarante, & sa hauteur de trois-cens-quarante. Elle contient 66 Chapelles enrichies de colonnes de marbre toutes différentes, & ornées de belles peintures. La Tour qui sert de Clocher, est très haute & d'une beauté achevée.

L'Eglise la plus magnifique après la Cathédrale, étoit celle des *Jésuites*, que le feu du Ciel a consumée en 1718, le 18 de Juillet. Le pavé étoit de marbre à com-

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 148.

compartimens. Il y avoit deux bas côtés, l'un dessus l'autre, qui étoient soutenus par cinquante-six colonnes de marbre, les quatre voûtes étoient fermées de trente-huit grands tableaux à bordures dorées, & les murs qui étoient percés de quarante croisées, étoient revêtus de marbre. La grande voûte étoit d'une très belle sculpture, chargée d'un petit dôme très clair & très bien pratiqué. Pour le Maître-Autel, il auroit falu être bien connoisseur pour faire une description qui fît sentir la beauté de l'ouvrage : pour moi, tout ce que j'en puis dire, c'est que tout y étoit marbre, jaspe, porphyre, & or. Le Tableau représentoit l'Assomption de N. D. C'étoit un morceau achevé. La Chapelle de N. D. qui faisoit partie de la même Eglise, n'étoit pas moins riche que le reste du bâtiment : les côtés & la voûte étoient revêtus de marbre, avec six Statues d'albâtre. Outre cette Chapelle, il y en avoit encore cinquante autres, toutes de la dernière magnificence. Le Portail de l'Eglise, & la Maison des Jésuites qui y tenoit, répondoient à la beauté du bâtiment. Tout ce superbe édifice a été entièrement ruiné : ce que l'on regrette le plus, ce sont des Tableaux du fameux *Rubens*, dont cette Eglise étoit remplie. Cette perte est d'autant plus considérable, qu'elle est irréparable ; car au reste, on se

ANVERS. prépare à faire rebâti une Eglise aussi magnifique que la première.

Il y a encore à *Anvers* plusieurs autres beaux édifices, dont je n'entreprends point la description : je dirai seulement deux mots de la Maison de Ville & de la Bourse. La première est située dans une grande Place entourée de belles maisons. Quoique ce bâtiment soit d'un goût tout à fait Gothique, c'est cependant un magnifique monument de la richesse de ceux qui l'ont fait bâtir. La Bourse mérite d'être considérée, par rapport aux Galleries qui environnent la Place où les Marchands s'assemblent, comme à *Amsterdam*, depuis midi jusques à une heure & demie.

La Citadelle, ou le Château d'*Anvers*, passoit autrefois pour une des plus fortes & des plus régulières Citadelles de l'Europe ; mais les ouvrages que *Louis XIV* a fait faire dans les Pays-Bas, & sur toutes les frontières du Royaume, ont beaucoup diminué le prix des anciennes fortifications. Ce fut dans la Place du Château d'*Anvers*, que le Duc d'*Albe* qui l'avoit fait bâtir, se fit élever cette fameuse Statue de bronze, qui auroit été un monument éternel de sa cruauté & de son orgueil, si elle n'eût été renversée & mise en pièces par le peuple, aussi-tôt que ce Duc eut quitté les Pays-Bas par ordre du Roi *Philippe II.* son Maître. On dit que pendant que le Duc commandoit dans  
les

les Pays-Bas , il avoit fait passer plus de 18000 personnes par la main du Bourreau. ANVERS.

Après la Citadelle, je ne puis m'empêcher de vous parler du Port. Il est très beau & très commode. Il y a une Place fort vaste, dans laquelle, avec l'aide d'une machine, on décharge facilement toutes les marchandises. Une chose qui est encore assez commode, & qui contribue à rendre cette Ville fort marchande, c'est qu'outre la Rivière, il y a encore huit grands Canaux par lesquels les Vaisseaux peuvent entrer dans la Ville. Cependant, malgré toutes ces commodités, le Commerce d'*Anvers*, quoique considérable, n'est pas aujourd'hui à beaucoup près aussi florissant, qu'il l'étoit avant les Guerres Civiles & les nouvelles Opinions en matière de Religion. Il est même étonnant que cette Ville ait pu se relever, après les maux qu'elle a eu à effuyer de la part même de son Souverain, dont les Troupes brûlèrent en 1576 plus de six-cens maisons dans *Anvers*; & tandis que ces malheureux habitans travailloient à retirer du milieu des flâmes ce qu'ils avoient de plus précieux, les Espagnols vinrent fondre sur eux, & en tuèrent ou noyèrent près de dix-mille. Ce terrible Incendie ruina absolument *Anvers*: la Maison de Ville, & plusieurs Palais magnifiques, furent réduits en cendres; & les richesses immenses, qui y étoient renfermées, furent

**ANVERS.** rent enlevées par des scélérats. Le pillage dura trois jours , pendant lesquels il se commit toute sorte d'excès. Cependant cette Ville infortunée , qui paroissoit devoir rester ensevelie sous ses propres cendres , fut relevée quelque tems après par les Confédérés d'alors , qui en restèrent comme Souverains jusques en 1585 , que le Prince de *Parme* la prit sur eux après un Siège qui dura près d'un an , & qui fut un des plus célèbres qu'on eût vu jusques alors , tant par rapport au peu de Troupes du Duc de *Parme* qui n'avoit en tout que douze-mille hommes , que par cette Digue fameuse par laquelle il ferma le Port de la Ville , & par le Pont qu'il fit jetter sur l'*Escant*.

Depuis ce tems-là , *Anvers* est demeurée sous la domination de la Maison d'*Autriche* , jusques à la mort du Roi d'Espagne *Charles II.* Alors elle fut obligée de recevoir Garnison Française au nom de *Philippe V* , que l'Electeur de *Bavière* Gouverneur des Pays-Bas reconnut pour Roi d'Espagne. La Bataille de *Ramelies* remit *Anvers* & une partie des Pays-Bas sous la puissance de l'Empereur. Pendant la Guerre qui se faisoit pour la Monarchie d'Espagne , il se donna une Bataille dans le voisinage d'*Anvers* , près du Village d'*Ekeren* , pour laquelle les deux Partis chantèrent le *Te-Deum*.

Je partis d'*Anvers* , pour suivre ma



route vers *Paris*. Je passai par \* MALI-MALINES-  
NES. C'est une Ville très belle ; elle est  
le Siège d'un Archevêque, qui jouit d'un  
revenu considérable. L'Église Metropo-  
litaine est dédiée à *S. Rambaut*. Cette  
Ville a un Grand-Conseil Royal, qui est  
comme le Parlement du Pays : il fut é-  
tabli en 1473 par *Charles* Duc de Bour-  
gogne. *Malines* est célèbre pour les bel-  
les Dentelles qui s'y font : elles surpassent  
en beauté & en bonté toutes celles qui se  
fabriquent dans les autres Villes des Pays-  
Bas.

De *Malines* je me rendis à † BRUXEL-BRUXEL-  
LES, Capitale du Duché de *Brabant*. Cet-  
te Ville est située sur la petite Rivière de  
*Senne*, qui se rend dans l'*Escout* par le Ca-  
nal de *Vilvorde* : elle divise la Ville bas-  
se par plusieurs Canaux, qui aboutissent  
tous à celui de *Vilvorde*, ce qui est d'une  
grande commodité pour le Commerce,  
qui est considérable. Il y a à *Bruxelles*  
plusieurs Manufactures. Celle de *Devos*  
pour les Tapisseries mérite d'être vue :  
cet habile Ouvrier a porté son Art à un  
point de perfection, qui ne laisse plus  
rien à desirer aux curieux. Le peuple de  
*Bruxelles* est plus poli que dans aucune  
autre Ville des Pays-Bas ; la plupart des  
gens

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, page 150.

† Voyez le Tome III. des *Lettres*, page 123 &  
suiv.

BRUXEL-  
LES.

gens de qualité du Pays y viennent ordinairement passer l'Hiver, & il y a peu de Familles de considération qui n'y aient un Hôtel.

Le Palais Royal est fort grand : les appartemens en sont beaux, quoique très anciens. Ce Palais est fort élevé au-dessus de la Ville : il est situé sur une Colline, ce qui lui procure une vue magnifique & très diversifiée par les Jardins & le Parc qui joint le Palais. Il y a dans ce Parc plusieurs promenades très agréables, ornées de belles Grottes & de plusieurs Fontaines.

La Maison de Ville est encore un très beau bâtiment. Elle est située sur une Place entourée de magnifiques maisons, bâties après le bombardement que les François firent de *Bruxelles*, sous les ordres de Mr. le Maréchal de *Villeroy*. Ce Quartier fut en particulier très endommagé ; mais au reste il en est devenu plus agréable, par les maisons magnifiques que l'on a substituées aux anciennes.

MONS.

Je quittai *Bruxelles* pour passer à *Mons*, Capitale du *Hainaut*. Cette Ville est située sur une Colline au bord de la petite Rivière de *Trouille*. C'est une des plus fortes Places des Pays-Bas. *Louis XIV* l'assiégea en personne & la prit, en 1691 : elle fut rendue à l'Espagne par la Paix de *Ryswyck* ; ensuite à la mort de *Charles II*. Roi d'Espagne, elle retourna, aussi-bien que

que tous les Pays-Bas , au pouvoir de la MONS. France. Mais enfin après la Bataille de *Malplaquet* , elle fut soumise à la Maison d'Autriche. Il y a dans cette Ville une célèbre Abbaye de Religieuses : c'est une retraite très honorable pour des Filles de condition qui se trouvent sans parens , ou qui n'en veulent pas dépendre. Elles sont habillées le matin en Religieuses pour assister à l'Office , & l'après-dînée en Demoiselles : elles ne font aucun Vœu.

De *Mons* je me rendis à \* VALEN-VALENCIENNES. Cette Ville fait partie du *Hai-* CIENNES. *nant* , & elle est la première de la *Flandre Françoisse*. On voit dans ses belles fortifications , la même magnificence qui a toujours été observée dans tous les ouvrages construits sous le Règne de *Louis XIV.* Ce Monarque assiégea *Valenciennes* en personne en 1677 , & après l'avoir prise d'assaut, il y fit construire une forte Citadelle aux dépens des habitans. Cette Place avoit déjà été assiégée par les Maréchaux de *Turenne* & de *La Ferté* , l'an 1656 : mais Dom *Jean d'Autriche* Gouverneur des Pays-Bas , accompagné du Prince de *Condé* qui pour-lors portoit les armes contre son Roi , leur fit lever le Siège. Le Maréchal de *La Ferté* fut fait prisonnier dans cette expédition.

Le feu Electeur de *Cologne* demouroit à

\* Voyez le Tome III. des *Lettres* , page 120.

VALEN- à *Valenciennes*, lorsque j'y passai : les évé-  
 CIENNES. nemens de la Guerre l'avoient obligé de  
 quitter ses Etats. Je fus présenté à ce  
 Prince par Mr. le Prince de *Tingri*. S. A.  
 E. me fit un accueil des plus favorables :  
 elle se souvint d'avoir connu mon Père ;  
 & je vis bien , dans le cours de la con-  
 versation , que ce Prince auroit bien au-  
 tant souhaité être dans sa Ville de *Bonn* ,  
 que dans une Place de France.

Je restai trois jours à *Valenciennes* , après  
 lesquels je partis pour me rendre à \*  
 CAM- CAMBRAY. Cette Ville est Capitale du  
 BRAY. *Cambresis* , & une des plus fortes Places  
 de l'Europe. On lui donne une origine très  
 ancienne : quelques Auteurs prétendent  
 que *Camber* Roi des Sicambres en fut le  
 Fondateur. Les Rois de France , l'ayant  
 conquise , en furent maîtres très long-  
 tems. Après la mort de *Charles le Chau-*  
*ve* , elle fut pendant quelque tems un su-  
 jet de Guerre entre l'Empereur , le Roi  
 de France & les Comtes de Flandre : ces  
 derniers s'en emparèrent , & les Empe-  
 reurs la déclarèrent ensuite Cité libre de  
 l'Empire. *François I.* Roi de France lui  
 accorda la Neutralité ; mais l'Empereur  
*Charles-Quint* s'en rendit le maître. De-  
 puis , pendant les révolutions des Pays-  
 Bas , elle tomba sous la domination du  
 Duc

\* Voyez le Tome III. des *Lettres* , p. 113.

Duc d'Alençon Frère de *Henri III.* Ce Duc la remit aux François, par un Traité qu'il conclut avec *Jean de Montluc*, que le Roi *Henri IV* fit ensuite Prince de *Cambray*. Les Espagnols peu de tems après surprirent cette Place & s'en rendirent maîtres; elle leur demeura jusques en 1677, que *Louis XIV* la soumit à son obéissance. Elle est restée à la France, & cette Couronne en a augmenté considérablement les fortifications.

CAM-  
BRAY.

*Cambray* a titre d'Archevêché : il fut érigé en 1559 par le Pape *Paul II.* à la prière de *Philippe II.* Roi d'Espagne. On donna pour Suffragans à cette Métropolitaine, les Evêchés d'*Arras*, *Tournay*, *S. Omer* & *Namur*, anciennement Suffragans de l'Eglise de *Reims*. L'Archevêque prend le titre de *Duc de Cambray*, *Cômte du Cambresis* & *Prince du S. Empire*. Celui qui en étoit Archevêque dans le tems que j'y passai, étoit l'illustre Mr. de *Fenelon*, Prélat aussi recommandable par sa piété, que par la délicatesse de sa plume. L'Archevêque d'aujourd'hui est Fils-naturel du feu Duc d'*Orléans* Régent, il étoit auparavant Evêque & Duc de *Laon*. Ce Prélat répond parfaitement aux grandes espérances que ses bonnes qualités avoient fait concevoir dès sa plus tendre jeunesse. Il a succédé dans cette Dignité au fameux Cardinal *Dubois*, Ministre de France.

J'oubliois de vous dire, que la Ville de

CAM-  
BRAY.

*Cambray* est encore très célèbre par la fameuse Ligue qui fut conclue entre le Pape, l'Empereur *Maximilien*, *Louis XII* Roi de France, & *Ferdinand* Roi d'Arragon, contre la République de *Venise*.

S. QUEN-  
TIN.

De *Cambray*, je passai par S. QUENTIN. Cette Ville est Capitale du *Vermandois*: elle est célèbre par la fameuse Bataille de S. *Quentin* ou de S. *Laurent*, ainsi nommée parce qu'elle fut donnée le 10 d'Août en 1557. La Trêve aiant été rompue entre le Roi de France *Henri II.* & *Philippe II.* Roi d'Espagne, *Philibert-Emanuel* Duc de Savoie, Gouverneur des Pays-Bas, assiégea la Ville de S. *Quentin*, qui étoit dégarnie de Troupes, & du reste en très mauvais état. L'Amiral de *Coligny* se jeta dedans avec quelques Troupes, ce qui donna le tems au Connétable de *Montmorency* de passer la *Somme* avec l'Armée Française qu'il commandoit, pour jeter dans la Ville quelque secours. Cela fut véritablement exécuté, mais avec tant de précipitation, qu'à peine y entra-t-il cinquens hommes. Le Connétable voyant venir les Espagnols, & d'ailleurs ses Troupes étant embarrassées d'équipages, voulut se retirer; mais le Duc profitant de son embarras, le surprit entre les Villages d'*Essigny* & de *Rizerolles*, & le chargea si brusquement, qu'il n'eut pas le tems de donner les ordres pour la Bataille. Le Connétable & son Fils furent faits prisonniers, avec

avec un grand nombre de personnes de considération. Le nombre des morts surpassoit encore celui des prisonniers ; on trouva parmi eux , *Jean de Bourbon Duc d'Anguien* Prince du Sang Royal , & plus de 600 Gentilshommes. Les Espagnols ne perdirent qu'environ cent hommes. *Philippe II.* , en reconnoissance de cette Victoire, fit le magnifique vœu qu'il a exécuté depuis , de bâtir le Monastère de *S. Laurent de l'Escurial* : ce qui fit dire à un Ambassadeur de France à qui on faisoit voir ce superbe édifice , qu'il falloit que *Philippe* eût eu grand' peur , pour faire un vœu aussi considérable. Après la Bataille , *S. Quentin* se rendit aux Espagnols, qui l'ont gardé jusques à la Paix de *Caateau-Cambresis* en 1559.

S. QUEN-  
TIN.

De *S. Quentin* je me rendis à **COMPIEGNE**, Ville du Diocèse de *Soissons*. Elle est située au Couchant de l'*Oyse* & de l'*Aisne*. Cette Ville a été cause de la prise de la fameuse *Pucelle d'Orléans*. Cette illustre Guerrière voulant secourir *Compiègne*, que les Anglois avoient dessein d'assiéger, eut le malheur de tomber entre leurs mains : ils la conduisirent à *Rouen*, où ils la firent bruler comme Sorcière. Ce fut dans le Château de *Compiègne* que le Cardinal de *Richelieu* tint prisonnière pendant quelque tems la Reine *Marie de Médicis* : mais cette Princesse trouva le moyen de s'en sauver & de se retirer en

COMPIE-  
GNE.

COMPIEGNE.

Flandre. J'ai eu l'honneur de vous dire ci-dessus, que cette Reine infortunée étoit morte à *Cologne*.

Ce même Château a aussi servi de demeure pendant quelque tems à l'Electeur de *Bavière*, lorsque les armes victorieuses de l'Empereur privoient ce Prince de ses Etats. S. A. E. y tenoit une Cour fort brillante, qui ne se ressentoit nullement de sa disgrâce. Il y a auprès de *Compiègne* une Forêt assez étendue, qui rend les environs de cette Ville très agréables. Cette Forêt est entrecoupée par de belles Routes, qui la rendent très commode pour la Chasse.

SENLIS.

De *Compiègne* à *Paris* il n'y a point de Place considérable que *Senlis*, qui ne l'est, après tout, que par son Evêché: car excepté sa situation, qui est assez agréable à cause du voisinage de la belle Forêt de *Chantilly*, *Senlis* est fort peu de chose. On voit près de cette Ville l'Abbaye de N. D. de la *Victoire*, que *Philippe-Auguste* fit bâtir en reconnoissance de la Bataille de *Bouvines*, qu'il gagna en personne contre l'Empereur *Othon IV* & ses Confédérés, le dimanche 27 Juillet 1215. Le même jour, son Fils gagna une autre Bataille en *Anjou* contre les Anglois. On prétend que les deux Courriers qui portoient la nouvelle du gain de la Bataille d'une Armée à l'autre, se ren-



rencontrèrent à l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise de cette Abbaye. SEN LIS.

Entre *Senlis* & *Paris*, on voit la petite Ville de *S. Denys*, célèbre par la magnifique Abbaye, qui lui donne son nom. S. DENYS.  
C'est dans cette Eglise que sont les Tombeaux des Rois & Fils de France. On y voit des Mausolées d'un riche travail. Il y a aussi un Trésor, qui renferme quantité de Pièces très curieuses. L'Abbaye de *S. Denys* a aussi donné son nom à la grande Plaine dans laquelle elle est située. Ce fut dans cette Plaine que se donna la fameuse Bataille entre les Catholiques & les Huguenots, sous le Règne de *Charles IX.* Le Connétable de *Montmorency* âgé de 83 ans, qui commandoit les Catholiques, y fut blessé, & remporta la Victoire contre les Hérétiques.

En sortant de *S. Denys*, j'eus enfin le plaisir de voir ce que je souhaitois passionnément depuis longtems, je veux dire la fameuse Ville de \* *PARIS.* PARIS. Ce fut au commencement de 1712, que j'y arrivai. Je ne fais point difficulté de l'appeler la première Ville du Monde, comme elle est la Capitale du premier Royaume de la Chrétienté. L'étendue de son enceinte, la beauté de ses bâtimens, la multitude de ses habitans, l'abord con-

\* Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag. 390. jusqu'à la p. 112. du Tome III.

PARIS,

VER-  
SAILLES.

tinuel & le séjour qu'y font les Etrangers, la variété & l'abondance de toutes sortes de commodités, la rendent la plus belle Ville de l'Univers, & la font regarder avec raison comme l'ornement, l'ame & la force de l'Empire François. Je ne voulus cependant point m'arrêter d'abord dans cette Ville; j'avois trop envie de voir le fameux Château de VERSAILLES, si renommé dans toutes les Cours étrangères.

Je m'étois fait une si grande idée de ce Château, & j'étois si persuadé que tout y devoit être d'or & d'azur, qu'au premier coup d'œil je ne fus pas frappé de sa beauté. L'entrée de *Versailles* en arrivant de *Paris*, ne lui est point avantageuse, quoiqu'on y arrive par une Avenue des plus magnifiques; mais lorsqu'on est arrivé au Château, & qu'on se tourne vers cette grande Avenue, les deux superbes Ecuries au milieu desquelles elle se trouve, forment un spectacle qui donne une grande idée du Maître de ces somptueux édifices. La face du Château qui donne sur les Jardins, est la plus belle: c'est de ce côté là qu'est la superbe Galerie qui fait l'admiration de tous les Etrangers. Ce qui m'a causé le plus d'étonnement à *Versailles*, ce sont les dedans du Château: car à les bien examiner, on peut dire que ce sont plusieurs Châteaux joints ensemble. La Famille  
Roya-

Royale, qui étoit encore assez nombreuse dans cette année, y étoit logée fort à son aise : chacun avoit une Salle des Gardes, une Antichambre, une Chambre, une Chambre de lit, un grand Cabinet, & des Garderobes. Les principaux Officiers & les Dames des Princesses y étoient aussi commodément logés. La plupart des Seigneurs de la Cour y avoient des logemens, assez resserrés à la vérité, mais cependant très commodes. Enfin, on m'a assuré que quand *Louis XIV* étoit à *Versailles*, il couchoit toutes les nuits environ vingt-mille personnes, tant dans le corps du Château, que dans le Grand-Commun & autres bâtimens faisant tous partie du Château. Les Apartemens & autres logemens étoient si bien distribués, que tout ce grand monde ne s'embarassoit point.

Les plus belles pièces des dedans du Château sont la Galerie, & les Salons qui l'accompagnent. Les murs sont revêtus de marbre. On voit par-tout briller les ouvrages des plus grands Maitres, en or, en bronze; & le tout entremêlé de glaces magnifiques. J'ai entendu dire qu'avant la Guerre pour la Monarchie d'Espagne, toutes les tables, les girandoles & les guéridons, qui sont aujourd'hui de marbre & de bois doré, étoient d'argent massif. Le Roi les fit convertir en monnaie, pour subvenir aux fraix immenses des

VER-  
SAILLES.

Guerres qu'il avoit à soutenir. Le plafond de la Gallerie représente en différens Tableaux les actions principales de la vie de *Louis le Grand*: il est encore orné de cartouches & de dorures, dans lesquels on remarque autant de richesses que de goût.

La Chapelle répond parfaitement à la magnificence des dedans du Château. Les Critiques trouvent qu'elle a trop d'élévation pour sa grandeur. Sans beaucoup me connoître en Architecture, & peut-être en est-ce ici une preuve, je serois volontiers de leur avis. En effet, il faut être placé à la Tribune d'où le Roi entend la Messe, pour être à la juste portée de voir les superbes peintures dont le plafond est enrichi. On ne peut rien voir de plus beau, ni de meilleur goût. Le Tableau principal représente Dieu le Père dans toute sa gloire, aussi parfaitement que la foiblesse de l'Homme peut le concevoir. Je ne me suis jamais lassé d'admirer ce morceau de Peinture, & je l'ai toujours vu avec un nouveau plaisir. Ce plafond est soutenu par de magnifiques colonnes d'une pierre blanche, aussi belle que le marbre; elles forment une Gallerie, qui règne autour de la Chapelle, toujours à la hauteur de la Tribune du Roi: les balustrades sont de cuivre jaune & de marbre. Quand on regarde de la Tribune en-bas, on trouve la Chapelle

un

un peu trop profonde, & le grand Autel pas assez élevé. Vis à vis la Tribune du Roi, & précisément au dessus du grand Autel, on voit une Orgue de très bon goût: c'est là que la Musique du Roi se place. Elle est très bien composée, & les connoisseurs admirent toujours le premier coup d'archet, qui se donne à l'instant que le Roi entre dans la Chapelle pour y entendre la Messe.

VER-  
SAILLES.

Je vous avoue, Madame, que c'étoit pour moi un spectacle des plus riches, que d'y voir entrer *Louis XIV.* Ce Prince y paroissoit dans toute sa grandeur, entouré des Cardinaux & des Seigneurs de sa Cour. Les Gardes du corps & les Cent-Suisses occupoient la Gallerie & le bas de la Chapelle, & les Tambours & Fifres Suisses s'y faisoient entendre jusques à ce que S. M. se fût placé. Les jours de Communion, ou de Sermon, le Roi descendoit dans la Chapelle: le pavé, qui est d'un marbre très beau, étoit alors entièrement couvert de magnifiques tapis. Lorsque le Roi communioit, il y avoit un Prié-Dieu pour lui, vis à vis le grand Autel; alors les Cent-Suisses étoient rangés en deux files, & les Courtisans entouroient Sa Majesté. Au Sermon, le fauteuil du Roi étoit vis à vis la Chaire du Prédicateur; les Princes & Princesses de la Maison Royale & du Sang étoient assis sur des plians des deux côtés du Roi, sur

VER-  
SAILLES.

la même ligne. Les Princes & Princesses affiſtoient assez rarement à la Messe du Roi, & lorsqu'ils s'y trouvoient, ils étoient à genoux, & appuyés sur la même balustrade que le Roi, mais entièrement éloignés de son drap de pied.

Les Jardins de *Versailles* peuvent être regardés comme une des merveilles de nos jours. Je ne crois pas que les Jardins tant vantés de la superbe *Sémiramis* aient été plus beaux que ceux-ci. En effet, à bien considérer les Statues, les Vases, les Jets-d'eau de marbre & de bronze, il semble d'abord que l'on se soit appliqué à renfermer dans ces lieux enchantés tout ce que la Grèce & Rome même, tant ancienne que moderne, a fourni de plus admirable. C'est le fameux *Le Nautre* qui a donné les Dessins de ces Jardins. Au bout de la grande Allée qui fait face au Château, on voit un grand Canal très étendu : il forme une Croix à une certaine distance, dont un côté conduit à la *Ménagerie*, & l'autre à *Trianon*. La *Ménagerie* est une maison assez petite, qui ne contient que peu de chambres, d'où le Roi peut voir toutes sortes d'Animaux des plus rares qu'on a soin d'y entretenir. Pour *Trianon* & ses Jardins, il ne paroît pas d'abord que ce soit un Homme qui ait conduit cet ouvrage; tout y est enchantement, & quiconque seroit un peu coiffé des admirables Histoires  
des

des Fées , ne balanceroit pas à regarder ce magnifique bâtiment comme le chef-d'œuvre de ces habiles Ouvrières. Tout l'édifice paroît à l'extérieur , fort petit ; mais lorsqu'on examine les dedans , on trouve des logemens aussi spacieux que commodes. Les dehors de ce Palais sont en partie cachés par des Bosquets magnifiques ; ce qui en paroît , est revêtu de marbre blanc , orné d'un Ordre de pilastres de marbre rouge , entre lesquels les croisées forment des arcades. *Louis XIV* se retiroit assez souvent dans cette charmante solitude , pour y être à l'abri de l'importunité de la Cour ; il n'y avoit que des personnes nommées par S. M. qui pussent s'y trouver.

A une petite lieue de *Versailles* , on voit *Marly* , autre Maison Royale , & celle de toutes dont les Jardins sont les plus agréables , sans cependant contenir à beaucoup près autant de richesses que ceux de *Versailles*. La grande Cascade , qui est toute de marbre de différentes couleurs , forme un aspect superbe. Lorsqu'on est au haut de cette Cascade , & que l'on se tourne du côté de la Maison , on découvre tous les Jardins , avec une Campagne , à travers laquelle on voit serpenter la Rivière de *Seine* , qui présente d'un côté le Château de *S. Germain en Laie* , & de l'autre le Château de *Maisons* qui appartient au Pré-

VER-  
SAILLES.

fident de ce nom; ce qui forme un point de vue admirable. *Louis XIV* se plaisoit à *Marly*: il s'y dépouilloit volontiers d'une partie de sa grandeur, & il faisoit l'honneur à bien des Dames de qualité de les faire manger avec lui. Voilà, Madame, un léger crayon du fameux Château de *Versailles*, & de ses environs. Je n'ai point cru qu'il fût à propos de détailler ici scrupuleusement les beautés que l'on découvre à chaque pas que l'on fait dans ce magnifique Palais: vous en avez sans doute lu la description assez exacte qui en a été faite dans des Livres imprimés à ce sujet. Je vais à présent vous dire deux mots des Princes & Princesses de la Famille Royale.

Je ne vous parlerai point de l'auguste Chef de cette illustre Famille; il faudroit une plume plus formée que la mienne pour traiter avec la dignité qui convient, un sujet si relevé. Tout ce que j'aurai l'honneur de vous dire de *Louis XIV*, c'est que si la bonne mine eût dû décider de la Couronne de France, ce grand Prince y eût eu de ce côté autant de part que du côté de sa naissance. Il étoit déjà avancé en âge, lorsque j'eus l'honneur de le voir en 1712; & il avoit cependant encore plus grand air qu'aucun homme de son Royaume.

Mr. le Duc de *Bourgogne*, devenu Dauphin de France après la mort de son Pè-



Père Fils de *Louis XIV*, que la petite vérole avoit enlevé en peu de jours dans son Château de *Meudon* l'année d'auparavant, étoit le premier Prince du Royaume après le Roi. Ses grandes qualités faisoient espérer un Règne très heureux : dévot, sans rien négliger de ses devoirs de Prince, il favoit allier le recueillement du Cloître avec le tracas de la Cour; & toujours appliqué à la grande affaire de son Salut, il croyoit cependant, & avec raison, que l'application aux affaires de l'Etat devoit entrer dans ses exercices de piété. Il avoit épousé une Princesse, qui par ses grandes qualités auroit fait le bonheur des François, si une mort prématurée ne l'eût enlevée à la fleur de son âge. Elle s'appelloit *Marie Adélaïde de Savoie*. Je puis vous assurer, Madame, que je n'ai jamais vu de port plus noble & plus majestueux, que celui de cette Princesse. Plusieurs Dames qui avoient l'honneur de la voir dans le particulier, m'ont assuré qu'on ne pouvoit avoir plus d'esprit ni plus d'enjouement. Sa grande jeunesse lui faisoit rechercher les plaisirs; mais cependant, sans jamais perdre ses devoirs de vue. Elle avoit pour le Roi un respect & des attentions extraordinaires. Tous les soirs elle se rendoit chez Madame de *Maintenon*, aux heures que le Roi y étoit, & après la tenue du Conseil, elle employoit tout ce que l'enjouement de son esprit pouvoit

VER-  
SAILLES.

imaginer, pour l'amuser. Cette Princesse se avoit aussi des attentions particulières pour le Dauphin son Epoux; & comme ce Prince ne manquoit jamais ni Messe, ni Vêpres, ni Salut, Madame la Dauphine l'y accompagnoit toujours, & ne faisoit point difficulté de faire céder ses plaisirs à son devoir.

Peu après mon arrivée à la Cour de France, ces deux illustres Epoux moururent à peu de jours l'un de l'autre. Ce fut Madame la *Dauphine* qui la première paya le tribut à la Nature. Cette Princesse tomba malade à *Versailles*; bien-tôt le Pourpre se déclara, & enfin sa maladie paroissant desespérée, on lui fit annoncer qu'il falloit se préparer à la mort. Elle eut bien de la peine à s'y résoudre; on ne renonce pas volontiers à une vie délicieuse, soutenue par l'espérance de posséder bientôt une des premières Couronnes du Monde. Cette Princesse mourut presque entre les bras de Madame la Duchesse d'Orléans, qui ne la quitta point pendant toute sa maladie. Madame la *Dauphine* avoit demandé que cette Princesse demeurât auprès d'elle.

Le Roi fut sensiblement touché de cette mort; il partit l'instant d'après pour *Marly*, où Mr. le *Dauphin* le suivit. Ce Prince, connoissant le prix de l'Epouse qu'il venoit de perdre, s'abandonna à sa douleur; il tomba malade, presque aussitôt

tôt qu'il fut arrivé à *Marly*, de la même maladie dont la Princesse son Epouse venoit de mourir. Il reçut l'arrêt de sa mort avec une fermeté vraiment Chrétienne; & dans le fort de sa maladie, on lui entendoit assez souvent faire cette prière : *Mon Dieu, sauvez le Roi & l'Etat !* La veille de sa mort, sur le soir, il eut une extrême envie d'entendre la Messe : on eut bien de la peine à lui faire entendre que les règles de l'Eglise ne permettoient pas de dire la Messe à l'heure qu'il étoit. Comme il ne cessoit de la demander, aussitôt que l'on eut entendu minuit sonner, on dit la Messe dans sa chambre sur un Autel que l'on avoit dressé au pied de son lit. Depuis le moment de l'élévation, Mr. le *Dauphin* fut fort tranquille, il ne cessa de prier Dieu; jusques à ce qu'enfin ses forces diminuant de plus en plus, il mourut. Cette mort arriva le 18 de Février 1712, six jours après celle de Madame la *Dauphine*.

Le Roi eut besoin de tout son courage, pour soutenir tant de malheurs coup sur coup. La Famille Royale étoit dans la dernière consternation. On voulut persuader au Roi de s'éloigner pour quelque tems, afin de changer d'air; mais il répondit avec fermeté, qu'il étoit par-tout entre les mains de Dieu, & qu'ainsi il vouloit demeurer où il étoit. Bientôt après, ce grand Prince eut encore un

VER-  
SAILLES.

nouveau fujet de douleur, dans la nouvelle qu'il reçut de la mort de Mr. le Duc de *Bretagne*, déclaré Dauphin depuis la mort de son Père. Ce jeune Prince mourut à *Versailles* le 8 Mars 1712, âgé de cinq ans. Il n'y eut jamais de spectacle plus triste, que celui d'une Pompe funèbre que l'on vit cette année servir en même tems au Père, à la Mère, & au Fils.

Il ne restoit de cette auguste Tige que Mr. le Duc d'*Anjou*, aujourd'hui *Louis XV.* La santé languissante de ce Prince, encore enfant, faisoit appréhender qu'on ne le perdît bientôt : il fut alors malade au point, que les Médecins desespérèrent de sa guérison. Cependant, il reprit insensiblement des forces, & les François voyent aujourd'hui le jeune Monarque jouir d'une santé plus vigoureuse, que la délicatesse de son enfance ne permettoit d'espérer. Je crois qu'ils en sont redevables aux grands soins que Madame la Duchesse de *Vantadour* a pris de ce jeune Prince. Cette Dame avoit été chargée de son éducation, & elle s'en acquittoit avec tout le zèle d'une personne qui connoissoit le prix du précieux dépôt qui lui étoit confié.

Le plus près du Trône après ce jeune Prince, étoit Mr. le Duc de *Berry*, Frère de Mr. le Duc de *Bourgogne*. Ce Prince étoit beau de visage, & un peu gros  
pour

pour son âge : il faisoit sa principale occupation de la Chasse, au retour de laquelle il venoit jouer chez Madame la Duchesse de *Berry* son Epouse. Cette Princesse tenoit les Apartemens, depuis la mort de Madame la Duchesse de *Bourgogne*.

Le dernier Prince de la Maison Royale étoit Mr. le Duc d'*Orléans*, depuis Régent du Royaume. J'aurai occasion de vous parler de ce Prince, lorsqu'à la mort de *Louis le Grand*, il s'agira du Gouvernement du Royaume, pendant la Minorité du jeune Monarque.

Les premiers de la Cour après les Princes de la Maison Royale, étoient les Princes du Sang. Le premier étoit Mr. le Duc de *Chartres*, aujourd'hui Duc d'*Orléans* par la mort de son Père, Régent de France pendant la Minorité de *Louis XIV.*

Mrs. le Duc de *Bourbon*, les Comtes de *Charolois* & de *Clermont*, composoient la Branche de *Condé*. Le premier de ces Princes, que l'on nomme simplement Mr. le Duc, avoit le port haut, la taille très droite & extrêmement dégagée. Il a eu le malheur de perdre un œil à la Chasse : du menu plomb qui écarta d'un coup de fusil que Mr. le Duc de *Berry* tiroit sur du gibier, a été cause de cet accident.

Les deux autres Princes étoient bien faits, & très beaux. Comme ils étoient encore très jeunes, ils étoient, aussi-bien

VER-  
BAILLES.

que Mr. le Duc de *Chartres*, entre les mains de leurs Gouverneurs.

Mr. le Prince de *Conty*, Fils de celui qui avoit été élu Roi de Pologne, étoit le seul Prince de la seconde Branche de *Bourbon*.

Voilà, Madame, quels étoient les Princes qui composoient alors la Cour de France. Je vais avoir l'honneur à présent de vous parler des Princesses, selon leur rang. Je les distingue, comme les Princes, par les qualités de Princesses de la Maison Royale, & de Princesses du Sang.

La première Princesse de la Maison Royale étoit Madame la *Dauphine*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Après Madame la *Dauphine*, c'étoit Madame la Duchesse de *Berry* qui avoit le premier rang. Cette Princesse étoit Fille de Mr. le Duc d'*Orléans*, depuis Régent. Elle tenoit beaucoup de son Père, pour l'esprit; & sans un peu trop d'embonpoint, elle auroit été une des plus aimables Princesses de toute la Cour. J'aurai occasion de vous faire connoître le caractère de cette Princesse.

Madame, seconde Femme de *Philippe d'Orléans* Frère de *Louis XIV*, étoit la troisième Princesse de la Cour, du vivant de Madame la *Dauphine*. Cette Princesse s'appelloit *Elizabeth-Charlotte de Bavière*: elle étoit Fille de l'Electeur *Charles-Louis*, & de *Charlotte de Hesse*, & la

der-

dernière de cette illustre Branche de la Maison *Palatine*. L'affiduité avec laquelle j'ai toujours fait ma cour à cette Princesse, à qui d'ailleurs j'étois bien recommandé par Madame l'Électrice de *Hanover* Mère du Roi d'Angleterre, me met en état de vous rapporter quelques particularités qui vous en donneront une juste idée.

Cette Princesse étoit très affable, accordant cependant assez difficilement sa protection. Elle parloit beaucoup, & parloit bien : elle aimoit sur-tout à parler sa Langue naturelle, que près de cinquante années de séjour en France n'ont pu lui faire oublier; ce qui étoit cause qu'elle étoit charmée de voir des Seigneurs de sa Nation, & d'entretenir commerce de Lettres avec eux. Elle étoit très exacte à écrire à Madame l'Électrice de *Hanover*, & à plusieurs autres personnes en Allemagne. Ce n'étoit point de petites Lettres qu'elle écrivoit ordinairement, elle remplissoit fort bien vingt à trente feuille de papier. J'en ai vu plusieurs qui auroient mérité d'être rendues publiques; je n'ai rien vu de mieux écrit en Allemand. Aussi cette Princesse ne faisoit-elle qu'écrire du matin au soir. D'abord après son lever, qui étoit toujours vers les dix heures, elle se mettoit à sa Toilette; de là elle passoit dans son Cabinet, où après avoir passé quelque tems en prières, elle

VER-  
SAILLES.

se mettoit à écrire jusques à l'heure de sa Messe. Après la Messe, elle écrivoit encore jusques au dîner, qui ne duroit pas longtems. Madame retournoit ensuite écrire, & continuoit ainsi jusques à dix heures du soir. Vers les neuf heures du soir, on entroit dans son Cabinet : on trouvoit cette Princesse assise à une grande table & entourée de papiers: il y avoit une table d'Hombre auprès de la sienne, où jouoient ordinairement Madame la Maréchale de *Clérembault*, & d'autres Dames de la Maison de cette Princesse. De tems en tems, Madame regardoit jouer, quelquefois même elle conseilloit en écrivant; d'autres fois elle entretenoit ceux qui lui faisoient la cour. J'ai vu une fois cette Princesse s'endormir, & un instant après se réveiller en sursaut, & continuer d'écrire. Voilà, Madame, quelle étoit la vie ordinaire de *Madame*, lorsqu'elle étoit à *Versailles*. Quelquefois cependant elle suivoit le Roi à la Chasse, habillée en Amazone, ou bien elle alloit à l'Opéra. Cette Princesse aimoit beaucoup les Spectacles; & après la mort de *Louis XIV*, la Cour étant venu demeurer à *Paris*, elle faisoit jouer souvent les Comédiens François & Italiens sur le Théâtre du Palais Royal.

Pour ce qui étoit du rang, jamais Princesse ne l'a mieux soutenu que *Madame*. Elle étoit de la dernière exactitude à se  
fai-



faire rendre ce qui lui étoit dû. De son côté, elle rendoit à chacun les honneurs qui leur appartenoient. Je l'ai entendu une fois parler bien vivement à ce sujet à Madame la Duchesse de Berry, & assurément il n'y avoit que *Madame* qui pût le prendre sur ce ton avec cette Princesse. C'étoit pendant la Minorité de Louis XV. Madame la Duchesse de Berry vint sur le soir chez *Madame*, en écharpe. Après qu'elle y eut été une demi-heure, elle demanda à Madame de *Mouchy* quelle heure il étoit. *Madame* demanda à Madame la Duchesse de Berry, ce qu'elle disoit à Madame de *Mouchy*. Cette Princesse lui répondit, que voulant aller aux Tuileries, elle demandoit quelle heure il étoit. *Comment aux Tuileries ?* dit Madame; *vous allez donc vous promener aux flambeaux ?* Effectivement, il étoit presque nuit. *Non Madame*, dit Madame la Duchesse de Berry, *je vais chez le Roi.* *Chez le Roi !* repliqua Madame: *de grâce, permettez-moi de vous en témoigner ma surprise.* *Chez le Roi, Madame, habillée comme vous êtes ! Je crois que vous savez trop ce que vous lui devez. N'en faites rien, Madame, je vous en prie; rendez au Roi les respects que vous lui devez, & alors vous serez en droit de vous faire rendre d'un chacun ceux qui vous sont dus.*

Madame la Duchesse de Berry, à qui ce discours ne plaisoit point, voulut y re-

VER-  
SAILLES.

pliquer : mais *Madame* l'interrompit & lui dit : *Non, Madame, rien ne peut vous en excuser : vous pouvez bien vous habiller le peu souvent que vous allez chez le Roi, puisque je m'habille tous les jours, moi qui suis votre Grand-mère. Dites naturellement que c'est la paresse qui vous empêche de vous habiller ; ce qui ne convient ni à votre âge, ni à votre rang. Une Princesse doit être vêtue en Princesse, & une Soubrette en Soubrette.* *Me. la Duchesse de Berry*, peu accoutumée à recevoir des mercuriales, fut extrêmement choquée de ce discours. Elle fit alors, ce qu'elle avoit coutume de faire lorsqu'elle entendoit quelque chose qui lui déplaisoit, & que les bienséances ne lui permettoient pas de relever avec une certaine hauteur : elle se leva, fit une profonde révérence & sortit. *Madame* se remit à écrire, sans discontinuer de parler sur ce même sujet, & toujours avec émotion. Elle dit, en regardant tous ceux qui étoient présens : *Mais ai-je tort de parler ainsi à Madame de Berry ? Qu'en dites-vous ?* Vous jugez bien, *Madame*, que tout le monde garda un profond silence ; & comme elle continuoit à parler toujours sur le même ton, ce qui embarrassoit fort tous ceux qui étoient dans le Cabinet, *Madame la Princesse de Conty* entra ; ce qui fit changer la conversation.

Depuis la mort de *Louis XIV*, *Madame* avoit suivi la Cour à *Paris* : elle y demeura

meuroit en Hiver, & elle passoit ordinairement la belle saison à *S. Cloud* : de là elle venoit assez souvent chez le Roi, elle affisoit au Spectacle, & s'en retournoit le soir à *S. Cloud*. Elle avoit alors avec elle *Mademoiselle*, aujourd'hui Abbessse de *Chelles*, & Mlle. de *Valois*, aujourd'hui Princesse de *Modène*. Les autres Princesses ses Petites-filles demeuroient à *Paris* auprès de Madame la Duchesse d'*Orléans* leur Mère. Cette Princesse, quoique Mère de Madame la Duchesse de *Berry*, n'avoit le pas qu'au-dessous d'elle; elle n'avoit même que le pliant chez sa Fille, pendant que cette Princesse avoit le fauteuil. Madame la Duchesse d'*Orléans* étoit la dernière de la Maison Royale.

La première des Princesses du Sang étoit la Princesse Douairière de *Condé*, *Anne* Palatine de Bavière, Fille d'*Edouard* Prince Palatin du Rhin. On l'appelloit simplement *Madame la Princesse*. Elle demeuroit ordinairement à *Paris*, où elle menoit une vie très édifiante, par sa piété exemplaire, & les grandes aumônes qu'elle faisoit. Elle y est morte le 23 Février 1723, âgée de 75 ans.

Madame la Princesse étoit Mère de Mr. le Duc de *Bourbon*, mort en 1710. Ce Prince avoit épousé *Louise-Françoise de Bourbon*, Fille légitimée de *Louis XIV.* Je puis vous assurer, Madame, que c'étoit une des plus belles Princesses de la

VER-  
SAILLES.

Cour, & quoique déjà Mère de huit Enfans, il étoit beaucoup plus naturel de croire qu'elle en étoit Sœur. Elle joignoit à tant de beauté, ces graces qui lui font encore préférables; & toutes ces qualités extérieures étoient soutenues par un air & un port plein de majesté, qui inspiroit autant de respect pour cette illustre Princesse, que ses manières affables & obligeantes lui attiroient de cœurs. Elle avoit d'ailleurs un esprit vif & brillant; toujours sûre de plaire, soit qu'elle rendit au mérite les louanges qui lui étoient dues, soit que par une raillerie fine elle fît sentir le ridicule qui, malgré le bon goût du Siècle, eût peut-être fait fortune chez le Courtisan toujours flatteur.

Après cette Princesse, le rang appartenoit à Madame la Princesse de *Conty*, première Douairière. Elle étoit Fille légitimée de *Louis XIV.* L'air, la taille, la beauté de cette Princesse ont fait tant de bruit dans le monde, que je crois, Madame, que vous n'ignorez pas qu'elle a passé pour la plus belle personne du Royaume; & véritablement, quoique d'un âge assez avancé, elle a encore un air de majesté & de modestie qui tient de la grandeur de son Père, & de la piété exemplaire des dernières années de sa Mère. Depuis la mort de Monseigneur le *Dauphin* Fils de *Louis XIV.*, cette Princesse étoit fort retirée, de sorte que je ne l'ai  
vue

vue nulle part ailleurs que chez *Madame* ; & depuis la mort du Roi, elle ne paroît presque plus. VER<sup>LE</sup>  
SAILLES.

Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, est née Princesse de *Condé*. Elle est Mère de Mr. le Prince de *Conty*, de Mademoiselle de *Conty* morte Duchesse de *Bourbon*, & de Mademoiselle de *la-Roche-Sur-Yon*. On peut dire que cette Branche de *Bourbon* a été bien partagée du côté de l'esprit & de la vertu.

Madame la Duchesse du *Maine*, & feu Madame la Duchesse de *Vendôme*, étoient Sœurs de Madame la Princesse de *Conty*, seconde Douairière, & filles de *Henri-Jules* Prince de *Condé*, & de la Princesse *Palatine* dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Madame la Duchesse du *Maine* est une Princesse d'un vrai mérite, & de beaucoup d'esprit. Elle ne dément en rien l'illustre Sang de *Condé*. Elle vivoit avec plus d'éclat qu'aucune Princesse de France. Elle demouroit ordinairement à *Seaux*, Château magnifique peu éloigné de *Paris*, & un des plus beaux que j'aye vu, tant pour la commodité des Apartemens qui d'ailleurs sont richement meublés, que pour la grandeur du Parc, dans lequel on remarque, tant en Bosquets qu'en Statues de marbre & de bronze, une agréable variété, qui présente aux curieux toujours quelque chose de nouveau. On peut dire

Q 5

qu'a-

VER-  
GILLES.

qu'alors les plaisirs avoient fixé leur demeure dans ce charmant endroit. De toutes parts on venoit se rendre auprès de la Princesse, on quittoit avec plaisir la Cour & la Ville, sûr de trouver à *Seaux* quelque chose de mieux entendu que les Spectacles ordinaires; & on n'étoit jamais trompé. Madame la Duchesse du *Maine* avoit pour cela un goût exquis: elle aimoit les Beaux-Arts, & se connoissoit mieux que personne à tout ce qu'on appelle Ouvrages d'esprit. Cette illustre Princesse se faisoit un plaisir de faire souvent jouer la Comédie, & quelquefois même elle ne dédaignoit pas de se charger d'un rôle. Le fameux *Baron*, & la *Beauval*, avoient souvent l'honneur de jouer avec elle. Ceux qui ont pratiqué le Théâtre François, savent assez qu'un tel choix étoit une preuve bien marquée du goût de la Princesse pour la bonne déclamation. La Comédie étoit ordinairement suivie d'une partie de Jeu; ensuite on trouvoit un magnifique souper, après lequel on tiroit quelquefois un Feu d'artifice. Le plus souvent il y avoit Bal, où le nombre des Masques étoit toujours prodigieux. Cependant, il y avoit un si bon ordre, que tout le monde y trouvoit des rafraichissemens en abondance.

Voilà, Madame, quels étoient les Princes & Princesse qui formoient la Cour  
de

de France, lorsque j'y arrivai. J'ai cru qu'il étoit à propos de vous en donner une idée, avant que de vous parler de la conduite que je tins à mon arrivée dans cette Cour.

VER-  
SAILLES.

Je me fis d'abord présenter à *Madame*, à qui d'ailleurs j'étois recommandé par Madame l'Electrice de *Hanover*, Mère du Roi d'Angleterre. Cette Princesse, qui avoit toujours conservé une inclination particulière pour les Allemans, me reçut avec encore plus de bonté qu'elle n'en témoignoit ordinairement à ceux de cette Nation. Elle me fit l'honneur de me présenter elle-même au Roi, un soir après le souper de S. M. Ce Prince étoit dans sa Chambre de lit, avec tous les Princes & Princesses de la Maison Royale. Le Roi se souvint de mon nom, & il me fit l'honneur de me demander si j'étois Fils d'un *Pöllnitz* qui avoit été à sa Cour de la part de l'Electeur de *Brandebourg*. Et sur ce que je lui dis que j'en étois le Petit-fils, il me dit : *Vous me paroissiez véritablement trop jeune pour vous croire son Fils.* S. M. me demanda ensuite, si je demeurerois longtems en France. Je répondis, que j'étois si charmé de me trouver aux pieds du plus grand des Rois, que j'aurois l'honneur de lui faire ma cour le plus longtems qu'il me seroit possible. Le Roi parut satisfait de ma réponse ; il se tourna vers *Madame*, & lui dit en parlant de moi :

VER-  
SAILLES.

*Il parle bien François.* Il me fit ensuite l'honneur de me saluer, & me dit en se retirant, qu'il se feroit un plaisir de m'être utile.

Le lendemain, *Madame* me présenta à Mr. le Duc de *Bourgogne* Dauphin, & à Madame la *Dauphine*. Ces deux illustres Epoux moururent quelque tems après, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. *Madame* me fit encore présenter à Mr. le Duc & à Madame la Duchesse de *Berry*, qui l'un & l'autre ne me dirent pas un mot. Je fus très bien reçu de Mr. le Duc & de Madame la Duchesse d'*Orléans*. Il étoit difficile de voir ce Prince sans l'aimer; ses manières affables, soutenues de l'esprit le plus brillant & le plus orné, lui attachoient tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Ce Prince étoit très assidu à faire sa cour, & il avoit aussi pour *Madame* des attentions pleines de respect. Il ne manquoit pas un seul jour de faire la cour à cette Princesse: tous les soirs il se rendoit chez elle à huit heures & demie, il y jouoit aux échecs jusques à l'heure du souper du Roi: c'étoit pendant le Jeu seulement, que ce Prince étoit assis; en entrant & en se retirant, il baisoit toujours la main de *Madame*.

La Cour de France, quoique très brillante par le nombre des Princes & Princeses qui la composoient, n'étoit cependant pas aussi gaie que je me l'étois imaginé.



giné. La vie que l'on menoit à *Versailles* étoit la plus unie du monde : les heures du Roi étoient réglées, & qui avoit vu un jour, avoit vu une année. Le Roi se levoit à neuf ou dix heures; les Princes & tous les Courtisans se trouvoient à son lever : après qu'il étoit habillé, il prioit à genoux sur un carreau de velours noir; il étoit entouré de ses Aumôniers, & des Evêques qui se trouvoient au lever, & qui étoient aussi tous à genoux. La prière finie, le Roi passoit dans son Cabinet; quelquefois les Ministres venoient lui parler d'affaires : en attendant, les Courtisans se promenoient dans la grande Gallerie. Le Roi y passoit pour aller à la Messe : c'étoit alors que tous les Courtisans se présentoient pour être vus de S. M. Je n'ai jamais vu de Nation plus empressée à faire sa cour que la Françoisé; j'ai même vu plusieurs Courtisans, qui croyant avoir échappé aux regards du Prince, le devançoient dans une autre Salle, & cela jusques à ce que le hazard eût fait qu'il eût jetté les yeux sur eux.

VER-  
SAILLES.

Après la Messe, le Roi rentrait dans son Cabinet; quelquefois il tenoit Conseil; ensuite il dînoit seul. C'étoit encore pendant le dîner que l'on pouvoit remarquer le zèle des Courtisans à se faire voir. Le Roi mangeoit de grand appétit, il me semble même qu'il mangeoit prodigieusement. Son dîner duroit trois quarts d'heu-

VER-  
SAILLES.

d'heures. Il y avoit des jours qu'il y avoit Musique. Après dîner le Roi descendoit par un petit degré, & montoit en carosse pour aller à la Chasse dans le Parc de *Ver-sailles*, qui étoit rempli de petit gibier. Il revenoit sur la brune, & passoit chez Madame de *Maintenon*, où il ne se trouvoit que peu de personnes de la vieille Cour. Ordinairement ce n'étoit que des Femmes, comme Madame de *Caylus*, parente de Madame de *Maintenon*, & Madame de *Dangeau*, qui jouoient au Berlan avec le Roi, lorsque les Ministres ne s'y trouvoient pas; car dans ce cas, au-lieu de jouer, on parloit d'affaires, & c'étoit là ordinairement que tout étoit réglé. A dix heures du soir, on avertissoit le Roi qu'on avoit servi; S. M. passoit à table. Les Princes & Princesses ne manquoient jamais de s'y trouver. Les Duchesses étoient placées derrière les plians des Princes, aux deux côtés de la table: les autres Femmes de qualité se tenoient debout à la droite du fauteuil du Roi. S. M. faluoit d'abord les Princes & Princesses, & toutes les Dames, & ensuite se plaçoit dans son fauteuil. Alors les Princes & Princesses s'asseyoient, de même que les Duchesses. Les Dames de qualité qui n'avoient pas ce titre, passaient dans un Salon qui étoit tout proche, où elles étoient en liberté de s'asseoir. Le souper ne duroit pas plus longtems que le dîner: le Roi y par-

parloit peu; quelquefois il adreffoit la parole à *Madame*, ou à *Madame la Duchef-* VER-  
*fe d'Orléans*. Je ne l'ai jamais vu parler SAILLES.  
 avec Mrs. les Ducs de *Berry* & d'*Orléans*,  
 ni avec *Madame la Duchefle de Berry*.

Après le foupper, le Roi précédé des Princes paffoit dans fa Chambre de lit, où il trouvoit les Dames qui n'étoient pas Ducheffes: il les faluoit, & puis fe plaçoit du côté de la balustrade qui étoit devant fon lit, où il demouroit jufques à ce que les Princeffes & les Ducheffes fuflent entrées dans la Chambre. J'ai remarqué que les Dames de la vieille Cour faifoient une profonde révérence au lit du Roi en entrant dans fa Chambre, ce que les jeunes Dames ne faifoient pas: plus fieres apparemment de leur jeunefle & de leurs charmes, elles fe croyoient obligées à moins de refpect. Les Ducheffes qui avoient affisté au foupper, étant entrées dans la Chambre du lit, le Roi les faluoit, de même que les autres Dames; enfuite, précédé des Princes & fuivi des Princeffes qui avoient foupé avec le Roi, il paffoit dans fon Cabinet, où les Princes & Princeffes du Sang fe trouvoient auffi. S. M. s'entretenoit quelque tems avec elles: pendant ce tems-là, les Ducheffes & les autres Dames fe retiroient. Enfin le Roi congédioit les Princes & Princeffes, & fe couchoit. Les Courtifans fe partageoient alors: la plupart fe retiroient; quel-

VER-  
SAILLES.

quelques-uns alloient au coucher de Mr. le Duc de *Berry*, d'autres à celui de Mr. le Duc d'*Orléans*. Ceux qui faisoient la cour à ce Prince, en étoient parfaitement bien reçus : pour moi j'y allois le plus souvent qu'il m'étoit possible, non pas tant pour faire ma cour à *Madame*, que par une inclination naturelle que j'avois pour ce Prince.

C'est ainsi, *Madame*, que le Roi passoit sa vie. Les Courtisans de leur côté n'avoient pas des plaisirs bien vifs ; le Jeu faisoit presque toute leur occupation. On s'assembloit ordinairement chez Mr. le Prince d'*Armagnac de Lorraine*, Grand-Ecuyer, où l'on jouoit les après-dînées. Les Etrangers étoient parfaitement bien reçus chez ce Prince, aussi-bien que chez Mr. le Cardinal de *Roban*. Ce dernier vivoit avec une grande magnificence ; on voyoit chez ces deux Seigneurs, tout ce que la France avoit de plus distingué.

FONTAI-  
NEBLEAU.

Lorsque la Cour étoit à \* FONTAI-NEBLEAU, elle étoit beaucoup plus gaie qu'à *Versailles* : on peut dire qu'elle y paroissoit dans tout son lustre. *Fontainebleau* n'est cependant pas à beaucoup près si magnifique ; mais il a un air de Château, que *Versailles* n'a point. D'ailleurs, l'Art & la Nature semblent avoir travaillé de con-

\* Voyez le Tome II. des *Lettres*, p. 382.

concert pour former les bâtimens magnifiques, que plusieurs Monarques ont fait élever à *Fontainebleau* : au-lieu qu'à *Versailles*, il semble que la Nature n'y entre pour rien, tout y est artificiel, & trop peigné. Peut-être serai-je seul de mon sentiment, mais il m'a toujours paru que le magnifique y étoit trop général.

FON-  
TAINÉ  
BLEAU.

Je me trouvai à *Fontainebleau* quelque tems après la conclusion de la Suspension d'armes avec les Anglois. La nouvelle de la Paix que l'on étoit sur le point de conclure, & le gain de la Bataille de *Dénain*, paroissoient avoir rendu à la Cour cet air de gaieté, que l'on n'y avoit point vu depuis plusieurs années. L'Electeur de *Bavière* y étoit alors. On jouoit chez Madame de *Berry*, & chez le Duc d'*Antin*, un jeu qui ne se ressentoit point du tout des calamités publiques. La partie étoit de douze Coupeurs au Lansquenet, qui commençoient d'abord aux quatre Louis, & qui finissoient par des rouleaux de 100 Louis d'or. J'y gagnai un soir, en moins d'une heure, à la réjouissance, 700 Louis : encore Madame la Duchesse de *la Ferté* m'en escamota bien une centaine, outre 80 qu'elle m'emprunta & qu'elle ne m'a jamais rendu. Peut-être crut-elle devoir se payer ainsi de la peine qu'elle avoit bien voulu prendre de placer mon argent sur la table, le grand nombre des Dames qui

FON-  
TAINÉ-  
BLEAU.

l'entouroient m'ayant empêché d'en approcher.

Ce fut pendant le séjour que la Cour fit à *Fontainebleau*, que Mr. de *S. Jean*, depuis Mylord *Bolingbroke*, y vint pour régler la Paix, qui fut ensuite conclue à *Utrecht*. On lui fit une réception, telle qu'on l'auroit pu faire à un Souverain; le Roi même avoit des attentions extraordinaires pour ce Ministre. Je me trouvai un jour au dîner de S. M. où il devoit y avoir Musique: dès qu'elle se fit entendre, le Roi l'interrompit, & dit tout haut: *On m'a dit que Mr. de S. Jean dine chez le Duc d'Antin; que ma Musique y aille, & qu'on lui dise que c'est moi qui la lui envoie, & que je souhaite qu'elle puisse l'amuser.* Vous jugez bien, Madame, qu'à l'imitation du Monarque, tous les Courtisans à l'envi l'un de l'autre s'empressèrent à faire accueil au Ministre Anglois, qui de son côté méritoit bien les attentions qu'on avoit pour lui.

La Cour demeura encore quelque tems à *Fontainebleau*, après l'arrivée de ce Ministre. Pendant tout ce tems, on ne fut occupé qu'à se réjouir; les plaisirs se succédoient les uns aux autres. Les Chasses furent tout étoient de la dernière magnificence. Les Dames s'y trouvoient ou à cheval ou en calèche, à la suite de Madame la Duchesse de *Berry* & de *Madame*. Tant de belles Femmes à cheval, toutes habillées magnifiquement, le Roi en calèche-

che, entouré de toute la Cour à cheval, les riches équipages de Chasse, tout cela formoit dans la belle Forêt de *Fontainebleau* un spectacle des plus superbes. Les jours qu'il n'y avoit point de Chasse, le Roi se promenoit en calèche ouverte autour du grand Canal; les Dames l'accompagnoient, & on voyoit alors dans leurs habillemens tout ce que le bon goût & la magnificence la plus grande pouvoit inventer de plus beau. Au retour de la promenade, il y avoit Comédie, ou Apartement chez Madame la Duchesse de *Berry*, où l'on jouoit au Lansquenet.

Dans la journée, quand on n'étoit point à la Chasse, on se voyoit chez Mr. le *Grand*, & chez plusieurs autres Seigneurs. J'ai remarqué, que la plupart des Seigneurs étoient plus portés à faire honnêteté à *Fontainebleau*, qu'à *Versailles*: pour peu qu'on fût connu pour homme de condition, on fournissoit volontiers des chevaux du Roi pour la Chasse; ce qui ne se pratique guères qu'en France & en Lorraine. Quelquefois cependant j'ai vu faire la même chose à la Cour de *Bavière*, mais peu souvent.

Après avoir suivi la Cour pendant quelque tems à *Versailles* & à *Fontainebleau*, je me rendis enfin dans la fameuse Ville de PARIS. Je n'y fut pas plutôt arrivé, que j'eus une maladie considérable, qui me mit à deux doigts du tombeau: je me

PARIS.

mis entre les mains du fameux *Helvétius*, Médecin Hollandois. Cet habile homme me tira d'affaire en assez peu de tems; & lorsque je fus en état de sortir, il me recommanda de me promener dans le Jardin du *Luxembourg*. C'est l'endroit de *Paris*, où l'on prétend que l'on respire le meilleur air. Je ne manquai point de me rendre aux ordres du Médecin; & je remarquai que véritablement l'air que je respirois dans ce Jardin m'étoit assez salutaire. Mais bientôt, il pensa m'être très pernicieux. Un matin que je m'y promenois, je vis venir de loin deux Dames en deshabillé, qui avoient toutes deux grand air, & un port très noble. Elles prirent le chemin de la Terrasse sur laquelle je me promenois. Je m'assis sur un banc, pour les voir passer. Je vous avoue qu'elles me parurent aussi aimables, que leur deshabillé étoit noble & galant. Lorsqu'elles passèrent devant moi, il y en eut une qui par hazard laissa tomber son mouchoir: je le ramassai aussi-tôt & le lui présentai. Elle le reçut avec beaucoup de politesse. Je lui fis un compliment, auquel elle répliqua avec esprit. Peu à peu nous entrames en conversation, qui ne dura à la vérité qu'un quart-d'heure, mais qui ne laissa pas de me coûter cher: je devins amoureux, & plus amoureux que je ne puis vous l'exprimer. Ces Dames me demandèrent mon nom. Vous jugez bien, que



que je ne me fis pas prier pour le dire, PARIS.  
d'autant plus que j'espérois qu'en revan-  
che elles voudroient bien aussi se nommer.  
Mais, quelques instances que je leur fisse  
là-dessus, elles ne voulurent jamais me  
fatisfaire. Celle qui m'avoit d'abord le  
plus frappé, me dit en très bon Allemand,  
de ne me mettre pas en peine de savoir  
qui elles étoient, & que je ne manque-  
rois pas de les revoir, pour peu que je  
demeurasse à *Paris*. Elle me dit cela en  
s'en allant. Je lui donnai la main, & la  
conduisis jusques à son carosse, qui  
me parut bien étoffé. Je vis aussi deux  
grands Laquais bien habillés. Tout cela  
me confirma dans l'idée que je m'étois  
faite, que c'étoient des Dames de condi-  
tion, ou du moins des Filles richement  
entretenuës. J'aurois donné tout au mon-  
de, pour être informé au juste de ce que  
ce pouvoit être; mais il me fut absolument  
impossible de rien découvrir. Le Laquais  
que j'avois avec moi étoit un Allemand,  
encore plus Etranger que moi, & dès-là  
peu propre au manège nécessaire pour  
de pareilles découvertes. Je restai donc  
dans une inquiétude mortelle; qui pensa  
me rendre le transport au cerveau que  
j'avois eu pendant la maladie dont je re-  
levois. Tous les jours je ne manquois  
pas d'aller au *Luxembourg*, & j'y restois  
depuis neuf heures du matin jusques à  
la nuit, excepté un instant que je retour-

PARIS.

nois chez moi pour dîner. Toutes ces allées & ces venues durèrent environ quinze jours, au bout desquels je me trouvais tout aussi avancé que le premier. Enfin, lorsque je desespérois de pouvoir trouver cette Belle, je fus bien surpris de la voir dans un endroit où je ne m'attendois guères de la rencontrer. Un jour que j'accompagnois Mesdames de V... & D... à la Comédie, où on devoit jouer le *Cid*, *Quinault* l'ainé débuta par *Rodrigue*. Jugez, Madame, quelle fut ma surprise, lorsque je vis l'Héroïne de ma passion, être aussi celle de la Pièce, dans laquelle elle jouoit le rôle de *Chimène*. De ma vie je ne me suis trouvé si embarrassé. Je ne savois, si je devois suivre une pareille passion. Je sentoits quelque répugnance à m'attacher à une personne que je voyois dans une Profession, ordinairement peu susceptible des sentimens délicats que les honnêtes-gens demandent toujours en amour. Le parti que je pris fut vraiment celui d'un homme de dix-neuf ans, c'est-à-dire, que je fis précisément le contraire de ce que je devois faire. Je me laissai aller follement à ma passion ; à peine même pus je attendre l'intervalle qui se trouve entre la grande & la petite Pièce, pour me rendre dans les Foyers. J'y trouvai ma Belle environnée de plusieurs personnes de ma connoissance, que je pris d'abord pour au-  
tant

tant de Rivaux; de façon que non content d'être amoureux, je devins encore jaloux. Je parlai à la D... (c'est ainsi que s'appelloit la Comédienne); mais je vis bien que mes discours l'embarassoient, & je remarquai qu'elle avoit des ménagemens à garder pour un homme de Robe qui étoit auprès d'elle. Je ne me trompois point; c'étoit B... Conseiller au Parlement, qui fournissoit à la dépense de la Dame, & qui s'en acquittoit plutôt en Financier, qu'en Magistrat. J'eus assez de vanité pour entreprendre de débûsquer cet Amant, ou du moins je me flattai de lui donner de la tablature. Pour y réussir, je commençai à être très assidu à la Comédie, & j'eus bientôt la consolation de ne pas soupiner pour une ingrate.

La difficulté étoit de se voir commodément: l'amour & la fortune nous en fournirent bientôt les moyens. La jeune Q... Sœur de la D... & qui demouroit avec elle, tomba malade de la petite-vérole: le Conseiller, qui l'appréhendoit extrêmement, fit aussitôt déloger la D... & lui donna un appartement à l'Hôtel d'*Entragues*. La Comédienne me fit avertir de son nouveau domicile, & le même jour je pris une chambre dans le même Hôtel. Je ne pris avec moi qu'un seul Domestique, Confident de mes petites secrettes. Ce fut là qu'en dépit de l'incommode Argus, il me fut fa-

PARIS.

cile de voir sa Maitresse, qui seroit volontiers devenue la mienne, si j'avois été d'humeur de fournir, aussi-bien que lui, 14000 liv. d'appointemens. Mais j'aimai mieux encore partager avec lui les faveurs de la Belle, que d'acheter si cher l'exclusion d'un Rival. Le Conseiller, de son côté, ne fut point si accommodant; & se doutant de quelque chose, il mit tout en usage pour découvrir au juste ce qui en étoit. Il ne tarda guères à trouver de quoi satisfaire sa curiosité. Tout autre, moins amoureux, auroit pu à très peu de fraix savoir à quoi s'en tenir; mais ce Galant peu crédule, & peut-être d'ailleurs trop persuadé de son propre mérite & de la vertu de sa Nymphé, pour oser la soupçonner d'aucune infidélité sur de légères apparences, fit de nouvelles épreuves; il donna de l'argent à une Femme de chambre, qui lui fit voir de ses propres yeux de quoi dissiper entièrement les doutes dont il vouloit bien se leurrer. En un mot, il me vit avec sa chère Maitresse, dans un tems auquel on ne s'attendoit à rien moins qu'à être vu. Il est aisé d'imaginer quelle fut la fureur de l'Amant outragé. Il eut, cependant, la prudence de dissimuler sa colère, jusqu'à ce que je me fusse retiré dans ma chambre. Alors, comme un autre *Roland*, il se vengea de l'infidélité de son

An-

*Angélique* sur tout ce qui se trouva sous sa main : il brisa, il rompit tout ; il arracha même la fontange de sa Belle, & ne promettoit pas moins que de tout exterminer. La Demoiselle ne répondit à tout ce bruit que par des larmes, qui eurent enfin le pouvoir d'appaiser cet Amant irrité. Devenu plus tranquille, il fit des reproches amers, mêlés des plus beaux sentimens ; il fut même prendre sa Maîtresse par son foible, & lui offrit d'augmenter sa pension, si elle vouloit à ce prix lui promettre une fidélité inviolable. La Belle lui fit serment, que rien désormais ne seroit capable de la déranger de son devoir ; & toute fondante en larmes, elle consentit à recevoir deux mille écus d'augmentation ; de sorte que ses appointemens furent alors de 20000 livres. Ce traité fut conclu avec beaucoup de joie de part & d'autre ; mais cependant, il ne fut point exécuté dans toute la rigueur : je continuai de voir la Demoiselle, jusqu'à ce qu'enfin sa Soeur étant relevée de maladie, celle-ci retourna dans sa maison. Les difficultés qui se rencontrèrent alors me rebutèrent, autant que ma propre légèreté. Je n'eus pas grande peine à me guérir d'une passion, qui n'étoit nullement fondée sur l'estime ; peut-être même que sans le plaisir de faire enrager le Robin, je me seroit retiré bien plutôt.

PARIS.

L'amour que j'avois eu pour la Comédienne ne m'avoit point empêché de me répandre dans le monde: j'ose même dire que je paroissais avec assez d'agrément dans un Pays, où tout ce qui n'est point François passe volontiers pour Barbare. Plusieurs Seigneurs, qui avoient vu à *Versailles* de quelle façon le Roi avoit eu la bonté de me recevoir, s'empresèrent à me faire honnêteté. Mr. le Duc D.... Premier Gentilhomme de la Chambre, eut pour moi des attentions, qu'il me seroit difficile d'oublier. J'avois fait la connoissance de ce Seigneur à *Versailles*; il m'avoit abordé avec toute la politesse possible, dans la grande Gallerie, le lendemain que j'avois été présenté à S. M., & il m'avoit dit que je devois être très content de l'accueil que le Roi m'avoit fait, & encore plus de ce qu'il avoit dit, lorsque je me fus retiré, que de tous les Etrangers qui lui avoient été présentés, personne ne l'avoit salué de meilleure grace & d'un air moins embarrassé, que le Margrave d'*Anspach* & moi. Ce même Duc me proposa d'entrer au service de France, & me promit même de me faire recevoir Colonel, si je voulois me faire Catholique. Je le remerciai des offres obligantes qu'il me faisoit, & je l'assurai que l'intérêt ne me feroit jamais changer de Religion. J'étois encore alors rempli des préjugés des

Pro;

Protestans contre les Catholiques: d'ail- PARIS.  
 leurs j'étois dans cet âge, où les réflexions  
 sérieuses paroissent n'être point de fai-  
 son; les plaisirs seuls m'occupoient tout  
 entier, & en vérité il eût été difficile  
 de ne s'y pas livrer; tout le Royaume,  
*Paris* sur-tout, respiroit un air de gaie-  
 té, auquel on ne pouvoit se refuser. La  
 France voyoit la Paix qu'elle souhaitoit  
 depuis longtems, sur le point d'être con-  
 clue; les pertes passées venoient d'être  
 effacées par le gain de la Bataille de *De-*  
*nain*, & par d'autres avantages que les  
 Troupes Françoises s'étoient procurés,  
 tant par la levée du Siège de *Landrecy*,  
 que les Alliés tenoient investi, que par  
 la prise de *Marchienne* & de *S. Amant*.  
 Les Alliés commencèrent donc à pen-  
 ser à la Paix, & les Anglois voulurent  
 bien enfin y consentir. J'ai eu l'honneur  
 de vous dire, que Mylord *S. Jean* étoit  
 venu à la Cour de France pour conférer  
 sur les Articles de cette Paix tant desi-  
 rée, & qu'il y avoit été reçu comme un  
 homme qui venoit apporter la nouvelle  
 la plus intéressante que l'on pût recevoir.

Dès que ce Ministre fut de retour à  
*Londres*, le Congrès pour la Paix s'ouvrit  
 à *Utrecht*. La France & l'Angleterre s'en-  
 voyèrent alors mutuellement des Ambassa-  
 deurs. Mr. le Duc d'*Aumont* fut nommé  
 pour aller à la Cour d'Angleterre en cette  
 qualité: le Roi lui donna avant que de  
 par-

PARIS. partir, l'Ordre du *S. Esprit*. Ce Seigneur fut parfaitement bien reçu à *Londres* par le Parti de la Cour, qui souhaitoit la Paix : mais très mal par le Parti opposé, qui ne vouloit point en entendre parler. On insulta l'Ambassadeur François : la violence même alla si loin, que l'on mit le feu à son Hôtel. La perte fut très considérable; ce Duc avoit emprunté de plusieurs personnes des meubles très riches, qui furent entièrement brulés. Mr. le Duc d'*Orléans* y perdit une tenture magnifique, & plusieurs tableaux très rares.

La Cour d'Angleterre envoya en France, pour Ambassadeur, Mr. le Duc de *Shrewsbury*. Le Roi, la Cour & tout le Royaume donnèrent assez à connoître par la réception qu'ils lui firent, combien leur étoit agréable la négociation dont il étoit chargé. Cet Ambassadeur ne fit pas beaucoup de dépense à la Cour de France, & ses équipages n'avoient rien de fort brillant. Pour ce qui regarde sa personne, il avoit à la vérité beaucoup de mérite, mais bien peu d'extérieur : il étoit Borgne, & indépendamment de ce défaut, on auroit eu peine à le prendre pour un Seigneur, sans l'Ordre de la *Farretière* qu'il portoit. Il avoit avec lui Madame de *Shrewsbury* son Epouse; cette Dame étoit Italienne de naissance, & Sœur du fameux P..... célèbre par ses extravagances & par sa fin tragique en Angleterre. Mr. de *Shrewsbury*



*bury* s'étoit fiancé en Italie, & marié à PARIS-  
*Augsbourg*. Cette Duchesse parut à la Cour  
 de France avec l'air du monde le plus é-  
 tranger. Madame la Duchesse d'*Aumont*  
 devoit la présenter au Roi & aux Princef-  
 ses; mais comme elle se trouva incommo-  
 dée alors, elle pria Madame de *Châtillon* de  
 s'acquitter de cette commission. Le Roi  
 reçut l'Ambassadrice avec de grandes mar-  
 ques de distinction. Elle vint ensuite chez  
*Madame*, où elle trouva une nombreuse  
 compagnie, que la curiosité y avoit atti-  
 rée. Ce fut là que j'eus l'honneur de la  
 voir. Elle parut d'abord aussi embarrassée,  
 que si elle n'eût jamais vécu dans aucune  
 Cour; cependant peu à peu elle s'anima,  
 elle parla beaucoup, & avec esprit.

Le même soir, Madame de *Shrewsbury*  
 se trouva au souper du Roi: elle étoit pla-  
 cée au rang des Duchesses, précisément  
 derrière Mr. le Duc de *Berry*. Elle par-  
 la beaucoup à ce Prince, quoiqu'elle ne  
 l'eût vu qu'un moment chez la Duchesse  
 son Epouse. Elle ne fit, pendant tout le sou-  
 per, que le tirer par la manche pour l'a-  
 vertir de ne pas tant manger. Tout le  
 monde fut très surpris de cet air de fami-  
 liarité; je remarquai même que le Duc de  
*Berry* n'étoit pas peu embarrassé. J'oubliois  
 une circonstance, dans laquelle le Roi me  
 parut pousser la politesse jusqu'au scrupule.  
 Ce Prince, en venant à table, avoit passé  
 Madame de *Shrewsbury* sans la voir. Lors-  
 qu'il

PARIS.

qu'il fut prêt de s'asseoir, Mr. de *Livry* Premier Maitre-d'Hôtel l'avertit que Madame l'Ambassadrice d'Angleterre étoit à son souper. Le Roi retourna à l'instant à l'endroit où elle étoit, & lui dit qu'il avoit passé sans la saluer, parce qu'il ne l'avoit point apperçue, & qu'il l'auroit cru assez fatiguée des visites qu'elle avoit faites dans la journée, pour s'être retirée. Le Roi la pria de s'aller reposer: mais elle s'en excusa, en disant qu'on n'étoit jamais fatigué, quand on pouvoit faire sa cour à un aussi grand Roi que Sa Majesté.

Madame de *Shresbury* étoit à peu près du même caractère que l'Ambassadeur son Epoux: elle n'aimoit point la dépense. Je me souviens, qu'un jour que je me trouvai à l'Hôtel de *Soissons* où elle étoit logée, Madame la Duchesse de... qui aimoit beaucoup les plaisirs, mit tout en œuvre pour engager l'Ambassadrice à donner un Bal; mais toutes ses peines furent inutiles: elle eut beau lui représenter la tristesse que la mort des Princes & une Guerre de plusieurs années avoient répandue dans toute la France, & que tout le monde s'attendoit que Mr. le Duc de *Shrewsbury* qui venoit d'apporter la Paix en France, voudroit bien aussi procurer le retour des plaisirs, que tant de malheurs avoient fait disparaître; l'Ambassadrice répondit à cette Duchesse, qu'elle souhaitoit fort qu'on se divertît à *Paris*, & qu'il  
lui

lui sembloit que Mr. de *Shrewsbury* venoit PARIS.  
d'apporter aux François une nouvelle assez  
intéressante, pour dissiper la tristesse que  
les malheurs passés leur avoient causée,  
sans qu'on pût exiger de lui qu'il procurât  
d'autres plaisirs. Il falut donc se détacher  
d'un Bal de ce côté-là.

Vous ferez sans doute très surprise, Madame, d'apprendre qui fut celui qui, au lieu de l'Ambassadeur d'Angleterre, donna le premier Bal. Ce fut moi, qui réveillai *Paris* de la léthargie dans laquelle il sembloit être tombé. Je donnai Bal aux *Carneaux*, ou plutôt Mesdames de la *M. . . D. . . & de V. . .* le donnèrent pour moi. Ces Dames m'avoient demandé un Bal en forme. Je m'en étois d'abord dispensé, sur ce qu'étant Etranger, ce n'étoit point à moi à donner le branle aux Fêtes, sur-tout à l'occasion d'une Paix qui ne pouvoit me procurer aucun avantage, que celui de vivre à la vérité avec un peu plus d'agrément dans un Pays où elle étoit souhaitée depuis longtems. D'ailleurs d'autres raisons, assez dans le goût de Mr. de *Shrewsbury*, m'empêchoient de consentir à faire la dépense d'un Bal, que je prévoyois devoir coûter beaucoup. Mes raisons furent assez écoutées: mais cependant, comme ces Dames vouloient absolument un Bal, elles me firent la proposition de leur donner seulement dix Louis d'or, assurant que moyennant cette somme, le Bal se donneroit

PARIS. roit fans que j'eusse à me mêler d'aucune autre chose, que de dire à l'Opéra & à la Comédie qu'il y auroit Bal aux *Carneaux*, un tel jour. Je n'y manquai pas, & je trouvai par-tout des personnes très disposées à assister à cette Assemblée. Les Dames de leur côté louèrent la grande Salle des *Carneaux*, qu'elles firent magnifiquement illuminer: elles y envoyèrent une assez bonne symphonie, & firent ouvrir le Bal par leurs Femmes & leurs Valets de chambre. Le soir, je soupai avec les Dames, à qui j'avouai ingénument que je ne savois trop quel effet feroit dans *Paris* un Bal de cette espèce. Après en avoir longtems badiné, nous nous y transportames immédiatement après le souper, & je vous avoue que de ma vie je n'ai vu plus de Masques. On se portoit depuis la porte de la Cour jusques dans la Salle, où il faisoit une chaleur à mourir, sans qu'il fût possible de favoir à qui s'adresser pour avoir une goutte d'eau. Chacun pestoit contre le Bal, & contre celui qui le donnoit. Heureusement, on ignoroit à qui on avoit l'obligation d'une telle Fête. J'avois cependant eu la précaution de faire porter quelques rafraichissemens pour les Dames que j'accompagnois, & ils ne furent point inutiles. Ce Bal me mit en goût de donner dix ou douze autres Fêtes de même espèce, & aussi dénuées de rafraichissemens.

Ce

Cependant , malgré la soif qu'on y souffroit , & les imprécations que j'entendois faire contre l'*Ordonnateur* , il y avoit toujours une foule innombrable de Masques. PARIS.

C'est ainsi , Madame , que je passois mon tems à *Paris*. J'étois répandu dans le plus grand & le plus beau monde ; je jouois avec assez de fortune , ce qui me mettoit en état , avec ce que je recevois de chez moi , de faire dans cette Ville une dépense de Prince. Tous les jours je faisois de nouvelles connoissances , qui me procuroient de nouveaux plaisirs ; lorsque je reçus une nouvelle à laquelle je fus bien sensible. Ce fut la mort de *Frédéric I.* notre Roi , qui arriva le 15 Février de cette année. Un évènement des plus tristes en fut la cause. Ce fut la Reine elle-même , qui , dans un de ces vertiges auxquels elle étoit sujette depuis quelque tems , causa au Roi une frayeur , qui fut suivie d'une maladie dont il n'a pas relevé. Voici comme cela arriva.

Il y avoit longtems que la Reine donnoit dans une dévotion extraordinaire , & qu'elle vivoit dans une contrainte peu convenable à son tempérament. Cette Princesse avoit cru ne pouvoir prendre un meilleur parti , pour ôter tout sujet de parler à ceux qui avoient osé avancer qu'avant son mariage , la retraite n'avoit pas toujours été ce qu'elle avoit le plus aimé. Cette grande retraite , & cette gêne

PARIS.

ne perpétuelle dans laquelle elle vivoit depuis son mariage, lui avoient causé des vapeurs, qui à la fin avoient dégénéré en folie, dont les accès étoient terribles. Le Roi fut longtems sans être informé d'une maladie si fâcheuse; mais enfin la Reine se trouvant un jour dans un accès bien plus violent qu'à l'ordinaire, elle eut assez de force pour se débarasser des mains des Dames qui la gardoient, & à moitié habillée, les cheveux épars, elle fut à l'Appartement du Roi, par une Gallerie secrète. En entrant dans l'Appartement, elle rompit une porte de glaces, & se mit les bras & les mains tout en sang. Dans cet état, elle se jetta avec furie sur le Roi, en lui faisant des reproches, que la pauvre Princesse n'auroit pas été capable de lui faire, si elle eût été en santé. Le Roi, qui étoit alors un peu incommodé, se reposoit dans un fauteuil. Il se réveilla en sursaut, & s'imagina être entre les mains d'un Spectre. Tout contribuoit à le confirmer dans l'idée qu'il s'étoit formée. La Reine toute échevelée, n'ayant pout tout habit qu'un jupon & un corset de toile de Marseille, & d'ailleurs les bras & le visage ensanglantés, fut prise par le Roi pour la *Femme blanche*, (c'est un Fantôme vêtu de blanc, que l'on prétend qui se montre dans le Palais des Princes de Brandebourg, peu de tems avant la mort de quelqu'un de cette Maison.) Le Roi s'imagina donc

que

que cette apparition lui prédisoit sa mort PARIS.  
 prochaine: il en fut tellement saisi que la  
 fièvre le prit à l'heure même, il fut obli-  
 gé de se mettre au lit, d'où il ne releva  
 pas. Ce Prince fut malade pendant près  
 de six semaines, & il eut la consolation  
 de voir, pendant sa maladie, combien il  
 étoit aimé de ses Sujets; car un jour se  
 trouvant un peu mieux, & les Médecins  
 commençant à espérer un peu de sa gué-  
 rison, il se fit porter vers une fenêtre,  
 d'où il vit la Place toute remplie de peu-  
 ple, qui faisoit des vœux au Ciel pour  
 sa conservation. Il ne put s'empêcher de  
 s'attendrir à ce spectacle; & ce Prince  
 généreux ne put refuser des larmes à la  
 tendresse de ses peuples. Leurs vœux ne  
 furent point exaucés, & ce Prince mou-  
 rut à *Berlin*, avec une fermeté & un  
 courage digne de lui, après avoir donné  
 de belles instructions au Prince Royal  
 son Fils.

Ce jeune Prince fut sensiblement touché  
 de la mort du Roi son Père, & aussi-tôt  
 qu'il eut reçu les premiers hommages de  
 Mrs. les Margraves, Frères du feu Roi, &  
 de toute sa Cour, il s'enferma dans son Apar-  
 tement, où il s'abandonna à la juste dou-  
 leur que lui causoit la perte qu'il venoit de  
 faire. Ce fut Mr. de *Printz* Grand-Ma-  
 réchal, qui annonça cette mort aux Cour-  
 tisans qui remplissoient les Apartemens.  
 On dit que lorsque ce Seigneur parut pour

PARIS. annoncer cette triste nouvelle, il se trouva tellement saisi, qu'il ne put dire seulement que, *le Roi, le Roi, le Roi*; les sanglots l'empêchèrent de dire le reste, & ils en dirent assez.

Les Obsèques du Roi furent très magnifiques. Depuis le Palais jusqu'à l'endroit de la sépulture, les rues étoient bordées par plusieurs Régimens rangés en haie. Le nouveau Roi accompagna le Convoi, & lorsque le Corps eut été déposé dans le Caveau Royal, ce Prince sortit de l'Eglise, & étant monté à cheval, il se mit à la tête des Troupes, qui firent trois salves de mousqueterie; en même tems on tira le Canon des remparts. Ce fut ainsi, Madame, qu'on rendit les derniers devoirs à *Frédéric*, notre premier Roi.

Pour la Reine, les Médecins crurent que l'air natal pourroit lui faire du bien; elle fut conduite auprès de Madame sa Mère, à *Grabau* dans le Meckelbourg, où elle est encore aujourd'hui, sans avoir jusques à présent donné aucune espérance de guérison.

Après la mort de *Frédéric I.* le Roi son Fils congédia toute la Cour, les trois Compagnies des Gardes du Corps furent cassées, & les Cent-Suisses de la Garde renvoyés dans leur Pays; en un mot, tout prit une autre face. Je vis, & véritablement avec chagrin, qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour moi dans ma Patrie. Cependant



dant ma douleur, quoique vive à l'instant PARIS.  
 que je reçus ces tristes nouvelles, ne fut pas de longue durée. Je n'avois pas à la vérité une fortune bien brillante à envisager ; mais ma grande jeunesse me donnoit assez de présomption, pour croire que jamais je ne pouvois manquer. Ma naissance d'ailleurs ne laissoit pas de me rassurer ; & pour vous exposer plus au naturel la situation où je me trouvois alors, j'étois amoureux à *Paris*, raison assez précieuse pour ne pas s'abandoner longtems à la tristesse.

Ce fut à la Foire *S. Germain*, que je contractai une nouvelle amourette. Je n'eus point lieu de rougir du choix que je fis pour-lors ; je pouvois me flatter d'avoir trouvé tout ce qui étoit capable de fixer un galant-homme. Je me livrai entièrement à cette nouvelle passion, & comme j'aimois naturellement la dépense, j'en fis une si étonnante, que tous mes Amis en furent effrayés. Equipages, habits, livrée, tout étoit de la dernière magnificence : les présens que je faisois assez fréquemment étoient très riches. Bientôt je me vis obligé de faire de très sérieuses réflexions sur la conduite que je tenois. Je ne pouvois me plaindre que de moi-même, car pour Madlle. de *S...* (c'est ainsi que s'appelloit celle que j'adorois) elle se feroit assurément contentée d'un Amant moins magnifique ; de sorte

S 3

qu'a-

PARIS. qu'avec un peu d'œconomie, j'aurois pu faire à *Paris* une figure assez brillante. Mais ma nouvelle passion ne me permettoit pas de penser de si près à mes affaires. Elles se dérangerent cependant au point, que je me vis dans la nécessité de faire un voyage chez moi. J'eus bien de la peine à fixer le jour d'un départ, auquel je ne pouvois penser sans chagrin. Ma chère Maitresse & sa Mère, toutes deux fondantes en larmes, m'encourageoient à faire au-plutôt un voyage si nécessaire : l'une le souhaitoit pour mon propre bien, l'autre pour celui de sa Fille ; car la bonne Mère étoit aussi âpre après l'argent, que sa Fille étoit desintéressée. Enfin ce triste jour étant venu, je partis de *Paris* sans dire adieu à aucun de mes Amis : le peu de tems que j'espérois d'être absent fit que je pris seulement congé de *Madame*, & de Mr. le Duc d'*Orléans*. Je laissai tous mes gens, & je n'emmenai avec moi qu'un seul Domestique, qui étoit au fait de toutes mes affaires.

Le même jour de mon départ, j'arrivai sur les cinq heures du soir à *Roye* en Picardie, où l'on me dit que je ne pouvois aller plus loin, faute de chevaux de poste, Mr. le Duc d'*Offone*, Ambassadeur d'Espagne pour la Paix d'*Utrecht*, les aiant tous enlevés. Je pris le parti de passer outre avec ceux qui m'avoient conduit à *Roye*. Je m'arrêtai dans un assez mau-

mauvais gîte , entre *Roye & Péronne*. La PARIS.  
 première chose que je fis , fut de me met-  
 tre au lit , & en vérité j'en avois grand  
 besoin ; j'avois la tête si embarassée de  
 mille différentes pensées , que je me trou-  
 vai dans une agitation peu différente d'un  
 transport au cerveau. Ce fut bien pis lors-  
 que je fus couché : je continuai à m'a-  
 bandonner à mon chagrin. Je voulois  
 retourner à *Paris* , où mon amour m'ap-  
 pelloit. Je sentoïis d'un autre côté la tris-  
 te nécessité de continuer ma route : mille  
 pensées différentes se succédoient les unes  
 aux autres. Enfin , après un long débat ,  
 je délibérai de retourner à *Paris*. Ce fut  
 à deux heures après minuit que je pris cet-  
 te belle résolution. Je me levai à l'instant ,  
 & j'appellai mon Valet. Comme il étoit  
 dans un corps de logis séparé du mien ,  
 je crus que j'aurois plutôt fait d'aller moi-  
 même l'éveiller , que de perdre mon tems  
 à l'appeller. Je sortis donc de ma cham-  
 bre. Malheureusement pour moi , je n'a-  
 vois pas remarqué , ou pour mieux dire ,  
 l'agitation où j'étois ne me permit pas de  
 me souvenir , que la porte de ma cham-  
 bre donnoit sur une Gallerie , qui règnoit  
 autour de la maison. Cette Gallerie ve-  
 noit d'être construite , & on n'avoit pas  
 encore eu le tems d'y mettre un Gardefou ;  
 de sorte que je n'eus pas fait deux pas ,  
 que je fis la plus belle culbute que jaye  
 jamais faite de ma vie. Je tombai dans

PARIS.

la cour, & par bonheur sur un tas de fumier ; ce qui m'empêcha d'être blessé, & peut-être tué. Je n'eus d'autre mal que celui de la surprise, & de me trouver enfoncé dans un matelas aussi dégoûtant que l'on puisse s'imaginer. Mon plus grand embarras fut alors d'imaginer un moyen de me tirer d'où j'étois, & de remonter à ma chambre. La nuit étoit si obscure, & j'étois si peu au fait de la maison où j'étois, que je desespérai de pouvoir moi seul sortir d'affaire. Je recommençai donc à appeller mon Valet de toute ma force. Ce coquin n'avoit garde de m'entendre. Je fus quelques momens après, qu'il s'étoit enyvré, & qu'il cuvoit son vin dans un profond sommeil. Voyant que j'avois affaire à un fourd, je pris le parti de réciter, toujours en criant, les noms de *Marie*, *Catherine*, *Jeanne*, & autres, espérant que dans la maison il y auroit quelque Servante à qui du moins un de ces noms conviendrait. Je ne me trompai point : il en vint une à mon secours ; mais cette Fille me prenant pour un Spectre, disparut à l'instant, en faisant un grand cri de *Jésus-Maria* ! Je me trouvai alors très embarrassé : de la façon dont tout s'arrangeoit, je voyois bien que je serois obligé de passer le reste de la nuit sur mon fumier, & d'attendre patiemment que toute la maison fût réveillée. J'appréhendois ce contre-tems d'au-  
tant

tant plus que , quoique nous fussions en PARIS.  
 Été , le froid se faisoit sentir pendant la  
 nuit , & je n'avois pour tout habit qu'u-  
 ne robe de chambre de taffetas. Je re-  
 commençai donc à crier & à pester , tant  
 qu'enfin une partie de la maison accourut  
 pour voir ce dont il s'agissoit ; & chacun,  
 à l'exemple de la Servante , me prenant  
 pour un Revenant , n'osoit approcher.  
 Tout ce bruit réveilla enfin mon Valet ,  
 qui accourut en chemise. Il s'imagina d'a-  
 bord qu'on avoit voulu m'assassiner ; mais  
 lorsque je lui dis de faire mettre les che-  
 vaux à ma chaise , il crut que la tête m'a-  
 voit tourné. Il en étoit bien quelque  
 chose. Je réitérai l'ordre de faire prépa-  
 rer ma chaise , afin de partir à l'instant.  
 Mon Valet , qui avoit peine à revenir de  
 la surprise que lui causoit un ordre de cet-  
 te nature , me dit : *Hé, Monsieur, tran-*  
*quillisez-vous ; il n'est encore que deux heu-*  
*res du matin ; à cinq heures vous partirez.*  
 Je lui répondis qu'il étoit un sot , & que  
 je voulois partir. Comme il étoit de ces  
 Valets qui se familiarisent assez volontiers  
 avec des Maîtres qui les traitent avec bon-  
 té , il refusa tout net de m'obéir : il me  
 dit que je n'y pensois pas ; que parce que  
 je ne pouvois pas dormir , je voulois em-  
 pêcher les autres de reposer ; que dans la  
 journée je courois dans une bonne chaise,  
 & lui la plupart du tems sur de très mé-  
 chans chevaux ; qu'en un mot , il avoit

PARIS.

besoin de repos, & qu'il ne partiroit qu'après avoir encore dormi deux heures, & bien déjeûné. Je voulus me fâcher; mais voyant que cela n'auroit eu aucun effet, nous partageames le différend par la moitié: il m'accorda de ne point se recoucher, & moi je lui permis de déjeûner. Quand il eut jugé à propos de finir, je montai dans ma chaise, & j'ordonnai au Postillon de prendre la route de *Paris*. Ce fut alors que mon Valet s'imagina que j'avois entièrement perdu la tête: il me dit que je me trompois, & que c'étoit la route des Pays-Bas qu'il faloit prendre. Je lui ordonnai de se taire, & de marcher. Le pauvre Garçon, encore plus persuadé qu'auparavant que j'étois devenu fou, étoit dans de grandes inquiétudes: à chaque Relais il s'approchoit de ma chaise, avec un air chagrin, me demandant toujours comment je me portois, & si je n'avois besoin de rien. Enfin j'arrivai à *Paris*. Tous ceux qui avoient su mon départ, furent très étonnés de me revoir. Je feignis de m'être trouvé fort mal, & d'avoir rebroussé chemin, dans la crainte que j'avois de tomber malade, aimant beaucoup mieux l'être à *Paris*, que partout ailleurs. Personne ne voulut me croire, & on crut que des affaires de cœur étoient l'unique cause d'un retour si précipité. Je restai trois mois à *Paris*, & pendant tout ce tems je n'allai point à *Versailles*.

*sailles*. Je redoutois *Madame* : cette Prin- PARIS.  
 cesse n'aimoit pas que l'on fît des folies ;  
 de mon côté je n'aimois point les mercu-  
 riales : je trouvai donc plus à propos de  
 me tenir éloigné. Cependant, les mêmes  
 raisons qui m'avoient déterminé la premiè-  
 re fois à faire un tour chez moi, subsis-  
 toient toujours : je quittai enfin *Paris* tout  
 de bon, bien résolu cependant de n'être  
 absent que le moins de tems qu'il me se-  
 roit possible.

Je pris la route ordinaire de *Bruxelles*,  
 & de là je me rendis par *Breda* & *Gor-*  
*cum* à *Utrecht*. J'étois bien aise de voir  
 en passant en quel état étoit le Congrès,  
 qui s'y tenoit alors.

BREDA est une Place de guerre, située BREDA.  
 sur la Rivière de *Mercke* ; elle fait partie  
 du Brabant Hollandois, & est une des  
 plus considérables Places des Pays-Bas.  
 Cette Ville & son Territoire porte le ti-  
 tre de Baronie. Elle a eu plusieurs Mai-  
 tres. Les Princes de *Nassau* en ont été les  
 derniers possesseurs : ils en firent l'acqui-  
 sition en 1404, *Engelbert de Nassau* aiant  
 épousé *Jeanne*, Fille unique du Seigneur  
 de *Leck*, qui étoit Souverain de *Breda*.  
*Henri de Nassau* fit commencer le Châ-  
 teau de cette Ville, où l'on voit le Tom-  
 beau de *René* dans l'Eglise Collégiale de *S.*  
*Pierre*, fondée vers l'an 1303. Cette Vil-  
 le a beaucoup souffert sur la fin du XVI.  
 Siècle, durant les Guerres de Religion.  
 El-

**BREDA.** Elle fut d'abord soumise aux Confédérés, qui formèrent la République des Provinces-Unies. Le Prince de *Parme* la leur enleva le 18 de Juin de l'an 1581 : mais le Prince *Maurice d'Orange* s'en rendit encore maître en 1590 ; ce fut par le moyen d'un Bateau chargé de tourbes, sous lesquelles il avoit fait cacher environ soixante Soldats, qui se rendirent maîtres du Château, & qui donnèrent par-là moyen au Prince de prendre la Ville par composition. On dit une chose assez singulière, d'un des Soldats cachés dans le Bateau dont je viens de parler : c'est que ne pouvant s'empêcher de tousser, il pria un de ses Camarades de le tuer, de peur que cette toux incommode ne découvrit l'entreprise. Ce Soldat méritoit bien que l'on eût conservé son nom à la Postérité ; un Romain n'auroit assurément rien fait de plus beau, & une action d'un moindre courage auroit peut-être été récompensée d'une Statue. Quelques années après la réduction de *Breda*, le grand *Spinola* Général des troupes d'Espagne l'assiégea, & la prit après un Siège ou un Blocus de onze mois. Elle repassa encore par un quatrième Siège entre les mains des Hollandois : le Prince d'Orange *Frédéric-Henri* fit cette conquête, après un Siège de quatre mois. Depuis ce tems, les Hollandois en sont demeurés les maîtres, ils y ont augmenté considérablement les fortifications.



fications; & comme cette Place est située dans un terrain fort marécageux, ils y ont construit des Ecluses, par le moyen desquelles ils peuvent facilement inonder tous les environs. Du reste, cette Ville n'est pas une des mieux bâties des Pays-Bas, & sans ses remparts, ce ne seroit pas un endroit fort considérable. Le Roi de Prusse, en vertu de ses prétentions sur l'héritage de *Guillaume III.* Roi d'Angleterre, ajoute à ses Titres celui de *Baron de Breda*.

BREDA.

Je passai par *Gorcum*, qui me parut une Ville de très peu de conséquence. J'arrivai ensuite à \* *UTRECHT*, qui est une des plus fameuses Villes des Pays-Bas. Elle donne son nom à une des sept Provinces, dont elle est la Capitale. Elle étoit anciennement un Evêché, & les Evêques étoient Souverains de la Province & Princes de l'Empire. Les Ducs de *Brabant*, de *Clèves*, les Comtes de *Hollande*, de *Gueldre*, & autres Souverains jusques au nombre de vingt-huit, relevoient de l'Evêque. L'Empereur *Charlemagne*, ce grand Fondateur d'Evêchés, avoit attaché tant de prérogatives à celui-ci, afin d'engager par-là les Evêques à travailler avec ardeur à la conversion des Paiens qui occupoient une partie des Pays voisins. *Philippe II.* érigea cet Evêché en Archevêché,

U-  
TRECHT.

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 216.

U- ché, en faveur de *Schenck de Tautenbourg*,  
 TRICHT. qui ne jouit pas longtems de cette nouvel-  
 le Dignité; car dans ce même tems ce Pays  
 se révolta contre l'Espagne, & la Religion  
 Protestante s'y étant introduite, l'Archevê-  
 que fut chassé. *Henri de Bavière* fut le der-  
 nier Evêque qui posséda ce Pays en Souve-  
 raineté. Ses Sujets se révoltèrent contre lui  
 & le chassèrent. Ce Prince implora la pro-  
 tection de *Charles-Quint*, à qui il transpor-  
 ta, du consentement de son Clergé & des  
 Etats, la Domination temporelle du Pays  
 en 1528; & de là il passa à l'Evêché de  
*Wormes*. Ce fut à *Utrecht* que se fit la fa-  
 meuse Union des sept Provinces, le 13  
 Janvier 1579; qui eut pour suite l'établif-  
 sement de la République.

La Ville d'*Utrecht* est encore célèbre  
 par la naissance qu'elle donna en 1459 au  
 Pape *Adrien VI*. Ce Pontife étoit, à ce  
 qu'on prétend, d'une basse extraction. Il  
 ne fut redevable de son élévation qu'à son  
 propre mérite. L'Empereur *Maximilien*  
 lui confia l'éducation de *Charles* son Petit-  
 fils. Il fut ensuite envoyé en Espagne a-  
 vec titre d'Ambassadeur auprès du Roi  
*Ferdinand*: ce Prince lui donna l'Evêché  
 de *Tortose*. Après la mort de ce Monar-  
 que, il partagea la Régence d'Espagne a-  
 vec le Cardinal *Ximénès*; & ensuite il  
 resta seul Viceroy du Royaume. Il fut fait  
 Cardinal le 1. Juillet 1517 par le Pape  
*Léon X*, & élu Pape le 9 Janvier 1522.  
 Pen-

Pendant que je suis en train de faire des digressions à l'occasion de la Ville d'*Utrecht*, souffrez encore, je vous prie, que je vous dise que cette Ville 'a donné le jour à la fameuse *Anne-Marie Schuurman*, cette Fille si savante, qui parloit le Latin, le Grec, l'Hébreu; le Syriaque, le Chaldaique, l'Italien, l'Espagnol & le François, avec autant de facilité que le Hollandois qui étoit sa Langue naturelle. Elle savoit outre cela peindre en miniature, graver avec le burin & le diamant sur le cuivre & sur le verre. La Reine *Christine* de Suède lui fit le même honneur qu'*Alexandre* fit autrefois à *Diogène*: elle l'alla voir, & fut surprise de la beauté des ouvrages de cette illustre Fille. Elle est morte en 1678, âgée de 71 ans.

Ce fut *Balderic de Clèves*, quinzième Evêque d'*Utrecht*, qui fit entourer la Ville de murailles. *Charles-Quint* y fit construire un Château. Elle a à présent neuf Bastions, deux Demi-lunes, & un Ouvrage à cornes. On prétend que la grande Eglise dédiée à *S. Martin* a été bâtie l'an 630, par le Roi *Dagobert*; & après qu'elle eut été ruinée, comme tous les autres bâtimens de la Ville, par les Normans, *Adelbolde* 19<sup>e</sup>. Evêque la fit rebâtir & la bénit en 1024, en présence de l'Empereur *Henri II.* & de douze Evêques. Elle fut encore ruinée une seconde fois, mais elle a été rebâtie avec

af-

U-  
TRECHT.

assez de magnificence. Il y a à l'entrée une fort belle Tour, de 388 pieds de haut, d'où l'on peut voir distinctement quinze ou seize Villes.

On respire un meilleur air à *Utrecht*, que dans les Villes de Hollande : le terrain y est beaucoup plus élevé, & par conséquent moins marécageux : la Ville, qui est située sur l'ancien Canal du *Rhin*, est environnée d'une Campagne belle & fertile : les promenades des environs sont charmantes, & ne le cèdent qu'à celles de *La Haie*.

Les François ont été quelque tems maîtres de cette Place ; mais le 13 Novembre 1673 elle repassa à ses légitimes Seigneurs. Lorsque j'y arrivai, j'appris que la Paix venoit d'être signée par les Plénipotentiaires de France & d'Espagne d'une part, & de l'autre par les Ministres d'Angleterre, de Portugal, de Prusse, de Savoie & de Hollande. Les principales conditions étoient : Que *Philippe V* demeureroit en possession de la Couronne d'Espagne, à condition cependant qu'il renonceroit à la succession de France pour lui & pour ses Descendants : Que l'Angleterre auroit *Gibraltar* en Espagne, & *Port-Mahon* dans la Méditerranée : Que *Dunkerque* seroit rasé. La France eut bien de la peine à se résoudre à ruiner une Place qui lui avoit coûté plusieurs millions, & dont la démolition demandoit encore  
une

une dépense considérable. L'Electeur de *Brandebourg* fut reconnu Roi de *Prusse* par la France & l'Espagne : on lui donna même le titre de *Majesté*, que la France ne donne pas aux Rois de *Dannemarck* & de *Pologne*. On cèda encore à ce Prince ce qu'il possédoit déjà dans la *Gueldre Espagnole*, pour équivalent de la Principauté d'*Orange* que ce Monarque cèda à la France. Le Duc de *Savoie* fut reconnu Roi de *Sicile* : il obtint quelques Places dans le *Milanez*. Le Roi de *Portugal* demeura paisible possesseur des conquêtes, qu'il avoit faites pendant la Guerre. Les *Hollandois* furent les moins avantagés : peut-être se repentirent-ils de n'avoir point fait la Paix lorsqu'elle leur fut proposée à *Gertrudenberg*.

Je ne manquai point, dès que je fus arrivé à *Utrecht*, de voir Mrs. les Ambassadeurs de *Prusse*. C'étoient Mrs. le Comte de *Denhof*, le Comte de *Metternich*, & le Maréchal de *Biberstein*. Ils me reçurent avec toute la politesse possible, & me présentèrent à tous les Ministres étrangers. Je trouvai dans cette Ville Madame de *Wartemberg* : elle étoit venue depuis peu. Le Comte son Mari étoit mort à *Francfort* ; il avoit demandé en mourant, que son corps fût porté à *Berlin*, ce qui fut exécuté avec assez de pompe. On dit que le feu Roi qui l'avoit tendrement aimé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, voulut voir le Convoi. Lorsqu'il

U-  
TRECHT,

U-  
TRECHT.

passa sous les fenêtres du Château, le Roi ne put retenir ses larmes. Peut-être se repentoit-il dans ce moment, d'avoir disgracié ce Ministre sur des prétextes assez légers : peut-être aussi pensoit-il alors au terme inévitable, auquel doivent enfin échouer & la majesté des Rois & la magnificence du Courtisan.

La Comtesse de *Wartemberg* fut plus ferme : elle n'eut garde de s'abandonner à aucune réflexion affligeante ; au contraire, elle se vit avec plaisir en possession d'un très grand bien, & ce qui la flattoit encore plus, elle se trouvoit maîtresse de sa conduite. Elle quitta *Francfort*, où elle étoit toujours demeurée depuis la disgrâce de son Mari ; le séjour de cette Ville lui avoit paru trop ennuyeux pour y fixer sa demeure. Elle choisit la Ville d'*Utrecht*, comme plus gaie que toute autre. Elle n'avoit pas tardé à donner dans les aventures, & lorsque j'arrivai, j'appris que le Chevalier de *B.* étoit l'ami du cœur. Ce Chevalier venoit de partir pour *Versailles*, où il étoit chargé de porter la nouvelle de la signature de la Paix. Je ne mis pas beaucoup en peine de rendre visite à la Comtesse : je remarquois que tout ceux de notre Cour qui se trouvoient à *Utrecht*, la négligeoient si fort, que je ne crus pas devoir être le seul qui eût quelque attention pour elle. Cependant, malgré la ré-  
solu-

solution que j'avois prise de ne point la voir, le hazard fit que je la rencontrai. Cette Dame avoit amené avec elle une Demoiselle Françoisé, que j'avois fort connue à *Berlin*: comme elle avoit infiniment d'esprit, & que d'ailleurs j'avois envie de savoir quelques Histoires de la Comtesse, je voulus renouer connoissance avec elle. La première fois que je lui rendis visite, elle me proposa de voir Made. de *Wartemberg*: ce que je refusai de façon, qu'elle ne fit aucune instance pour me faire faire cette démarche. Mais elle prit le parti de dire à la Comtesse que j'étois depuis peu à *Utrecht*, que je lui avois rendu visite, & qu'elle trouvoit que je ressemblois parfaitement au Chevalier de B . . . Il n'en falut pas davantage pour donner à la Comtesse l'envie de me voir: elle pria sa Demoiselle de me faire aller chez elle. Mais on eut beau me parler, je demurai toujours ferme sur la négative. Enfin un jour, que j'étois en visite chez la Demoiselle, Made. de *Wartemberg* entra dans la chambre où j'étois. Elle me dit, que puisque je faisois le fier avec elle, au point de ne lui rendre aucune visite, elle avoit pris le parti de me venir voir. Je voulus répondre; mais la Comtesse, sans me donner le tems de parler, me dit qu'elle me trouvoit bien changé à mon avantage, que je ressemblois comme deux gouttes d'eau au

U.  
 TRECHT.

U.  
TRECHT.

Chevalier de B... & qu'enfin tout étoit de la plus parfaite ressemblance, même jusqu'au son de voix. N'en déplaise à Madame de *Wartemberg*, il n'y a jamais eu rien de plus faux que cette ressemblance: le Commandeur étoit beau & bien fait, & vous savez, Madame, que je n'ai jamais eu la sottise de vouloir passer pour tel. Tout ce compliment de la part de la Comtesse me parut si extraordinaire, qu'en vérité je me trouvai aussi embarrassé que l'auroit pu être un Ecolier nouvellement sorti du Collège. Je repondis pourtant; mais pour parler franchement, je ne faisois pas trop ce que je disois. Je lui donnai la main pour la conduire dans son appartement, où elle continuoit toujours d'exagérer la ressemblance qui se trouvoit entre le Chevalier & moi. Enfin je crois pouvoir dire, sans vouloir me donner un air d'homme à bonne fortune, ni passer dans votre esprit pour indiscret, qu'il n'auroit tenu qu'à moi d'être pris en corps & en ame pour le Chevalier; mais j'eus le bonheur de me voir tirer d'embaras par un Valet de chambre, qui vint annoncer Mr. *Ménager*, troisième Plénipotentiaire de France pour le Congrès. Je lui eus l'obligation de me tirer de ce mauvais pas. Cette espèce de visite me fit prendre des mesures pour éviter d'en rendre d'autres, dans le peu de tems que j'avois à rester dans cette Ville.

D'U-



D'*Utrecht* je me rendis à *Wesel*, & de là dans le Duché de *Magdebourg*, par la *Westphalie*. *MAGDEBOURG* étoit autrefois un Archevêché, érigé par l'Empereur *Othon le Grand*, en faveur des *Wandales* nouvellement convertis ; mais, à la Paix de *Westphalie*, tout ce Pays fut sécularisé, avec titre de Duché, en faveur de la Maison de *Brandebourg*, en échange de la moitié de la *Poméranie* qui fut cédée aux *Suèdois*. Il y a peu de Villes en *Allemagne* qui aient essuyé autant de révolutions, que *Magdebourg*. Cette Ville fut mise au Ban de l'Empire en 1553, par *Charles-Quint*, pour avoir refusé de se soumettre à ses ordres. Elle se révolta alors ouvertement, de sorte que l'Electeur *Maurice* de *Saxe* fut chargé de la réduire. Le Siège dura un an, l'Electeur ne se mettant pas trop en peine d'en presser la conquête. Comme l'objet de cette Guerre n'étoit que la destruction du Protestantisme que cette Ville avoit embrassé, l'Electeur, qui étoit lui-même Protestant, cherchoit en temporisant le moyen de se raccommo-der avec ceux de sa Religion, qui le voyoient avec peine soutenir les intérêts de l'Empereur & des Catholiques. Ce raccommo-der se fit, sur la promesse que fit l'Electeur aux Protestans de *Magdebourg*, de se joindre à eux pour faire la guerre à l'Empereur, aussitôt après la reddition de la Place. De part &

MAGDE-  
BOURG.

MAGDE-  
BOURG.

d'autre on agit avec beaucoup de sincérité : la Place se rendit , & l'Electeur y entra , non en Prince victorieux , mais comme un Allié qui vient apporter du secours. Il se servit de la Garnison pour renforcer son Armée , & ensuite il déclara la Guerre à l'Empereur , sous prétexte que la Religion & la Liberté Germanique étoient en danger.

Un changement de cette nature étoit trop extraordinaire , pour que l'Empereur pût s'y attendre. Ce Prince avoit lui-même élevé l'Electeur de *Saxe* à la Dignité qu'il possédoit , après avoir dépouillé l'infortuné *Frédéric* de ses Etats. Un présent aussi considérable ne lui faisoit espérer de la part du nouvel Electeur , que des marques de reconnoissance. Bien loin de se croire obligé de se tenir sur ses gardes de peur de surprise , il vivoit alors dans une si parfaite sécurité , que l'Electeur de *Saxe* pensa le surprendre à *Inspruck* , Capitale du *Tirol*. L'Empereur ne fut la trahison , que lorsqu'il fut sur le point d'être arrêté. Ce fut avec bien de la peine qu'il évita de tomber entre les mains de son Ennemi , car alors il étoit incommodé de la goutte , & il fut obligé d'abandonner ses Equipages & sa maison. Il voulut dans cette occasion donner la liberté au Prince *Jean-Frédéric* ; mais ce Prince ne voulut point l'abandonner dans cette disgrâce , & il l'accompagna jusques  
en

en Carinthie à 28 lieues d'*Inspruck* : ce fut là que l'Empereur se retira. MAGDE-  
BOURG.

La Ville de *Magdebourg* éprouva un sort bien rigoureux, pendant la Guerre que l'on appelle communément *la Guerre de trente ans*, parce que pendant ce nombre d'années, l'Allemagne se vit ravagée de tous côtés. *Tilly* Général de l'Empereur assiégea cette Place en 1631; elle fut prise d'affaut, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Le feu se mit de la partie & fit un tel ravage, que *Magdebourg*, qui étoit une des plus belles Villes d'Allemagne, fut alors entièrement réduite en cendres. Les Bourgeois furent, à la vérité, cause de leur malheur; car le Général *Tilly* ne les fit traiter si rigoureusement, que parce qu'ils avoient refusé une Capitulation avantageuse, qu'il leur avoit fait offrir quelques jours avant l'Assaut.

On auroit aujourd'hui bien de la peine à prendre cette Ville, depuis qu'elle appartient à la Maison de Brandebourg: les Electeurs ont eu soin de la faire fortifier. Le feu Roi y a fait bâtir une Citadelle, qui est séparée de la Ville par l'*Elbe*. Le Roi à présent régnant y a fait faire des ouvrages considérables, dans lesquels on remarque autant de magnificence que de solidité. S. M. a aussi fait construire sur la grande Place un Arsenal fort beau, qui sans être bien grand, contient cependant

MAGDE-  
BOURG.

un nombre considérable de Canons, & d'autres armes. Sur la droite de cette même Place, on voit la grande Eglise, autrefois la Cathédrale; le bâtiment en est Gothique. C'est là que s'assemble le Chapitre, qui subsiste toujours, quoique Protestant. On a aussi conservé l'ancien usage de n'y admettre que des gens de qualité.

La situation de *Magdebourg* est des plus belles. On y arrive de tous côtés par de grandes Plaines, très fertiles en grains. L'*Elbe* qui, comme je l'ai dit, sépare la Citadelle d'avec la Ville, rend aussi son commerce très facile avec *Hambourg*, la *Saxe* & la *Bohème*. Cela a fait que plusieurs Négocians s'y sont établis, & y ont fait des bâtimens magnifiques. Cette Ville s'embellit encore aujourd'hui de plus en plus, depuis que le Roi y a transféré la Régence du Pays, qui étoit autrefois à *Hall*: de sorte qu'on peut la regarder à présent comme une des plus belles Villes des deux Cercles de *Saxe*.

BRANDE-  
BOURG.

De *Magdebourg*, en continuant toujours ma route vers *Berlin*, je passai à **BRANDEBOURG**. Cette Ville est située sur la Rivière de *Havel*. Elle a été bâtie par *Brandon* Prince de Franconie. C'étoit autrefois un Evêché, mais aujourd'hui tout ce Pays est sécularisé, & fait partie de la *Marche de Brandebourg*. Le Commerce y est assez considérable. Le Roi y entretient

tient une Gamison, composée d'un Ba-  
 taillon des Grands Grenadiers. Vous a-  
 vez eu trop souvent occasion de voir le  
 Régiment dont ce Bataillon fait partie,  
 pour qu'il soit nécessaire de vous en faire  
 l'éloge : c'est peut-être le plus beau Ré-  
 giment de l'Europe.

Je ne m'arrêtai point à *Brandebourg*,  
 afin de me rendre plutôt à *Berlin*. Le  
 jour que j'y arrivai, je me trouvai si fati-  
 gué d'avoir marché nuit & jour, que je  
 gardai le lit jusques au soir, que j'eus  
 l'honneur de saluer la Reine. Le Roi n'é-  
 toit point alors à *Berlin*, il étoit parti de-  
 puis quelques jours pour *Potzdam*. La  
 Reine gardoit encore la chambre; elle  
 n'étoit pas encore relevée des couches,  
 dans lesquelles elle avoit mis au monde  
 Madame *Charlotte-Albertine*, qui mourut  
 l'année suivante le 10 de Juin. Je fus reçu  
 de S. M. avec un froid, qui me fit ju-  
 ger que je ne devois pas me flatter d'être  
 bien à la Cour, ou du moins dans  
 son esprit. Il n'en fut pas de même de  
 Mesdames les Margraves; elles me reçurent  
 avec toutes les marques possibles de  
 bonté. Madame la Margrave Douairière,  
 sur-tout, m'assura qu'elle me continue-  
 roit la protection dont elle m'avoit tou-  
 jours honoré.

Pour ce qui regarde la Ville de *Berlin*,  
 elle n'étoit pas encore revenue de la per-  
 te qu'elle venoit de faire à la mort de

BERLIN. *Frédéric.* Le Roi son Fils donnoit, à la vérité, de grandes espérances; mais les changemens qu'il avoit faits dans toute sa Cour, faisoient regretter le feu Roi. Le nouveau Monarque ne pensoit qu'à entretenir une nombreuse Armée, & afin de le faire sans charger ses Peuples, il avoit congédié toute la Cour & la Maison entière du Roi son Père, de sorte qu'il n'y avoit à la Cour que les Ministres. La plupart des personnes de qualité qui demeuroient anciennement à *Berlin*, s'étoient retirées, ou dans leurs Terres, ou dans leurs Gouvernemens, ce qui rendoit le séjour de cette Ville des plus tristes. Tous ces changemens me firent assez connoître qu'il n'y avoit rien à espérer pour moi dans ce Pays. Je pris donc le parti de terminer mes affaires domestiques avec toute la diligence possible, afin de retourner au-plutôt à *Paris*. Avant que de m'y rendre, j'allai faire un tour à *Zell*, afin d'y examiner les comptes de celui à qui j'avois confié mes intérêts pour recueillir la succession de ma Mère. Je n'eus pas lieu d'être fort content: ma Mère avoit donné par Testament la plus grande partie de son bien aux Enfans qu'elle avoit eus de son dernier Mari, de sorte que ce que j'avois à prétendre à la succession étoit fort au-dessous de ce que je m'étois imaginé.

De Zell je fus à HAMBOURG, \* u- HAM-  
BOURG.  
 niquement pour voir cette Ville. J'y a-  
 voir déjà fait un voyage, mais j'étois si  
 jeune alors, que je n'avois pu faire aucu-  
 ne attention sur ce que cette Ville a de  
 remarquable. *Hambourg* est une des plus  
 belles Villes d'Allemagne, faisant partie  
 de la Basse-Saxe. Elle est située sur l'*El-  
 be*, à peu de lieues de son embouchure,  
 ce qui la rend tout à fait propre au Né-  
 goce. Avant qu'elle eût trouvé moyen  
 de s'ériger en République, elle faisoit  
 partie du *Holstein*, sur le territoire duquel  
 elle est bâtie; ce qui fait qu'elle a eu sou-  
 vent des démêlés avec les Ducs de *Hol-  
 stein*, & les Rois de *Dannemarck*, qui sont  
 Souverains du *Holstein*. Ces derniers, aus-  
 si-bien que les Suédois, ont tenté plu-  
 sieurs fois de se rendre maîtres de *Ham-  
 bourg*; mais ils ont été repoussés autant  
 de fois qu'il se sont présentés. Cette Vil-  
 le n'est pas aisée à réduire; elle a des  
 remparts magnifiques, & des Dehors très  
 fortifiés; elle a soin aussi d'entretenir une  
 bonne Artillerie, & une Garnison bien  
 composée. D'ailleurs elle est toujours su-  
 re de la protection des Maisons de *Bran-  
 debourg* & de *Brunswick*; il est de l'intè-  
 rêt de ces deux Maisons qu'aucune Puif-  
 sance ne s'empare de cette Place, sa si-  
 tuation est trop avantageuse.

Ham-

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, page 72. & suiv.

HAM-  
BOURG.

*Hambourg* est aussi très considérable par la richesse de ses habitans. Ils sont presque tous Marchands, & sont assez du caractère des Marchands Hollandois: fort avides de gain, ils ne font pas grande dépense. Leur plus grande satisfaction est d'avoir aux portes de la Ville, des Jardins assez dans le goût de ceux de Hollande. Les Femmes des gros Marchands sont aussi resserrées à *Hambourg*, que les Femmes de qualité le sont à *Venise*: cependant, j'ai remarqué que ce n'étoit que pour les Etrangers. On passe fort bien son tems dans cette Ville: il y a plusieurs personnes de qualité que l'on peut voir, & chez lesquelles on est parfaitement bien reçu. Les promenades de la Ville sont charmantes, celle des remparts surtout est magnifique: il y a une double Allée d'arbres, qui forme un agréable couvert, d'où l'on découvre une belle campagne agréablement diversifiée par des Maisons magnifiques, des Jardins, Bois, Prés &c. au milieu desquels on voit les Rivières d'*Elbe* & d'*Alster*, ce qui tout ensemble forme un point de vue charmant. La Riviere d'*Alster* entre dans la Ville, & forme un Bassin assez semblable à un grand Etang: il est bordé d'un beau Quai, planté de plusieurs rangées de Tilleuls, ce qui fait encore une très belle promenade.

Près



Près de *Hambourg*, on voit la Ville ALTENA. \* Ce nom lui fut donné par un Roi de *Dannemarc*, pour se moquer des Députés de *Hambourg* qui lui firent des remontrances sur ce qu'il faisoit bâtir cette Ville trop près de la leur. Dans leur discours au Roi, ils dirent plusieurs fois en parlant de cette Ville, *sie ist alte na*, ce qui en langage du Pays signifie, *elle est trop proche*. Le Roi remarqua le mot d'*Altena*, & dit aux Députés, que ne pouvant se dispenser de continuer le bâtiment de cette Ville, tout ce qu'il pouvoit faire pour eux, c'étoit de lui faire porter le nom d'*Altena*, qu'ils venoient de lui donner. A la vérité, on ne pouvoit donner à cette Ville un nom plus significatif, car elle est précisément aux portes de *Hambourg*, & fait partie du *Holstein* Danois. Elle étoit autrefois un Lieu de franchise pour les Banqueroutiers, & pour tous ceux qui avoient commis quelque crime dans *Hambourg*. Le Roi de *Dannemarc* à présent régnant n'a pas voulu conserver à cette Ville un Privilège qui la faisoit fourmiller de Fripons & de Vagabonds; & il fait remettre aux Magistrats de *Hambourg* les malfaiteurs, lorsqu'ils les reclament.

*Altena* est remarquable pour la multiplicité des Religions, dont on y fait publi-

\* Voyez Tome I. des *Lettres*, p. 80. & suiv.

ALTENA.

bliquement exercice. Je crois qu'après *Amsterdam*, il n'y a point de Ville en Europe où il y en ait autant. Il y a peu de Sectes qui n'y aient une Eglise. La proximité d'*Altena*, & d'ailleurs sa situation sur l'*Elbe*, cause un grand préjudice à la Ville de *Hambourg*. Il y a déjà plusieurs années que les Suédois, sous les ordres du Comte de *Steinbock*, brûlèrent cette Ville. A peine donnèrent-ils le tems aux habitans de se sauver; ils eurent la douleur de voir consumer leurs maisons & leurs effets; il y eut même plusieurs Vieillards & nombre d'Enfans qui périrent dans les flâmes. Je trouvai *Altena* dans ce triste état, lorsque j'y passai. Je l'ai revu depuis: on a eu soin de rebâtir cette Ville de façon, qu'elle est plus belle & plus florissante que jamais. Je passai quatre ou cinq jours à *Hambourg*, après lesquels je partis. Jamais départ ne fut plus à propos que le mien; car la Peste s'y déclara peu de jours après, la Ville fut fermée, & on ne lui laissa avoir de relation avec aucun endroit.

Je repassai par *Zell*, d'où je me rendis sans m'arrêter à \* AIX-LA-CHAPELLE, Ville Impériale, située sur les confins des Duchés de *Fuliers* & de *Limbourg*. Elle est entourée de Montagnes, qui forment un Vallon si agréable, que

Char-

\* Voyez Tome III. des *Lettres*, p. 161.AIX-LA-  
CHAPEL-  
LE.

*Charlemagne* préféra le séjour d'*Aix-la-Chapelle* à celui de tant de grandes & belles Villes qu'il avoit soumises à son empire. Cet Empereur y a fait bâtir l'Eglise Collégiale, dans laquelle on voit encore aujourd'hui son Tombeau. La mémoire de ce Prince y est encore en grande vénération. Le jour de la Fête de *S. Charles*, on y fait une Procession solennelle, dans laquelle la figure de ce Monarque est portée dans un équipage qui donne plus envie de rire, qu'il n'inspire de dévotion. On voit dans cette même Collégiale, une Chaire de Prédicateur garnie de lames d'or : on dit que le Lustre qui est suspendu devant le grand Autel, est du même métal. C'est dans cette Eglise que plusieurs Empereurs ont été sacrés, on y garde même encore plusieurs Ornemens Impériaux. L'Empereur est Chanoine-né de l'Eglise d'*Aix*, & il en prête le serment le jour de son Sacre.

AIX-LA-  
CHAPELLE.  
LE.

*Aix-la-Chapelle* conserve plusieurs Reliques, qui ne sont exposées que tous les sept ans. La cérémonie s'en fait du haut d'une Tour de la Ville: pendant ce tems, le peuple est à genoux dans les Places & dans les rues qui aboutissent à la Tour. Cette cérémonie se fit lorsque je me trouvai à *Aix* en 1713. Il y accourut de tous côtés une foule innombrable de Pèlerins de *Hongrie*, du *Tirol* & de toutes les

AIX-LA-  
CHAPEL-  
LE.

les Provinces d'Allemagne. Les personnes au-dessus du commun peuvent monter au haut de la Tour, d'où l'on montre ces Reliques : on leur permet de les voir de près, mais non pas d'y toucher. De toutes celles que j'y vis, je ne me souviens que d'une Chemise que l'on assure être de la Vierge : on voit dessus quelques marques, que l'on dit être du lait dont elle nourrissoit le Sauveur du Monde. Cette chemise me parut être sans couture, & d'une étoffe que je ne puis trop vous définir, car elle n'étoit ni toile, ni coton.

La Ville d'*Aix* est très fameuse pour les Bains chauds, & les Eaux, que l'on prend deux fois l'année, au Printems & en Automne. Il y vient grand nombre d'Etrangers dans ces deux saisons. Les Eaux sont chaudes, & ont un très mauvais goût : elles sentent l'œuf pourri, ce qui fait qu'on a peine à les prendre le premier jour ; mais ensuite on s'y accoutume, & elles font du bien. Les Bains sur-tout sont admirables pour les retiremens de nerfs, & pour les blessures. Il n'est point d'endroit où l'on prenne les Eaux plus commodément : on y trouve en abondance tout ce qu'on peut souhaiter, & sur-tout bonne compagnie ; le voisinage du Pays de Brabant, de Liège, de la France, de la Hollande & de l'Allemagne, y attire un très grand monde,

de , & fait qu'on s'y divertit fort bien. PARIS.

Je partis d'*Aix* pour *Paris*, & je passai par *Mastricht* & *Louvain*. Comme je fis cette route en poste, je réserve à vous parler de ces deux Villes, lorsque j'y aurai fait quelque séjour. J'arrivai à *Paris*, plus amoureux que jamais. Je fus reçu de ma chère Maitresse, avec des marques d'amitié, qui me donnèrent tout lieu de croire que j'étois le plus heureux des mortels. Je l'étois en effet, puisqu'alors je faisois consister tout mon bonheur à être bien avec elle. Cependant, ma légèreté naturelle me fit bientôt penser différemment. Je vis la Marquise de P... & je vous avouerai ingénument, que tous mes grands sentimens pour S.... se ralentirent. Je ne trouvai plus rien qui pût être comparé à ma nouvelle passion. S... s'aperçut bientôt de mon inconstance; elle m'en fit des reproches, mais de ces reproches sans amertume, que l'amour seul peut inspirer. Ma passion se réveilla, & je ressentis en cette occasion,

*Qu'une flâme mal éteinte  
Est facile à rallumer,  
Et qu'avec peu de contrainte  
On recommence d'aimer.*

Les sentimens de l'honnête-homme se joignirent à ceux de l'homme amoureux.

PARIS. Je me demandai à moi-même, quel sujet de mécontentement j'avois pu recevoir de S. . . . Enfin je décidai contre moi-même, que je ne pouvois sans ingratitude abandonner une Maitresse aussi aimable. Je pris des mesures pour m'éloigner petit à petit de la Marquise de P. . . . Je n'eus pas beaucoup de peine à étouffer une passion qui n'étoit, pour parler naturellement, qu'un feu de paille.

Pendant le séjour que je fis à la Cour de France, je vis la cérémonie du double Mariage de Mr. le Duc de *Bourbon* & de Mr. le Prince de *Conty*. Ces deux Princes épousèrent chacun la Sœur l'un de l'autre; Mr. le Duc épousa *Marie-Anne de Bourbon-Conty*, Sœur du Prince de *Conty*, qui épousa *Louise-Elizabeth de Bourbon-Condé*.

Ces Mariages n'augmentèrent point les plaisirs de la Cœur, tout le monde demeura assez tranquille, jusques à ce qu'on eut reçu des nouvelles des avantages que Mr. le Maréchal de *Villars* avoit remportés sur les Alliés. Cette Campagne fut aussi glorieuse pour ce Maréchal, qu'elle lui fut avantageuse: il courut de grands bruits des sommes immenses qu'il avoit recueillies. Il étoit éclairé de près dans sa conduite, & ses ennemis lui faisoient un crime de ce qu'ils auroient peut-être loué dans tout autre: ils disoient que ce Général avoit amené avec lui plusieurs charettes chargées de Bandoulières,  
pour

pour servir de Sauve-gardes ; & que les PARIS.  
 sommes qu'il avoit tirées par ce moyen  
 étoient montées au point , qu'à son re-  
 tour il avoit acheté pour 1800000 livres  
 de Terres. Ils eurent même la hardiessé  
 d'en parler au Roi , qui dit un jour à  
 son dîner au Maréchal , qu'on lui avoit  
 dit qu'il avoit acheté de belles Terres.  
*Il est vrai, Sire , répondit le Maréchal ,*  
*je viens d'en acheter une assez belle ; &*  
*si j'ai l'honneur de commander votre Ar-*  
*mée l'année prochaine , je me flatte d'en a-*  
*cheter une plus considérable aux dépens de*  
*vos Ennemis.* Cette réponse déconcerta  
 fort ceux qui avoient voulu rendre de  
 mauvais services au Maréchal. Il savoit  
 bien qu'il avoit des ennemis , mais il s'en  
 embarassoit peu ; il étoit en faveur , &  
 il la méritoit. On dit que lorsqu'il par-  
 tit pour la Campagne de 1713, il dit au  
 Roi en prenant congé de lui , qu'il le  
 prioit de se souvenir qu'il le laissoit au mi-  
 lieu de ses ennemis , tandis qu'il alloit com-  
 battre ceux de S. M. Il s'en acquitta très  
 bien , & il procura enfin par la réduction  
 de Landau & de Fribourg , la Paix , par  
 laquelle les Electeurs de Cologne & de Ba-  
 vière furent rétablis dans leurs Etats.

Après quelques mois de séjour à Pa-  
 ris , je reçus des Lettres de Berlin , par  
 lesquelles on me mandoit que le Roi  
 pensoit à former sa Maison , & que je ne  
 pouvois mieux faire que de venir lui of-

PARIS.

frir mes services. J'eus bientôt pris mon parti sur ce que j'avois à faire. J'avois toujours été élevé dans les sentimens, que l'on doit préférer le service de son Souverain à tout autre; & d'ailleurs, je me suis toujours senti naturellement attaché au Sang de nos Rois. Je pris donc la résolution de quitter *Paris* encore une fois. Du caractère dont vous me connoissez, Madame, vous vous doutez bien que je dus ressentir quelque peine en formant une résolution de cette nature. Je vous l'avouerai ingénument, je fus sensiblement touché de m'éloigner d'un endroit où je goûtois des plaisirs, que je savois bien ne devoir pas trouver ailleurs. Mais enfin je n'écoutai que mon devoir; & les larmes que je vis répandre m'attendrirent, à la vérité, mais elles n'eurent pas la force de me faire changer de dessein.

De *Paris* à *Wesel* je tins la même route que j'avois tenue lorsque j'étois revenu à *Paris*. De *Wesel* je passai à *Hanover*, où je tombai malade. Mon dessein étoit de garder l'*incognito*: mais l'état où je me trouvois m'obligea d'avoir recours à la Médecine. Je crus même pendant quelque tems que tous les remèdes que l'on me pourroit faire seroient inutiles, & qu'il falloit tout de bon penser à faire le grand Voyage. Feue Mademoiselle de *Pöllnitz* ma Cousine fut bientôt informée



mée de mon arrivée, & elle en avertit HANO-  
VER. aussi-tôt Madame l'Electrice, qui eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles, ce qu'elle continua deux fois par jour tant que je fus malade. Cette Princesse a toujours eu pour moi des bontés, dont je ferai éternellement reconnoissant. On m'a dit que pendant ma maladie, F. . . voulant faire l'agréable à mes dépens, dit à la table de l'Electeur, que ma maladie n'étoit pas mortelle, que je l'avois gagnée en France, & qu'il y avoit à *Hanover* d'assez bons Chirurgiens pour me tirer d'affaire. Mad. l'Electrice se fâcha vivement contre lui, & lui dit: *Monsieur, vous plaisantez mal à propos; s'il avoit la maladie que vous dites, il se seroit fait traiter en France: il n'ignore pas que les gens de ce Pays-ci y vont pour se faire guérir, & il a trop d'esprit pour ne pas imiter leur exemple.*

Aussi-tôt que je fus en état de sortir, je ne manquai pas d'aller faire mes très humbles remerciemens à Mad. l'Electrice. Cette Princesse me reçut beaucoup mieux que je n'osois espérer. Les bontés qu'elle me témoigna firent croire à Mlle. de *Pöllnitz* & à Mad. de K. . . que j'obtiendrois aisément d'être reçu à son service, si je voulois en faire la demande. Ces Dames m'engagèrent donc à faire cette démarche, dans laquelle je doutois fort de réussir. L'expérience me fit voir

HANO-  
VER.

que mes doutes étoient légitimes. Je fis ma demande à la Princesse par écrit. Peut-être en cela fis-je alors une sottise, car je lui donnai le tems de se consulter. Elle le fit en effet, & par malheur pour moi, elle s'adressa à Mad. de B.... Cette Dame ne pouvoit me souffrir : j'ai su depuis la cause de son aversion pour moi. C'est que *Madame* de France avoit mandé à Madame l'Electrice, que je lui avois dit que Mr. le Prince Electoral avoit pour cette Dame des attentions particulières. C'étoit assez pour indisposer furieusement contre moi une personne, qui à l'extérieur faisoit profession de la vertu la plus austère ; & elle fut charmée de trouver dans le conseil que l'Electrice lui demanda à mon sujet, un moyen sûr de se venger de moi. Elle fut persuader à l'Electrice, qu'elle ne devoit point me recevoir à son service, & elle ne manqua pas de raisons pour appuyer son avis : l'envie de se venger fournit toujours abondamment des prétextes spécieux de nuire à son ennemi. L'Electrice goûta assez les raisons qu'on lui alléguoit pour m'éloigner de son service, & elle ordonna à Mr. de P. de me dire, qu'elle m'étoit très obligée de l'attachement que je témoignois avoir pour sa personne ; mais qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'après avoir servi un Roi, je voulusse servir une vieille Prin-

Princesse comme elle; que le service de l'Electeur son Fils me conviendroit mieux, & qu'elle se feroit un plaisir de m'y faire entrer; que pour elle, elle se réservoir à me recevoir à son service, lorsqu'elle seroit Reine d'Angleterre, parce que si cela arrivoit, elle seroit alors plus en état de faire ma fortune. Vous voyez, Madame, que je ne pouvois me plaindre d'un refus comme celui-là; il étoit assaisonné de tout ce qui pouvoit en adoucir l'amertume. Pour moi, je vous avoue que je n'en ressentis aucune. Je n'avois fait cette démarche que par complaisance pour Mlle. de Pöllnitz, qui fut piquée au vif de ce refus, non pas tant par amitié pour moi, (je savois bien à quoi m'en tenir là-dessus,) que par amour propre: sa vanité en souffroit beaucoup; elle se croyoit fort en faveur, & elle voyoit que c'étoit une faveur sans crédit. Son ressentiment alla si loin, qu'elle m'empêcha de prendre congé de l'Electrice, qui partit peu de jours après pour Göhr, avec le Prince son Fils. De mon côté, je partis aussi de *Hanover* pour me rendre à *Berlin*.

HANO-  
VER.

J'y trouvai la Maison du Roi déjà toute nommée. Cependant, cela ne m'empêcha pas de faire demander de l'emploi à S. M. Ce fut Mr. de *Printz* Grand-Maréchal qui parla pour moi. Il m'annonça un refus, bien différent de celui

BERLIN.

BERLIN.

que j'avois esfluyé à *Hanover*. Dans celui-là, je ne pouvois me plaindre de l'Electrice, qui me refusoit avec toute la politesse possible, une grace dont après tout je ne me souciois que parce que j'avois fait la démarche de la demander. Dans celui-ci, il me falut essuyer un refus donné assez cruement, & le refus d'une chose pour laquelle seule j'avois entrepris le voyage de *Berlin*. Je fus sensiblement touché de la conduite de la Cour à mon égard: je n'avois jamais rien fait qui dût me priver d'un établissement dans ma Patrie: mes Ancêtres y avoient servi, & y avoient tenu un rang assez distingué, pour que je pûsse espérer que l'on eût pour moi quelque considération: d'ailleurs, j'avois eu l'honneur d'être Gentilhomme de la Chambre du feu Roi, & j'avois le chagrin de voir qu'on me préféroit des gens qui n'avoient jamais paru à la Cour, la plupart d'une naissance très obscure. Me voyant donc sans espérance de réussir du côté de la Cour, je crus devoir chercher fortune ailleurs. Je pensai à entrer au service du Roi de Pologne. Personne n'étoit plus propre à me servir auprès de ce Prince, que le Comte de *Flemming* son Premier-Ministre. Il étoit alors à *Berlin* pour les affaires de son Maître. J'employai mes Amis auprès de ce Comte, & je lui fis ma cour avec assiduité. Ce Ministre parut avoir intention

de

de me rendre service, & il me promit de parler pour moi au Roi son Maître. Il partit pour *Varsovie* sur la fin de Novembre. Je l'y suivis; il me présenta au Roi, & à tous les Seigneurs de la Cour.

VARSO-  
VIE.

Je débutai le mieux du monde à la Cour de Pologne : j'étois protégé par celui qui y jouoit le plus grand rôle après le Roi, ce qui fut cause que tout le monde s'empressa à me faire amitié. Le Comte de *Flemming* parut voir avec plaisir les attentions que l'on avoit pour moi, du moins fus-je assez peu clairvoyant pour ne pas découvrir que cela lui étoit fort indifférent. J'étois excusable de ne le point soupçonner de duplicité à mon égard; je n'avois eu lieu jusqu'ici que de me louer de sa générosité, & de la bonne volonté qu'il avoit témoignée de me rendre service. On eut soin de me desabuser, & je découvris par moi-même peu de tems après, que les belles paroles qu'il m'avoit données n'étoient précisément que ce qu'on appelle *Eau-bénite de Cour*.

Peu de tems après mon arrivée à *Varsovie*, le Roi de Pologne en partit pour aller en Allemagne. Je crus devoir attendre son retour, pour parler de mes affaires. Je passai ce tems à *Varsovie*; le plus agréablement du monde. Je fus bientôt connu de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui eurent pour moi toutes les politesses imaginables. Je retrouvois *Paris*

VARSO-  
VIE.

dans tout ce que je voyois, par-tout la même politesse, & une certaine aisance dans les manières, dont les François se croient seuls en possession. Les Dames Polonoises sont très aimables, elles ont toutes de l'esprit & beaucoup de vivacité. On imagine aisément qu'avec ces qualités, elles ne sont point indifférentes aux plaisirs : en effet, je leur ai remarqué une délicatesse & un goût très exquis pour tout ce qui s'appelle divertissemens. Elles aiment passionnément la Musique, & encore plus les Spectacles. Elles ont à *Varsovie* de quoi se satisfaire : le Roi, qui est un Prince aussi galant que magnifique, a soin que tout se passe à sa Cour d'une manière digne d'un grand Roi. Il y entretient des Comédiens François, & donne outre cela très souvent des Bals & des Concerts. Ces divertissemens sont ordinairement accompagnés de Fêtes magnifiques, que le Roi donne à des Dames de sa Cour, & dans lesquelles ce Prince fait toujours admirer sa bonne mine, & ces graces qui accompagnent toutes ses actions.

Il s'en faut beaucoup que les Seigneurs Polonois soient aussi magnifiques que les Dames, ou du moins s'ils le sont autant, ils ne les égalent point dans le goût & dans l'arrangement. Les Domestiques & les équipages sont pour l'ordinaire assez mal entretenus; leurs tables sont à la vérité servies avec profusion, mais sans délicatesse, le  
tout,

tout, à ce que je crois, faute de bons Officiers ou de Cuifiniers habiles: car d'ailleurs la Pologne est le Pays du monde où l'on peut faire meilleure chère. La viande de Boucherie y est délicieuse, le poisson y est très bon & en grande abondance: il ne vient point de Vin dans le Pays, mais on ne s'apperçoit point de cette difette chez les Seigneurs Polonois, chez qui le vin de Hongrie, quoique très cher, se boit comme de l'eau. J'ai remarqué chez la plupart une chose qui ne quadre guère avec la grandeur dont ils se piquent: c'est que le Maître de la maison & ses Amis particuliers boivent de fort bon vin, pendant que les autres invités sont obligés de se contenter de Vin assez commun. Il est à remarquer, que quoique la Pologne ait abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, cependant c'est un Pays très incommode pour les Voyageurs, sur-tout pour ceux qui ne sont point en état de tout porter avec eux. Je n'ai point vu d'endroit où les Auberges soient aussi peu fournies: à peine assez souvent trouve-t-on une chaise pour s'asseoir. Aussi les Voyageurs d'une certaine volée ont soin de porter avec eux tout ce dont on peut avoir besoin. Mr. le Duc d'York, Evêque d'Osnabruck, disoit à propos de cela, qu'il ne connoissoit pas un Pays où l'on fût plus chez soi qu'en Pologne, parce qu'en voyageant on se trouvoit toujours dans ses meubles.

J'ap-

VARSO-  
VIE.

J'appris que le Roi devoit dans peu se rendre à *Dresde* : je partis aussi-tôt avec le Comte de *Hoim*, Ministre d'Etat du Monarque Polonois. Je ne vis jusqu'à *Dresde* aucun endroit remarquable, que *Breslau* & *Leipzig*. **BRESLAU** est la Capitale de la Silésie : c'est une Ville assez grande, & fort belle, habitée en Hiver par beaucoup de Noblesse. Le Comte de *Flemming* s'y étant arrêté deux jours, je m'y arrêtai aussi. J'y vis très bonne compagnie, principalement chez Mr. le Comte de *Maltzan*, & chez Madame la Princesse de *Teschén*, autrefois Princesse *Lubomirska*. C'étoit une Dame d'un très grand air, qui recevoit parfaitement bien son monde, & qui traitoit avec beaucoup de magnificence. J'aurois fort souhaité rester quelques jours de plus à *Breslau*; mais comme le Comte de *Flemming*, par la protection duquel je me flattois encore de pouvoir trouver un établissement à la Cour, suivoit le Roi en Saxe, j'allai avec lui à la Foire de *Leipzig*, où le Roi & la Reine étoient déjà arrivés. Comme le Roi avoit été absent pendant quelque tems, sa présence attira les Princes du Sang & beaucoup de personnes de qualité, qui vinrent faire leur cour. Après la Foire, le Roi retourna à *Dresde*. Quelques jours après son arrivée dans cette Ville, il maria le Comte de *Saxe* son Fils-naturel (qu'il avoit eu de la Comtesse de *Königsmarck*)

BRES-  
LAU.



avec Mademoiselle de *Löwen* : c'étoit une DRESDE  
 Demoiselle de naissance, & des plus riches  
 de *Silésie*. La cérémonie de ce Mariage  
 se fit en présence de toute la Cour : le  
 Roi donna pendant plusieurs jours des Fê-  
 tes dignes de son bon goût & de sa ma-  
 gnificence. Ce Prince aime beaucoup le  
 Comte de *Saxe* : c'est un des plus aim-  
 ables Seigneurs que j'aye connu, & d'ail-  
 leurs il ressemble beaucoup au Roi de Po-  
 logne, ce qui sans doute augmente enco-  
 re l'affection du Monarque pour le Prince.

DRESDE\* étoit alors le centre des  
 plaisirs de l'Allemagne, & les Spectacles  
 rendoient son séjour peu différent de celui  
 de *Paris*. Je ne vous détaillerai point  
 toute la magnificence des différentes Fê-  
 tes qui furent données dans le tems du  
 Carnaval ; assez de personnes ont écrit à  
 ce sujet. Tout ce que j'aurai l'honneur  
 de vous en dire, c'est que tous ceux qui  
 s'y trouvèrent furent encore plus charmés  
 des manières affables du Roi, qu'ils ne le  
 furent de la beauté du Spectacle & de la  
 magnificence des Festins.

J'aurois sans doute pris plus de goût à tous  
 ces plaisirs, si j'avois eu lieu d'être content de  
 la situation de mes affaires. J'avois jusques a-  
 lors espéré d'entrer au service de Pologne.  
 J'avois toujours beaucoup compté sur les  
 promesses de Mr. le Comte de *Flemming* ;

mais

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 120. & suiv.

DRESDE. mais lorsque je me trouvai à *Dresde*, les affaires changèrent de face. Je le fis souvenir de sa promesse, & il me répondit sur un ton assez gai, qui me fit connoître que je ne devois pas espérer grand'chose de sa part. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, je continuai toujours à témoigner beaucoup d'attachement pour sa personne. Je ne laissai pas d'avoir à essuyer plusieurs *rebuffades*, qui ne me rebutèrent point. J'avois d'autant plus de raison de prendre mon mal en patience, que je savois qu'il traitoit ainsi ses créatures les plus affidées. Enfin ne voulant apparemment rien faire par lui-même, il m'envoya à Mr. de *Löwendahl* Grand-Maréchal, & celui-ci à Mr. de *Fitzthum* Favori du Roi. Je fus charmé des politesses & des bonnes manières de ce dernier: je ne crois pas qu'il y ait jamais eu Favori plus obligeant & qui s'en fit moins accroire. Il ne m'amusa point, il me fit sentir l'impossibilité qu'il y avoit d'obtenir aucune Charge à la Cour, à moins que le Roi par une grace spéciale ne voulût avoir des bontés pour moi; ce qui ne pouvoit être qu'aux dépens de plusieurs Seigneurs Polonois qui sollicitoient aussi des places à la Cour, auxquelles leur naissance paroissoit leur donner une espèce de droit. Je ne perdis point encore espérance de réussir, & comme cette faveur ne pouvoit guères être accordée que par le canal du Comte de *Flemming*, j'eus en-

encore recours à lui. Je n'eus pas lieu d'être fort content: sans doute je pris mal mon tems pour lui parler de mes affaires, y en aiant peut-être d'autres d'une plus grande conséquence qui pouvoient l'occuper alors: en un mot, il me rebuta si fort, qu'il ne m'en falut pas davantage pour me faire renoncer à mes prétentions. Je pris congé du Roi & de la Reine, & je me mis en devoir de partir pour *Berlin*.

DRESDE.

Avant que de partir, il m'arriva une aventure, qui, avec le chagrin que j'avois de n'avoir pu réussir dans mes desseins, acheva de me rendre le séjour de *Dresde* aussi insupportable, que je l'avois trouvé aimable à mon arrivée. J'avois fait à la Foire de *Leipzig* un Billet de trois-cens écus, payable au porteur. La personne à qui j'avois fait ce Billet, avoit donné commission à un Marchand de *Dresde* de recevoir cette somme. Le Marchand reçut le Billet le jour de mon départ, & comme le terme venoit d'expirer, il envoya chez moi pour en recevoir le paiement. Je n'y étois pas alors, & cet homme aiant appris que je devois partir le même jour, profita d'un usage introduit & très bien observé en Saxe, qui est de faire arrêter celui qui manque de satisfaire à une Lettre de change au jour nommé; de sorte que lorsque je voulus monter en chaise, je fus arrêté. Il étoit environ dix heures du soir. Malheureusement, j'avois beaucoup

DRESDE.

coup perdu au Jeu pendant le Carnaval, & ne me trouvant pas cette somme actuellement, j'eus recours au Comte de *Flemming*, qui me la prêta. C'est la seule fois que je puisse être sûr que ce Seigneur m'ait rendu quelque service. Je le remboursai peu après mon arrivée à *Berlin*.

Je ne fis pas long séjour à *Berlin*. J'allai passer quelques jours à une Terre que j'ai à deux lieues de la Ville : mais l'ennui qui me suivoit par-tout me fit prendre la résolution de retourner en France ; toujours cependant dans le dessein de me procurer quelque établissement à *Berlin*, ou ailleurs. Dans le tems que je préparois tout pour mon Voyage, j'eus le malheur de tomber de cheval & de me casser la jambe gauche. Cet accident, à la suite des différentes disgrâces que j'avois eu à essuyer, ne vous donne-t-il pas, Madame, l'idée d'un nouvel *Oreste* poursuivi par le Sort dans différens Pays ? Il ne me manquoit plus que d'être traité par quelque ignorant, qui me laissât estropié pour le reste de mes jours. A vous parler naturellement, j'en avois quelque appréhension : un homme de ma trempe avoit tout à craindre en pareille circonstance. Cependant, soit hazard, soit habileté du Chirurgien, après de très vives douleurs je fus parfaitement guéri, & de façon que je ne m'en suis jamais ressenti depuis. Le neuvième jour après ma chute, je me transportai à *Berlin*. Comme  
mon

mon indisposition ne me permettoit pas de faire le Voyage ni en chaise ni en carosse, je pris des porteurs, ce qui rendit mon entrée des plus comiques. Ce nouvel équipage étonna tous ceux qui le virent : les enfans sur-tout, peu accoutumés à voir de pareilles voitures, me suivirent depuis les dehors de la Ville jusques à mon logis ; & comme le peloton alloit toujours en grossissant de rue à autre, le cortège étoit au moins de deux cens personnes lorsque j'arrivai chez moi. Je m'apperçus bien, à mon arrivée, que j'avois mal fait de me faire transporter si-tôt : la fièvre me prit, & peu après il se forma un abscess qui me causa la maladie que l'on appelle en France *la maladie du Roi*. Nouvelle raison de me plaindre de la rigueur du sort ; car en vérité, je souffris pendant plus de vingt jours des douleurs qu'il m'est impossible d'exprimer.

HAM-  
BOURG

Dès que je fus en état de sortir, j'allai chez la Reine. S. M. venoit de recevoir la nouvelle que l'Electeur de *Hanover* son Père venoit d'être appelé par les Anglois pour succéder à la Reine *Anne*, qui venoit de mourir. Vous vous souvenez sans doute, Madame, de la joie que cette nouvelle causa dans notre Cour. Le Roi fit offrir au nouveau Monarque tout le secours, dont il pourroit avoir besoin pour se soutenir sur le Trône. Quelques jours après l'arrivée de cette grande nouvelle, je pris congé

HAM- gé de la Reine, & je partis pour Ham-  
BOURG. bourg.

Je fus très bien reçu dans cette Ville par L... qui étoit pour-lors Envoyé de Prusse au Cercle de la Basse Saxe. Je l'avois connu dans un tems où il étoit peu favorisé de la fortune, mais alors on pouvoit dire qu'il étoit accablé de ses faveurs. Il fut charmé de me voir, & de pouvoir faire montre de la magnificence dans laquelle il vivoit. Depuis qu'il avoit épousé une Femme fort vieille, à la vérité, mais très riche, il fut habilement se faire des connoissances utiles, & soit à prix d'argent, soit pure faveur, il fut bientôt Ministre d'Etat, & peu après il reçut la Clé de Chambellan du Roi. Je fus bien aise de le voir dans une situation si brillante: mais cependant je ne pus m'empêcher de le plaindre d'avoir épousé une Femme aussi peu ragoûtante que celle qu'il avoit. C'étoit une personne qui joignoit à l'entêtement & à la mauvaise humeur des gens âgés, toute la vigueur du bel âge; d'ailleurs souverainement originale, soit dans ses parures, soit dans l'ameublement de sa maison. Son Mari n'avoit jamais pu obtenir d'elle, qu'elle s'habillât comme il convenoit à une personne de sa sorte, ni qu'elle réformât dans son meuble ce qui choquoit absolument le bon goût. J'eus le plaisir d'examiner à mon aise l'intérieur de cette maison, un jour que j'y fus invité à souper. Le repas

se donna dans un appartement dont l'ameublement étoit des plus bizarres. La première Salle étoit meublée d'un cuir noir & or ; il y avoit autour, des chaises de taffetas verd, garnies de falbalas couleur de rose. La seconde chambre étoit tendue d'une tapisserie de verdure ; les sièges étoient de velours noir galonné d'or ; partout on voyoit des bras de crystal. Au bout de la chambre étoit un Alcove tapissé d'un cuir blanc & or ; & au milieu de l'Alcove, un lit d'une construction assez extraordinaire : il étoit sans rideaux, quatre colonnes soutenoient le ciel ; le tout étoit incrusté de nacre de perle, & d'écaille de tortue : une corniche de bois doré combloit le tout. Le lit étoit couvert d'une courte-pointe de velours noir galonné d'or. Dans les quatre coins de l'Alcove étoient quatre Statues de marbre blanc, tenant une bougie. Il y avoit d'autres bougies sur des bras dorés, & un lustre assez beau. Le tout, je vous assure, avoit bien plutôt l'air d'un lit de parade, que d'une chambre où l'on dût se régaler. Cependant nous nous mimes à table. Cette aimable Dame ne voulut point être du repas, elle se contenta de se tenir derrière une porte qui étoit dans l'Alcove, & là elle avoit pris la résolution d'être spectatrice de la fête à travers les fentes.

Nous étions déjà en train de souper, & très peu en peine de l'absence de notre

HAM-  
BOURG.

Hôteſſe, lorſque tout à coup nous vimes fortir du fond de l'Alcove une figure aſſez laide, toute vêtue de blanc. Je fus le premier qui m'en apperçus, & véritablement, pour peu que j'euffe ajouté foi aux Revenans, j'aurois cru en voir un. Tout étoit dans le goût de la ſcène du Commandeur dans le *Feſtin de Pierre*, excepté cependant que nous ne fumes pas honorés de la moindre inclination de tête. J'entendis jurer & peſter contre des Domestiques, ce qui me fit ſouſçonner que ce pourroit être la Maitreſſe du logis. Je ne me trompois pas. Nous étions redevables de cette apparition à une bougie qui découloit ſur une chaiſe de velours noir: elle s'en étoit apperçue de l'endroit où elle étoit cachée; elle avoit tenu bon quelque tems, croyant que quelques Domestiques remédieroient à ce mal; mais enfin, voyant que perſonne n'y faiſoit attention, elle avoit pris le parti de venir au ſecours de ſa chaiſe. Cette apparition fut cauſe d'un grand fracas: les Laquais s'excufèrent ſur ce qu'ils étoient occupés à ſervir; de part & d'autre, il y eut entre la Maitreſſe & les Domestiques de longs colloques aſſez animés, pendant leſquels les conviés, qui s'étoient levés par reſpect pour la Dame, reſtoient toujours debout. Le Mari tâcha d'appaiſer ſa chère Epouſe, & lui fit appercevoir la ſituation où elle nous tenoit. Elle, ſans faire la moindre politèſſe, prit place à notre table. Je  
crus



crus que le fort de la tempête étoit passé ; point du tout : elle ne fut pas plutôt assise , qu'elle recommença à gronder de plus belle. Un Laquais , que tout ce carillon ennuyoit encore plus que nous , s'avisa de lui faire sentir assez brusquement qu'elle faisoit grand bruit pour peu de chose. La Dame passa alors de la colère à la fureur la plus emportée ; elle voulut donner à ce Laquais un soufflet à tour de bras ; mais le drôle fut habilement parer le coup , une assiette qu'il tenoit dans la main lui servit de bouclier. La Dame se donna un si furieux coup , qu'elle fut quelque tems sans parler ; ensuite revenue à elle , elle fit un tapage pire que celui dont nous étions témoins depuis quelques momens. Enfin le Laquais fut chassé à l'heure même. Heureusement pour nous , la douleur que cette Dame ressentoit du coup qu'elle s'étoit donné augmenta au point , qu'elle fut obligée de se retirer. Elle ne fut pas plutôt sortie , que nous nous mimes tous à éclater de rire. Le Mari lui-même rioit de tout son cœur , & il pria la compagnie de ne point se gêner , & de causer aussi gaiement que nous souhaiterions sur cette aventure. Véritablement , nous nous mimes assez en gaieté aux dépens de la pauvre Dame ; mais cependant nous y perdimes le plus. Pendant que nous la croyions bien loin , elle s'étoit avisée

de rester à la porte & d'écouter notre conversation. Elle n'eut pas lieu d'être contente : aussi s'en vengea-t-elle sur le champ , car elle nous priva du dessert , & le pauvre Mari n'eut pas assez de crédit pour nous en faire donner.

HANO-  
VER.

Je fus si content de ce charmant repas, que dans l'appréhension d'une seconde invitation , je partis dès le lendemain pour *Hanover*. J'y arrivai la veille du départ du nouveau Roi pour l'Anglererre. L'Electrice sa Mère , à qui la Couronne appartenoit de droit, venoit de mourir subitement en se promenant dans le Jardin de *Herrenhausen*, peu de tems avant la Reine *Anne*. L'Electeur son Fils fut reconnu Roi par les Anglois , comme plus proche Héritier Protestant ; car si les Catholiques eussent pu avoir quelque droit à la Couronne, celui-ci n'auroit été que le 23<sup>e</sup>. ou 24<sup>e</sup>. en ligne directe. Ce fut Mylord *Clarendon*, Envoyé de la Reine d'Angleterre à la Cour de *Hanover*, qui anonça à l'Electeur son élévation à la Couronne. Peut-être eut-il quelque peine à s'acquitter de cette commission , étant parent de la Maison de *Stuard*, & ne passant pas pour être fort porté pour la Maison qui gouverne aujourd'hui l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il s'acquitta de bonne grace de cette commission. Ce Mylord reçut la nouvelle de la Proclamation que les Anglois avoient faite de l'Electeur

teur pour leur Roi, un soir qu'il venoit de souper avec ce Prince à la *Fantaisie*, Maison appartenante à Madame de K... aujourd'hui Mylady L... En rentrant chez lui, il trouva un Courier qui lui apportoit les ordres du Conseil, qui étoient de reconnoître l'Electeur pour Roi d'Angleterre. Il monta aussi-tôt en carrosse, & fut à *Herrenhausen*, où il trouva l'Electeur couché. Mylord crut que la nouvelle de l'acquisition d'une si belle Couronne valoit bien la peine d'éveiller l'Electeur; il entra dans sa chambre, mit un genou en terre, & reconnut le premier l'Electeur pour Roi. Ce Prince fit aussi-tôt assembler son Conseil. Bien des gens ont voulu dire que l'Electeur avoit longtems balancé pour accepter l'auguste Dignité qui lui étoit offerte: pour moi, je m'imagine que l'on parla plus dans le Conseil de ce qui concernoit le Voyage d'Angleterre, qu'on ne balança si on accepteroit ou non.

Au sortir du Conseil, le nouveau Roi reçut les complimens sur sa nouvelle Dignité. Dès l'heure même il donna des ordres de tout préparer pour son départ, qui fut fixé au onzième de Septembre. L'intervalle qu'il y eut depuis le jour que l'Electeur prit le Caractère de Roi, jusques à son départ, se passa à envoyer & à recevoir des Couriers, des principales Cours de l'Europe. Toute la Noblesse

HANOVER.

Sujette du nouveau Monarque accourut de tous côtés pour le voir avant son départ. Ce ne fut pas sans peine que les Sujets le virent partir : ce Prince étoit fort aimé. Pour lui, quoique fort attaché à ses Peuples, il fut conserver cette tranquillité & cette sagesse qui préside à toutes ses actions, & il parut aussi peu affligé en les quittant, qu'il parut peu sensible à sa nouvelle Dignité. Il n'en étoit pas de même du Prince son Fils : celui-ci fut très sensible à la fortune de sa Maison, & je lui entendis dire la veille de son départ, à un Anglois, qu'il n'avoit pas une goutte de sang dans les veines qui ne fût Anglois, & au service de ses nouveaux Sujets.

Le 11 de Septembre, le Roi & le Prince de *Galles* partirent de grand matin de *Herrenhausen*, au milieu des acclamations de la Cour & du Peuple dont le chemin étoit bordé. Ils souhaitoient à ce Prince toute sorte de bonheur, & ils le conduisirent ainsi jusques à une bonne distance de *Herrenhausen*. Ce fut là qu'ils prirent congé de S. M. Ces derniers adieux furent accompagnés de tant de larmes, que le Roi ne put s'empêcher de paroître un peu ému : il les assura qu'il ne seroit pas long-tems sans venir faire un tour à *Hanover*.

La Suite du Roi ne fut pas fort nombreuse, ce Prince n'ayant pris avec lui  
que

que les personnes absolument nécessaires HANO-  
VER. pour son service, dont cependant il ren-  
voya quelques-uns lorsqu'il s'embarqua en  
Hollande. Madame la Princesse de *Gal-*  
*les* suivit le Roi quelque tems après, avec  
les Princesses ses Filles. Mr. le Prince  
*Frédéric* son Fils resta à *Hanover*, pour y  
être élevé.

Le Roi eut la satisfaction de trouver à  
*Londres* des Sujets aussi attachés à sa per-  
sonne, que ceux qu'il venoit de laisser à  
*Hanover*. Peu de tems après son arrivée,  
ce Prince fut couronné, selon l'usage,  
à *Westminster*. Il y eut un si grand con-  
cours de peuple à cette Cérémonie, qu'il  
sembloit que toute l'Angleterre fût ac-  
courue pour recevoir son nouveau Mo-  
narque. Une seule Dame, à ce qu'on  
m'a assuré, refusa de reconnoître le Roi:  
ce fut le jour même du Sacre que cela  
arriva. Un Champion armé de toutes  
pièces entra dans la Salle du Festin, &  
fit un défi, suivant l'usage d'Angleterre, à  
quiconque ne reconnoitroit pas l'Electeur  
de *Hanover* pour légitime Roi de la Gran-  
de-Bretagne. Cette Dame jeta son gand,  
& avec une hardiesse assez hors de saison,  
elle répondit tout haut, que *Jacques III*  
étoit le seul légitime Heritier de la Cou-  
ronne, & que l'Electeur de *Hanover* é-  
toit un Usurpateur.

Peu de jours après le départ du Roi  
d'Angleterre, je partis de *Hanover* pour

me rendre à *Aix-la-Chapelle*, où je pris les Bains. Les Médecins me les avoient ordonnés pour fortifier ma jambe. D'*Aix* je pris la route de *Paris*. Je passai à \*  
**MAS-TRICHT.** C'est une Place forte, qui fait partie du Brabant Hollandois : elle est située au milieu du Pays de *Liège*, dont elle a été dépendante pendant longtems. Elle a été aussi sous la puissance des Espagnols, jusqu'en 1633, que les Hollandois la prirent. Ils en furent reconnus légitimes possesseurs par la Paix de *Munster* : ils firent alors de grandes dépenses pour la fortifier, & elle étoit regardée comme une des plus fortes Places de l'Europe, lorsque *Louis XIV* s'en rendit maître en 1673, en 13 jours de tems. Le Roi commandoit lui-même son Armée, & il avoit avec lui MONSIEUR, Frère de S. M. Trois ans après, les Alliés l'assiégèrent aussi ; mais leurs armes ne furent pas si heureuses que celles de France, ils furent contraints d'abandonner leur entreprise. Enfin par la Paix de *Nimègue* elle a été rendue aux Hollandois, qui y entretiennent une forte Garnison.

*Mastricht* est assez bien bâti. Son terrain

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, pag. 152. L'aventure périlleuse du feu Maréchal d'*Ouverkerke* & de Mademoiselle de *Feldbruck* y est racontée avec des circonstances, qui ne sont pas ici, comme elle l'est ici avec des circonstances que l'Auteur ne répète point dans ses *Lettres*.

rein est plat & environné de collines. La MAS-  
*Meuse* traverse la Ville, & on passe d'un TRICHT.  
 côté de la Rivière à l'autre sur un beau  
 Pont de pierre qui est fort élevé. On dit  
 que feu Mr. le Comte d'*Ouwerkerke*, mort  
 Feld-Maréchal des Hollandois, fit la ga-  
 lanterie à une Demoiselle qu'il aimoit, de  
 sauter à cheval du haut du Pont dans la  
*Meuse*. Cette Demoiselle tant aimée étoit  
 Mademoiselle de *Feldtbruck*. Elle passoit  
 sur le Pont en carosse : le Comte d'*Ouwer-*  
*kerke* étoit à cheval à la portière, qui l'en-  
 tretenoit de sa flâme. La Demoiselle, peu  
 sensible aux discours du Comte, daignoit  
 à peine l'écouter. A la fin, fatiguée d'en-  
 tendre toujours toucher la même cor-  
 de, elle lui dit que quand il s'agissoit de  
 promettre, les Amans ne s'épargnoient  
 point; mais qu'on reconnoissoit le peu de  
 fonds qu'il y avoit à faire sur leur amour,  
 dès qu'on en exigeoit des preuves bien  
 marquées. *Par exemple, Monsieur, lui dit-*  
*elle, je parie que si je demandois de vous que*  
*vous sautassiez du haut du Pont dans la Ri-*  
*vière, vous n'en feriez rien.* Le vif A-  
 mant ne répondit à ce défi qu'en donnant  
 des deux à son Cheval, qui s'élança de  
 dessus le Pont dans la *Meuse*. La De-  
 moiselle vit son généreux Amant prêt à  
 se noyer : heureusement pour lui, il ne  
 perdit point l'arçon, & son Cheval qui  
 étoit des plus vigoureux, eut encore après  
 un tel saut assez de force pour porter son

Cavalier dans une Ile, où l'on vint le prendre dans un bateau. Après une preuve de cette nature, la Demoiselle pouvoit se vanter, ou d'être bien aimée, ou d'avoir un Amant bien fou.

LOUVAIN. De *Mastricht* je fus à \* LOUVAIN.

Cette Ville est surnommée *la sage*, apparemment à cause de son Université, qui fut fondée en 1426 par *Jean IV*, Duc de Brabant : ç'a été une des plus célèbres Universités de l'Europe, mais aujourd'hui elle n'a plus la même réputation. *Louvain* est bien plus célèbre par son antiquité, que par toute autre chose. On prétend qu'elle a été fondée par *Jules-César*. Aujourd'hui c'est, à la vérité, une assez grande Ville, mais mal bâtie. Les seuls édifices que j'ai trouvé remarquables, sont l'Eglise Collégiale dédiée à *S. Pierre*, & l'Eglise des Jésuites. *Louvain* n'est pas d'un grand Commerce pour le présent; une Chaussée assez belle que l'on a conduite jusques à *Bruxelles*, & une autre jusques à *Tongres*, qui doit être continuée jusques à *Liège*, augmentera beaucoup son Commerce, sur-tout avec les Pays-Bas Autrichiens.

GAND. De *Louvain* je passai à *Bruxelles*, & de là à \* GAND, qui est la Capitale de la Flandre Espagnole, & une des plus grandes

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, page 150.

† Voyez le Tome III. des *Lettres*, page 139.



des Villes de l'Europe , à quatre lieues de GAND  
 la Mer. Elle est arrosée de trois Rivières,  
 de l'*Escant* , de la *Lys* , & de la *Lise* , &  
 ornée de belles Places & de bâtimens ma-  
 gnifiques. La grande Horloge mérite d'être  
 remarquée ; c'est une piece qui pèse  
 onze-mille livres ; on a mis au-dessus un  
 Dragon , que le Comte *Baudouin* apporta  
 de *Constantinople*. On a pratiqué depuis  
 cette Ville jusques à la Mer , un Canal,  
 qui est d'une grande utilité pour le Com-  
 merce.

Ce fut à *Gand* que nâquit *Charles-Quint*.  
 Cet Empereur combla la Ville de Privilèges  
 magnifiques ; cependant les Gantois peu  
 reconnoissans se révoltèrent contre ce  
 Prince , qui fut si sensible à l'ingratitude  
 de ce peuple , qu'il résolut de l'en punir ;  
 & pour être plutôt à portée de le faire ,  
 il s'exposa sur la parole de *François I.* à  
 traverser la France pour les venir joindre.  
 Il châtia les rebelles , mais avec tant de  
 sévérité , que les Gantois n'eurent pas lieu  
 de se glorifier d'avoir vu naître l'Empe-  
 reur au milieu d'eux. Ce Prince fit périr  
 par la main du Bourreau 25 des principaux  
 Bourgeois , il en exila un plus grand nom-  
 bre , confisqua leurs biens , & leur ôta  
 tous leurs Privilèges. Enfin *Gand* , qui é-  
 toit une des plus considérables Villes de  
 l'Europe , se vit en peu de tems comme  
 un Désert ; & *Charles-Quint* , pour laisser  
 à la postérité un monument de sa colère ,  
 fit

**GAND.** fit bâtir une Forteresse, qui est encore la Citadelle de cette Place. Elle est d'une grande conséquence pour l'Empereur, lorsqu'il est en guerre avec la France; car lorsque les François sont maîtres de *Gand*, la Navigation de l'*Escant* est interrompue; & en cas de Guerre, on aime beaucoup mieux les voir maîtres de *Bruxelles* que de *Gand*. Je me souviens qu'en 1708, pendant que les Alliés tenoient *Lille* assiégée, les François s'étant rendu maîtres de *Gand*, incommodèrent beaucoup leur Armée. Cette Ville s'est bien rétablie depuis *Charles-Quint*: les Etats de Flandre y tiennent leurs Assemblées, & l'Empereur leur fait ordinairement savoir ses volontés par le Gouverneur-Général des Pays-Bas, résidant à *Bruxelles*.

**LILLE.** De *Gand* je me rendis à \* **LILLE** par *Courtray* & *Ménin*. *Lille* est la Capitale de la Flandre Françoisse, & une des meilleures & des plus belles Villes du Royaume. Elle appartenoit autrefois au Roi d'Espagne. *Louis XIV* en fit la conquête en personne, en 1667. La Garnison qui étoit de six-mille hommes, ne put arrêter le progrès des armes Françoises, & en neuf jours de tranchée ouverte la Place fut emportée. *Lille* demeura à la France par le Traité d'*Aix-la-Chapelle* en 1668; mais en

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, p. 145.

en 1708, les Alliés s'en rendirent maîtres LILLE  
 après un long & pénible Siège. Enfin à la  
 Paix d'*Utrecht*, cette Ville est retournée  
 à la France. Les habitans furent si char-  
 més de ne pas demeurer Sujets des Hol-  
 landois, comme ils l'avoient appréhendé,  
 que le jour que la Place fut évacuée, ils  
 allumèrent par-tout des feux de joie. Ce  
 n'étoit pas sans raison : car depuis qu'ils é-  
 toient sous la domination des Hollandois,  
 le Commerce n'alloit plus, ces nouveaux  
 hôtes aimant mieux faire venir de Hollan-  
 de tout ce dont ils avoient besoin, que  
 de se servir des Manufactures de cette Vil-  
 le. Il n'en étoit pas de même des Fran-  
 çois; les habitans de *Lille* vivoient par-  
 faitement bien avec eux, & ceux-ci pre-  
 noient dans la Ville tout ce qui leur étoit  
 nécessaire.

*Louis XIV* a rendu *Lille* une des plus  
 belles Places de l'Europe. Les rues en sont  
 magnifiques, & particulièrement la rue  
*Royale*, bâtie sous le Règne de ce Mo-  
 narque. Elle est tirée au cordeau, & or-  
 née des deux côtés de fort belles maisons,  
 d'une égale architecture. C'est dans cet-  
 te Ville que réside le Gouverneur de Flan-  
 dre. Le jeune Duc de *Boufflers* a succé-  
 dé dans ce Gouvernement au Maréchal  
 son Père. Lorsque j'y passai, c'étoit Mr.  
 le Prince de *Tingry* Gouverneur de *Va-*  
*lenciennes*, qui exerçoit à la place du jeune  
 Duc, qui n'étoit pas encore en âge.

L'en-

PARIS.

L'envie que j'avois d'arriver à *Paris* fit que je parcourus assez brusquement le reste de la route. J'arrivai enfin, & j'allai descendre chez un Baigneur. Ma première sortie fut destinée à aller rendre mes devoirs à Mademoiselle de S.... L'éloignement n'avoit point altéré ma flâme, & si j'étois charmé de revoir *Paris*, ce n'étoit que dans l'espérance d'y retrouver celle que j'adorois. Mais quelle fut ma surprise, lorsque la Mère de cette aimable Demoiselle vint me recevoir toute en pleurs, & m'annonça qu'il ne falloit plus penser à sa Fille, qu'elle étoit morte il y avoit déjà un mois, dans une Campagne du Périgord, où elle avoit accompagné une de ses Amies. Je fus si frappé de cette nouvelle, qu'il me fut impossible de proférer un seul mot. Je m'évanouis, on me remporta chez moi, & à l'instant je fus saigné, sans que tout ce mouvement pût me faire revenir de mon évanouissement. Je revins, mais après bien du tems, & ce ne fut que pour m'abandonner à la douleur. Ce n'étoit plus un chagrin renfermé au dedans, on n'entendoit de ma part que des cris entrecoupés de sanglots; enfin cela alla au point que ceux qui m'approchoient, crurent que c'étoit fait de moi, & que du moins je perdrois l'esprit dans cette maladie. En effet, ils ne se trompoient guères, & il y avoit déjà plus de la moitié de l'ouvrage de fait. Je de-

meu-

meurai cinq jours entiers dans cette situation , au bout desquels la Mère de S.... vint me rendre visite , & en entrant dans ma chambre , elle me dit que sa Fille n'étoit pas morte , & qu'elle venoit d'en recevoir une Lettre , par laquelle elle mandoit que dans peu elle seroit à *Paris*. Cette espèce de résurrection fut pour moi une nouvelle aussi agréable , que la première avoit été affommante ; il se fit chez moi une révolution étonnante , & je crois que s'il est possible que l'on meure de douleur ou de joie , j'en avois eu assez en peu de tems , pour n'y pas survivre. Mais j'étois réservé à d'autres aventures.

En effet , à peine étoit-je remis des différens assauts que j'avois eu à effuyer , qu'il me falut encore en soutenir un tout de nouveau. Ce fut à l'occasion d'une Amie de S... que je rencontrai chez une Dame de ma connoissance. Cette Amie s'appelloit Madame de R... Elle s'étoit mariée depuis quelque tems par avis de Parens , à un homme fort âgé. La jeune Dame haïssoit son Epoux , un peu plus que ne fait ordinairement une Femme de seize ans qui a un Mari qui passe les soixante. Je l'avois vue autrefois , mais elle étoit si jeune alors , que je n'y avois pas fait grande attention. Heureux si je l'eusse toujours regardée avec autant d'indifférence ! Mais lorsque je la vis après son mariage , sa beauté , son grand air , ses

PARIS.

manières nobles, me firent une impression bien sensible. On me fit jouer au Berlan avec elle, & une autre Dame : pendant toute la partie, elle ne fit que railler sur mon amour pour S. . . . me représentant plusieurs fois, que cette Dame ne méritoit pas l'attachement que j'avois pour elle. Comme je ne savois pas où tendoit tout ce discours, la partie finie, je suivis cette Dame dans l'embrasure d'une fenêtre, & là je lui demandai en grace de me parler plus clairement. Elle s'en défendit longtems, sous prétexte qu'elle se trouveroit dans l'obligation de m'apprendre de fâcheuses nouvelles. Tous ces délais me donnant de plus en plus l'envie de savoir ce que ce pouvoit être, je la pressai de façon, qu'à la fin elle consentit à me donner quelque éclaircissement. *Vous le voulez, me dit-elle; eh bien ! il faut vous satisfaire. Mais ne vous en prenez qu'à vous, si je vous dis des choses qui vous causeront un chagrin mortel : car je connois votre humeur, & je sai comme vous aimez.* Vous croyez, continua-t-elle, que S. . . . est à la campagne ; on vous a trompé : elle est à Paris, & n'en est pas même sortie. Elle aime autant le Marquis de V. . . . qu'elle en est aimée ; elle ne voit plus que lui ; il y a deux mois qu'elle n'est sortie d'une maison du Fauxbourg S. Antoine, où elle s'est logée lorsqu'elle a appris que vous deviez arriver.

river. Elle n'a pas voulu être exposée à vos reproches, & comme elle espère que vous pourrez l'oublier, elle vous a fait dire qu'elle étoit morte. Mais lorsqu'elle a appris que vous vous abandonniez à la tristesse, vous lui avez fait pitié, & elle vous a fait savoir qu'elle étoit encore en vie, & qu'elle seroit dans peu de retour à Paris. En effet, vous ne tarderez guères à la voir; mais ce ne sera que pour recevoir votre congé, & pour apprendre d'elle qu'on vous préfère V. . . . .

Je sai tout ceci d'une de mes Femmes de chambre, dont la Sœur est au service de Madame S. . . . Car pour moi, depuis que je suis mariée avec Mr. R. . . . il ne me convient plus de la voir. Vous feriez bien d'y renoncer, vous trouveriez mieux qu'elle. En prononçant ces paroles, elle jeta les yeux sur moi, & rougit à l'instant. Je voulus lui répondre; mais elle me quitta brusquement, & elle eut soin de m'éviter tout reste de la soirée. Je crus du moins pouvoir lui parler lorsqu'elle s'en iroit; mais elle sortit avec une autre Dame, de sorte qu'il me fut impossible de lui dire un mot.

Je me retirai chez moi, l'esprit cruellement agité: la haine, l'amour, la vengeance, le mépris, en un mot toutes les passions d'un Amant que l'on méprise d'un côté, & à qui on fait des avances d'un autre, jouèrent parfaitement leur rôle. Jugez, Madame, dans quel état je me

PARIS.

trouvai, aiant à soutenir des combats aussi violens. Enfin le mépris triompha de la passion que j'avois pour S . . . . Les beaux yeux de Madame de R. . . me firent oublier mon Infidèle. Mais après tout, je reconnus bientôt que je m'étois guéri d'un fol amour, pour en reprendre un autre de même nature. Les dernières paroles de R. . . . me paroissoient très flatteuses : je les expliquois à mon avantage, & je crus de bonne foi ne lui être pas indifférent. Je me repaissois de ces agréables idées, & je trouvois un plaisir infini à m'enchaîner moi-même. Cependant, vous verrez bien-tôt que je fus aussi-bien la dupe de cette nouvelle conquête, que de la précédente. Madame de R. . . étoit une femme des plus belles, & sans contredit une des plus coquettes de *Paris* : capricieuse avec cela, & intéressée plus que ne le sont les Femmes de son espèce, elle ne savoit s'attacher à personne, mais elle vouloit être aimée. Je donnai tête baissée dans ce nouvel engagement : je me crus quelque tems l'homme du monde le plus heureux ; mes Amis en furent la dupe aussi-bien que moi, ils me crurent longtems le seul favorisé. Je vous dirai dans la suite ce qui en étoit : j'interromps pour le présent le détail de ces ridicules amusemens, pour vous parler de ce qui auroit dû faire l'objet de mes soins.

Peu de tems après mon retour à *Paris*,  
je



je fus à *Versailles*, où j'eus l'honneur de saluer le Roi & les Princes. *Madame* me reçut avec de si grandes marques de bonté, que je crus pouvoir compter sur sa protection. Je lui fis part du dessein que j'avois de demander de l'emploi à S. M. Je la priai de vouloir bien me recommander. *Madame* me promit de le faire. Elle me tint parole: non seulement elle parla, elle fit encore parler le Duc d'Orléans à Mr. *Voisin*, pour-lors Chancelier, & Ministre de la Guerre. Il promit à Leurs AA. RR. qu'il penseroit à me placer; mais lorsque *Madame* me fit présenter par un de ses Officiers, ce Ministre me reçut avec un air aussi rebarbatif que j'en eusse jamais vu. Il étoit enterré dans une perruque immense, qui l'empêchoit de voir & d'entendre, ce qui, sans cela, lui étoit assez naturel: il m'écouta cependant, par respect pour *Madame*: ensuite il me dit que le Roi avoit fait une Réforme considérable dans ses Troupes, & que S. M. étoit prête d'en faire une seconde; qu'ainsi il ne voyoit pas que je dusse espérer d'être employé. Je fus très mécontent de cette réponse, qui étoit bien différente de la parole qu'il avoit donnée à *Madame* & à Mr. le Duc d'Orléans. Je fis le rapport à LL. AA. RR. de ce que m'avoit dit le Ministre. Mr. le Duc d'Orléans me dit: *Cela n'est rien, je lui parlerai encore une fois, & je me flatte que*

PARIS.

*vous serez content.* Il parla en effet, mais *Voisin* n'en fit ni plus ni moins. Cependant, plein de reconnoissance des démarches que *Madame* & le Duc son Fils avoient eu la bonté de faire pour moi, je continuai à leur faire ma cour, & ils me témoignèrent l'un & l'autre être sensibles à mes assiduités. Je me trouvois très souvent au coucher de Mr. le Duc d'Orléans. Sa Cour n'étoit pas nombreuse dans ce tems-là; excepté les gens de sa Maison, j'étois quelquefois seul à lui faire ma cour. J'étois d'autant plus étonné de la conduite des Courtisans à l'égard de ce Prince, qu'il étoit naturel que le Gouvernement du Royaume tombât bientôt entre ses mains. Mr. le Duc de Berry venoit de mourir: le grand âge du Roi ne donnoit pas lieu d'espérer qu'il dût encore aller loin, & la jeunesse du Dauphin ne lui permettoit pas de prendre de longtems le maniement des affaires; en un mot, tout promettoit infailliblement à ce Prince la Régence du Royaume. Cependant, presque personne ne le traitoit en Soleil levant; le respect que l'on avoit pour le Roi attachoit auprès de S. M. tous les Courtisans; un Règne aussi glorieux & aussi long leur sembloit ne devoir point finir.

Je demurai à *Paris* le reste de l'année 1714, & quelques mois de l'année 1715. L'Hiver de cette année procura à *Paris*

un spectacle des plus magnifiques, par l'Entrée de l'Ambassadeur de Perse, & encore plus par l'Audience qu'il eut de Sa Majesté quelques jours après. Tout le brillant de ce spectacle n'étoit assurément pas du côté de l'Ambassadeur, qui ne nous donna pas une grande idée de la magnificence Persane. Je n'ai de ma vie rien vu de si pitoyable : tous ses équipages mal en ordre, ses Domestiques à peine vêtus, & presque tous d'assez mauvaise mine, formoient un spectacle assez lugubre. D'ailleurs les présens qu'il apportoit n'étoient en vérité pas dignes du Prince qui les envoyoit, ni de celui qui les recevoit. Cet Ambassadeur, avant que de faire son Entrée, étoit logé à *Charenton*, où tout le monde l'alloit voir comme une merveille. Le torrent m'y entraîna comme les autres. J'y fus en nombreuse compagnie. L'Interprète nous dit avant que de nous faire entrer, qu'il falloit faire un compliment à l'Ambassadeur : nous tirames à la courte-paille pour savoir qui porterait la parole. Le sort tomba sur moi. Je lui fis une très courte Harangue : je lui dis, après l'avoir félicité sur son arrivée, que j'espérois que le séjour qu'il feroit en Europe, & sur-tout en France, ne lui déplairoit pas. Il me fit remercier par son Interprète, & me fit dire, qu'étant destiné à voir le plus grand Roi du monde après le *Sophi* son

PARIS.

Maitre, il feroit toujours content, quelque chose qui pût lui arriver, dès qu'il auroit paru devant S. M. Il nous fit asseoir, & nous lui fimes plusieurs questions touchant son Voyage, la Cour de Perse, & le *Sopbi*. Il nous dit qu'il n'avoit jamais été à *Ispahan*, & qu'il n'avoit jamais vu le *Sopbi*. Au milieu de la conversation, il nous fit présenter du café & des confitures, & nous fit beaucoup de politesses.

Il ne fut pas à beaucoup près si traitable, lorsqu'il s'agit de soutenir son Caractère : il poussa les choses jusqu'à l'excès. Il prétendit ne devoir point se lever lorsque le Maréchal de *Matignon*, qui venoit le prendre de la part du Roi pour le conduire à l'Hôtel des Ambassadeurs, entroit dans sa chambre. Le Baron de *Brezeuil* Introdacteur des Ambassadeurs eut beau lui représenter, qu'il devoit cette déférence à Mr. de *Matignon*, qui venoit de la part du Roi ; c'étoit parler à un sourd : tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il promit que lorsque le Maréchal de *Matignon* entroit dans sa chambre, il se lèveroit à l'instant & sortiroit tout de suite. Il y eut encore une scène à essuyer, lorsqu'il fut descendu : on lui parla de monter dans le carosse du Roi ; il dit qu'il n'en feroit rien, que c'étoit une cage, & qu'il vouloit faire son Entrée à cheval. Pour l'y déterminer, il

fa-

salut que le Baron de *Breteuil* lui parlât avec fermeté : il le fit aussi , & il en vint même jusqu'à le menacer qu'il ne feroit point d'Entrée , & qu'il n'y auroit point d'Audience , s'il ne s'affujettissoit aux usages établis en France. Enfin l'Ambassadeur capitula , le différend fut partagé par la moitié , & il consentit à faire une partie du chemin en carosse , & l'autre à cheval. Je n'ai jamais tant vu de monde qu'à cette Entrée ; c'étoit un concours étonnant : depuis la première barrière du Fauxbourg *S. Antoine* , jusqu'à l'Hôtel des Ambassadeurs , il y avoit de tous côtés des échaffauts rempli de monde. La même foule de spectateurs le suivit pendant quelques jours : lorsqu'il sortoit , soit pour les Bains , soit pour la promenade , à peine pouvoit-il passer , tant il y avoit de personnes curieuses de le voir.

L'Audience que le Roi lui donna fut un spectacle des plus magnifiques. *Louis XIV* y parut dans toute la majesté d'un grand Roi , & quelque brillantes que soient les Audiences du Grand-Mogol dont *Tavernier* nous a fait la description , j'ai peine à les croire comparables à la cérémonie dont je vous parle & dont j'ai été témoin. Elle se fit dans la grande Gallerie de *Versailles*. Le Trône du Roi étoit au bout , & fort élevé ; il étoit à fond d'or , relevé par des fleurs en broderie , & par les Armes de France aussi brodées. Le Roi

PARIS.

avoit un habit de velours caffé, enrichi de pierreries pour la valeur de plusieurs millions. Le jeune Dauphin étoit à la droite de S. M. en robe de brocard d'or, enrichie de diamans & de perles. Le Duc d'Orléans étoit à gauche: il avoit un habit de velours bleu, garni d'un point d'Espagne d'or, parsemé de diamans & de perles d'une grande beauté. Les Princes du Sang, les Princes légitimés, le Prince de *Dombes* & le Comte d'*Eu*, tous deux Fils du Duc du *Maine*, étoient sur la même file à droite & à gauche du Roi, tous suivant le rang de leur naissance. Tout le long de la Gallerie, à la droite du Trône, il y avoit plusieurs rangs de gradins, occupés par des Dames richement parées. Madame la Duchesse de *Berry* & Madame étoient les plus proches du Trône, & avoient auprès d'elle le Prince Electoral de *Saxe*, qui étoit pour-lors à la Cour de France sous le nom de Comte de *Lusace*. Le côté de la Gallerie qui donne sur le Jardin étoit occupé par des Seigneurs superbement habillés; & l'espace qui servoit de passage depuis l'entrée de la Gallerie jusqu'au Trône, étoit couvert de magnifiques tapis, de même que le reste des Apartemens depuis le degré de marbre jusqu'à la Gallerie. En-bas dans les Cours, les Régimens des Gardes Françoises & Suisses, habillés de neuf, étoient rangés en bataille. Les Gardes du corps, les  
Mouf-

Mousquetaires, & toute la Maison du Roi PARIS. étoient aussi en ordre de bataille. Ce qui diminua beaucoup de l'éclat de ces Troupes, ce fut une pluie effroyable qui dura presque tout le jour.

L'Ambassadeur passa au milieu de toutes ces Troupes, suivi de tout son cortège, & il marcha ainsi jusqu'à la Gallerie. Il monta vers le Trône ; là, il présenta sa Lettre de créance. Mr. de *Torcy* Ministre & Secrétaire d'Etat la reçut de ses mains, & la donna à un Interprète qui en fit la lecture. Il présenta ensuite à S. M. les Présens que le Sophi lui envoyoit : c'étoit si peu de chose, qu'on fut d'abord porté à douter qu'ils eussent été envoyés par un des plus puissans Monarques de l'Asie. Le tout consistoit en quelques Turquoises, un Sabre garni de pierres précieuses, une boîte d'un Baume à qui il donnoit des attributs admirables, & autres choses de peu de valeur. Après l'Audience, l'Ambassadeur fut régalé ; on le reconduisit ensuite à l'Hôtel des Ambassadeurs, où il fut défrayé par la Cour, tout le tems qu'il demeura à *Paris*. On lui fournit aussi d'abord des chevaux du Roi, pour lui & pour sa Suite ; mais comme son séjour fut long, & que d'ailleurs il ruinoit tous les chevaux du Roi, on ne lui en donna plus que de louage.

Quelque tems après cette Audiance, l'Ambassadeur parut à l'Opéra. On avoit ôté

PARIS.

ôté les bancs de l'Amphithéâtre, afin qu'il pût s'y placer commodément avec toute sa Suite. Il ne parut nullement se gêner : quoiqu'il y eût une foule innombrable de gens de la première qualité, il fut aussi peu embarrassé que s'il eût été dans sa chambre, & il y fuma pendant assez long-tems. L'ardeur avec laquelle on courait après lui, fut bientôt rallentie : on commença peu après son arrivée à être fort indifférent à son égard ; enfin on s'en ennuya de façon, que chacun souhaitoit son départ assez hautement.

J'ai eu l'honneur de vous dire, que le Prince Electoral de *Saxe* avoit assisté à l'Audience du Persan. Il y avoit déjà quelque tems que ce Prince étoit en France, & quoiqu'il y fût incognito sous le nom de Comte de *Lusace*, il avoit un train de Fils de Roi. Mr. le Comte de *Coste*, mort Evêque de *Varmie*, étoit son Gouverneur, & Mr. le Baron de *Hagen* son Sous-Gouverneur. Il avoit encore plusieurs Gentilshommes, des Pages & nombre d'Officiers. Ses équipages étoient magnifiques, & sa table aussi délicate qu'on pût la souhaiter. Ce fut *Madame* qui le présenta au Roi : elle l'annonça comme un Gentilhomme Allemand de bonne Maison.

Ce Prince donna un Bal superbe à l'Hôtel de *Soissons*, dans le logement qu'occupoit *Dumont* Envoyé de *Holfstein*. Il y eut une foule de Masques étonnante. J'y allai  
aussi,



aussi , & je m'y donnai la comédie avec PARIS.  
 une Dame qui me fit une confidence ,  
 qu'elle croyoit faire à tout autre qu'à moi.  
 Comme c'est une personne de considéra-  
 tion , vous me dispenserez de vous dire son  
 nom. Tout ce que j'aurai l'honneur de  
 vous en dire pour le présent , c'est que c'é-  
 toit une Duchesse qui aimoit R. . . . à la  
 fureur. Ce R. . . . l'avoit quitté pour Ma-  
 demoiselle de S. . . . Elle l'avoit vu entrer  
 au Bal avec V. . . . autrefois Confident de  
 leurs amours , & Ami intime de R. . . . La  
 Duchesse étoit masquée en chauve-fouris ;  
 mais malgré cela , elle fut aussitôt recon-  
 nue par son Infidèle : elle voulut l'arrêter ,  
 mais il fut habilement s'esquiver dans la  
 presse avec son Ami. Comme il craignoit  
 les reproches de la Duchesse , il s'avisâ de  
 changer de Domino. V. . . . en changea  
 aussi : il prit celui que j'avois , & me donna  
 le sien. R. . . . me montra l'endroit où il  
 avoit vu la Duchesse , & me pria de pas-  
 ser devant elle , mais de ne lui point par-  
 ler , en cas qu'elle voulût m'entretenir. Je  
 promis tout ce qu'on voulut : j'étois cepen-  
 dant résolu de causer , si l'occasion s'en  
 présentoit. Cela ne tarda pas à arriver. Il  
 faut observer que j'étois très ressemblant  
 de taille à Mr. de V. . . . de sorte que  
 sans hésiter la Duchesse me prit pour lui.  
 Elle me tira à l'écart , & encore toute en  
 colère de ce que R. . . . n'avoit point vou-  
 lu lui parler , elle me fit une confession  
 gé-

PARIS.

générale de toute son intrigue. Pendant qu'elle étoit en si beau train de me faire différens aveus, dont je pensois qu'elle pourroit se repentir lorsqu'elle sauroit à qui elle parloit alors, je l'interrompis en lui disant qu'elle se trompoit, que je n'étois point *V. . . . A quoi servent ces grimaces, repliqua-t-elle brusquement? Ecoutez moi jusqu'à la fin; le badinage est ici hors de saison. Vous savez, continua-t-elle, que j'ai tout accordé à l'ingrat.* Je l'interrompis encore, & je lui dis : *Ma foi, Madame, je ne savois pas un mot de tout cela.* Elle se moqua de moi, de vouloir faire l'ignorant de ce qu'elle me disoit, & continua à me parler avec toute la clarté & la sincérité qui se trouve rarement dans ces fortes de récits. Après en avoir bien débité, elle me dit : *Eh bien! que dites-vous? parlez maintenant, parlez; justifiez votre Ami, si vous le pouvez. Je trouve, lui répondis-je, que R. . . est un malheureux, de ne pas faire le cas qu'il doit des bontés que vous avez pour lui; & bien loin de le justifier auprès de vous, je prétens lui faire la leçon. Je lui dirai tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire aujourd'hui. Je suis persuadé, quoique je ne sois pas V. . . . ni des Amis particuliers de R. . . . qu'il fera attention à ce que je lui dirai.* Eh, Monsieur! reprit la Duchesse, pourquoi ce déguisement de voix? Pourquoi nier qui vous êtes? Que vous ai-je fait pour me traiter de la sorte? *Ma foi, lui dis-*

dis-je, *Madame, je ne vous en impose point* : PARIS: jugez-en vous même. En même tems j'ôtai mon masque. Je ne puis vous exprimer quel fut l'étonnement de la Dame : elle demeura interdite ; & dans la confusion où elle étoit d'avoir fait un aveu aussi clair que celui qu'elle venoit de me faire, elle ne savoit plus si elle devoit me parler, ou se retirer. Son état me fit pitié, & je fis tout ce que je pus pour la rassurer. Je la priaï d'être persuadée que je garderois un silence inviolable sur tout ce qu'elle m'avoit dit, & que je sentoï aussi-bien qu'elle, de quelle conséquence il étoit de ne point divulguer des nouvelles de cette nature. La bonne Dame commença un peu à se rassurer, & après avoir causé encore assez longtems ensemble, elle me pria de lui donner la main & de lui aider à trouver son carosse. Il fut impossible de déterrer ni son carosse ni le mien : elle prit le parti de monter dans un Fiacre. Je l'accompagnai jusqu'à son Hôtel : elle me pria de vouloir bien retourner au Bal, & de dire à des Dames auprès de qui je l'avois vue, qu'elle s'étoit trouvée très mal. J'exécutai ses ordres exactement, & je ne manquai point dès le lendemain de lui rendre visite. Cette visite en occasionna d'autres, qui me donnèrent lieu de nouer une connoissance très intime. J'ai eu l'honneur d'être fort de ses Amis, & je lui ai trouvé mille bonnes qualités, qui la rendoient

PARIS. doivent du meilleur commerce du monde.

Ce qu'il y eut de plaisant dans cette aventure, c'est que R. . . . fit une querelle sanglante à la Duchesse, d'avoir parlé longtems avec un Masque au Bal. Il contrefit le jaloux, & lui écrivit le lendemain une Lettre fulminante, par laquelle il lui annonçoit qu'il rompoit absolument avec elle. D'un autre côté, Madame de R. . . . avec qui j'étois venu au Bal, & dont j'étois toujours éperduement amoureux, profita de la conversation que j'avois eue avec la Duchesse pour contrefaire la jalouse: (car pour l'être sérieusement, j'ai su depuis qu'il n'en étoit rien.) Elle exagéra la peine que lui avoit fait un entretien aussi long. Je fus assez sot pour croire qu'elle parloit avec sincérité, & encore plus, pour être charmé de lui avoir inspiré de la jalousie. Je la rassurai dans ses doutes; en un mot, je lui dis tout ce que dit un Amant qui aime sincèrement, & qui veut le persuader. Elle parut contente de mes protestations: mais cependant, au lieu de répondre aux sentimens que j'avois pour elle, elle ne discontinua point de me faire enrager tout le reste de l'Hiver. Ses manières extrêmement coquettes me faisoient de la peine, & d'ailleurs je n'aimois point à voir si souvent chez elle le Marquis de V. . . .

J'avois ce Marquis dessus les bras depuis longtems: c'étoit lui qui m'avoit enlevé S. . . . & je ne fus pas si-tôt dans les bonnes

nes graces de Madame de R. . . . qu'il trouva moyen de s'y insinuer. Je fus si piqué de le voir toujours sur mes brisées, que je pris querelle un jour avec lui à C. . . où nous nous rencontrames chez le Préfident de N. . . . Nous en étions déjà aux mains, lorsque Mr. de C. . . . vint nous séparer. V. . . . m'affura qu'il n'avoit aucune vue sur Madame de R. . . . il me promit même qu'il discontinueroit de la voir, si je voulois. Il tint en effet sa parole, je fus très content de lui; mais nullement de Madame de R. . . . Je voyois bien que j'étois trahi, tous les jours je découvris de nouveaux sujets de la soupçonner; & malgré tout cela, je chériffois les chaînes dont elle me tenoit attaché: & en cela je démentoiss assez l'opinion commune de ceux qui assurent que l'on n'aime jamais bien qu'une seule fois. J'aurois dû cependant faire quelque réflexion sur cette dernière passion; elle étoit pour moi extrêmement ruineuse. Madame de R. . . . aimoit la dépense, & il falloit en faire une excessive pour être bien avec elle. Pour me soutenir j'empruntai de côté & d'autre, & bientôt il me fut impossible de trouver des prêteurs; au contraire, mes Créanciers commencèrent à me rendre de fréquentes visites; fatigués des remises continuelles que je leur donnois, ils prirent le parti de procéder juridiquement, & enfin ils obtinrent un Décret de prise de

PARIS. corps. Je fus fort étourdi de cette nouvelle, & pour éviter leur mauvaise humeur, je pris le parti de garder la chambre pendant quelques jours, jusqu'à ce que Mr. de N. . . . m'eut fait avoir un Arrêt de défense. Je commençai à respirer, & en même tems, j'imaginai des moyens de trouver de l'argent. J'aurois bien voulu satisfaire mes Créanciers. Je sentoisi la difficulté qu'il y avoit de tirer de chez moi une somme assez considérable pour les satisfaire: tous mes biens étoient substitués à mon Frère, & à Mademoiselle de *Pöllnitz*, & celle-ci n'entendoit point à donner aucun consentement pour faire un emprunt sur mes Terres. Cependant ne trouvant alors que ce moyen pour me tirer d'affaire, je fit agir mes Amis auprès d'elle. Ils me fervirent si bien, qu'enfin elle voulut bien donner son consentement: l'emprunt se fit, & je me tirai heureusement de ce mauvais pas. L'embaras où je m'étois vu me rendit plus sage: je diminuai de ma dépense. Je m'apperçus que ce n'étoit pas un moyen de me conserver dans les bonnes graces de Madame de R. . . . mais que faire? S'endetter sur nouveaux frais, & risquer d'avoir encore une mauvaise affaire sur les bras, c'étoit à quoi je ne pouvois me déterminer. J'obtins dans ce même tems une pension de 2000 livres; mais pour de l'emploi, il me fut impossible d'en obtenir du Ministre de la Guerre.

Cela me mit de si mauvaise humeur, que PARIS.  
malgré ma passion pour Madame de R. . . . & mon attachement pour la France, je pris la résolution de tenter encore une fois un établissement ailleurs. Pour cet effet j'écrivis à Mr. le Prince de H. . . Officier-général au service de l'Empereur, & Colonel d'un Régiment d'Infanterie. Il me répondit fort obligeamment, qu'il se feroit un plaisir de me recevoir dans son Régiment, mais qu'il n'y avoit point de Compagnie vacante, à moins que je ne voulusse traiter avec un vieux Capitaine qui avoit dessein de se retirer & qui céderoit volontiers sa Compagnie pour 2000 écus. Trouver 2000 écus dans la situation où j'étois alors, ou trouver la Pierre Philosophale, étoit à peu près la même chose pour moi. Je résolus de tenter la voie d'accommodement avec le Capitaine. Je partis pour *Bruges*, où le Prince de H. . . . étoit en Garnison avec son Régiment. Je trouvai un Capitaine très peu traitable, & absolument inexorable sans argent, ou de la vieille vaisselle. Le Prince, qui effectivement me vouloit du bien, & qui savoit parfaitement mes affaires, écrivit à ma Cousine pour la déterminer à consentir à un nouvel emprunt. J'écrivis aussi de mon côté pour tâcher de l'attendrir. Mais toutes ces démarches furent inutiles: elle fit des réponses pleines d'esprit, où elle me dépeignit au naturel; elle eut

le talent de persuader au Prince qui lui avoit écrit, que ce seroit mettre des armes entre les mains d'un furieux, que de me donner la permission de faire de nouveaux emprunts. De mon côté, je fus presque convaincu qu'elle avoit raison. Je me détachai donc de la Compagnie que j'avois dessein d'acheter, & je partis pour *Paris*.

BRUGES.

Je n'eus pas de peine à quitter BRUGES; c'est un des plus tristes séjours des Pays-Bas, pour un homme qui n'est pas Négociant. La Ville cependant est assez considérable. On lui donne une origine fort ancienne, & on prétend qu'elle fut entourée de murailles dès l'an 865. Elle étoit anciennement dépendante de l'Evêché de *Tournay*, mais depuis *Philippe II.* Roi d'Espagne elle a été érigée en Evêché, qui est aujourd'hui suffragant de l'Archevêché de *Malines*. Sa Cathédrale est dédiée à *S. Donat*: c'est un bâtiment très ancien, & assez beau. Les autres Eglises sont aussi d'un assez bon goût, sur-tout celle des *Jésuites*, & celle de *Noÿre-Dame*. On voit dans cette dernière, le Tombeau de *Charles le Hardi*, dernier Duc de *Bourgogne*, qui fut tué devant *Nancy*. *Marie d'Autriche* sa Petite-fille, Veuve d'un Roi de *Hongrie*, & Soeur de l'Empereur *Charles-Quint*, fit transférer son corps de *Nancy* dans l'Eglise dont je viens de vous parler.

La

\* Voyez Tome III, des *Lettres*, p. 141.



La situation de la Ville de *Bruges* est assez avantageuse: elle n'est qu'à trois lieues de la Mer, & ce qui rend son Commerce très aisé, c'est qu'elle est coupée par différens Canaux, sur lesquels il y a des Barques comme en Hollande; avec cette commodité de plus, que l'on y sert à dîner aussi proprement que dans la meilleure Auberge. Tous ces Canaux communiquent à la Mer sans que leurs eaux soient salées, & cela à cause des Ecluses & autres machines dont on se sert pour l'empêcher. On conçoit aisément que les Campagnes entre-coupées de tant de Canaux doivent être très fertiles: cependant le Commerce de *Bruges* est bien tombé, parce que celui d'*Amsterdam* est devenu plus florissant, & a tout attiré dans cette Ville.

BRUGES.

J'oubliois de vous dire, que c'est dans la Ville de *Bruges* que fut institué l'Ordre de la Toison d'or, par *Philippe le Bon* Duc de *Bourgogne*, le même jour qu'il consumma son mariage avec *Isabelle* Fille de *Jean* Roi de Portugal. Ce fut aussi dans cette même Ville que se réfugia *Charles II.* Roi d'Angleterre, lorsque ses Sujets se révoltèrent contre lui. Il y fut si bien reçu, que lorsqu'il fut paisible sur son Trône, il témoigna sa reconnoissance, en permettant à ceux de *Bruges* de pouvoir venir tous les ans sur les côtes d'Angleterre à la pêche du harang, avec cinquante bateaux. Voi-

là, Madame, à peu près ce que c'est que la Ville de *Bruges*.

Lorsque j'étois prêt d'en sortir, je fus que le Prince de *H.* ... devoit partir pour NIEU-PORT, \* où il y avoit un Bataillon de son Régiment qui étoit en Garnison. J'y allai avec lui. Cette Ville est fort ancienne; elle fut autrefois entièrement détruite par les Anglois, & rebâtie ensuite par *Philippe le Hardi* Duc de Bourgogne. Les Gantois rebelles la brûlèrent en 1383, parce qu'elle étoit demeurée fidèle à son Seigneur. Elle soutint un Siège très rude contre les François, dans lequel les Femmes témoignèrent beaucoup de valeur. Dans la révolte des Pays-Bas, elle a été soumise au Prince de *Parme*. Dans cette même Guerre, les Hollandois commandés par le Prince *Maurice d'Orange* remportèrent une grande victoire sur les Espagnols, aux portes de *Nieuport*, qu'ils tenoient assiégé: cependant malgré cela, les Hollandois levèrent le Siège. On prétend qu'avec quelque dépense, on pourroit faire de *Nieuport* un des meilleurs Ports de l'Océan. Le projet en a été donné au Marquis de *Prié*, Commandant dans les Pays-Bas: mais jusques à présent, il n'a pas encore été approuvé. La Ville, quoique peu fortifiée, est cependant une assez bonne Place, par l'avantage qu'elle a de pou-

\* Voyez le Tome III. des *Lettres*, p. 143.

pouvoir être inondée tout à l'entour. Elle est toute entourée de Dunes, ou de Marais : ces Dunes sont remplies d'une prodigieuse quantité de Lapins. Le Prince de *H.* . . . m'y donna le plaisir de la Chasse ; c'est le seul plaisir que peuvent prendre des Officiers condamnés à être en Garnison dans un trou comme *Nieuport*. Nous y demeurames deux jours, après lesquels Mr. le Prince & Madame la Princesse de *H.* . . . s'en retournèrent à *Bruges*. Pour moi, j'accompagnai à *YPRES* Mr. le Prince de *Holstein*, qui en est Gouverneur pour les Hollandois. NIEU-  
PORT.  
  
YPRES.

Cette Ville est une des meilleures Places de l'Europe ; elle est célèbre pour avoir soutenu plusieurs Sièges. Les Rebelles s'en rendirent maîtres sous *Philippe II.* pillèrent les Eglises & les Couvens, & en chassèrent les Religieux. L'Archiduc *Léopold* la reprit à son tour sur ces furieux ; elle est demeurée à l'Espagne jusqu'en 1658 que le *Maréchal de Turenne* la prit ; mais elle repassa à son légitime Souverain par le Traité des *Pyrénées*. En 1678, *Louis XIV* l'assiégea en personne, & en fit la conquête. Cette Ville lui fut cédée par l'Espagne au Traité de *Nimègue*, conclu la même année. Les François la firent fortifier considérablement : depuis ils en sont demeurés paisibles possesseurs, jusques à la Paix d'*Utrecht*, qu'ils l'ont cédée aux Alliés en échange de *Lille*, qui avoit été prise

YPRES. prise sur les François. Aujourd'hui *Ypres* est une Barrière pour les Hollandois ; ils y entretiennent une bonne Garnison. Cependant la Justice s'y administre, & les Impots s'y lèvent, au nom de l'Empereur, en qualité de Souverain de la Flandre Espagnole.

D'*Ypres* je passai à *Lille*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler ; & de  
 PARIS. *Lille* je me rendis à PARIS en très peu de tems. J'y trouvai la fameuse Comtesse de *Wartemberg*. Elle avoit suivi le Chevalier de B... qui lui avoit signé une Promesse de mariage à *Utrecht*, où il étoit dans le tems de la tenue du Congrès. Aussi-tôt que la Paix fut signée, le Commandeur étant retourné en France, la Comtesse fit aussi le Voyage. Elle vint à *Versailles*, où elle eut l'honneur de saluer le Roi. Elle portoit en brassilet les portraits de trois Rois : elle les montra au Roi, & lui dit qu'après avoir vu trois Monarques à ses pieds, elle venoit du fond de l'Allemagne se mettre aux pieds de S. M. Ce compliment surprit le Roi : il la regarda, & ne lui répondit rien. Quelques jours après, elle parut à la Comédie toute hérissée de diamans : on l'appelloit la Dame aux diamans de pierre de taille, à cause qu'ils étoient fort gros. Toute la Jeunesse se ligua pour en arracher, & chaque Cadet de Maison crut que ses Diamans lui conviendrait aussi bien

bien qu'à la Comtesse. On lui en escamota quelques-uns, ce qui fit qu'elle fut plus réservée à en faire parade. Cependant, malgré le soin qu'elle en eut, le Chevalier de B... fut adroitement les lui enlever tous dans un seul jour. Il y avoit du tems qu'il pensoit à retirer la Promesse de mariage qu'il avoit signée à la Comtesse; sa Famille le pressoit aussi de rompre avec cette Femme: enfin ne sachant comme s'y prendre pour retirer une Promesse que cette Dame refusoit de rendre, il se servit d'un expédient assez particulier. Un jour qu'il étoit à *Versailles*, il en partit en poste, & vint trouver Madame de *Wartemberg*. Il lui dit que le Roi venoit de recevoir un Courier de *Berlin*, par lequel le Roi de Prusse le prioit de la faire arrêter, & de saisir ses diamans & autres effets, comme aiant été volés au Roi son Père. *Je viens*, lui dit le Chevalier, *d'en être informé par Mr. de T..... qui sachant la part que je prens à ce qui vous regarde, a voulu me fournir une occasion de vous rendre service, en vous garantissant du malheur qui vous menace.* La Comtesse demeura saisie à cette nouvelle, & elle dit au Chevalier avec émotion, *Eh mon Dieu! que ferons-nous? Il faut*, répondit-il, *que vous me confiez tous vos diamans; vos intérêts & les miens sont les mêmes, je ne crois pas que vous me soupçonniez; je les ferai porter*

PARIS.

chez mon Père, où ils seront en sûreté. D'ailleurs ne soyez point inquiète pour votre personne, car Mr. de T... m'a assuré que comme on n'en vouloit qu'à vos effets, on ne vous arrêteroit pas. Madame de Wartemberg ajouta foi à tout cela, & regardant le Chevalier comme son Ange tutélaire, elle lui livra tous ses diamans, & tout ce qu'elle avoit de plus précieux. B... partit avec ce butin. La Comtesse croyoit avoir fait un grand coup, que d'avoir mis ainsi ses effets à couvert: mais elle ne tarda guères à s'appercevoir qu'elle avoit fait une sottise. B... fut quatre ou cinq jours sans paroître. La Comtesse étonnée de cet éloignement lui écrivit Billet sur Billet, sans pouvoir en obtenir une seule réponse. Enfin, le cinquième jour B..... parut, & rassura un peu la bonne Dame. Il lui dit que ses Bijoux étoient en lieu sûr, qu'elle les auroit quand elle voudroit; moyennant cependant une petite condition, qui étoit, de rendre la Promesse de mariage qu'il lui avoit faite. La Comtesse, extrêmement surprise de ce compliment, répondit au Chevalier, que ce n'étoit pas ainsi qu'on en agissoit avec une Comtesse de l'Empire; qu'elle étoit venue à Paris sur la parole qu'il lui avoit donnée de l'épouser, & qu'elle sauroit bien l'y obliger. B... qui avoit pris la résolution de rompre avec elle à quelque prix que ce fût,

lui

lui dit qu'elle étoit la maitresse de choisir PARIS.  
 un des deux partis qu'il lui proposoit, qui  
 étoient, ou de plaider, & sûrement par  
 ce moyen de perdre ses effets; ou de les  
 recouvrer en lui rendant l'Écrit qu'il lui  
 demandoit. Il lui fit sentir qu'en plai-  
 dant, il espéroit aisément d'avoir l'avan-  
 tage, tant par la justice de sa cause, que  
 par le crédit de ses Parens; & que par  
 rapport aux effets, comme il n'y avoit  
 point eu de témoins lorsqu'elle les lui a-  
 voit remis entre les mains, il prendroit  
 un parti assez dur pour elle, qui seroit de  
 nier de les avoir reçus; & que cependant  
 il alloit mettre une partie de ses pierre-  
 ries en vente, pour être en état de plai-  
 der. La Comtesse voyant bien que le  
 Chevalier étoit homme à tenir sa parole,  
 & qu'il n'y avoit rien à gagner pour elle,  
 se résolut de rendre la Promesse. B... lui  
 rapporta aussi-tôt ses diamans, & cette  
 bonne-foi de sa part lui attira du côté de  
 Madame de *Wartemberg* un présent d'une  
 bague magnifique, estimée 20000 livres.  
 Ce fut ainsi que finit le commerce qu'elle  
 avoit eu avec B...

La Comtesse, pour se consoler de la  
 perte d'un Amant, prit le parti d'en faire  
 d'autres: mais elle ne fut pas heureuse  
 dans les différens choix qu'elle fit. C'é-  
 toit, disoit-elle, tous gens de mauvaise  
 foi, un peu fripons pour la plupart: en  
 un mot, elle renonça à tout commerce  
avec

PARIS.

avec les François, elle les trouvoit trop dégourdis pour elle, & elle faisoit à ce sujet l'éloge des Allemands, qu'elle affueroit être de la meilleure pâte du monde. Elle fit cependant bien-tôt à ses dépens l'expérience du contraire; car aiant fait connoissance avec un jeune Allemand beau & bien fait, ils se promirent l'un à l'autre de s'épouser, dès qu'ils seroient en Pays Protestant. Il y eut même un Contract de signé. Le Cavalier crut qu'après la signature, la Bénédiction nuptiale n'étoit qu'une cérémonie assez inutile pour entrer en communauté de biens, & que son droit devoit avoir lieu dès le jour que les conditions étoient arrêtées. Sur ce principe, il jugea à propos d'enlever toutes les pierreries de sa future Epouse. Il partit de *Paris*, & se mit en devoir de gagner la Lorraine. La Comtesse fut bien-tôt informée de son départ. La perfidie de son Amant lui donna un chagrin mortel; mais le danger que couroient les pierreries étoit ce qui lui tenoit le plus au cœur. Heureusement, elle fut la route que son Voleur avoit prise; elle envoya après lui. Il fut trouvé à *Meaux*, où il avoit eu l'imprudence de séjourner. On le ramena à *Paris*, & la Comtesse qui nioit toute proposition de Mariage avec ce Jeune-homme, se préparoit à lui faire de fâcheuses affaires; mais le Prince Electoral de *Saxe*, qui protégeoit le jeu-  
ne



ne Allemand, arrêta toutes les poursuites PARIS. qu'on avoit dessein de faire, & fit rendre les bijoux à Madame de *Wartemberg*. Elle n'insista point sur la Promesse de mariage de ce dernier, car étant d'un caractère à ne pas demeurer oisive, elle avoit déjà contracté clandestinement un mariage avec *F...* Ces différentes affaires arrivées coup sur coup firent tant d'éclat, que la Comtesse jugea à propos de ne pas faire un plus long séjour en France; elle partit pour la Hollande, où elle est encore aujourd'hui. \*

Vers la fin de cette même année, c'est à dire le 1. de Septembre 1715, la France perdit *Louis XIV.* Ce Prince fit une mort vraiment chrétienne. Il y avoit déjà du tems qu'il s'y préparoit; aussi ne fut-il point surpris, quand on lui annonça qu'il falloit se disposer à sortir de ce Monde. Il dit ses derniers adieux à sa Famille, avec un courage digne d'admiration. Il donna sa bénédiction au jeune Dauphin, Héritier de sa Couronne, & il l'accompagna de plusieurs avis importans: il l'exhorta, sur-tout, à ne point faire la Guerre mal à propos, & à ne la pas aimer comme il avoit fait. Il ordonna ensuite le deuil que devoit porter le jeune Monarque, & il ajouta, que celui qu'il

\* Voyez l'Histoire de sa mort, Tome III, des *Lettres*, pag. 273, 274.

PARIS.

qu'il ordonnoit, étoit le même qu'il avoit porté à la mort du Roi son Père. Ce Monarque témoigna beaucoup d'amitié aux Princes de sa Maison; il recommanda fortement son Successeur à Mr. le Duc d'Orléans. On dit qu'il tendit la main au Maréchal de *Villeroy*, & qu'il lui dit, *Adieu, mon Ami, il faut nous quitter.* Madame de *Maintenon* resta auprès du Roi pendant tout le tems de sa maladie, parce que ce Prince l'avoit souhaité; car elle s'étoit retirée à *S. Cyr*, un jour que le Roi s'étoit trouvé si mal, que l'on croyoit qu'il n'en reviendroit plus; mais aussitôt qu'il fut revenu, ne voyant plus Mad. de *Maintenon*, il l'envoya chercher, & la pria de ne le point quitter. Cette Dame l'assista jusqu'à la mort, après laquelle, elle se retira à *S. Cyr*, où elle a vécu dans une très grande retraite jusqu'en 1719, qu'elle y est morte.

Il est étonnant combien la mort de *Louis XIV* apporta de changement à la Cour. Les Courtisans lui restèrent fidèlement attachés jusques au dernier moment de sa vie; tous les Princes, Mr. le Duc d'Orléans lui-même, étoient extrêmement négligés: mais dès l'instant de la mort du Roi tout changea de face, on se jeta du côté du Duc d'Orléans, comme étant le seul dispensateur des graces. Ce Prince passa chez le jeune Monarque, accompagné de tous les Princes & des Cour-

Courtisans, & il lui rendit les hommages qu'il lui devoit. PARIS

*Louis XIV* avoit nommé par son Testament le Duc d'Orléans Régent du Royaume; mais en même tems il lui avoit donné pour Ajoins dans le Gouvernement plusieurs Seigneurs, sans lesquels il ne devoit rien conclure; il lui avoit ôté la Tutèle du jeune Roi, pour la donner au Duc du *Maine*; en un mot, il lui avoit lié les mains de façon, qu'il ne restoit à ce Prince que l'ombre de la Régence. Le Duc d'Orléans fut adroitement se faire donner ce qu'il prétendoit lui être dû: il conduisit le jeune Roi au Parlement, au milieu d'un très grand cortège; les Gardes Françaises & Suisses étoient en haie dans les rues jusqu'aux portes du Palais; les Gardes, Mousquetaires, Chevaux-légers, & Gardes du corps accompagnèrent S. M. qui fut reçue avec les cérémonies ordinaires, & conduite à son Lit de Justice. Lorsque tout le monde fut placé, le Duc d'Orléans prit la parole, & dit, que quoique la Régence lui appartînt par le droit de sa naissance, il étoit cependant bien aise de faire part à la Compagnie du Codicille du feu Roi. Il le fit lire, aussi-bien que le Testament: ensuite il fit sentir les inconvéniens qui pourroient naitre du peu d'autorité qu'on lui donnoit; & que son rang & sa naissance lui

PARIS.

lui avoient toujours donné lieu d'en espérer davantage. Et tout de suite, il demanda à la Compagnie, si on ne le reconnoissoit pas pour souverain Administrateur du Royaume. Il ajouta, que malgré l'autorité qu'on lui donneroit, il se feroit un plaisir de suivre les avis du Parlement, qu'il partageroit son autorité avec les Grands du Royaume, & que s'il arrivoit qu'il ne gouvernât pas l'Etat selon la Justice, il se feroit alors un plaisir d'écouter leurs remontrances. Il finit en disant, qu'il vouloit bien avoir les mains liées pour faire du mal, mais aussi qu'il vouloit qu'elles fussent libres pour faire le bien. Les opinions lui furent favorables, le Testament du feu Roi fut cassé, le Duc d'Orléans déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi, & on donna au Duc du *Maine* la Surintendance de l'Education de S. M. Le Duc Régent remercia la Compagnie, & il leur dit en même tems, qu'il étoit d'avis de suivre un plan de Gouvernement qui s'étoit trouvé dans les papiers du Duc de *Bourgogne*, Père du Roi d'aujourd'hui. Il paroissoit par ce Plan, que ce Prince avoit eu dessein d'établir des Conseils pour chaque Département, & de suivre entièrement ce qui y seroit déterminé à la pluralité des voix.

Mr. le Duc du *Maine* n'eut pas lieu d'être content de cette Assemblée: car  
 outre

outre la Tutèle du Roi qu'on lui ôtoit, PARIS il eut bien de la peine à conserver les prérogatives que le feu Roi avoit attachées à la qualité de Prince du Sang légitimé. Les Ducs & Pairs se déclarèrent d'abord contre la préséance qui avoit été accordée à ces Princes; ils portèrent leurs plaintes au Lit de Justice, & demandèrent qu'ils ne fussent regardés que comme faisant partie de leur Corps, & qu'ils n'eussent d'autre rang que celui de leurs Pairies. Nous verrons dans la suite les Princes du Sang se déclarer aussi contre les Princes légitimés.

Cette demande des Ducs n'eut point lieu pour-lors, non plus que celle qu'ils firent encore le même jour, que le Premier-Président, en demandant leurs avis au Parlement, les salueroit du bonnet, de même qu'il salue les Princes du Sang. Mr. le Duc d'Orléans les pria de permettre qu'on observât ce jour-là les usages du Parlement, les assurant que dans peu il décideroit cette affaire. Le Président de *Novion*, depuis Premier-Président, prit alors la parole, & répondit au Régent, que S. A. R. n'étoit point en droit de décider de cette affaire, qui regardoit directement la personne du Roi, que le Parlement avoit l'honneur de représenter en l'absence de S. M.; & qu'ainsi rien ne pouvoit être changé dans les coutumes du Parlement, que par le

PARIS.

Roi lui-même lorsqu'il seroit majeur.

Après le Lit de Justice, le Roi retourna à *Vincennes*, où il demouroit depuis la mort du feu Roi. Il y resta jusqu'à ce que le Palais des *Tuileries* fût en état de le loger. Mr. le Régent & les Princes accompagnèrent le Roi, & ils revinrent ensuite à *Paris*, chacun dans leurs Hôtels. On dit que le Duc du *Maine* ne fut pas si-tôt rentré chez lui, que la Duchesse sa Femme, impatiente de savoir ce qui s'étoit passé au Lit de Justice, vint à l'instant lui en demander des nouvelles; & elle lui fit d'assez vifs reproches, lorsqu'il lui eut dit que le Régent étoit seul le Maître du Royaume & de la personne du Roi.

Aussi-tôt que le *Louvre* fut en état d'être habité, le Roi partit de *Vincennes* pour s'y rendre. On distribua aussi des Logemens pour les Princes & Princesses du Sang. Le Palais du *Luxembourg* fut donné à Madame la Duchesse de *Berry*, qui fit de grands changemens dans les Appartemens. Cette Princesse avoit un puissant crédit sur l'esprit du Duc d'*Orléans* son Père; aussi s'en servit-elle de façon, que tous les jours étoient marqués par de nouvelles faveurs qu'elle obtenoit. Comme elle étoit la première Princesse du Royaume, n'y aiant point alors de Reine, elle souhaita d'avoir un Capitaine des Gardes. (Il n'y avoit jamais eu jusques alors que des Reines qui eussent eu ce

pri-

privilège.) Mr. le Duc d'Orléans ne put PARIS. la refuser, & ce fut le Marquis de la Rochefoucault, qui fut revêtu de cette Charge. Madame n'eut pas plutôt appris cette augmentation d'Officiers dans la Maison de la Duchesse sa Fille, qu'elle nomma aussitôt Mr. de Harling Capitaine de ses Gardes, (c'étoit un Gentilhomme Allemand qui avoit été son Page.) Madame la Duchesse de Berry voulut aussi être appelée Madame, à l'exemple de la Princesse sa Mère. Cependant, afin qu'il n'y eût point de confusion, elle fit savoir qu'on ne diroit plus en parlant d'elle, Madame la Duchesse de Berry, mais Madame, Duchesse de Berry. De plus, elle prétendit avoir droit de se faire précéder par des timbales & des trompettes, lorsqu'elle sortiroit en cérémonie, (ce qui n'a jamais été observé pour aucune autre que pour la Reine.) En effet, cette Princesse entra une fois dans Paris avec tout cet appareil, en revenant de la Muette. Lorsqu'elle passa devant le Palais des Tuileries, les Officiers des Gardes furent très étonnés d'entendre les trompettes; ils représentèrent qu'il n'appartenoit qu'au Roi & à la Reine de marcher avec cette pompe; & Made. de Berry y renouça, mais pour Paris seulement.

On s'imagineroit peut-être, que cette Princesse, avec tant d'amour pour la

PARIS.

grandeur, devoit être inaccessible, & d'un commerce fort gênant pour les personnes qui avoient l'honneur de l'approcher. Cependant c'étoit tout le contraire: j'ai connu plusieurs Dames, qui avoient l'honneur de l'approcher de très près, elles m'ont toutes assuré que c'étoit la meilleure Princesse du monde. Elle n'étoit point *formaliste* sur le Cérémonial, avec la plupart des Dames; elle leur permettoit volontiers de venir chez elle en écharpe. Il est vrai qu'elle n'aimoit pas à s'habiller, & qu'ainsi il n'auroit pas été féant que les Princeses, & des Dames de la Cour, eussent paru en habit de cérémonie, elle n'y étant presque jamais. *Madame*, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, étoit beaucoup plus exacte; elle étoit toujours en habit de Cour, & ne permettoit qu'à des Dames avancées en âge, ou incommodées, de paroître autrement.

Le Duc Régent, selon la promesse qu'il avoit faite au Parlement lors de la tenue du Lit de Justice, établit différens Conseils. Il y en eut un qu'on appella *Conseil de Régence*, d'autres pour la Guerre, pour les Finances, pour la Marine, pour les Affaires étrangères. Les Ministres du feu Roi furent congédiés, à la réserve du Chancelier *Voisin*, qui demeura en place. M. *Desmaretz* & Mr. de *Pontchartrain* Ministres, l'un des Finances & l'au-



l'autre de la Marine, demeurèrent tous PARIS.  
 deux sans emploi. Mr. *Desmaretz* fut inquieté dans une Chambre que Mr. le Régent établit aux *grands Augustins* pour la recherche des Gens-d'affaires. On l'appelloit la *Chambre de Justice*; le Président *Portail*, aujourd'hui Premier-Président, étoit à la tête de cette Chambre. On se promettoit de grands avantages de cet établissement; la taxe des Gens-d'affaires devoit, disoit-on, non-seulement acquitter les dettes du Roi, mais encore faire entrer des sommes considérables dans ses coffres: cependant, tout s'évapora en fumée. La Taxe se fit, à la vérité, & elle fut générale; mais comme la plupart des Gens-d'affaires avoient marié leurs Filles aux Grands du Royaume, ils en furent quittes pour peu de chose: les malheureux payèrent pour tous; les uns furent condamnés aux Galères, d'autres à une Prison perpétuelle, après avoir été exposés au Pilon, où le peuple eut le plaisir de les insulter. Ce fut-là tout le profit qu'il en retira: le Roi de son côté n'en devint guères plus riche, & personne n'y gagna davantage que les Dames, qui avoient sollicité pour faire diminuer la Taxe; ce furent elles qui emportèrent presque tout le profit. Le Public en fut très incommodé: la plupart, appréhendaut d'être taxés, tinrent leur argent caché, & ce métal si nécessaire devint alors si rare

PARIS.

dans l'espace seulement de six mois, qu'il sembloit que *Louis XIV* eût emporté avec lui tout l'argent du Royaume. On commença à regretter ce Prince, & l'amour du Public pour le Régent s'évanouit bien vite. Un peu auparavant, chacun se croyoit en droit de médire du feu Roi; & le François naturellement léger s'imaginait, sans trop savoir pourquoi, que la mort de *Louis XIV* alloit être le commencement d'un Siècle plus heureux. On combloit de bénédictions le Prince qui étoit à la tête du Gouvernement, sans qu'il eût encore rien fait qui eût pu lui gagner les cœurs; & dans très peu de tems, ce Prince, d'adoré qu'il étoit, se vit exposé aux traits de la raillerie la plus piquante. Il ne tarda guère à être informé des dispositions du Public à son égard. Je me trouvai chez *Madame*, un jour que ce Prince en parla hautement. *Il y a, dit-il, six mois qu'on m'adoroit dans Paris, sans que j'eusse rien fait pour cela : aujourd'hui on me hait, je voudrois bien savoir pourquoi.* Peut-être le savoit-il, ou du moins il devoit le savoir. La rareté de l'argent en étoit l'unique cause; & il parut dans ce tems, par la conduite que tint le Régent, que les coffres du Roi n'étoient pas bien garnis: au-lieu de faire les payemens en argent, on les fit en papier, monnoie toujours équivoque, & dont les François commen-

çoient

coient à se lasser. Ils avoient vu tant de fois paroître des Billets sous des noms différens, les derniers entre autres, que l'on appelloit *Billets de Monnoie*, venoient d'avoir une si triste fin, qu'il étoit presque impossible qu'on pensât mieux de ceux qui furent introduits au commencement de la Régence sous le nom de *Billets d'Etat*. Cependant ils furent admis: on cria beaucoup, mais on les reçut; & nous verrons bientôt les François toujours destinés à être dupes, donner dans un nouveau Système de Papier, peut-être plus spécieux, mais aussi plus ruineux que ceux qui avoient paru jusques alors.

Une autre raison, qui indisposoit encore les esprits contre le Gouvernement, c'étoit l'incertitude du Palais Royal. Rien n'étoit stable, on détruisoit le jour, ce qu'on avoit fait la veille. Le Régent, qui étoit vraiment un bon Prince & très affable, sembloit se livrer à trop de monde; aucun demandeur n'étoit refusé; souvent la même chose étoit promise à deux personnes, & un troisième l'obtenoit. On promettoit Pensions, Gratifications, Emplois, & rarement tenoit-on sa promesse. Bien loin de-là, on supprima plusieurs Pensions; & la mienne, que j'avois eu bien de la peine à obtenir, fut du nombre de celles qu'on retrancha. Je fis quelques mouvemens pour me faire rétablir. Mais tout ce que je pus obtenir, ce fut une

PARIS. promesse que ma Pension me seroit rendue au-plutôt. Cette promesse est encore à tenir.

Tous ces retranchemens de Pensions; joints à la réforme considérable que l'on fit dans les Troupes, réduisirent bien des personnes à la mendicité. Je vis dans ce tems-là des Chevaliers de S. Louis attendre la brune pour demander dans les Places publiques. De cette extrême misère s'ensuivirent, comme on se l'imagine aisément, des vols & des assassinats; de sorte que dans tout ce tems-là *Paris* ressembloit assez à un Bois. L'appréhension où j'étois de participer à la misère commune, m'engagea à faire ma cour à *Madame* plus assidûment que jamais. Je la suppliai très instamment de m'honorer de sa protection auprès de Mr. le Régent. Cette Princesse me répondit, qu'elle avoit résolu de ne se mêler de rien, que cependant je ne devois point être inquiet: qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle parlât pour moi au Prince son Fils, puisqu'il étoit naturellement porté à me faire plaisir; mais que pour le présent, il étoit si accablé d'affaires & de sollicitations, qu'il falloit nécessairement que j'eusse encore patience pendant quelque tems. Je lui répondis, que j'attendrois volontiers autant qu'il plairoit à S. A. R.; mais que j'appréhendois fort de n'être pas en situation d'attendre longtems. *Madame* me ré-  
pon-

pondit: *Il y a remède à tout: trouvez-vous* PARIS: *demain dans mon Cabinet à l'issue de mon diner. Je me rendis ponctuellement à ses ordres. Je la trouvai seule; elle me dit en me voyant: Je suis une pauvre Veuve qui ne peux pas faire de grands biens; mais j'ai intention de vous faire plaisir.* Elle m'ordonna ensuite d'ouvrir un Bureau dont elle me donna la clé, & d'en tirer un sac qui étoit dans un coin, & dans lequel il y avoit 3000 livres en or. Je les reçus avec toute la reconnoissance possible, & cette nouvelle marque de bonté m'attacha plus que jamais à S. A. R.

Les Ducs & Pairs renouvelèrent dans ce même tems une demande qu'ils avoient déjà faite au Parlement, touchant le salut qu'ils prétendoient devoir leur être donné par le Premier-Président, lorsqu'il vient prendre leurs avis: ils demandèrent outre cela plusieurs prérogatives sur la Noblesse; ces Messieurs vouloient faire un Corps mitoyen entre les Princes du Sang, & ce qu'on appelle Gentilshommes. Mr. le Régent leur répondit, que pour lui, il n'avoit jamais reconnu que trois Ordres, le Clergé, la Noblesse, & le Tiers Etat; & que c'étoit à eux de choisir, sans vouloir faire un établissement chimérique dont on n'avoit jamais eu d'exemples. Les Ducs demandoient encore de n'être point obligés dans une affaire de tirer l'épée contre un simple Gentilhomme. Mr. le Duc de la Feuillade

PARIS.

*lade* refusa de signer cette Requête, parce que, disoit-il, il ne vouloit pas être exposé à recevoir impunément une insulte de la part d'un Gentilhomme.

Le Parlement ne daigna pas répondre au Mémoire des Ducs ; il se contenta de soutenir ce qu'avoit avancé le Président de *Novion*, que c'étoit au Roi seul à décider sur de telles prétentions, & qu'ainsi il faisoit attendre la Majorité de S. M. La Noblesse ne traita pas la demande des Ducs avec la même indifférence que le Parlement ; ils s'assemblèrent pour délibérer sur la conduite qu'ils devoient tenir : mais il vint un ordre qui leur défendit de continuer leurs Assemblées. Cependant, malgré les défenses, ils concertèrent entre eux un Mémoire qui fut présenté au Roi. Leur conduite déplut à la Cour, & plusieurs d'entre les Nobles que l'on savoit avoir le plus de part au Mémoire, furent arrêtés & conduits à la *Bastille*. Les Ducs s'étoient aussi assemblés de leur côté chez Mr. l'Archevêque de *Reims*, depuis Cardinal de *Mailly*. Enfin le résultat de toutes ces allées & venues de part & d'autre fut une Déclaration que donna S. M. par laquelle il fut réglé que tout demeurerait dans le même état que du vivant du feu Roi, sans préjudicier aux droits des deux parties. Un zélé Parlementaire, ne pouvant apparemment pas digérer que des prétentions aussi frivoles que celle des Ducs demeurassent sans

fans réplique, publia un Ecrit assez long, PARIS. par lequel il prétendoit prouver que plusieurs d'entre les Ducs n'étoient pas Gentilshommes, & que la plupart de ceux qui formoient le Parlement étoient sans contredit d'une naissance plus distinguée, que ceux qui étoient décorés du titre de Ducs. Je ne sai si *Henri IV* eût laissé indécise la prétention des Ducs, lui, qui assez souvent faisoit l'honneur à la Noblesse de se dire Gentilhomme.

Ce fut dans ce même tems que les Princes du Sang présentèrent une Requête à S. M. contre les Princes légitimés. Les premiers voyoient avec peine ceux-ci occuper un rang pareil au leur, & partager avec eux le droit de succéder à la Couronne. Ils demandèrent donc, que les Princes légitimés, le Duc du *Maine* & le Comte de *Toulouse*, & leurs descendans, fussent déclarés déchus du rang de Princes du Sang; & que l'on biffât des Regîtres du Parlement la Déclaration du feu Roi, qui déclaroit ces Princes habiles à succéder à la Couronne.

Les Princes légitimés présentèrent de leur côté un Mémoire au Roi, par lequel ils représentoient à S. M. que la demande des Princes du Sang étoit contraire à son autorité; que les Souverains avoient toujours eu la liberté d'accorder tels honneurs qu'ils avoient jugé à propos, soit à la Cour, soit au Parlement; & que d'ailleurs le feu Roi, en

PARIS. en les déclarant Princes du Sang, l'avoit fait de la manière la plus authentique, la Déclaration qui leur donnoit cette Dignité aiant été enregîtrée au Parlement en présence, & même de l'avis des Princes du Sang, & des Ducs & Pairs.

Il parut alors différens Ecris de part & d'autre, pour prouver la justice de la Cause que chacun soutenoit. Les Princes légitimés en revenoient toujours à dire, que les Rois étoient les maitres absolus des graces, & que les Rois prédécesseurs de *Louis XIV* avoient accordé autrefois, sans aucune opposition, les mêmes privilèges dont on vouloit les dépouiller. Ils citoient pour exemple la Maison de *Longueville*, dont les descendans avoient toujours eu le rang de Princes du Sang. Ils rapportèrent aussi l'exemple de plusieurs Bâtards, qui avoient succédé à la Couronne dans la première & la seconde Race; & que si la même chose n'étoit point arrivée dans la troisième, c'étoit parce que le cas ne s'étoit point présenté.

Les Princes du Sang repliquèrent amplement & solidement au Mémoire des Princes légitimés. Ils avancèrent que le Roi, quelque grande que fût son autorité, ne pouvoit cependant pas accorder des pérogatives qui étoient attachées à la seule naissance: qu'un Bâtard étoit un homme sans Père, sans Mère, sans alliance &c. & par conséquent incapable de tenir un

rang,



rang, que le sang seul peut donner : que PARIS. d'ailleurs, la prétention des Princes légitimés priveroit la Nation du droit qu'elle a d'appeller à la Couronne telle Maison que bon lui sembleroit, en cas que la Maison Royale vînt à s'éteindre.

Ce Mémoire fut réfuté par un autre, & ce dernier eut une Replique. Enfin les esprits s'échauffèrent au point, que pour éteindre toute querelle, le Roi fut obligé de parler. Il déclara solennellement, que les Princes légitimés jouiroient pendant leur vie du rang de Princes du Sang; mais qu'ils ne pourroient succéder à la Couronne. Cette déclaration fut en apparence assez bien reçue des deux Parties : mais peut-être aussi fut-elle la cause de quelques évènements, qui dans la suite ne donnèrent pas peu d'inquiétude au Duc Régent. J'aurai bientôt occasion de vous en parler.

Dans le tems que ces choses se passoient en France, il y avoit en Angleterre des mouvemens d'une bien plus grande conséquence. On s'attendoit à une révolution en faveur du Chevalier de *S. George*. Ce Prince venoit de partir pour l'Ecosse : il sortoit de *Commerci* en Lorraine, où il avoit passé quelque tems chez le Prince de *Vaudemont*. Il s'embarqua entre *Ostende* & *Dunkerque*, & fit heureusement le trajet. En arrivant, il trouva un Parti considérable qui s'étoit déclaré pour lui. Tout  
sem-

PARIS, sembloit d'abord favoriser ce Prince ; nombre de personnes vinrent le reconnoître pour Roi , & il fut servi en cette qualité. Mais son bonheur fut de courte durée , & il se vit obligé de se retirer avec précipitation , d'un Pays où on le menaçoit de lui faire un mauvais parti.

Bien des personnes ont cru que cette entreprise auroit réussi , si ce Prince eût témoigné moins de zèle pour la Catholicité. On lui demandoit qu'il promît de conserver les Privileges de l'Ecosse en ce qui regardoit les affaires de la Religion ; mais il ne voulut jamais y entendre. Bien plus , il se leva un jour de table sans avoir mangé , parce qu'un Ecclésiastique Anglican avoit béni les viandes ; & il protesta dans cette occasion , qu'il ne mangeroit jamais de ce qu'un Hérétique auroit prétendu bénir. Ce grand zèle de Religion, peut-être trop marqué dans des circonstances où il pouvoit se taire sans crime , éloigna de lui tous les Protestans d'Ecosse, dont la plupart s'étoient déjà déclarés en sa faveur. J'étois présent lorsqu'on fit le rapport de tout ceci à Mr. le Duc d'Orléans. Il repondit : *Si tout cela est vrai, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas réussi ; je le regarde comme un Prince perdu.* Je remarquai en même tems sur son visage, & sur celui de Madame, un certain air de satisfaction , qui me fit connoître qu'ils voyoient avec plaisir l'Electeur de Han-

ver s'affermir sur le Trône d'Angleterre. PARIS,

Le Chevalier de *S. George* revint en France, il passa tout le Royaume incognito, & fut se réfugier à *Avignon*. Les Anglois firent tout ce qu'ils purent auprès du Duc Régent, pour l'engager à faire arrêter ce Prince; ils lui demandèrent aussi qu'il cassât tous les Officiers Anglois où Irlandois, qui étant au service de France, avoient pris le parti du Prétendant. Le Régent ne les satisfit qu'à moitié, & il se contenta de casser les Officiers. Le Chevalier de *S. George* fut vivement poursuivi: on dit même qu'il y eut un Mylord qui courut après lui assez longtems, dans le dessein de le tuer: mais ce Prince échapa à ce danger, par la diligence avec laquelle il se retira à *Avignon*. En quittant l'Écosse, il avoit été obligé d'abandonner plusieurs Seigneurs qui l'avoient suivi, entre autres le Duc de *Liria*, Fils du Maréchal de *Berwick* Fils-naturel de *Jaqes II.* Ce Duc eut bien de la peine à regagner la France; il courut même un bruit pendant longtems, qu'après avoir été fait prisonnier, il avoit enfin eu le même sort que Mylord *Derwentwater*, qui avoit eu la tête tranchée à *Londres*.

Les François virent avec peine que la fortune étoit toujours constamment contraire au Chevalier de *S. George*, & on ne put s'empêcher de plaindre la Reine sa Mère, qui par ce contretems vit ac-

croi-

PARIS.

croître ses douleurs. Cette Princesse avoit ruiné une partie de ses Amis, qui avoient fait des efforts extraordinaires pour subvenir aux fraix de cette Expédition.

Quoique la Maison d'Orléans ne fût pas bien sensible à l'infortune du Chevalier de S. George, cela n'empêcha pas que *Madame* n'allât à *Chaillot*, pour faire compliment à la Reine sur ses nouveaux malheurs. Je me trouvai au Palais Royal, lorsque *Madame* revint de cette visite; & elle me fit l'honneur de me dire, qu'elle venoit de pleurer de bon cœur. Je feignis d'ignorer le sujet de ses larmes, & je pris la liberté de lui demander ce qui pouvoit l'avoir affligée. *La pauvre Reine d'Angleterre*, me dit-elle, *m'a fait grand pitié. Je viens bien de pleurer avec elle.* Je ne pus m'empêcher de témoigner à *Madame*, combien j'étois surpris de cette affliction, m'imaginant qu'elle s'intéressoit plus pour la Maison qui gouvernoit l'Angleterre, que pour un Prince qui lui étoit étranger, & d'ailleurs accoutumé à la disgrâce. *Vous avez raison*, me dit *Madame*, *tous ceux qui appartiennent à feu ma Tante me sont chers, & je leur souhaite du bien. Mais cette pauvre Reine est si touchée, il semble que ce soit d'aujourd'hui qu'elle perd la Couronne d'Angleterre. Mais que faire? Il faudra bien qu'elle se console, sa destinée n'est pas d'être heureuse; & malheureux*

*reux pour malheureux, j'aime mieux que ce soit elle que le Roi d'Angleterre. Il ne faut pourtant pas le dire.* Mad. de D... étant entrée un moment après, *Madame* lui dit qu'elle avoit été chez la Reine d'Angleterre, & qu'elle avoit cru être chez la Nymphé *Aréthuse*. Madame de D... lui répondit, qu'il n'étoit pas étonnant de voir répandre des larmes aux personnes aussi affligées que l'étoit la Reine. *Bon !* lui repliqua Madame, *est-ce qu'après trente ans de malheurs on ne doit pas y être fait ?* C'est ainsi que cette Princesse effuyoit les larmes qu'elle venoit de répandre abondamment.

La belle saison étant venue, *Madame* fut à *S. Cloud*: elle emmena avec elle Mademoiselle de *Chartres*, aujourd'hui Abbefse de *Chelles*, & Mademoiselle de *Valois*, aujourd'hui Princesse de *Modène*. *Madame* passa tout l'Eté à *S. Cloud*, ce qui m'y fit faire plusieurs voyages. Je lui parlai de ma situation, & la suppliai de vouloir intercéder pour moi auprès du Duc son Fils. Elle me le promettoit toujours, & ne le faisoit jamais ; & cependant elle disoit à tous ceux qui lui parloient de moi, qu'elle me vouloit du bien ; pendant que d'un autre côté cette Princesse qui haïssoit mortellement S... Gentilhomme Prussien, pressoit vivement le Duc son Fils de lui faire du bien. J'étois présent, un jour qu'elle sollicitoit pour lui. Après

PARIS.

que Mr. le Duc d'Orléans se fut retiré ; elle m'appella & me dit : *Vous avez entendu comme j'ai pris les intérêts de S. . . cependant je puis vous assurer qu'il ne le mérite pas.* Madame dit alors des choses étonnantes au desavantage de S. . . Je pris la liberté de défendre sa cause , & d'affurer S. A. R. qu'on lui avoit fait de faux rapports. *Comment !* me dit Madame , *oseriez-vous nier qu'il ait eu le poignet coupé pour avoir contrefait le seing du Roi de Dannemarc ?* Comme je favois l'avanture de S. . . à la Cour de Dannemarc , & qu'il ne s'étoit agi d'aucune affaire de cette nature , & qu'outre cela je favois qu'il avoit perdu le bras droit d'une chute qu'il avoit faite , je représentai à Madame , qu'il me sembloit qu'on se contentoit de couper le poignet pour le crime dont elle soupçonnoit S. . . & que cependant il avoit le bras coupé près de Pépaulé. *Ab !* me dit la Princesse , *c'est qu'on le lui a coupé deux fois.* Mais , Madame , repliquai-je aussitôt , *V. A. R. protégeroit-elle un homme capable d'une telle imposture ?* *J'ai des raisons pour cela* , me dit-elle. Je n'osai pousser plus loin la curiosité. Mais enfin Mr. de S. . . extrêmement haï obtint ce qu'il souhaitoit ; & moi , à qui on vouloit du bien , il me fut impossible d'obtenir même un refus positif , qui auroit du moins servi à me desabuser & à me faire jeter les yeux ailleurs.

Pen-

Pendant que *Madame* étoit à *S. Cloud*, PARIS. Madame la Duchesse de *Berry* faisoit son séjour à *Meudon*. Quelquefois elle venoit faire un tour à *Paris*. J'ai eu l'honneur de faire ma cour assez souvent à cette Princesse. Elle étoit bonne, généreuse, & demandoit assez volontiers des graces au Régent son Père, qui rarement la refusoit; desorte que d'avoir sa protection, étoit un moyen sûr pour aller loin. Le Comte de R. . . . jeune-homme de qualité & qui avoit commencé par être Lieutenant des Gardes de la Princesse, fut mieux que personne gagner les bonnes graces de sa Maitresse. Je l'ai connu quelque tems avant sa fortune; il étoit alors Lieutenant dans le Régiment du Roi, assez mal dans ses affaires, & par conséquent peu en état de voir un certain monde, du moins de la façon dont il l'auroit souhaité. Le hazard le plaça chez Madame la Duchesse de *Berry*: elle cherchoit un homme de naissance, qui voulût être Lieutenant de ses Gardes, car jusques alors cette Charge n'avoit été exercée que par des personnes d'une naissance ordinaire; ce qui faisoit aussi que peu de gens s'empressoient à en faire la demande. R. . . . crut avec raison, que sa situation présente le dispensoit de faire attention à de pareils scrupules; il parla à sa Sœur, qui étoit Dame du Palais de Madame de *Berry*, du dessein qu'il avoit de se présen-

PARIS.

ter. Il le fit en effet, & fut reçu. Il en fit les fonctions assez longtems, sans que la Princesse le remarquât plus qu'aucun autre de ses Officiers. Voici ce qui commença à le faire connoître. Un jour que la Princesse sortoit, elle remarqua que R. . . . suivant le devoir de sa Charge, n'étoit point à cheval à la portière de son carosse. Elle en parla à Mr. de la *Roche-foucault* Capitaine de ses Gardes. Cet Officier aimoit R. . . & de plus étoit naturellement porté à rendre service. Il dit à la Princesse, que R. . . étoit incommodé; mais qu'indépendamment de cette incommodité, aiant l'honneur d'être Gentilhomme, il avoit peine à faire le galopin à la portière du carosse, tandis que plusieurs Officiers de la Maison, qui ne le valoient pas, étoient dans le carosse de suite. La Duchesse de *Berry*, qui étoit bonne Maitresse, ordonna sur le champ que son Lieutenant des Gardes auroit place dans le carosse de suite. R. . . la remercia, & fut plus assidu que jamais à faire sa cour. Mad. de *M. . . .* dans la suite parla si avantageusement de R. . . que la Princesse lui parla elle-même plusieurs fois : elle reconnut que Madame de *M. . .* lui avoit dit la vérité, & que R. . . méritoit qu'elle lui voulût du bien. Il eut bientôt une fortune brillante, meubles, habits, équipages superbes; elle lui fit même donner plusieurs Régimens, dont



dont il se défaisoit avantageusement. Ce PARIS.  
 qui fait l'éloge de R. . . . dans sa fortune,  
 c'est qu'il ne s'en est jamais fait accroire : toujours également bon & poli,  
 ses anciens Amis l'ont toujours trouvé le même, & assez souvent il leur a rendu  
 des services importans. Il eut dans la fuite  
 quelque démêlé avec le Duc Régent,  
 qui le fit exiler à son Régiment. Ce fut  
 pendant cet exil que la Duchesse de Berry  
 mourut à la *Muette*, le 20 Juillet 1719,  
 âgée seulement de 24 ans.

Cependant le Roi, qui depuis son retour de *Vincennes* étoit toujours demeuré à *Paris*, passa des mains des Femmes entre celles des Hommes. On lui donna pour Gouverneur Mr. le Maréchal de *Villeroy*. Ce choix fut fort applaudi ; on le connoissoit pour un de ces Courtisans de la vieille Roche, & tout le monde étoit persuadé de son zèle & de son attachement pour la personne du Roi. La fanté de ce jeune Prince étoit si délicate, qu'on ne pouvoit apporter trop de soins pour la fortifier. Le Maréchal, tout âgé qu'il étoit, répondoit parfaitement à ce qu'on attendoit de lui : il s'acquittoit de sa Charge avec une assiduité extraordinaire, & il ne quittoit jamais S. M. de vue. Le Poste qu'occupoit ce Seigneur étant le plus honorable que l'on peut souhaiter en France, il se trouva bientôt des en-

vieux qui cherchèrent, mais en-vain, à

PARIS.

détruire dans l'esprit du Public la bonne idée que l'on s'étoit formée du Maréchal. Ils avouoient qu'il étoit très propre à apprendre au jeune Monarque , à marcher & à saluer en Roi , à mettre bien son chapeau , à aborder poliment une Dame & autres choses de cette nature ; mais qu'il n'étoit nullement propre à lui donner des sentimens convenables à son rang , & qu'il ne pouvoit jamais le faire penser en Roi. La suite a fait voir de quoi étoit capable le Maréchal , & le jeune Prince donna bientôt des preuves qu'on lui avoit appris non-seulement à marcher , mais à penser en Roi. Je me souviens d'un trait qui fait bien voir qu'il étoit très persuadé qu'il étoit le seul Maître dans son Royaume , & qu'il n'y avoit personne au-dessus de lui. *Madame* étant venue aux *Tuileries* pour faire sa cour, ne fit qu'une très courte visite , parce qu'elle alloit entendre la Messe : elle dit au Roi en se retirant, qu'elle alloit voir un plus grand Seigneur que lui. Ce jeune Prince parut un peu surpris ; mais après un moment de réflexion , il répondit à *Madame* : *Sans doute , Madame , que vous allez prier Dieu.* Un autre jour, les Comédiens François aiant représenté devant S. M. la Tragédie d'*Athalie* , on dit que ce Prince ne put supporter sans impatience le jeune *Joas* assis sur le Trône : il s'imaginoit que c'étoit un second Roi. Il ne voulut pas

pas même applaudir l'Enfant qui avoit parfaitement bien joué le rôle de *Joad*. Ces traits montrent assez, qu'on lui avoit inspiré des sentimens convenables à sa Dignité, & que peut-être ne cèdera-t-il en rien à son auguste Bisaieul.

Pour ce qui concerne mes affaires, j'avois le chagrin de les voir toujours dans la même situation. Ce n'étoit assurément pas faute de sollicitation de ma part, ou de promesses de la part du Régent; mais enfin rien ne finissoit, & j'étois alors aussi peu avancé qu'à mon arrivée en France; à cela près, que j'avois bien moins d'argent. Cependant, la passion que j'avois d'entrer au Service m'empêcha de me rebuter, & fermant les yeux sur le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir, je recommençai à solliciter. Le séjour que je faisois à *Paris* m'étant extrêmement ruineux, ceux qui me connoissoient particulièrement, ne pouvoient comprendre comment je faisois pour me soutenir. Mademoiselle de *Pöllnitz* apprit bientôt que je n'avois encore rien obtenu en France, & que cependant je m'obstinois à y demeurer; elle avoit peine à digérer la dépense qu'elle sentoit bien que j'étois obligé de faire; & comme mes biens lui étoient substitués, elle s'imaginoit que l'argent que je dépensois en France étoit un bien que je lui dérobois. Elle résolut de me faire sortir de *Paris*, sachant bien que

PARIS.

par-tout ailleurs on se soutient à moins de fraix. Pour réuffir dans fon deffein, elle pria la Princeffe de G. . . qui étoit en commerce de Lettres avec *Madame*, d'écrire à S. A. R. & de la prier de ne me plus protéger, parce que je ne méritois pas fes bontés. La Lettre fut écrite & envoyée à *Madame*, qui m'en dit tout le contenu. Elle étoit affaifonnée de façon, que ma Coufine pouvoit fe vanter d'être bien fervie. S. A. R. m'affura que cette Lettre ne feroit point d'impreffion fur fon esprit, & qu'elle continueroit toujours d'avoir des bontés pour moi. Je remerciai très humblement la Princeffe, & je me retirai vivement piqué contre ma Coufine; & dans mes premiers mouvemens de colère, je lui écrivis une Lettre dans laquelle je ne la ménageai pas. Comme elle avoit véritablement beaucoup d'esprit, elle me répondit fur le même ton. Je repliquai, elle de fon côté fit la même chose, & ainfi nous entretenmes pendant quelque tems un commerce de Lettres, où nous nous difions de fort jolies choses.

Pour comble de bonheur, je fus attaqué d'un débordement de Bile, qui fut suivi de la Jauniffe. Cette maladie me mit à deux doigts de la mort. Mes Amis ne m'abandonnèrent point, & entre autres l'Abbé d'*Asfeld* fut celui à qui je peux dire avoir le plus d'obligation. Il me pria de faire quelque réflexion fur mon état;

&amp;

& comme il favoit que je n'étois point Catholique , & que les préjugés dans lesquels j'avois été élevé me donnoient beaucoup d'éloignement d'un parti contraire, il me conjura de lui permettre de me parler de Religion, seulement une heure par jour. J'y consentis avec plaisir. Tout le monde fait avec quelle force & quelle onction il en parle. Il continua ses visites pendant toute ma maladie, qui insensiblement se dissipa. Je fus si touché de ce qu'il me dit , que je lui promis de me faire instruire aussi-tôt que je serois rétabli. Je lui tins parole , dès que je fus en état de sortir. Il me donna la connoissance du P. *Denis*, Carme déchauffé. Quelques conférences avec ce bon Père achevèrent ce que l'Abbé d'*Asfeld* avoit commencé ; de façon que peu de tems après je fis publiquement ma Profession de Foi \* entre les mains du P. *Denis* , dans l'Eglise de son Couvent , en présence d'un nombre infini de personnes de qualité. Mr. le Marquis d'*Asfeld* & l'Abbé son Frère me servirent de Témoins , & signèrent comme moi ma Profession de Foi. La Cérémonie finie , je fus assailli de toutes parts d'embrassades de la part de quantité de personnes, dont les trois quarts m'é-

toient

\* [On a inséré à la fin du II. Volume la Profession de Foi de l'Auteur , telle qu'il la présenta quelque tems après au Cardinal . . . à Rome.]

PARIS.

toient inconnues, mais qui par zèle de Religion vouloient me faire connoître la joie qu'ils avoient de me voir reçu dans le sein de l'Eglise. Je reçus la Communion la même Semaine, le jour de la Touffaints. Enfin je fus voir Mr. le Cardinal de *Noailles*, qui me fit un très beau discours, pour m'exhorter à être ferme dans la Religion que j'avois embrassée.

La nouvelle de ma Conversion fut bientôt répandue en Allemagne, & ma bonne Cousine ne manqua pas de décrier cette démarche, aussi-bien que l'auroient pu faire *Luther & Calvin*. La même Princesse qui m'avoit déjà si bien recommandé à *Madame*, lui écrivit encore, que mon changement de Religion ne devoit point la surprendre, & que c'étoit une cérémonie que j'avois déjà faite deux ou trois fois. Ce trait ne fit dans l'esprit de *Madame*, guères plus d'impression que le premier. Pour moi, je ne fis pas beaucoup d'attention aux discours de mes Ennemis; & même pour ne plus entendre parler d'eux, je discontinuai d'aller au Palais Royal, où *Madame* demouroit depuis qu'elle avoit quitté *S. Cloud*.

Je passai l'Hiver de 1717 assez désagréablement, c'est à dire, que je manquai d'argent; & sans ce métal, *Paris* est aussi ennuyeux que le Désert le plus reculé. Bientôt je fus obligé de mettre bas mon Equipage, & enfin je me vis contraint

traint de vendre une partie de mes hardes, pour satisfaire à des dettes criardes. Avec tout cela je ne pus me garantir de l'affront que me fit un de mes Créanciers, sans doute plus affamé que les autres. Malgré la parole qu'il m'avoit donnée d'attendre un mois, il me fit arrêter au petit Marché du Fauxbourg *S. Germain*, & tout de suite, je fus conduit à l'Abbaye. Cette aventure auroit pu être très fâcheuse pour moi, si je n'eusse été secouru le jour même par Mr. de N. . . Conseiller au Parlement. Je le fis avertir aussi-tôt que j'eus été arrêté; il vint me trouver à l'instant, & se donna pour caution de ce que je pouvois devoir. Mon Créancier, qui ne vouloit entendre qu'à l'argent comptant, refusa la caution. Mr. de N. . . piqué au vif de ce refus écrivit un mot à Mr. le Premier Président, & lui demanda ma liberté. Je l'obtins sur le champ sans argent, & le Créancier n'eut pas même de caution. Mr. de N. . . pour m'obliger entièrement, obtint pour moi un Arrêt de défense, de sorte que mes Créanciers ne pouvoient plus m'inquiéter. C'étoit en vérité le plus grand service que l'on pût me rendre, dans la situation où je me trouvois pour-lors.

Au sortir de cette aventure, je donnai dans une autre, moins chagrinante à la vérité, mais cependant fort ennuyeuse. Je fis connoissance chez Madame la Pré-  
fi-

PARIS.

fidente de P. . . avec une Veuve vieille, riche, laide, avare & folle; & pour comble de perfection, aimant les Procès à la fureur. Ces grandes qualités n'empêchoient pas qu'il n'y eût nombre d'Agréables qui cherchoient à faire leur cour, & aspiroient à faire un mariage qui paroiffoit devoir être avantageux. La Veuve ne pouvoit se déterminer: ce n'étoit pas qu'elle n'eût grande envie de se marier; mais elle exigeoit des conditions si extraordinaires, que les Galans se retiroient aussi-tôt. Madame la Présidente de P. . . qui connoissoit la Dame, & encore mieux ma situation, me conseilla de tenter fortune: elle me promit de me servir. En effet elle le fit si à propos, que les soins que je me donnai pour plaire à la Dame ne furent point inutiles. Elle m'offrit un appartement dans sa maison; en un mot, elle me fit entendre que je pouvois tout espérer. J'avois un peu de peine à me résoudre d'accepter la proposition, quoiqu'elle fût très avantageuse. Ma principale raison étoit le défaut d'argent: j'aurois voulu paroître un peu étoffé en arrivant dans cette maison. Heureusement mon Hôteffe, qui étoit une de ces Intrigantes dont *Paris* fourmille, me tira d'embarras. Elle vit tout d'un coup de quoi il étoit question, & de concert avec un Valet de chambre Italien que j'avois depuis quelque tems, elle me fit trouver ai-



fément tout ce qu'il me faloit pour pa- PARIS  
 roître avec éclat. J'augmentai alors mon  
 Domestique, je pris des livrées fort bel-  
 les; en un mot, tout mon équipage fut en  
 peu de jours plus brillant que jamais. Tout  
 cela, à crédit, à la vérité; mais bientôt  
 notre Vieille, quoiqu'avare, me tira d'af-  
 faire. De mon côté, il falut jouer un  
 rôle très embarrassant: je fus obligé de  
 contrefaire l'amoureux de la plus désagréa-  
 ble Femme de l'Univers, précisément  
 dans le tems que j'aimois encore Madame  
 de R. . . qui étoit sans contredit une des  
 plus belles personnes que l'on pût voir. Ce  
 ne fut pas là tout: pour imiter les personnes  
 du bon air, la Dame voulut aussi être ja-  
 louse. Elle me faisoit suivre par-tout, à  
 peine osois-je la quitter un instant. Le plus  
 souvent nous sortions ensemble: dès les  
 huit heures du matin, nous étions au Pa-  
 lais à importuner les Juges, ou à faire en-  
 rager les Avocats & Procureurs. Au sor-  
 tir du Palais, cette bonne Dame reve-  
 noit chez elle, & se mettoit à sa Toilet-  
 te. J'y assistois dans un fauteuil, où j'a-  
 vois tout le tems de m'ennuyer. Il est  
 vrai que les premiers jours j'eus quelque  
 plaisir à voir de près par quels moyens un  
 visage très dégoûtant peut quelquefois de-  
 venir passable. Tout chez ma Vieille é-  
 toit artificiel: je ne crois pas qu'un por-  
 trait use plus de couleurs, qu'il en faloit  
 pour lui recrépir le visage. Ses habits é-  
 toient

PARIS. toient riches , & auffi recherchés que tout le reste. Un commerce auffi ennuyeux que l'étoit celui-là , me dégoûtoit horriblement ; mais cependant , lorsque je pensois à la situation où je m'étois réduit par mes extravagances , je sentoís qu'il étoit de mon intérêt de ne point rompre. Je continuai donc mon rôle d'amoureux. Enfin , appréhendant de succomber d'ennui , je commençai à parler fortement de mariage : mais la bonne Dame disoit toujours qu'il n'étoit pas encore tems , & qu'elle vouloit encore m'éprouver. A la fin elle s'y détermina , mais à des conditions si extraordinaires , qu'en vérité j'aurois renoncé à toute autre alliance vingt fois plus avantageuse. Je pris le parti d'abandonner cette folle , & de me retirer. Je pensai à faire un nouveau Voyage à *Berlin* , pour y régler mes affaires & vendre ma Terre , si Mademoiselle de *Pöllnitz* vouloit y consentir. Je diffèrai mon départ de quelque tems , pour voir le *Czar* de Russie qui devoit dans peu arriver à *Paris*.

Ce Monarque , attiré par la seule curiosité , venoit d'une extrémité de l'Europe pour voir la Cour de France. On voulut lui faire une Entrée publique , mais il souhaita d'être reçu sans cérémonie. *Verton* , Maître-d'Hôtel du Roi , fut le recevoir jusques sur la frontière : il le conduisit jusqu'à *Amiens* , où le Marquis de

de *Nesle* le complimenta de la part du PARIS Roi ; il l'accompagna ensuite jusques à moitié chemin de *Paris*. Mr. le Maréchal de *Tessé*, qui étoit chargé d'accompagner ce Prince tout le tems qu'il devoit demeurer en France , fut aussi à sa rencontre. Le *Czar* arriva au *Louvre* à dix heures du soir ; on le conduisit dans l'Appartement de la Reine-Mère , qu'on avoit superbement meublé. Quelques momens après son arrivée , Mr. le Maréchal de *Villeroi* vint lui faire des excuses de la part du Roi , de ce qu'il ne s'étoit pas trouvé à son arrivée au *Louvre* , la santé & l'âge de S. M. ne lui permettant pas de veiller si tard. On dit que le *Czar* ne fut pas trop content de cette excuse , ni de ce que le Régent n'étoit pas venu au-devant de lui. Ce qui est sûr , c'est qu'il parut de très mauvaise humeur pendant toute la soirée : il refusa de souper , & ne prit qu'un verre de bière. Il ne voulut pas demeurer au *Louvre* , disant que les meubles de son Appartement étoient trop riches , & que ses gens qui étoient mal-propres pourroient les gâter. Il étoit une heure après minuit , lorsqu'il plut au *Czar* de déloger ; & le Maréchal de *Tessé* se feroit trouvé très embarrassé , sans la précaution qu'on avoit eue de faire meubler l'Hôtel de *Lesdiguières*. Le *Czar* trouva encore cet Hôtel trop richement meublé , & quelques instances qu'on pût lui faire , il

PARIS.

il ne voulut point coucher dans un lit magnifique que l'on avoit tendu dans l'Apartement qu'il devoit occuper : il se fit dresser un petit lit dans une Garderobe. Le lendemain, le Régent vint lui rendre visite : le Prince de *Kourakin*, Ambassadeur du *Czar* en Hollande, leur servit d'Interprète. La visite dura près d'une heure : ce fut là qu'on régla tout le Cérémonial qui devoit être observé à l'égard du Monarque Ruffien.

Le Roi fut le voir le prémier ; il partit du Palais des *Tuileries*, accompagné des principaux Seigneurs & Officiers de la Couronne. Le *Czar* reçut S. M. à la descente du carosse, il le prit entre ses bras, avec un transport de tendresse qui parut un peu étonner le jeune Monarque. Il dit au *Czar*, qu'il étoit bien aise de le voir heureusement arrivé à *Paris* ; qu'il souhaitoit que le séjour qu'il feroit dans ses Etats pût lui faire plaisir ; qu'il y seroit respecté comme lui-même, & qu'il avoit donné ses ordres pour que son service passât toujours devant le sien. Ensuite les deux Monarques se donnant la main, passèrent dans une chambre où on avoit placé deux fauteuils. Le *Czar*, comme Etranger, garda la droite. Mr. le Duc du *Maine* & Mr. le Maréchal de *Villeroy* étoient derrière le fauteuil du Roi, & répondoient aux questions que le *Czar* faisoit à S. M. La visite fut courte ; le Roi se  
le-

leva le premier, & le *Czar* l'accompagna PARIS.  
 jusqu'au carosse. En prenant congé de S. M. il le prit encore une fois entre les bras, & en le levant plus haut que lui, il lui dit, qu'il souhaitoit que sa grandeur & sa puissance pût surpasser celle du feu Roi *Louis XIV.* Il aida au Roi à monter en carosse, & ne se retira que lorsque S. M. fut en marche.

Le lendemain, le *Czar* vint aux Tuileries. Il étoit seul dans le fond du carosse du Roi; les principaux Seigneurs de sa Cour étoient aux portières & sur le devant. Le cortège étoit le même que celui du Roi, lorsqu'il sort. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la Cour, le Roi se rendit à la porte du Château, & le reçut à la descente du carosse. Il le conduisit ensuite dans son Appartement, le *Czar* étant toujours à la droite du Roi. Je n'ai jamais vu plus de monde qu'il y en avoit ce jour-là aux Tuileries, à peine y avoit-il assez de place pour que les deux Monarques pussent passer. Le *Czar* témoignoit de grandes attentions pour le Roi; il le tenoit d'une main, & de l'autre il sembloit vouloir éloigner ceux qui s'approchoient de trop près. La visite ne fut pas plus longue, que celle que le Roi avoit faite à ce Prince. S. M. le reconduisit jusqu'au carosse. Le *Czar* retourna à son Hôtel avec le même cortège qui l'avoit accompagné. Lorsque ce Prince fut rentré dans son A-

PARIS.

partement, il témoigna au Maréchal de *Tessé*, qu'il avoit été fort surpris de la foule innombrable de personnes qui s'étoient trouvées sur son passage. Le Maréchal lui répondit, que les François avoient une si grande vénération pour sa personne, & une si haute idée de ses grandes qualités, qu'il n'étoit pas étonnant qu'ils eussent de l'empressement pour voir un Prince qu'ils savoient mériter leur admiration. Le *Czar* parut assez content de cette réponse; cependant il demanda que dans la suite on fît retirer le peuple des endroits où il seroit. Le lendemain il rendit visite au *Régent*, & à *Madame*. Cette Princesse l'entretint pendant deux heures en Allemand, & le *Czar* lui répondit en Hollandois. Lorsqu'il se fut retiré, il dit à Mr. de S... que *Madame* étoit extraordinairement curieuse, qu'elle vouloit tout savoir, & qu'elle l'avoit trop questionné; mais qu'après tout, il ne lui avoit dit que ce qu'il vouloit bien qu'elle fût.

Le *Czar* examina avec beaucoup d'attention tout ce qui méritoit d'être vu dans *Paris*, & ses environs: il s'informoit de tout, & il avoit soin d'écrire sur des Tablettes ce qui lui paroissoit digne de remarque. Il se levoit dès la pointe du jour, & alloit d'un endroit à l'autre jusques au soir. Pour éviter tout embarras, il ne voulut se servir que des carolles de Mr. le Maréchal de *Tessé*. Ce Seigneur se se-  
roit

roit bien passé de la préférence, car il PARIS.  
 eut plusieurs chevaux de crevés; & le  
 pauvre Maréchal lui-même n'auroit pas  
 pu résister aux mouvemens continuels  
 qu'il étoit obligé de se donner, si le sé-  
 jour du *Czar* eût été de longue durée.  
 Mais ce Monarque ne perdoit point de  
 tems: il examinoit tout avec autant d'ex-  
 actitude que de rapidité, dans le dessein  
 de partir aussi-tôt qu'il auroit satisfait sa  
 curiosité.

On n'épargna rien à la Cour pour ren-  
 dre à ce Prince les honneurs qui lui é-  
 toient dus. Mr. le Régent ordonna exprès  
 une Revue générale de toute la Maison  
 du Roi; elle se fit dans les Allées du *Rou-  
 le*, & occupoit encore celles des *Champs  
 Elysées*, parce qu'on y avoit joint les Gar-  
 des Françoises & Suisses. Le *Czar* s'y  
 rendit à cheval. On s'attendoit qu'il se-  
 roit présent à toute la Revue; mais il se  
 contenta de passer assez rapidement de-  
 vant la première Ligne, sans seulement  
 jeter les yeux sur les Troupes; ensuite il  
 poussa son cheval, & sans faire aucune  
 civilité au Duc Régent, il regagna *Paris*  
 au grand galop. De là il fut tout de suite  
 à *S. Ouen*, où M. le Duc de *Trêmes*, Pré-  
 mier Gentilhomme de la Chambre &  
 Gouverneur de *Paris*, lui donna une Fê-  
 te, qui parut l'amuser plus que la Revue.  
 Il eut bien de la peine à consentir que les  
 Dames entraissent dans l'Orangerie où la

PARIS.

table étoit dressée ; il ne parla qu'à Madame de *Béthune* Fille du Duc de *Trêmes* : elle fut redevable de cette distinction à Mr. de *Béthune* , qui aiant été longtems en Pologne, parloit très bien Polonois , ce qui lui procuroit l'honneur de pouvoir entretenir S. M. Czarienne. Les principaux Seigneurs imitèrent le Duc de *Trêmes* , & donnèrent des Fêtes au Monarque Rusien. Le Duc Régent lui fit aussi préparer un grand Festin à *S. Cloud* ; mais un moment avant que de partir de *Paris* , le Czar fut attaqué d'une colique violente, qui l'empêcha de sortir. Je ne sai même s'il a vu le Château de *S. Cloud*. Il parut se plaire à *Versailles* , plus qu'en aucun autre endroit : il en fit lever le Plan , & assura même qu'il vouloit faire quelque chose de semblable dans son Pays. Dans ce dessein , il fit une levée de toute sorte d'Ouvriers , à qui il promit de grands avantages pour les engager d'aller en Moscovie. Un grand nombre s'y laissa surprendre , & le Régent consentit à les laisser sortir du Royaume. On assure que les effets n'ont point répondu aux promesses , & la plupart se sont estimés très heureux d'avoir pu revenir en France. Ce Prince n'étoit point libéral ; & ses présens, lorsqu'il en faisoit, n'étoient précieux , que parce qu'ils venoient d'un grand Prince. J'ai vu un pauvre Soldat des Invalides lui faire présent du Plan de  
cet



cet Hôtel : ce Prince parut sensible à la beauté de l'ouvrage , qui avoit coûté dix années de travail ; cependant le Soldat fut très peu récompensé. Le Roi de France lui fit voir combien le Caractère François étoit différent du Moscovite ; il lui fit des présens magnifiques. Le Czar s'en retourna dans ses Etats très satisfait de la France : il passa en Hollande, où la *Czarinne* l'attendoit : ensuite il continua sa route par terre jusqu'à *Petersbourg*.

Le séjour du *Czar* en France avoit attiré un nombre infini d'Etrangers, de sorte que *Paris* se trouvant plus peuplé que jamais, on pensa aussi à inventer de nouveaux plaisirs. Un Particulier me fit une proposition , qui m'auroit fait grand bien dans ce tems-là, si j'eusse pu réussir ; ce fut de me donner une somme considérable, si je pouvois obtenir le Privilège de donner des Bals & à jouer dans les *Champs Elysées*, où il auroit fait construire des Loges pour cela. J'en parlai à Mr. le Régent, qui, selon sa coutume, me promit d'abord ; mais Mr. *d'Argenson*, qui n'étoit encore que Lieutenant de Police, le fit bientôt changer de sentiment : il représenta a S. A. R. que ces Bals attireroient infailliblement de grands desordres. L'objection étoit spécieuse , & ne manquoit point de vraisemblance ; mais après tout , un tel établissement n'auroit pas beaucoup augmenté le desordre, sur-

PARIS.

tout dans un endroit où l'on étoit depuis longtems dans le goût de se promener la nuit, de façon que dans le Cours il y avoit souvent plus de carosses après minuit, que pendant le jour. D'ailleurs, il y auroit eu moyen d'éviter les desordres que l'on pouvoit prévoir. Mais Mr. *d'Argenson* n'aimoit ni les nouveautés, ni à faire plaisir.

Ce projet me flattoit d'autant plus, que si l'affaire eût réuissi, je me voyois en état de rester à *Paris*, & d'y passer encore quelque tems assez gracieusement. Mais enfin le voyant échouer, je ne pensai uniquement qu'à partir pour *Berlin*. Dans le tems que je dispoisois tout pour mon Voyage, je vis à *Paris* le Comte de *Rozhenbourg* qui arrivoit de *Berlin*, & qui devoit y retourner dans peu, chargé des affaires de France. Il m'encouragea dans le dessein que j'avois d'y faire un Voyage; il m'assura que rien ne me seroit plus aisé que de vendre mes Terres, que le Roi venoit d'élever des Fiefs, & qu'il permettoit à un chacun de disposer de ses Terres: bien plus, il m'offrit de me mener avec lui, & de m'avancer l'argent dont j'aurois besoin. Toutes ces propositions me parurent très avantageuses; mais la réalité n'y répondit pas. Veritablement, il me prêta de l'argent, c'est-à-dire des Billets d'Etat; & profitant ainsi de la situation où je me trouvai, il me fit conclure.

clure un marché des plus ruineux que j'aye jamais fait. J'escomptai mes Billets, c'est-à-dire, que je perdis considérablement; & avec l'argent qui me restoit, je partis de Paris pour *Strasbourg*, où Mr. de *Rothembourg* m'avoit donné rendez-vous. Pour lui, il avoit pris sa route par la Bourgogne, où il avoit des Terres. Je l'attendis près d'un mois, ce que je n'eusse sûrement pas fait, si j'eusse été en argent. Lorsqu'il fut arrivé, il m'annonça qu'il lui étoit impossible de me mener avec lui à *Berlin*, parce qu'il n'avoit point de place dans son carosse. Il est vrai que son Equipage étoit rempli; mais il y en avoit qui auroient plutôt dû être derrière que dedans. Il falut donc nécessairement rester à *Strasbourg*, en attendant que l'on m'envoyât de *Berlin*, de quoi continuer mon Voyage sans avoir obligation à personne.

Je ne m'ennuyai point pendant le séjour que je fis à *Strasbourg*: j'y avois déjà été; mais comme je ne m'y étois jamais arrêté, je n'avois pu remarquer ce qu'il y a de considérable. \* STRASBOURG est une des meilleures Places de l'Europe. Elle est Capitale de l'Alsace, & a été conquise par *Louis XIV* en 1682, sans qu'il en lui ait coûté autre chose que des menaces & de l'argent. Ce Monarque

STRASBOURG.

P<sup>2</sup>\* Voyez Tome I. des *Lettres*, pag. 259.

STRAS-  
BOURG.

l'a fait considérablement fortifier, & y a fait construire une Citadelle & un Arsenal, qui sont des monumens dignes d'un grand Roi. L'Eglise Cathédrale est d'une grandeur & d'une magnificence sans égale. Les portes sont d'airain, & très bien travaillées. Il y a une Tour pyramidale, d'un ouvrage tout à jour, qui est d'une hardiesse extraordinaire: elle est haute de 574 pieds. La grande Horloge est encore un morceau à voir: j'ai été surpris de la quantité de roues & de machines qui font mouvoir toutes les Constellations, & tourner des Aiguilles qui marquent sur des Cadrans de différente espèce les heures du jour, le cours de la Lune & des autres Planètes. La Sacristie de cette Eglise est très riche: on y voit des ornemens d'Autel & des Chapes d'une grande magnificence. Le Palais Episcopal tient à l'Eglise: c'est un bâtiment fort logeable, à la vérité, mais peu magnifique. Il occupe un terrain considérable, sur lequel on pourroit faire quelque chose de beau: mais il n'y a pas d'apparence qu'on y pense si-tôt. Mr. le Cardinal de *Roban*, aujourd'hui Evêque de *Strasbourg*, seroit plus propre que qui que ce soit pour une telle entreprise; mais il séjourne peu à *Strasbourg*; il lui préfère, & avec raison, le séjour de *Saverne*, où il a un Palais des plus riches.

*Strasbourg* étoit autrefois une Ville Impé-

périale, dont le Magistrat étoit Luthérien: aujourd'hui les Catholiques font les maitres, & ont exclus les Luthériens de tout Emploi. Le Roi de France y entretient une forte Garnison. C'est le Maréchal *du Bourg* qui commande dans cette Ville pour le Roi. Ce Seigneur vit dans une plus grande retraite, que les personnes en place n'ont coutume de faire. Les Officiers y vont assez souvent le matin, & le Maréchal les fait asseoir dans un Cercle, où j'ai vu observer un silence qui auroit fait revenir les Etangers des préjugés qu'ils ont, que les François ont trop de *caquet*. Le Cercle se tenoit pendant environ une demi-heure; ensuite chacun alloit dîner où il jugeoit à propos, le Maréchal ne tenant table que les grandes Fêtes, ou lorsqu'il arrive quelque personne de distinction de la Cour de France, ce qui est assez rare, excepté lorsque le Cardinal de *Roban* est à *Strasbourg*. Son Eminence y attire bien du monde, & vit avec un air de grandeur convenable à sa naissance & à sa Dignité. Ajoutez à cela, qu'il n'y a peut-être point de Seigneur qui ait des manières aussi gracieuses & aussi polies. Lorsque ce Prélat n'est point à *Strasbourg*, le séjour en est assez triste, principalement pour ceux qui ne donnent point dans les débauches ordinaires de la Jeunesse; car ceux-ci trouvent toujours de quoi s'amuser; & en effet, j'ai vu par

STRAS-BOURG. moi-même que la Jeunesse de *Strasbourg* est assez débauchée, & les Bourgeoises d'un commerce fort facile.

Après avoir séjourné quelque tems à *Strasbourg*, je reçus enfin des nouvelles de *Berlin*, & de l'argent pour continuer ma route. Je passai assez rapidement les Villes de \* *Heidelberg*, de *Darmstad* & de *Francfort*. Je m'arrêtai à *Hanau*, où j'eus l'honneur de saluer le Comte de ce nom, qui fait sa résidence ordinaire dans cette Ville. Il a épousé une Princesse de *Brandebourg-Anspach*, Sœur de Madame la Princesse de *Galles*, de laquelle il n'a qu'une Fille, mariée à Mr. le Prince héritaire de *Hesse-Darmstadt*; de sorte qu'il y a grande apparence que la Maison de *Hanau* sera éteinte dans la personne du Comte. Une partie de ses Terres, savoir celles qui sont Fiefs de l'Empire, retomberont à Mr. le Landgrave de *Hesse-Cassel*, suivant les conventions que ce Prince a faites avec le Roi de Pologne, qui devoit hériter d'une bonne partie du Pays de *Hanau*, en qualité d'Electeur de Saxe; mais ce Prince a vendu toutes ses prétentions au Landgrave.

La Ville de H A N A U † est située près du *Main*. On la distingue en Vieille & Nouvelle Ville. Le quartier de la Ville neu-

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 381.

† Voyez le Tome II. des *Lettres*, pag 34.

neuve doit sa fondation aux Walons Protestans, qui vinrent s'établir dans ce Comté pendant les Guerres de Religion dans les Pays-Bas: ce quartier est le plus joli, les rues en sont larges & tirées au cordeau, & des deux côtés on voit des maisons d'une Architecture presque égale. On y observe une Police très exacte, tant pour la propreté des rues, que pour la sûreté des habitans. Les Comtes prédécesseurs de celui-ci ont établi à *Hanau* plusieurs Manufactures, & il s'y fait un Négoce considérable en Tabac & en Etoffes de laine. Les François Réfugiés n'ont pas peu contribué à rendre cette Ville beaucoup plus considérable qu'elle n'étoit.

Le Château du Comte est dans la vieille Ville. Il a encore une autre Maison aux portes de la Ville; on l'appelle *Philips-Rube*. Les Apartemens en sont très beaux, & meublés magnifiquement: les Jardins sont aussi d'un grand goût, & d'une situation très avantageuse.

De *Hanau* je passai à *FULDE*, Ville FULDE. Abbatiale de l'Empire. C'est dans cette Ville qu'est la fameuse Abbaye de *Fulde*, de l'Ordre de *S. Benoit*. Les Religieux sont tous Gentilshommes de seize quartiers. L'Abbé est élu par ses Religieux, & il a le titre de *Primat des Abbés, Prince de l'Empire, & Chancelier-né de l'Impé-*

ra-

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 190.

**FULDE.** *ratrice.* Celui qui est aujourd'hui revêtu de cette Dignité, est de la Maison de *Butler*: il entretient une grosse Cour, & plusieurs Régimens, de sorte qu'il vit absolument en Prince Séculier. J'aurois eu lieu d'être très satisfait de la réception qu'il me fit, s'il ne m'eût pas fait tant boire; mais en vérité, la chose alloit à l'excès, & si j'y étois resté plus longtems, j'aurois bien pu partir pour un plus grand Voyage que celui de *Berlin*. Je crois, tout bien considéré, qu'il ne faut pas grande Vocation pour être Religieux à *Fulde*: ces Messieurs jouissent de tout ce que l'on peut souhaiter pour vivre gracieusement. La maison qu'ils habitent ressemble plutôt au Palais d'un grand Roi, qu'à un Couvent. L'Eglise Abbaticale, & une autre Eglise nouvellement bâtie hors la Ville, peuvent être comptées parmi les plus magnifiques bâtimens de l'Allemagne.

**EISE-  
NACH.**

De *Fulde* je me rendis à \* **EISENACH**, par les chemins les plus abominables que j'aye jamais vu. *Eisenach* est situé sur la Rivière de *Nesse*, aux pieds de Montagnes horribles. C'est la résidence du Duc de *Saxe-Eisenach*, de la Branche de *Weimar*. Comme ce Prince étoit absent pour-lors, je n'eus point l'honneur de le voir.

D'Ei

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, pag. 189.



D'*Eisenach*, je passai à \* **GOTHA**. C'est dans cette Ville que demeure le Duc de *Saxe-Gotha*. C'est le plus puissant Prince de Saxe, après l'Electeur. Il descend de l'infortuné *Jean-Frédéric* Electeur de Saxe, mis au Ban de l'Empire & dépouillé de l'Electorat par *Charles-Quint*. Cette Ville est bien bâtie. Le Palais du Duc, qui en est séparé, est entouré de remparts.

De *Gotha* je me rendis à † **ERFURT**. Cette Ville appartient aujourd'hui à l'Electeur de *Maience*: elle étoit autrefois dépendante de la Maison de *Saxe*, qui la cèda par un Traité solennel à l'Electeur de *Maience* en 1665. Les habitans ont tenté plusieurs fois de se soustraire à la domination de l'Electeur, qui de son côté a pris des mesures pour calmer leurs inquiétudes: il a fait fortifier le Château considérablement, & il y entretient une bonne Garnison. La Ville est grande, & contient de belles Eglises, parmi lesquelles la Cathédrale est remarquable pour sa grandeur. Cette Eglise avoit autrefois un Clocher des plus magnifiques, mais il y a quelques années que la flèche fut entièrement consumée par le feu du Ciel.

D'*Erfurt* je passai à † **LEIPZIG**. C'est une des plus considérables Villes de l'Electorat

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 184.

† Voyez le Tome I. des *Lettres*, pag. 183.

Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 115.

LEIPZIG,

de *Saxe*. Elle est célèbre par son Université & ses Foires. *Frédéric le Guerrier* fonda l'Université en 1408: elle s'est toujours soutenue avec éclat, malgré le voisinage de l'Université de *Hall*. La situation de *Leipzig* est charmante; de quelque côté qu'on y arrive, on voit de belles Maisons & des Jardins très bien entretenus. Les *Boses & Appel*, Marchands de *Leipzig*, ont fait des dépenses étonnantes dans des Jardins qu'ils ont aux portes de la Ville. *Appel* sur-tout en a fait faire un, dont un Prince se feroit honneur. Outre ces Jardins, on trouve des promenades qui, pour être naturelles, n'en sont pas moins agréables. Il y a un Bois qui mérite sur-tout d'être remarqué, on l'appelle en Langue du pays *Rosendabl*, c'est-à-dire, *Valon de roses*. Ce Bois est formé de quatorze Allées, au milieu desquelles il y a une grande Prairie. Les points de vue des Allées sont magnifiques, & tous agréablement diversifiés. Les dedans de *Leipzig* répondent parfaitement bien aux dehors: les rues sont fort droites, & les maisons grandes & bien bâties. Tout le défaut que j'y ai trouvé, c'est qu'elles sont trop chargées de sculpture, & qu'elles ne sont point assez symétrisées. Elles sont toutes fort élevées, & ont la plupart cinq ou six étages. Le tout est loué très cher, & encore a-t-on bien de la peine à s'y loger dans le tems de la Foire, tant il y a de Marchands qui

s'y

s'y rendent de toutes parts. Lorsque j'y passai, la Foire de *S. Michel* s'y tenoit. Le Roi de Pologne y étoit pour-lors. Ce Prince, lorsqu'il vient à *Leipzig*, ne loge point dans le Château, où il y a cependant des Apartemens fort commodes ; il demeure dans la maison d'*Appel* : c'est ce Marchand dont je viens de vous parler, qui est propriétaire d'un des plus beaux Jardins des environs. Le Roi de Pologne préfère sa maison à toute autre, parce qu'elle est près de l'endroit où se tient la Foire. Voilà, Madame, à peu près ce qu'il y a de plus remarquable à *Leipzig*. LEIPZIG.

Je ne m'y arrêtai pas longtems, j'avois trop envie de revoir BERLIN. Lorsque j'y fus arrivé, je menai d'abord une vie assez retirée. Je prévoyois le peu d'agrément que j'avois à espérer dans cette Cour ; c'est ce qui me fit prendre le parti de n'y point paroître. Je ne pus cependant me tenir longtems caché ; car les bontés, dont Madame la Margrave Douairière m'avoit toujours honoré, m'ayant obligé de lui rendre mes respects, cette Princesse me reçut parfaitement bien, & peu après elle parla de moi à S. M. d'une manière si avantageuse, que ce Prince eut envie de me voir. Il me fit ordonner par Mr. de *Grumkau* de lui aller parler à *Charlottenbourg*, & de me faire annoncer par *Ast* un de ses Valets de chambre. J'aurois bien souhaité pouvoir me dispenser de me rendre BERLIN.

BERLIN.

dre à un tel ordre : mais il étoit trop précis, S. M. aiant même désigné l'heure à laquelle je devois paroître devant elle. Je me rendis donc à *Charlottenbourg* au jour marqué. Je fis avertir *Ast*, qui vint me recevoir & me conduisit dans une Galerie, où il me dit d'attendre quelque tems. Je n'y eus pas été un quart-d'heure, que le Roi y entra, suivi de *La Fourcade*, Maréchal de Camp & Commandant de *Berlin*. S. M. vint droit à moi, & elle me demanda avec assez de vivacité, d'où je venois, & pourquoi j'étois revenu à *Berlin*? Je répondis, que je venois de France, & que mes affaires domestiques me rappelloient à *Berlin*. Ce Prince continua de m'interroger sur mes affaires; il parut assez content de ce que j'eus l'honneur de lui répondre, & se tournant vers *La Fourcade*, il lui dit, qu'il ne m'auroit jamais reconnu, s'il n'eût été averti que c'étoit moi. Il me dit ensuite, qu'il ne me regardoit plus que comme un François. Je répondis, que je me trouverois bien malheureux, si S. M. pensoit ainsi; & que quelque éloigné que je fusse de sa Personne & de ses Etats, je me ferois toujours un honneur de me dire son Sujet, & que je conserverois toujours pour mon Roi & pour ma Patrie les sentimens de respect & de fidélité dans lesquels j'avois été élevé. Le Roi me demanda ensuite, si j'étois dans le dessein de vendre ma Terre? Je lui avouai

vouai que c'étoit l'unique moyen qui me BERLIN.  
 restoit pour me mettre en état de satisfai-  
 re mes Créanciers: je le priai même d'in-  
 terposer son autorité pour faire consen-  
 tir Mlle. de *Pöllnitz* à cette vente. Le Roi  
 me dit, qu'il donneroit ses ordres à Mr.  
 de C. . . pour qu'il lui fit entendre raison;  
 & il me congédia très gracieusement.

Je retournai à *Berlin*, & je ne manquai  
 pas d'aller remercier Madame la Margrave  
 des bons offices qu'elle m'avoit rendus au-  
 près du Roi. Quelques jours après, la  
 Reine étant revenue de *Charlottenbourg* à  
*Berlin*, j'eus l'honneur de la saluer, & j'en  
 fus reçu avec bonté. On fut bientôt de  
 quelle manière j'avois été reçu de LL. MM.  
 c'en fut assez pour engager les Courtisans  
 à avoir pour moi des attentions, que je  
 n'aurois osé espérer d'ailleurs. Je fus peu  
 sensible aux politesses de ces Messieurs, &  
 je me mis en état de finir la grande affaire  
 pour laquelle j'étois venu. Je fis offrir des  
 conditions avantageuses à Mlle. de *Pöllnitz*,  
 pour avoir son consentement. Le Roi lui  
 fit écrire à *Hanover*, pour la déterminer  
 en ma faveur, l'assurant qu'il trouvoit mes  
 propositions très raisonnables, & qu'elle  
 lui feroit plaisir de les accepter. Je fis moi-  
 même le voyage de *Hanover*, pour tâcher  
 de la persuader. Mais les recommandations  
 les plus respectables ne firent pas plus d'ef-  
 fet, que les visites que je lui rendis à ce  
 sujet; elle demeura ferme dans son refus.

BERLIN.

A mon retour de *Hanover*, le Roi me fit ordonner de lui aller parler. Je fus introduit par un de ses Favoris dans un Cabinet où Sa Majesté a coutume de fumer. Le Roi jouoit alors au Triètrac, en présence de Mr. le Prince d'*Anbalt* Feld-Maréchal, & de plusieurs autres Généraux & Officiers. Le Roi se leva, dès que sa partie fut finie; il vint à moi, & me parla quelque tems fort gracieusement. Ensuite s'étant assis, il ordonna à tous ceux qui étoient présens de prendre des sièges. Chacun se plaça, sans observer de rang. Le Roi fuma, aussi-bien que la plupart de ceux qui étoient dans le Cabinet. Heureusement, on ne me présenta point de pipe; ce qui me fit grand plaisir, car de ma vie je n'ai pu fumer. Le Roi me parla beaucoup de mes affaires, & en particulier de la vente de ma Terre. Je ne fus pas longtems à m'appercevoir que ma Cousine avoit mis ce Prince dans ses intérêts; car aussi-tôt qu'il s'agit de ma Terre, il me dit assez clairement, que je ferois très mal de m'en défaire, quand même ma Cousine y consentiroit; que, loin de payer mes dettes avec l'argent qui me reviendroit de cette vente, je le dépenserois pour mon plaisir; qu'il étoit tems de penser à faire quelque chose qui en m'occupant me mît en état de payer mes dettes, sans pour cela mettre ma Terre en vente. Il ajouta, que si cependant je per-

fistois à vouloir vendre mon bien, il écriroit encore à Mlle. de *Pöllnitz* pour la porter à y consentir; que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour moi dans ces circonstances, ne pouvant sans injustice la contraindre à donner un consentement qu'elle croiroit devoir lui faire tort. Après avoir encore parlé quelque tems de mes affaires domestiques, S. M. me parla du bruit qui s'étoit répandu à *Berlin* de mon changement de Religion, & me demanda s'il étoit vrai que je fusse Papiste. Je lui répondis, que j'étois de la Religion de mes Pères. J'avoueraï ici à ma honte, que je n'eus pas assez de force pour publier hautement que j'étois Catholique. D'ailleurs je crus, dans une circonstance si pressante, pouvoir me tirer d'affaire par une équivoque. Il est même des Docteurs, chez qui cette Morale est assez bien reçue. L'équivoque consistoit en ce que, disant que j'étois de la Religion de mes Pères, j'entendois celle que mon Grand-père & mon Bisaieul avoient autrefois professée; & en effet, tous mes Ancêtres ont été Catholiques. Mon Grand-père l'étoit aussi; mais il embrassa la nouvelle Religion, pour suivre le torrent. Le Roi, qui crut par ce que je lui dis que j'étois toujours de la Religion Réformée, n'insista point davantage à me faire parler sur cet article. Le Prince d'*Anhalt* ne fut pas si aisé à satisfaire: il fit connoître au

BERLIN.

Roi, qu'il ajoutoit assez de foi aux bruits qui avoient couru de mon changement de Religion: il dit même à S. M. que pour s'affurer davantage de la vérité de ce que je venois de dire, il faloit me faire communier dans l'Eglise du *Dôme*. Le Roi étoit assez de cet avis: cependant il n'eut point d'effet. Au sortir de chez le Roi, le Prince d'*Anhalt*, qui apparemment vouloit favoir au juste ce qui étoit de mon changement, le prit avec moi du côté de la conscience: il me blâma beaucoup de n'avoir point avoué que j'étois Catholique. Comme je ne savois trop où tendoient ces remontrances, je n'eus garde de m'ouvrir à ce Seigneur, & je demurai toujours sur la négative.

L'Audience que j'avois eue du Roi me mit bien dans son esprit; il parla même un jour si avantageusement de moi en présence des Courtisans, que mes Amis me conseillèrent de saisir ce rayon de faveur, & de demander de l'Employ. Je suivis leurs avis, & j'écrivis au Roi à *Potzdam* où il étoit alors. Deux jours après je reçus une Réponse, signée de la propre main de Sa Majesté; elle étoit conçue en ces termes.

*J'ai reçu votre Lettre du 9 Janvier (1718.) Je vous dirai pour réponse, que je vous accorde la première pension de Gentil-*  
*hom-*



*homme de la Chambre qui viendra à va-* BERLIN.  
*quer.*

## FREDERIC - GUILLAUME.

Je fus très sensible à la bonne volonté que ce Prince me témoignoit, & je ne manquai pas, aussi-tôt qu'il fut de retour à *Berlin*, d'aller le remercier. S. M. eut la bonté de me dire, que ce qu'elle venoit de m'accorder étoit si peu de chose, que cela ne valoit pas un remerciement. Il me semble, Madame, que c'étoit assez bien commencer, pour un homme peu accoutumé à voir ses projets réussir. Les Courtisans, à l'envi l'un de l'autre, me firent le plus d'accueil qu'il leur fut possible; de toutes parts je reçus des complimens, qui achevèrent de me persuader que j'étois en faveur. Mais mon Etoile ne me permit pas d'être longtems tranquille, & bientôt il s'éleva une tempête qui me rejetta plus loin du Port que je n'en avois encore été. Voici comme cela arriva.

Le Roi fit revenir au commencement de 1718; Mr. de *Kniphausen* son Envoyé en France, dans le dessein d'en nommer un autre. Plusieurs personnes sollicitèrent ce poste: je me crus en droit de le demander, & pour mieux réussir, j'offris de le remplir sans être beaucoup à charge à l'Etat, & je proposai une diminution de deux cens écus par mois, sur ce qu'on avoit coutume de donner. Cette proposition fut

BERLIN.

assez goûtée de Mr. de *Grumkau* Ministre d'Etat: il me protégea, & se chargea d'en parler au Roi. De mon côté j'en parlai à Mr. d'*Ilgen*, Ministre des Affaires étrangères. Ce Ministre avoit marié sa Fille à Mr. de *Kniphausen*, qui étoit celui qu'on venoit de faire revenir. Je fis entendre au Ministre, que je n'aurois jamais pensé à demander cete place, si je n'eusse été persuadé que c'étoit Mr. de *Kniphausen* qui avoit demandé son rappel. Je fus reçu de Mr. d'*Ilgen* avec toute la politesse possible, & il me promit avec serment de me servir dans cette occasion. Il ajouta, qu'il étoit trop heureux de pouvoir me témoigner le respect & la vénération qu'il avoit pour ma famille. Ces grandes politesses dans un Courtisan me firent douter de la sincérité de ses intentions, & je fus bientôt que mes doutes étoient bien fondés. Ce Ministre, mon Audien-  
ce finie, voulut absolument me recon-  
duire. Je m'y opposai autant que je pus; mais enfin voyant que c'étoit peine inutile, je le laissai faire; il me conduisit jusques à la portière de mon carosse. Je fus encore aux prises avec lui sur le per-  
ron de sa maison, je le suppliai de ne point aller plus loin. Il faut remarquer qu'il pleu-  
voit à verse, & que cette raison seule de-  
voit l'engager à se retirer. Tout cela fut inutile, il ne voulut rien rabattre de ses politesses, & demeura constamment à la

portière jusques à ce que mon carosse fut en marche. Ce fut là tout ce qu'il fit pour moi; car du reste, bien loin de me servir auprès du Roi, j'ai su de bonne part qu'il avoit fait tout le contraire. On m'a assuré qu'il étoit fâché que j'eusse demandé moins d'apointemens que son Gendre, qui étant à *Paris*, écrivoit toujours à *Berlin*, que ce qu'on lui donnoit ne lui suffisoit pas pour le faire vivre.

Pour surcroit de bonheur, le Roi reçut une Lettre anonyme, dans laquelle on passuroit que j'étois véritablement Catholique. On avoit joint à cette Lettre, pour plus grande sureté, une Attestation authentique du P. *Denis*, entre les mains duquel j'avois fait ma Profession de Foi. Le Roi témoigna être fâché contre moi: il se plaignit de ce que je l'avois trompé. Plusieurs personnes me donnèrent l'alarme bien plus chaude qu'elle n'étoit. Cependant je ne me démontai point d'abord, & soupçonnant que la plupart des discours qu'on tenoit ne tendoient qu'à m'éloigner de la Cour, je ne crus pas le Roi si fâché qu'on me le disoit; jusques à ce qu'enfin on vint m'avertir que le Roi pourroit bien me faire arrêter. Ce fut *H. . .* qui étoit assez bien avec *M. . .* Favori du Roi, qui vint me donner cet avis; auquel j'ajoutai d'autant plus de foi, que je ne croyois pas qu'il pût en honneur travailler à me desservir. Ce *H. . .* étoit

BERLIN, toit un misérable, qui après avoir mangé un bien considérable, vivoit d'une très petite pension que le Roi lui faisoit pour avoir servi dans *Stralsund* auprès du Roi de Suède, dans une Commission que peu de gens auroient voulu accepter. Comme sa pension n'étoit pas assez forte pour le faire subsister, plusieurs personnes l'assistoient. J'ose, dire que sans être dans une situation fort aisée, je lui ai été de quelque secours. Cependant je puis dire avec vérité, qu'il m'a payé d'ingratitude. Ce fut lui qui vint m'exagérer une nouvelle, qui dans le fond n'étoit pas suffisante pour m'éloigner de la Cour; mais la façon dont il s'y prit pour me l'annoncer, me fit croire que j'étois perdu sans ressource, si je m'obstinois à rester à *Berlin*. Il entra un jour dans ma chambre, d'un air fort consterné, & me dit qu'il venoit d'apprendre de Mr. de M... que dès que le Roi seroit de retour, je ne manquerois pas d'être arrêté. Ce discours étoit soutenu d'un extérieur si touché de me voir obligé de fuir, que je pris pour vrai tout ce qu'il me dit. Je résolus donc de partir. La difficulté étoit d'avoir de l'argent, ce que je ne pus trouver que par le moyen de quantité de mauvais marchés, qui m'ont fort incommodé dans la fuite.

Après que j'eus fait de l'argent de tout, je partis de *Berlin* pendant la nuit. Je dis chez moi que j'allois à *Hanover*; mais  
aussi-

aussi-tôt que je fus hors de la Ville, je pris la route de *Leipzig*, où je demeurai quelques jours. Ensuite je passai à *Maience*. J'avois un Cousin au service de l'Electeur, qui me reçut en bon parent. Il me présenta à son Maître, qui me fit une réception des plus gracieuses. J'ai eu l'honneur de vous parler des prérogatives de l'Electeur de *Maience* lors du Couronnement de l'Empereur; il ne me reste qu'à vous parler de sa personne. Il se nommoit *François-Lothaire de Schonborn*, de l'illustre Maison des Comtes de *Schonborn*. Outre l'Archevêché de *Maience*, il avoit encore l'Evêché de *Bamberg*. Il avoit alors deux Coadjuteurs; l'Electeur de *Trèves* Comte Palatin du Rhin, pour *Maience*; & le Comte de *Schonborn* Vice-Chancelier de l'Empire, pour *Bamberg*. L'Electeur pouvoit avoir autour de 70 ans; c'étoit un Prince d'un grand air, affable, adoré de ses Sujets & de ses Domestiques, & très zélé pour tout ce qui pouvoit contribuer au repos & à la gloire de l'Empire. La Ville de *Maience* lui est redevable des ouvrages magnifiques qu'il a fait construire pour la fortifier; on peut dire qu'il n'a rien épargné pour mettre sa Capitale en état de ne rien craindre de la part des Etrangers.

\* MAIENCE est située sur un Côtéau

MAIEN-  
CE.

• Voyez le Tome III. des *Lettres*, page 196.

MAIEN-  
CE.

teau le long du *Rhin*, dans un des plus beaux endroits de l'Allemagne. Ce n'étoit autrefois qu'un Evêché suffragant de *Trèves*; le Pape *Zacharie*, ou selon d'autres, *Grégoire III*, l'érigea en Archevêché, & lui accorda en même tems la Primatie des Eglises d'Allemagne. On dit que l'Evêque de *Maience* qui a été le premier honoré de la Dignité d'Electeur se nommoit *Willigise*: il étoit Fils d'un Charron, d'autres disent d'un Chartier, du Village de *Schoningen* au Pays de *Brunswick*. Il s'éleva par son seul mérite à la Dignité de Chancelier des Empereurs *Othon III* & *Henri II*. & enfin à celle d'Archevêque de *Maience*. Ce Prélat conserva toujours une si grande humilité dans cette haute fortune, qu'il fit peindre des Roues partout dans son Palais, pour avoir toujours devant ses yeux des marques de la bassesse de son extraction. On assure que c'est de-là que les Electeurs de *Maience* portent toujours dans leurs Armes, de gueules à une Roue d'argent.

Le Chapitre de *Maience* est composé de 42 Chanoines. Le Doyen & les 23 premiers Chanoines s'appellent *Capitulaires*; les autres se nomment *Domicellaires*. Les premiers élisent seuls l'Archevêque, qui du moment de son élection devient Electeur de l'Empire. Le Pape confirme son élection en ce qui regarde le Spirituel, & l'Empereur fait la même chose pour le

Tem-

Temporel. L'Electeur devient en même MAIEN-  
CE. tems Grand-Chancelier de l'Empire d'Allemagne, ce qui lui donne la qualité de Doyen perpétuel des Electeurs, & l'inspection sur le Conseil Aulique & sur la Chambre Impériale de *Wetzlar*.

Le Commerce est assez florissant à *Maience*, sur-tout en Vins. Les meilleurs Vignobles des Vins du *Rhin* se trouvent dans les Etats de l'Electeur, & sur-tout dans les environs de *Maience*. Ce qui contribue encore beaucoup à y faire fleurir le Commerce, c'est que toutes les marchandises qui remontent ou descendent le *Rhin*, s'arrêtent dans son Port pour y changer de bateau.

Je ne m'arrêtai pas longtems à *Maience*; je partis pour \* STUT-  
GARD. STUTGARD, Capitale du Duché de *Wirtemberg*. Cette Ville est située dans un très beau Pays: elle est séparée en deux quartiers par une petite Rivière que l'on appelle le *Necker*. Les maisons de *Stutgard* sont communément assez mal bâties; cependant, comme les rues sont larges & bien percées, la Ville est assez gaie. Le Palais Ducal est très ancien, & très commode par la grandeur & la quantité des apartemens. Il a un très beau Jardin, dont l'Orangerie est sans égale. Les arbres y sont conservés en pleine terre, par le moyen d'un toit &

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 322.

STUT-  
GARD.

& d'une cloison à coulisse, qu'on a soin d'échauffer l'Hiver par plusieurs fourneaux, ce qui y entretient un Eté continuel. Le Duc de *Wirtemberg* ne passe ordinairement dans ce Palais que le tems du Carnaval; pour la Duchesse son Epouse, elle y demeure presque toujours. Cette Princesse a sa Maison séparée de celle du Duc, où elle vit dans une grande retraite. J'aurois souhaité pouvoir lui faire ma cour; mais je fus privé de cet honneur, parce que je n'avois pas été présenté au Duc. Ce Prince fait son séjour ordinaire à *Ludwigsbourg*, Maison de plaisance qu'il a fait bâtir à quelques lieues de *Stutgard*; mais dans le tems que je passai dans le *Wirtemberg*, il étoit à *Wildstadt*, avec toute sa Cour. J'y allai pour avoir l'honneur de le saluer. *Wildstadt* est un des plus vilains endroits d'Allemagne: il est cependant très fréquenté, à cause de ses Bains d'Eaux minérales, que l'on dit avoir une vertu souveraine pour quantité de maladies, sur-tout pour les Sciatiques & les relâchemens de Nerfs. Le Duc y passe ordinairement un mois ou six semaines, avec toute sa Cour; ce qui rend le séjour de *Wildstadt* assez gracieux, la Cour de ce Prince étant très nombreuse & d'une grande magnificence. Le Duc avoit avec lui le Prince Héritaire son Fils, marié avec *Henriette de Prusse*, Fille du feu Margrave *Philippe*. Ce jeune Prin-



Prince étoit d'une figure très aimable : il a, aussi-bien que le Duc son Père, les manières du monde les plus gracieuses, surtout avec les Etrangers, qu'ils reçoivent l'un & l'autre avec de grandes marques de bonté. Les occupations de la Cour à *Wilstadt* étoient de prendre les Bains le matin. Le Duc & le Prince son Fils permettoient aux Gentilshommes de se baigner avec eux ; car il faut remarquer, que dans chaque Bain on peut tenir vingt personnes très commodément. Au sortir du Bain, on alloit se reposer. Vers le midi, on s'assembloit dans l'Appartement du Duc, qui passoit ensuite chez Madame la Princesse Héritaire, qui étoit logée dans une maison vis-à-vis celle du Duc, avec le Prince son Epoux. Il y avoit là une table de seize couverts, très bien servie, où les Cavaliers mangeoient avec le Duc & ses Enfans : il n'y avoit que des Pages pour servir. Après le dîner, le Duc faisoit monter, ou montoit lui-même quelques chevaux de Manège. Je n'en ai vu nulle part de plus beaux & de mieux dressés, que ceux de ce Prince. Sur le soir, on s'assembloit encore chez Madame la Princesse, où l'on jouoit jusqu'à l'heure du souper. On m'a dit que lorsque la Cour étoit à *Ludwigsbourg*, les plaisirs y étoient plus variés : outre le Jeu, il y avoit ordinairement Spectacle. Le Duc l'aimoit beaucoup, & il entretenoit

STUT-  
GARD.

mé-

STUT-  
GARD.

même une Troupe de Comédiens François, qui étoit assez bien composée. En un mot, on peut dire que ce Prince ne négligeoit rien de ce qu'il croyoit pouvoir convenir à sa Dignité, ou rendre sa Cour plus brillante. Et afin que tout eût un certain air de grandeur, il a voulu, à l'exemple des autres Souverains, établir un Ordre, dont il est le Chef. On l'appelle l'Ordre de *S. Hubert*. C'est un grand Cordon rouge, duquel pend une Croix émaillée de blanc. On n'y admet que les personnes d'une naissance distinguée. Le Duc, outre cet Ordre, porte encore celui de *Prusse* & celui de *Dannemarc* alternativement. Le Prince Héritaire porte l'Ordre de *Prusse* en grand, & celui du Duc son Père à la boutonnière, comme on porte en France la Croix de *S. Louis*; excepté cependant les jours de cérémonie de *S. Hubert*, qu'il porte le Cordon rouge en grand.

Parmi les personnes de distinction qui avoient accompagné le Duc à *Wildstadt*, les plus remarquables étoient le Comte de *Grävenitz* & *S. . .*. C'étoient ces deux Messieurs qui dispofoient entièrement des affaires. Le premier étoit Grand-Maréchal de la Cour, & Premier-Ministre: il portoit l'Ordre de *Prusse*, dont le Roi l'avoit honoré au mariage du Prince Héritaire avec la Princesse de Prusse. Ce Ministre, qui avoit toute la confiance du  
Duc

Duc de *Wirtemberg*, avoit été nommé pour accompagner le Prince Héritaire à *Berlin*. Il méritoit assurément la faveur dont le Duc l'honoroit ; j'ai connu peu de Seigneurs plus obligeans & plus polis. Il s'en faloit beaucoup que S. . . eût des manières aussi affables ; cependant celui-ci étoit d'une condition bien différente : c'étoit un homme de fortune, qui auroit dû regarder comme le comble du bonheur, d'avoir été Secrétaire de feu Mr. B. . . Ministre d'Etat sous le feu Roi à *Berlin*. Cependant après la mort de son Maître, son Etoile le conduisit à la Cour de *Wirtemberg*, où il a amassé des richesses immenses, & est entré dans les plus grands Emplois. Celui-ci porte l'Ordre de *Dannebrog* : ce fut le Roi de Prusse qui demanda cet Ordre pour lui au Roi de Dannemarc, à la recommandation du Duc de *Wirtemberg*, qui étant bien aise de donner à son Ministre quelque marque qui pût l'illustrer, & d'ailleurs ne voulant pas avilir son Ordre de S. *Hubert*, fit demander pour lui l'Ordre de *Dannebrog*, qui se donne indifféremment, sans aucun égard pour la Condition.

La Cour du Duc de *Wirtemberg* est toute Luthérienne, aussi-bien que le reste de ses Etats. Cependant il permettoit à Madame la Princesse qui est Réformée, d'avoir une Chapelle particulière pour elle & pour toute sa Maison. La Comtesse

STUT-  
GARD.

se de *Grävenitz* Femme du Grand-Maréchal, qui est Catholique, avoit aussi la permission d'avoir une Chapelle, où elle faisoit faire l'exercice de sa Religion.

J'oublois de vous parler de la qualité que prennent les Ducs de *Wirtemberg*. Ils se qualifient *Porte-Bannière* de l'Empire; ils désignent cette qualité par le troisième quartier de leur Ecu, dans lequel ils portent d'azur à la Bannière de l'Empire d'or, chargée d'une Aigle éployée à deux têtes de sable, & posée en bande. Les Ducs de *Wirtemberg* ont encore une Dignité plus réelle que cette première: c'est d'être Directeurs du Cercle de *Souabe*, conjointement avec l'Evêque de *Constance*.

Le Duché de *Wirtemberg* fut autrefois confisqué au profit de *Ferdinand I.*, Frère de l'Empereur *Charles-Quint*. Il fut ensuite rendu aux Princes de ce nom, à condition cependant de le tenir comme relevant de la Maison d'*Autriche*. Cette sujettion féodale fut éteinte en 1631, sous *Frédéric* Duc de *Wirtemberg*, à condition que faute d'hoirs mâles, le Duché seroit dévolu à la Maison d'*Autriche*. En conséquence de ces Traités, les Princes de la Maison d'*Autriche* portent le Titre & les Armes de la Maison de *Wirtemberg*.

Pendant le séjour que je fis à cette Cour, une incommodité, qui m'inquiétoit depuis plusieurs années, devint à la fin si sérieuse, qu'au-lieu de continuer mon

Voya-

Voyage à *Vienne* où j'avois dessein d'aller d'abord, je partis pour *Strasbourg*, dans l'espérance de trouver des Chirugiens assez habiles pour me faire l'opération nécessaire. Il y en eut plusieurs qui voulurent m'entreprendre; mais le Lieutenant-de-Roi m'assura que je ne pouvois rien faire de mieux que de prendre celui du grand Hôpital. Je me déterminai donc en faveur de celui-ci, dont je n'eus pas lieu d'être fort content. Je ne sai s'il est habile Chirugien, mais je puis assurer que c'est un très dangereux Médecin. Il s'avisa de me donner des drogues, (pour me préparer, disoit-il, à supporter l'opération,) qui pensèrent m'envoyer dans l'autre monde. Heureusement, je m'aperçus assez tôt de son ignorance, pour ne lui pas donner le tems de me tuer. Je discontinuai de me servir de ses remèdes, & lorsque je me vis assez rétabi pour supporter les fatigues d'un Voyage, je résolus d'aller à *Paris*, comme étant la source des Chirugiens les plus expérimentés. Je m'arrêtai quelques jours à *Saverne*, où il y avoit très grande compagnie chez Mr. le Cardinal de *Roban*. J'eus l'honneur de faire ma cour à ce Prince, & il me reçut avec cet air de politesse & de grandeur que vous lui connoissez.

STUT-  
GARD.SAVER-  
NE.

De *Saverne* je me rendis à *Luneville*. Dans toute cette route on ne trouve aucune Place considérable que PHALTZ-  
Tome I. E e BOURG,

PHALTZ-  
BOURG.

BOURG, qui faisoit autrefois partie de la Lorraine, & portoit le titre de Principauté. Aujourd'hui c'est une Place très régulièrement fortifiée, & qui sert à assurer la route que la France s'est conservée dans la Lorraine à la Paix de *Ryswyck*.

LUNE-  
VILLE.

La Cour de Lorraine fait son séjour ordinaire à LUNEVILLE, depuis le commencement de la dernière Guerre, que les François mirent Garnison dans *Nancy*, dont ils sont demeurés maîtres jusqu'à la Paix de *Bade*. Cette Ville, qui anciennement étoit très peu de chose, mérite aujourd'hui d'être vue. Le Duc de Lorraine y a fait faire quantité de bâtimens, qui l'embellissent beaucoup, & qui déterminent le Duc & la Duchesse à y demeurer préférablement à tout autre endroit. Pour la Duchesse, elle a une raison particulière qui l'attache à *Luneville*; c'est que cette Ville lui est assignée pour son Douaire.

Le Château, qui est assez beau, n'a rien de magnifique à l'extérieur. L'entrée & la façade ont beaucoup de ressemblance à celles de *Versailles* du côté de *Paris*. Je ne puis rien dire de la façade du côté du Jardin, parce que de ce côté-là le Palais n'étoit point achevé lorsque j'y passai. Les dedans sont des plus magnifiques. Les Apartemens de LL. AA. RR. sont vastes & richement meublés. La première

An-

Antichambre est un Salon fort grand & d'une très belle structure : il est boisé, orné des portraits de la Maison de Lorraine. On voit dans l'un, le Père du Duc, faisant une Entrée triomphante ; ce Prince est représenté sur un char traîné par quatre chevaux blancs ; la Renommée vole devant son char ; la Paix & la Victoire lui présentent des Couronnes de laurier ; des Turcs enchainés & foulés à ses pieds servent de trophée à son Triomphe : le tout ensemble forme un magnifique tableau, qu'on m'a dit avoir servi de dessein pour des tapisseries qui sont, à ce que l'on dit, dans le Gardemeuble du Duc. Je ne les ai point vues.

Ce Salon sépare les Apartemens de LL. AA. RR. d'avec la Chapelle, qui pour l'ordonnance ressemble assez à celle de Versailles. Elle est à la droite de l'entrée du Salon, & les Apartemens sont sur la gauche. Ceux du Prince donnent sur Lunneville & sur la Cour des Cuisines, & ceux de Madame sont situés du côté du Jardin. L'Apartement de Madame est beaucoup plus vaste que celui du Duc. Lorsque je le vis, il étoit des mieux meublés, enrichi de dorures magnifiques, de glaces, & de peintures des meilleurs Maîtres : mais depuis, cette partie du Palais a été entièrement consumée par le feu. On m'a assuré que tout étoit rebâti de même qu'auparavant, & que les Apartemens

LUNE-  
VILLE.

mens étoient également bien meublés. Voilà pour ce qui regarde le Palais : je vais à présent vous dire deux mots de LL. AA. RR. & de leur auguste Famille, telle que j'ai eu l'honneur de la voir en 1718.

*Léopold*, Duc de Lorraine & de Bar, étoit le Chef de la Maison & le Souverain du Pays. Il avoit épousé *Mademoiselle de France*, *Elizabeth Charlotte d'Orléans*, Fille de *Philippe de France* Duc d'*Orléans*, Frère de *Louis XIV.* De ce mariage ils avoient trois Princes & trois Princesses. Le premier portoit le nom de *Duc de Bar*; il est mort en 1723, lorsqu'une grande destinée sembloit l'attendre. Son Frère a hérité de ses espérances; il est actuellement élevé à *Vienne*, où l'Empereur prend un soin particulier de son éducation.

La Maison du Duc de Lorraine est considérable, & tout y est sur un très bon pied. Ses équipages de Chasse sont magnifiques, & assez fournis pour que les Etrangers qui accompagnent le Prince soient montés sur des chevaux de ses Ecuries. Le service du Prince est presque le même que celui des Princes de France, & toute sa Maison est sur le même pied. Mr. le Marquis de *Craon* étoit alors Grand-Chambellan & Premier-Ministre. Ce Seigneur étoit très gracieux, & traitoit avec beaucoup de politesse ceux  
qui



qui avoient affaire à lui. Il avoit un grand LUNE-  
VILLE. crédit à la Cour, & le Prince avoit pour lui des bontés extraordinaires; jusques-là, que peu content de l'avoir comblé de biens, il a voulu aussi le voir élevé à la Dignité éminente de Prince, que l'Empereur a conférée à ce Favori, sur la demande que le Duc lui en a faite. Peu après, un Prince de la Maison de Lorraine épousa une des Filles du Prince de *Craon*: c'est le Prince de *Lixin*, connu autrefois sous le nom de *Chevalier de Lorraine*: il est aujourd'hui Grand-Maitre de la Maison du Duc de Lorraine. Son Beau-père lui a donné sa belle Maison de *Craon*, peu distante de *Luneville*. Madame de *Craon* partage la fortune & le crédit de son Mari: elle est Dame-d'honneur de Madame la Duchesse, & fort considérée de Mr. le Duc. J'ai eu l'honneur de voir ce Prince passer les après-dînées chez elle; & les Courtisans, à l'exemple de leur Maitre, rendoient justice au mérite & à la bonté de cette Dame.

De *Luneville* je me rendis à NANCY. NANCY. C'est la Capitale de la Lorraine, & autrefois la demeure des Souverains du Pays. Cette Ville est située à peu de distance de la *Meurte*, au milieu d'une belle Plaine. Elle est divisée en deux parties, en vieille & nouvelle Ville. J'ai eu l'honneur de vous dire que les François en avoient fait la conquête en 1634. Elle eut

NANCY.

lieu de se souvenir d'avoir été sous une domination étrangère, ses fortifications furent razées en 1668, on n'y laissa qu'un rempart sans parapet, & dans cet état elle fut rendue à son Souverain à la Paix de *Ryswyck*. Peu d'années après, lorsque *Louis XIV* entreprit la Guerre pour maintenir son Petit-fils sur le Trône d'Espagne, ce Prince obligea le Duc de Lorraine de recevoir Garnison à *Nancy*. Le Duc fut si choqué de cette conduite, que quoique le Roi eût donné ordre à ses Officiers de rendre à S. A. R. les honneurs & les respects qui lui étoient dûs, il ne voulut pas rester dans une Ville dont on pouvoit dire qu'il étoit Souverain, sans y être le Maître: il se retira à *Luneville*, où il a toujours demeuré depuis, quoique *Nancy* ait été évacué à la Paix de *Bade*.

En sortant de *Nancy* pour prendre la route de *Paris*, on voit à peu de distance de la Ville une Chapelle & une Croix, que l'on dit avoir été bâtie sur la Place où *Charles*, dernier Duc de Bourgogne, fut tué en assiégeant *René* Duc de Lorraine en 1476. On lit les particularités de ce fait, sur une plaque de cuivre attachée à la Croix qui est sur le chemin.

Entre *Nancy* & *Toul*, qui est la route de *Paris*, on passe par les Bois de *Haye*, dans lesquels *Louis XIV* a fait faire un chemin, qui sera à la postérité un monument de la magnificence de ce grand Prin-

Prince. On passe la *Moselle* dans un Bac, à une lieue en-deçà de *Toul*, où l'on arrive par une Plaine assez grande. Des Savans donnent une origine fort ancienne à la Ville de *TOUL*: ils prétendent que TOUL. ç'a été *Tullus Hostilius*, Roi des Romains, qui en a jetté les premiers fondemens. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Tout ce que j'en puis dire après l'avoir bien examinée, c'est que c'est une Ville assez mal bâtie, & peu digne de l'attention des Curieux. C'est un Evêché suffragant de *Trèves*, & un des trois Evêchés Lorrains qui ont été cédés à la France.

De *Toul* je passai à *BAR-LE-DUC*, BAR-LE-DUC. Capitale du Duché de *Bar*. Ce Duché relève de la Couronne de France, & est du ressort du Parlement. Il fait partie des Etats de Lorraine. Les Ducs de ce nom étoient autrefois obligés de rendre en personne, ou par Envoyé, hommage au Roi de France, soit qu'il mourût un Roi ou un Duc: on a changé ou plutôt limité cette obligation sous la Régence du Duc d'*Orléans*, dans un Voyage que le Duc & la Duchesse de Lorraine firent à *Paris* en 1718; il fut réglé qu'un Duc de *Bar* ne seroit obligé de rendre hommage qu'une seule fois pendant sa vie à un Roi de France, mais qu'alors il seroit obligé de le faire en personne. Ce Traité fut enregistré au Parlement de *Paris*. Ce ne fut pas le seul avantage que le Duc retira  
E c 4 de

BAR LE-  
DUC.

de son Voyage ; le Régent , à la prière de la Duchesse sa Sœur , lui rendit un grand nombre de Villages qui avoient dû être rendus au Duc de Lorraine à la Paix de *Ryswyck* , mais que le Ministère de France avoit jugé à propos de garder.

Depuis *Bar-le-Duc* jusqu'à *Châlons* , le pays est assez desert ; il est d'ailleurs très fertile en grains. Les chemins sont détestables , pour peu qu'il pleuve ; ce qui joint à la longueur des Postes , rend la route très desagréable. On prétend que ce fut dans ces campagnes que le Roi *Merouée* , *Aëtius* Général des Romains , & *Théodoric* Roi des Wisigots , donnèrent en 451 une si sanglante Bataille à *Attila* Roi des Huns , qu'ils lui tuèrent deux-cens-mille hommes. C'est un fait dont je ne répons point. La situation de CHALONS est très avantageuse. La Rivière de *Marne* , qui vient se jeter dans la *Seine* presque à l'entrée de *Paris* , est très commode pour les Marchands de cette Ville. Elle fait partie de la Champagne. Son Evêque a le Titre de *Comte & Pair de France*. Les anciens Comtes de *Champagne* y faisoient leur séjour , & on y voit le Palais qu'ils habitoient. Le Parlement de *Paris* y fut transféré en 1592 ; ce fut là que cette illustre Compagnie donna ce fameux Arrêt contre le Légat du Pape & contre la Ligue , qui sous prétexte de Religion tendoit à faire per-  
dre

CHA-  
LONS.

dre la Couronne de France à *Henri IV*, CHA-  
légitime successeur de *Henri III*. LONS.

La Ville de Châlons a vu célébrer plusieurs mariages très illustres. Premièrement celui de Monsieur *Philippe d'Orléans*, Frère de *Louis XIV*. Secondement celui de Monseigneur, *Louis* Dauphin de France, fils de *Louis XIV*, avec *Anne-Christine-Victoire de Bavière*, le 7 Mars 1680. Et enfin en 1724, le 13 Juillet, *Louis* Duc d'Orléans, Fils du Duc Régent, y épousa *Auguste-Marie-Jeanne de Bade-Bade*.

De *Châlons*, en suivant la route de *Paris*, on ne trouve aucune Place considérable. Je passai à CHATEAU-THIERRY, CHA-  
qui est un Duché donné à Mr. de *Bouil-TEAU-  
lon*, en échange de la Principauté de *Se-THIER-  
dan*; avec cette clause cependant, que RY.  
le Roi en gardera la Souveraineté. La *Marne* passe au pied de la Ville. A dix lieux de là on trouve la Ville de MEAUX, MEAUX.  
qui est Capitale de la *Brie*: elle a titre d'Evêché. Du reste, je n'ai rien vu ni dans l'Eglise, ni dans la Ville, qui soit digne de remarque. Les environs sont très fertiles, & la proximité de *Paris* fait que les habitans se défont avantageusement de leurs denrées.

De *Meaux* on se rend à *Paris* en peu d'heures, en suivant la route ordinaire. Je m'en écartai de quelques lieux, pour aller voir Mr. de N... à sa Terre de C...  
E c 5 près

près de *Fontainebleau*. J'y passai quelques jours fort agréablement ; ensuite nous revinmes ensemble à *PARIS*. Après avoir passé quelques jours à remplir les devoirs de l'amitié & de la bienfaisance , je pensai à ce qui m'avoit fait entreprendre le Voyage , qui étoit , comme j'ai eu l'honneur de vous le dire , de me mettre entre les mains d'un Chirurgien habile. Ce fut le fameux *La Péronie* , qui me fit l'opération , avec autant d'habileté qu'il soit possible. Cependant je souffris cruellement. Pendant ma maladie , qui dura quelque tems , mes Amis me tinrent fidèle compagnie , ils avoient soin de m'instruire de tout ce qui se passoit ; & s'il eût été permis de les trahir, ou que mon devoir m'eût attaché au Gouvernement , j'aurois pu donner quelques avis qui auroient été avantageux au Duc Régent , & il auroit pu étouffer dans sa naissance , un feu qu'il a su éteindre ensuite , autant & peut-être plus encore par sa fortune , que par sa prudence.

*Paris* étoit alors dans une crise , qui faisoit craindre une Minorité aussi inquiète que celle de *Louis XIV*. Tout le monde étoit mécontent. On crioit hautement contre la Banque Royale. Les Billets d'Etat étoient un nouveau sujet de plainte ; ils avoient été établis au commencement de la Régence , avec promesse de maintenir leur crédit. Cependant , peu après leur

leur établissement, on perdoit beaucoup à les escompter; & comme le Public en étoit surchargé, & qu'il n'y a rien à quoi on s'accoutume moins qu'à perdre, chacun publioit assez hautement sa mauvaise humeur. Dans ce même tems, le Duc Régent fut attaqué d'un grand mal d'yeux, qui le mit en danger de perdre la vue. On m'assura que le Chancelier avoit dit à quelques personnes de confiance, qu'il falloit penser à prendre des mesures pour donner la Régence à un autre, en cas que ce Prince devînt aveugle. Ce fut, dit-on, en conséquence de ce discours, que les Sceaux lui furent ôtés le 28 Janvier 1718. Ce fut Mr. de la Vrillière Secrétaire d'Etat qui vint les lui redemander. Le Chancelier les rendit à l'instant, en disant, qu'il avoit moins de peine à les remettre à S. A. R., qu'il n'en avoit eu à les accepter. Dans le tems qu'on les apportoit au Régent, le Duc de Noailles étoit avec ce Prince. Il fut d'autant plus étonné de voir les Sceaux, qu'il ne savoit rien de la disgrâce du Chancelier. Il ne put s'empêcher de demander au Régent ce qu'il vouloit faire des Sceaux. Ce Prince lui répondit, qu'il les destinoit à Mr. d'Argenson Lieutenant de Police. Le Duc, à qui ce changement ne plaisoit point, demanda au Régent la permission de se retirer, & il l'obtint avec plus de facilité qu'il ne l'auroit souhaité.

PARIS.

Le même jour , les Sceaux furent donnés à Mr. d'Argenson. Le Régent en scella lui-même les Provisions & les Lettres pour la grande & la petite Commission , & dès l'après-midi le nouveau Ministre prêta le serment ordinaire entre les mains de S. M. & en même tems le Duc Régent le déclara Chef du Conseil des Finances. La disgrâce du Chancelier fit de la peine au Parlement , & occasionna de nouveaux murmures de la part du peuple , d'autant plus que le bruit couroit qu'il n'étoit devenu desagréable à S. A. R. que pour avoir refusé de sceller certains Edits , qui n'étoient pas du goût du P<sup>ar</sup>lement.

Pendant que *Paris* étoit agité , la Bretagne fit aussi de son côté quelques mouvemens. On venoit de demander aux Etats qui étoient assemblés , le payement du Don gratuit. Ils répondirent , qu'ils ne pouvoient l'accorder sans avoir vu leurs fonds auparavant. Leur dessein étoit , disoient-ils , de remettre quelque ordre dans leurs Finances , qui étoient très dérangées. Ce retardement fut regardé comme une rébellion ouverte , & à la quatrième Assemblée ils reçurent ordre de se séparer. Cet ordre acheva de les mettre de mauvaise humeur , & la Noblesse députa quatre d'entre elle à la Cour , pour présenter à S. A. R. un grand Mémoire , dans lequel ils démontroient l'impossibilité



té où étoit leur Province de payer à l'instant le Don gratuit. Ils se plaignoient qu'on attaquoit les Privilèges d'une Province, qui ne s'étoit donnée à la France qu'à condition qu'on les lui conserveroit scrupuleusement. Ils finissoient en demandant du moins quelque tems à S. A. R. *On se flatte, Monseigneur*, disoient-ils à la fin de leur Mémoire, *qu'un délai de quelques jours, véritablement contraire à un usage abusif, mais conforme à l'ancienne possession, ne noircira pas dans l'esprit de V. A. R. une Noblesse qui lui est si dévouée, & pour laquelle elle s'est déclarée avoir quelque bonne volonté.*

Le Régent répondit aux Députés, *qu'il falloit obéir & payer, & qu'ensuite on verroit ce qu'il y auroit à faire.* Cette réponse ne satisfit point les inquiets Bretons, & le Parlement de la Province envoya des Députés à Paris. Ils furent admis à l'Audience du Roi, & Mr. de Blossac, l'un d'entre eux, porta la parole, & représenta à peu près la même chose que les Députés de la Noblesse. Pour toute réponse, le Roi leur fit dire par le Garde des Sceaux qui étoit présent, qu'on ne toucheroit point aux Privilèges de leur Province. Ces mêmes Députés présentèrent à S. M. une grande Requête, dans laquelle ils faisoient paroître beaucoup de zèle pour leurs Privilèges, & beaucoup d'amour & de respect pour le Roi, rabat-

**PARIS.** battant toujours sur l'impossibilité de payer si-tôt le Don gratuit. Ces remontrances n'eurent pas plus de succès que celles des États ; & le Régent, pour se faire obéir, fit usage de son autorité , en exilant de la Province les Gentilshommes les plus mutins. Il en fit citer d'autres à *Paris*, aussi-bien que plusieurs Conseillers du Parlement , pour venir rendre compte de leur conduite.

Tel étoit , Madame, l'état des affaires lorsque j'arrivai à *Paris*. On ne parloit que de desordres, de révolte ; tout sembloit devoir bientôt y aboutir. Le Duc Régent jugea à propos , pour obvier à tout ce qu'on pourroit entreprendre , de s'attacher les Gens de guerre : il les fit exactement payer : il donna des gratifications aux Officiers ; & pour joindre le spécieux au réel, il fit une ample promotion de Chevaliers de *S. Louis*. Il y en eut autour de 400 en peu de jours , de sorte qu'en quelque endroit qu'on se trouvat , on ne voyoit que Croix de *S. Louis*. Il eût été à souhaiter que les espèces eussent été aussi communes , mais c'étoit à quoi on devoit moins s'attendre que jamais. Le Régent venoit d'entreprendre une refonte générale des Monnoies , qui paroïssoit d'une grande conséquence pour les particuliers. S. A. R. en fit enregistrer l'Édit, & il le fit publier par la Cour des Monnoies, prévoyant bien que le Parlement

lement n'entreroit point dans ses vues. Le PARIS. Parlement s'offensa vivement de la publication de l'Edit, prétendant qu'il auroit dû lui être communiqué pour être enregistré. Les Chambres s'assemblèrent à ce sujet, & il fut arrêté que l'on inviteroit toutes les Cours Souveraines à se joindre au Parlement, dans une affaire de cette importance.

M. L. C. P. P. D. L. C. D. A. profita de la requiſition faite à ſa Compagnie, pour faire ſa cour au Régent : il alla prendre langue au Palais Royal ſur ce qu'il avoit à faire. Le Régent lui fut bon gré de cette démarche, & S. A. R. envoya ſur le champ faire défenſe à la Cour des Aides, Chambre des Comptes & Cour des Monnoies, de délibérer ſur la requiſition du Parlement.

Cependant le Parlement continuoit toujours ſes Aſſemblées. Il envoya au Palais Royal une Députation, compoſée du Premier-Préſident, du Préſident d'*Aligre*, & de pluſieurs Conſeillers, pour engager le Régent à révoquer l'Edit en queſtion. Ils repréſentèrent dans un fort long Diſcours, que le *hauffement* des Monnoies ne pouvoit qu'être préjudiciable aux François, & profitable aux Etrangers, à qui on donneroit 60 liv. d'un Marc d'argent, qui dans ſa valeur intrinſèque ne ſeroit que de 25 livres ; que cela répandroit dans le Royaume une infinité d'eſpèces contrefaites ;

PARIS.

tes, attendu le profit immense que les Etrangers y trouveroient. Ils se plaignoient ensuite de ce que l'Edit avoit été enregîtré à la Cour des Monnoies, & non au Parlement, à qui du moins il auroit dû être communiqué. Le Duc Régent répondit aux Députés, que s'il n'avoit pas envoyé le dernier Edit au Parlement, c'est parce qu'il avoit cru ne le devoir pas faire, parce que la Cour des Monnoies a été établie Cour Supérieure & compétente dans ces sortes de matières; que depuis 1659 il n'y avoit point eu d'Edit concernant les Monnoies, qui eût été envoyé au Parlement, excepté celui qu'il y avoit envoyé en 1715, uniquement par amitié pour la Compagnie; qu'à l'égard des inconvéniens, il les avoit pesés, mais qu'il n'avoit pu se dispenser de donner l'Edit: Quant à la surseance de l'Edit, qu'il ne falloit pas y penser; que l'ouvrage étoit trop avancé, y aiant déjà une grande quantité d'espèces de distribuées, & d'ailleurs des dettes qu'il falloit nécessairement acquitter.

Cette réponse ne satisfit point le Parlement. Les Chambres se rassemblèrent au nombre de 165, le lendemain matin 20 Juin, depuis huit heures du matin jusques à deux heures après midi, & rendirent un Arrêt par lequel il étoit dit, qu'il seroit fait de très humbles remontrances au Roi, pour obtenir des Lettres pa-  
ten-

tentes adressantes du dernier Edit des Monnoies non enregistré au Parlement, comme préjudiciable au Roi, au Commerce, à l'Etat, & à la fortune des Particuliers; qu'en conséquence, il étoit défendu à chacun de recevoir des espèces de nouvelle fonte, défense à tous Payeurs de faire aucun paiement en autres espèces que celles aiant cours conformément à l'Edit de 1715, défense pareillement à tout Notaire de passer aucun Acte de paiement ou de remboursement fait avec les nouvelles espèces. Cet Arrêt fut affiché par écrit dans l'intérieur du Palais. Le Parlement eut soin d'en faire disperser plusieurs copies manuscrites, attendu la défense qui fut faite à l'Imprimeur du Parlement de le mettre sous la presse.

Le Régent, qui sentoit combien cet Arrêt étoit préjudiciable à son autorité, assembla le Conseil. Il y eut Arrêt qui portoit, que celui du Parlement étoit attentatoire à l'Autorité Royale, que S. M. le cassoit & l'annulloit, aussi-bien que toutes les résolutions prises dans cette Compagnie. Tout le monde fut en allarme; on craignoit, & avec raison, les suites d'un procédé si violent. Le Parlement de son côté ne diminua rien de sa hauteur, & les Gens du Roi aiant remis sur le Bureau une Lettre de cachet avec l'Arrêt du Conseil d'Etat, on convint de renvoyer le tout sans en faire lecture, &

PARIS.

que l'Arrêt rendu le jour précédent seroit exécuté selon sa forme & teneur. Sur quoi le Conseil d'Etat rendit encore un Arrêt, par lequel le Roi évoquoit à soi & à son Conseil la connoissance de tous les différends qui pourroient survenir au sujet des Monnoies. Le Régent envoya ensuite deux Compagnies des Gardes Françaises à l'Hôtel de la Monnoie, & un autre Détachement au Bureau de la Banque. Après avoir ainsi tout assuré, il permit au Parlement de venir faire ses remontrances au Roi. Ce fut Mr. de *Mesmes* Premier-Président qui porta la parole, à la tête de sept Présidens à mortier, de trente-deux Conseillers, & de Mrs. les Gens du Roi. Son discours fut long & bien conçu. Il commença par l'éloge des qualités qu'on remarquoit dans le jeune Roi. Il dit ensuite, que lorsque le Parlement ne souhaitoit paroître devant S. M. que pour les admirer, il se trouvoit forcé de lui faire part des justes inquiétudes de tous les Ordres du Royaume, au sujet d'un Edit concernant une refonte générale d'espèces, qui appauvrissoit ce qui restoit de gens aisés en France, sans que les pauvres qui étoient en grand nombre en fussent soulagés. Ce discours étoit divisé en deux parties. Le premier regardoit la manière dont l'Edit en question avoit été distribué dans le public. Le second faisoit un détail des inconvéniens que

que les différentes dispositions de l'Edit entraineroient , si S. M. touchée de ces raisons n'en ordonnoit la révocation. Mr. de *Mesmes* appuya ces deux points par un discours aussi fort qu'éloquent , & il finit en disant , que dans les Arrêts que sa Compagnie avoit rendus , on n'avoit fait que suivre les exemples qu'on avoit trouvés dans les Regîtres.

Le Premier Président laissa le Manuscrit de son Discours , afin que le Roi pût y répondre. Cette réponse ne tarda guères à venir. Les Députés du Parlement furent mandez aux *Tuileries* le 2 Juillet 1718. Le Garde des Sceaux leur dit en présence de S. M. *Le Roi a fait examiner en son Conseil les Remontrances de son Parlement , & S. M. sera toujours disposée à les écouter favorablement , quand elles ne tendront pas à partager ou à limiter son autorité.* Il ajouta , que l'Edit en question avoit été murement examiné , & que c'étoit le meilleur moyen d'aquitter les dettes de l'Etat ; que cet Edit n'étoit pas si à charge au Public , qu'il ne l'étoit qu'à ceux qui contracteroient à leur profit par des Actes obligatoires. Il conclut en disant , que le Roi défendoit toute Assemblée tendante au manque de soumission , qu'il ordonnoit l'enregîtrement des Lettres patentes sur l'Arrêt du Conseil qui évoque à S. M. la connoissance des contestations mues & à mouvoir au sujet de

PARIS.

l'Edit. Cette réponse aiant été rapportée au Parlement, il y eut des Commissaires nommés pour l'examiner, & en même tems pour rechercher dans les Regîtres s'il y avoit quelque exemple de Lettres patentes de cette espèce, afin de s'y conformer. Les Commissaires aiant fait leur rapport, la Compagnie conclut de représenter au Duc Régent, que l'on n'avoit rien décidé sur ce sujet, parce que la Compagnie souhaitoit auparavant faire de nouvelles remontrances au Roi, & qu'elle supplioit S. A. R. de leur procurer une Audience. Mr. le Régent fut piqué de l'importunité du Parlement : il répondit aux Gens du Roi qui lui avoient été envoyés, qu'il auroit cru que le Parlement se seroit contenté de la réponse que le Roi avoit donnée ; mais que cependant, voyant le contraire, il vouloit bien, notwithstanding le dégoût que S. M. témoignoit pour les Remontrances, accorder la liberté d'en présenter, mais seulement par écrit.

Le Parlement ne se rebuta point, & il continua toujours à demander Audience, ce qui fut enfin accordé pour le 26 Juillet. Tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction dans *Paris* se trouvèrent chez le Roi, pour entendre les Remontrances. Le Premier-Président parla près de trois-quarts d'heure. Son Discours ne fut qu'une récapitulation de ce qu'il



qu'il avoit déjà dit. S. M. repondit : *Mon* PARIS.  
*Garde des Sceaux vous expliquera mes intentions.* La réponse du Garde des Sceaux consista dans ce peu de mots : *Le Roi vous a déjà expliqué ses intentions , & il vous les expliquera encore davantage.*

Le Parlement, peu satisfait de cette réponse, qui lui paroissoit trop concise par rapport à la situation présente des affaires, prit feu contre celui que l'on regardoit, & avec raison, comme le premier mobile du dérangement des affaires, je veux dire *Jean Law*, dont la fortune rapide fournissoit ample matière de parler. On sentoit bien qu'il étoit difficile qu'un Directeur de Banque eut pu acquérir tant de biens, sans qu'un grand nombre de personnes eussent fait des pertes considérables. Le Parlement donna donc un ajournement personnel contre le Financier; mais il n'eut garde de paroître. Peu de jours après, le Parlement changea le Décret d'ajournement en un Décret de prise de corps. Mais le Duc Régent le mit à couvert par un Arrêt du Conseil. Ce Prince jugea bien qu'il étoit important pour lui de calmer l'inquiétude du Parlement, & de faire respecter l'Autorité Royale dont il étoit le Dépositaire. Pour y réussir, il indiqua un Lit de Justice au Palais des *Tuileries*, pour le 26 Août. Il ordonna à la Maison du Roi de se tenir sous les armes & de se rendre chacun à

PARIS.

son poste. Le même jour, il envoya des Lettres circulaires d'invitation à tous les Ducs & Pairs, aux Maréchaux de France, aux Chevaliers de l'Ordre, aux Gouverneurs & Lieutenans - Généraux des Provinces, aux Secrétaires & à quelques Conseillers d'Etat, qui furent choisis par le Garde des Sceaux. Les Princes y furent aussi invités. Le Parlement s'y rendit sur les onze heures, à pied, en robes rouges. Le Président de *Novion* étoit à la tête de la Cour, parce que le Premier-Président se trouva alors très incommodé de la goutte: il vint cependant aux *Tuileries* en carosse.

Après le Conseil de Régence, le Roi passa de son petit Appartement sur la Terrasse, pour aller à la Tribune. S. M. étoit accompagnée du Duc Régent, & des Princes du Sang. Quatre Présidens à mortier & six Conseillers vinrent l'y prendre, & le conduisirent jusqu'à son Lit de Justice. Le Roi s'étant assis sur son Trône, & toute la Compagnie étant placée, on commença par la lecture des Lettres patentes qui établissoient Mr. *d'Argenson* Garde des Sceaux; il fut ordonné de les enregîtrer. Ensuite on lut un Arrêt du Conseil, qui défendoit au Parlement de prendre connoissance des affaires d'Etat. Sur cet Arrêt, le Premier-Président prit la parole, & dit, que le sujet lui paroissoit de si grande importance,

ce, qu'avec le respect & la soumission que la Compagnie avoit pour les ordres de S. M. il la supplioit de lui permettre de se retirer pour en délibérer. On prêta aussi peu d'attention à cette Remontrance, qu'aux précédentes. Le Régent s'approcha du Roi, & lui parla à l'oreille; & le Garde des Sceaux s'étant aussi approché un instant de S. M. il répondit à la Compagnie: *Le Roi veut être obéi, & obéi sur le champ.*

On lut ensuite une Déclaration qui portoit, que les Ducs & Pairs auroient séance au Parlement immédiatement après les Princes du Sang. Une seconde, qui portoit dérogation à la Déclaration du Roi du 5 Mai 1694, & qui restreignoit les Princes légitimés aux seuls honneurs & prérogatives de leurs Pairies. Et enfin une troisième, qui rétablissoit le Comte de *Toulouse* dans tous ses droits, rangs & prérogatives, pour sa personne seulement.

Après la lecture de ces Déclarations, Mr. le Duc prit la parole, & représenta à S. M. que le feu Roi aiant paru désirer que le Duc du *Maine* fût chargé de l'Education de S. M., quoique cette place dût lui appartenir par le droit de sa naissance, il ne s'y étoit pas opposé, parce qu'alors il étoit mineur; mais ces raisons ne subsistant plus, il demanda que cet honneur lui fût déféré. Cette deman-

PARIS.

de lui fut accordée, aussi bien que celle des Ducs & Pairs, qui demandèrent d'avoir la préséance au Parlement sur les Présidens à mortier.

Ce fut ainsi que finit ce Lit de Justice, qui sera sans doute célèbre à la Postérité la plus reculée. Le Parlement fut très mortifié de la conduite qu'on tenoit à son égard, & s'étant assemblé dès le lendemain, il déclara par un Arrêt qui fut mis sur les Regîtres, qu'il n'avoit pu, ni dû, ni entendu avoir aucune part à ce qui s'étoit passé la veille au Lit de Justice; & pour que la Postérité en fût instruite, on nomma des Commissaires pour dresser un Procès verbal de la manière dont tout s'étoit passé. Le Régent, averti des démarches du Parlement, envoya des Détachemens des Mousquetaires gris & noirs, commandés par un Brigadier, qui enlevèrent, pendant la nuit du 28 au 29, ceux qui avoient le plus insisté sur cet Avis. Tels étoient Mrs. de *Blamont* Président de la quatrième des Enquêtes, *Feydeau* Conseiller en la même Chambre, & de *S. Martin* Conseiller de la Grand' Chambre. On les fit monter dans trois carosses, escortés chacun de huit Mousquetaires avec un Officier à leur tête, & on les conduisit dans les endroits que la Cour avoit marqués. En même tems on faisoit les papiers des deux premiers.

Aussi-tôt que le Parlement eut été averti

verti

verti de cet enlèvement, il s'assembla, & fit une Députation au Roi, pour le supplier de lui permettre de jouir du privilège qu'il a toujours eu de juger ceux de son Corps, de quelques crimes qu'ils soient accusés. Le Garde des Sceaux leur répondit : *Les affaires qui attirent au Roi cette Députation, sont affaires d'Etat, qui demandent le silence & le secret; le Roi est obligé de faire respecter son autorité. La conduite que tiendra son Parlement, déterminera les sentimens & les dispositions de S. M. à son égard.* Les Députés allèrent le lendemain au Palais Royal, faire de nouvelles instances auprès du Régent pour la liberté de leurs Confrères : mais S. A. R. leur fit à peu près la même réponse qu'ils avoient reçue le jour précédent. Sur cela le Parlement ferma ses Chambres, & discontinua de rendre la Justice. Cependant les Gens du Roi étoient toujours en action, tantôt au *Louvre*, tantôt au *Palais Royal*, sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante ; & le 5 de Septembre le Marquis d'Effiat, Ecuyer du Duc Régent, notifia à la Compagnie de la part de S. A. R. de r'ouvrir les Chambres & de continuer les Audiences, les assurant que dans peu on répondroit à leurs dernières instances.

Cependant le bruit de la violence exercée à l'égard du Président & des Conseillers qu'on avoit arrêtés, indisposa bien du

PARIS. monde : on regardoit ces Exilés comme des Martyrs de la Liberté publique, & chacun s'imaginait que cette affaire étoit la sienne propre. Plusieurs Parlemens parurent vouloir soutenir celui de *Paris*. Le Parlement de *Bretagne* témoigna plus de zèle qu'aucun autre ; il écrivit une belle Lettre au Parlement de *Paris*, pour lui offrir de se joindre à lui pour demander le retour des Exilés, & il en écrivit une autre à ce sujet à S. M. qu'il adressa à M. de la Vrillière Secrétaire d'Etat.

Dans ce même tems un évènement assez intéressant partagea l'attention que les François donnoient à leurs affaires, & fixa les yeux de toute l'Europe. Ce fut l'Expédition que l'Espagne fit en *Sicile*. Pour vous mettre au fait de cette affaire, je vais reprendre les choses de plus haut, & vous représenter en gros l'état des affaires de l'Europe depuis l'année précédente. L'Empereur, en conséquence de ses Alliances avec la République de *Venise*, à qui les Turcs avoient enlevé une partie de la *Morée*, étoit sollicité de déclarer la Guerre à ces Infidèles. Le Pape de son côté, qui appréhendoit que les Turcs ne prissent pied en Italie, fit agir auprès de S. M. I. pour la déterminer à la Guerre. L'Empereur fut quelque tems sans pouvoir se résoudre à rompre avec les Turcs, dans l'appréhension que l'Espagne ne profitât de cette ruptu-

re pour attaquer ses Provinces d'Italie. Le Pape rassura ces Princes, sur la parole solennelle que le Roi d'Espagne lui avoit donnée, de ne rien entreprendre en Italie. Il lui fit même entendre, que bien loin d'avoir rien à craindre du côté de l'Espagne, il avoit tout à espérer de cette Couronne dans la Guerre présente, puis qu'elle s'étoit engagée de lui envoyer une puissante Escadre, & que pour lui en faciliter les moyens, il avoit accordé une levée de deniers sur le Clergé d'Espagne. Ces représentations firent impression sur l'esprit de l'Empereur; mais ce qui le détermina absolument, ce fut le Traité de Garantie qu'il avoit conclu avec l'Angleterre, par lequel cette Couronne s'engageoit de le secourir de sa Flotte, en cas que ses Etats fussent attaqués. Il déclara donc la Guerre aux Turcs, & il envoya contre eux une nombreuse Armée, commandée par le Prince *Eugène de Savoie*. La Campagne fut très glorieuse pour ce Prince: il commença par gagner une Bataille près de *Temeswar*; il mit ensuite le siège devant cette Place, & la réduisit en peu de tems. Cependant l'Espagne armoit, sous prétexte d'envoyer du secours aux Troupes Vénitiennes. Mais quelle fut la surprise de toute l'Europe, lorsqu'on apprit que le Premier-Ministre d'Espagne, le Cardinal *Albérqui*, ci-devant Aumônier du Duc  
de

PARIS.

de *Vendôme*, depuis *Agent de Parme* à la Cour de *Madrid*, & enfin par la protection de la Reine parvenu au comble de la grandeur & de la fortune, avoit porté le Roi d'Espagne à employer les fonds levés sur les Biens Ecclésiastiques, & destinés à soutenir la gloire du nom Chrétien, pour s'emparer de la *Sardaigne*! La conquête en fut assez facile, ce Royaume, sur la foi des Traités, se trouvant alors peu fourni de Troupes. L'Empereur porta ses plaintes au Pape, à la France & à l'Angleterre, comme Garants de la Neutralité d'Italie. Ces Puissances firent tous leurs efforts pour engager le Roi d'Espagne à se désister de ses prétentions. Le Duc Régent donna ordre au Duc de *S. Aignan*, Ambassadeur de France à la Cour d'Espagne, de représenter au Roi tous les inconvéniens dans lesquels cette Guerre pourroit le jeter; mais le Ministre Espagnol, qui comptoit sur des intelligences secrètes qu'il avoit en France, refusa toutes propositions d'accommodement, quoiqu'elles fussent très avantageuses au Roi d'Espagne. On lui offroit de le faire reconnoître par l'Empereur, légitime Possesseur des *Espagnes* & des *Indes*; & de plus, de faire consentir l'Empereur à ce que les Successions de *Parme* & de *Plaisance* fussent assurées aux Enfans de la Reine d'Espagne: conditions infiniment plus avantageuses



geuses que celles qui lui avoient été accordées par la Paix d'*Utrecht*, & dont le Roi d'Espagne avoit tant souhaité de voir la confirmation l'année que mourut *Louis XIV.* PARIS.

La conduite de la Cour d'Espagne causa véritablement de l'inquiétude à la Cour de *Vienne*, mais elle n'empêcha pas l'Empereur de continuer la Guerre avec vigueur contre les Turcs. Le Ciel bénit ses armes, & en 1718 le Prince *Eugène* remporta près de *Belgrade* la Victoire la plus signalée que les armes Chrétiennes pussent espérer. Peu après la Bataille, les Troupes victorieuses réduisirent *Belgrade*, & enfin les Turcs se virent contraints de demander la Paix. Pendant que tout paroïssoit y concourir, l'Espagne mit en mer la Flotte la plus formidable qu'elle eût équipée depuis la malheureuse Flotte surnommée *l'Invincible*. Elle aborda sur les côtes de *Sicile*, où elle mit à terre une nombreuse Armée, commandée par le Marquis de *Lede*. Le Comte de *Maffei*, Viceroi de ce Royaume pour le Duc de Savoie Roi de Sicile, fit toute la résistance que la foiblesse de son Armée lui permettoit; & s'il ne put pas conserver l'île, du moins il empêcha par sa résistance l'Armée d'Espagne de pousser plus loin ses conquêtes. Il donna le tems à l'Amiral *Bing*, qui commandoit la Flotte Angloise, d'entrer dans la Méditerranée, & de combat-

PARIS.

battre la Flotte d'Espagne, suivant les ordres qu'il avoit. Ces ordres portoient, d'agir comme Ami, en cas que l'Espagne se désistât de ses entreprises contre la Neutralité d'Italie ; mais de faire une vigoureuse résistance, si les choses alloient autrement. L'Amiral *Bing* communiqua ces ordres au Cardinal *Albéroni* ; qui lui répondit sèchement, qu'il n'avoit qu'à les exécuter. Il les exécuta aussi, mais au desavantage de l'Espagne. Il livra bataille le 11 d'Août à la Flotte Espagnole, & la défit entièrement. Dès que le Duc Régent eut appris cette nouvelle, il fit partir un Courier pour l'Ambassadeur de France à *Madrid*, avec des Lettres du Comte de *Stairs* pour le Comte *Stanhope* Ambassadeur d'Angleterre. Le dessein de S. A. R. étoit d'engager ce dernier à retourner à *Madrid*, d'où il étoit parti le 27 d'Août, pour y faire de nouvelles instances pour la Paix auprès du Cardinal *Albéroni*, qui devoit sans doute être un peu étourdi de ce revers de fortune. Ce Comte, ou ne rencontra point le Courier, ou ne jugea pas à propos de retourner en Espagne : il arriva à *Paris* le 9 de Septembre.

Cependant, la Guerre finissoit alors entre l'Empereur & les Turcs, & les ordres étoient déjà donnés pour faire passer des Troupes en Italie. Mr. le Régent, désespérant alors de porter le Roi d'Espagne à la Paix, ordonna à l'Abbé *Du Bois* Ambas-

bassadeur de France à Londres, de signer conjointement avec les Ambassadeurs d'Angleterre & de l'Empereur, le Traité appelé communément le *Traité de la Quadruple Alliance*. Il réitéra encore ses ordres au Duc de *S. Aignan*, d'employer tous les moyens imaginables pour porter le Roi d'Espagne à entrer dans les conditions qui lui étoient proposées par la Quadruple Alliance ; & enfin le Roi d'Espagne aiant persisté dans son refus, S. A. R. résolut de lui déclarer la Guerre, & le Duc de *S. Aignan* eut ordre de demander son Audience de congé.

Ce fut dans ce tems-là, que le Duc Régent découvrit heureusement une Conspiration qui se tramoit contre lui dans le cœur du Royaume. Le Roi d'Angleterre l'avoit déjà averti qu'il se machinoit quelque chose ; mais on ne savoit ni les noms des Conjurés, ni la conduite qu'ils devoient tenir. Cependant, le Régent se doutant que toutes ces intrigues n'étoient fomentées que par le Ministre d'Espagne, il fit observer de près le Prince de *Cellamare* Ambassadeur de cette Couronne ; & bientôt il fut au fait de tout ce qui se tramoit contre lui. Il ne s'agissoit de rien moins que de lui ôter la Régence. Le Ministre d'Espagne, pour réussir dans son entreprise, avoit fait rassembler en France un Corps de Troupes, qui rodoient dans le Royaume, comme gens qui trafiquoient

du

PARIS. du faux fel, & autres marchandises de contrebande. Ces Troupes devoient à un jour marqué entrer dans *Paris*, investir le Palais Royal, & s'assurer de la personne du Régent. Le complot fut découvert, presqu'en le tems qu'il devoit être exécuté. Ce fut le Prince de *Cellamare* qui en fut cause en partie; non pas que je le soupçonne d'avoir trahi le Ministère d'Espagne, mais peut-être pour ne s'être pas assez défié de ceux qui l'approchoient: car on m'a dit que le paquet qui contenoit tout le mystère de la Conjuraison & les noms des Conjurés, fut remis entre les mains de l'Abbé *Portocarrero* en présence de deux Domestiques, dont la fidélité n'étoit peut-être pas à l'épreuve des Louis d'or du Palais Royal. D'ailleurs cet Abbé, quoiqu'homme de mérite, n'avoit peut-être pas assez d'expérience ou de prudence pour se conduire comme il faisoit dans une affaire aussi délicate. Quoiqu'il en soit, il partit pour *Madrid*, chargé de Dépêches qui renfermoient la fortune de bien du monde. Il n'avoit pas encore fait grand chemin, lorsque sa chaise se rompit au passage d'un Gué. Il pensa se noyer: cependant, malgré le danger où il étoit, il parut beaucoup plus appréhender pour sa Cassette que pour sa propre vie. Cet empressement pour la conservation de sa Cassette parut suspect à ceux qui le conduisoient: les Surveillans

que

que le Régent avoit mis auprès de lui, PARIS.  
 en avertirent ce Prince assez tôt pour  
 qu'il pût donner ses ordres au Comman-  
 dant de *Poitiers* pour le faire arrêter, &  
 saisir sa Cassette. L'Abbé fut donc arrêté  
 \* & ramené à *Paris*. Le Prince de  
*Cellamare* aiant été averti de ce qui se  
 passoit, reclama la Cassette, disant qu'elle  
 contenoit les Mémoires de son Am-  
 bassade. On lui fit connoître qu'on n'é-  
 toit pas d'humeur de l'en croire sur sa pa-  
 role, & la Cassette aiant été ouverte au  
 Palais Royal, on y vit tout le projet de  
 la Conspiration, & les noms de ceux qui  
 y étoient entrés. Ce qui fut le plus sen-  
 sible au Régent, ce fut d'y voir les noms  
 de personnes qu'il avoit comblées de bien-  
 faits. S. A. R. agit dans des circonstan-  
 ces aussi délicates, avec toute la modéra-  
 tion possible, & sa conduite fut en tout  
 si mesurée, qu'à peine s'apperçut-on qu'il  
 se fût passé en France quelque chose d'ex-  
 traordinaire. Il fit relâcher l'Abbé *Porto-*  
*carrero*, comme une pièce inutile. Pour  
 le Prince de *Cellamare*, il fut invité de  
 venir conférer au Palais Royal: il n'y fut  
 pas plutôt arrivé, qu'on envoya mettre le  
 scellé chez lui. Les Ministres le condui-  
 firent ensuite à son Hôtel, où il fut sur-  
 pris de trouver une Garde, qu'on char-  
 gea de répondre de sa personne. Quelques  
 jours après, on examina tous ses papiers

\* Le 2 Décembre 1718.

PARIS.

en la présence, & on en remplit trois caiffes, qui furent cachetées & transportées au Louvre, pour y être gardées jufques à ce que le Roi d'Espagne eût envoyé des perfonnes de confiance pour les retirer. Enfin le 13 de Décembre, le Prince de *Cellamare* partit de *Paris* avec Escorte. Pour les Contrebandiers, ils difparurent, dès que la Conspiration fut devenue publique. Tout ceci fe passa dans le courant du mois de Décembre 1718.

Le 29 du même mois, le Duc & la Duchesse du *Maine* furent arrêtés. Le Duc avoit été la veille rendre visite à Madame la Duchesse d'*Orléans* au Palais Royal, & il y étoit resté trois heures; ensuite il s'en étoit retourné coucher à *Seaux*, où le lendemain matin, un Lieutenant des Gardes vint lui annoncer qu'il avoit ordre de le conduire avec un bonne Escorte au Château de *Dourlens*. Le même jour à 7 heures du matin, le Marquis d'*Ancenis*, reçu Capitaine des Gardes en survivance du Duc de *Charôt* son Père, eut ordre d'arrêter Madame la Duchesse du *Maine*. Il avoit soupé la veille avec cette Princesse, & l'avoit quittée fort tard: en rentrant chez lui, il trouva la Lettre de cachet qui le chargeoit d'une commission dont il auroit bien voulu pouvoir se dispenser; mais comme il falloit absolument obéir, il vint le lendemain chez la Princesse. Comme elle étoit encore au lit aussi-bien que ses Dames, on fut fort surpris de revoir Mr. d'*An-*

d'*Anconis* de si bonne heure, & on fit quelque difficulté d'éveiller la Duchesse : cependant, comme on jugeoit bien que ce devoit être une affaire de grande conséquence qui amenoit ce Marquis, les Dames le laissèrent entrer. La Princesse se réveilla au bruit que la porte fit en s'ouvrant, & elle demanda qui c'étoit. Mr. d'*Anconis* s'étant annoncé, *Mon Dieu!* lui dit-elle aussi-tôt, *que vous ai-je fait pour me réveiller si matin ?* Il lui fit part alors de la triste commission dont il étoit chargé. Cette Princesse fut, dit-on, beaucoup plus sensible à cette disgrâce, que le Duc son Epoux; elle ne put s'empêcher de laisser échaper quelques paroles, qui firent assez connoître qu'elle supportoit impatiemment son infortune. Au reste, elle s'habilla assez promptement, & elle monta dans un carosse avec trois de ses Femmes, & on la conduisit au Château de *Dijon*. Tous ses principaux Domestiques furent arrêtés & conduits, les uns à la *Bastille*, & les autres à *Vincennes*. Le Prince de *Dombes* & le Comte d'*Eu* furent relégués à *Eu*, où ils eurent assez de liberté, pour que ce changement de fortune n'eût point tout à fait l'air de disgrâce. Pour Mlle. du *Maine*, Madame la Princesse de *Conty* la prit chez elle. Le Cardinal de *Polignac*, qui étoit fort attaché à la Maison du *Maine*, eut aussi le même sort; il fut exilé à son Abbaye d'*Anchin*, & on ne lui donna

PARIS. que deux heures pour mettre ordre à ses affaires.

Pendant que ces choses se passoient en France , le Roi d'Espagne, ou plutôt son Ministre, fit assez maltraiter le Duc de *S. Aignan* Ambassadeur de France. Ce Ministre, après avoir pris congé du Roi & de la Reine , étoit encore demeuré quelques jours pour régler des affaires domestiques ; peut-être aussi pour voir quel train prendroient les affaires, en cas que le Roi d'Espagne, qui étoit dangereusement malade, vînt à mourir. On assure que le Roi lui aiant dit qu'il laissoit par son Testament la Régence à la Reine & au Cardinal *Albéroni*, l'Ambassadeur répondit, qu'il pourroit bien être de ses dispositions testamentaires, comme de celles de *Louis XIV.* Cette réponse déplut au Cardinal, qui ne songea plus qu'à se venger ; & en effet, quelque tems après, le Marquis de *Grimaldo* Secrétaire d'Etat vint trouver le Duc de *S. Aignan*, & lui signifia de la part du Roi un ordre de sortir de Madrid dans vingt-quatre heures, & du Royaume dans douze jours. Il étoit dix heures du soir, lorsque cet ordre fut signifié, & le lendemain 14 de Décembre à sept heures du matin l'Hôtel de l'Ambassadeur fut investi par des Gardes du corps commandés par un Exemt, qui posa des Sentinelles à toutes les portes des appartemens. Il entra ensuite dans l'appartement du Duc, qui étoit en-



encore au lit avec la Duchesse: il les fit habiller assez promptement, & les conduisit hors de la Ville. PARIS.

Le Cardinal *Albéroni*, qui ne savoit point encore que la Conjuraton qu'il avoit tramée fût découverte, écrivit en diligence au Prince de *Cellamare*, pour le prévenir sur la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de l'Ambassadeur de France. Il lui mandoit, que ce ne devoit point être une raison pour qu'on en usât de même à son égard, & qu'on avoit été obligé de prendre ce parti à cause de la mauvaise conduite du Duc *S. Aignan*. Il l'exhortoit de tenir ferme à *Paris*, & de n'en sortir que lorsqu'il y seroit contraint par force, en faisant auparavant toutes les protestations convenables. Il finissoit en lui disant: *Supposé que V. E. soit obligée de partir, elle mettra auparavant le feu à toutes les mines.* Il ne savoit pas qu'elles étoient alors furieusement éventées.

Cette Lettre qui confirmoit encore la Conspiration du Prince de *Cellamare*, & l'affront fait à un Ambassadeur du R. T. C., acheva de convaincre le Régent que le Ministre Espagnol avoit résolu d'en venir aux dernières extrémités. La Guerre fut déclarée des deux côtés, & l'Espagne ne s'en tira pas à son honneur. J'aurai occasion de vous en parler dans quelque tems.

Je vais un peu vous entretenir de moi à présent. Quoique je ne fusse pas du nombre

PARIS. des Conjurés, j'en avois cependant tout à fait la mine ; il s'étoit tenu chez moi plusieurs Conférences ; j'étois Ami de ceux qui étoient le plus enfoncés dans cette affaire ; enfin, soit prudence, soit terreur panique, je pris le parti de me sauver. Je partis de *Paris* assez précipitamment, dans le dessein de me rendre à la Cour Palatine, pour y rester jusqu'à ce que l'orage fût entièrement dissipé. Je me rendis en Allemagne par la Lorraine, où j'eus bien de la peine à arriver. Je n'avois point de Passeport, & il y avoit des ordres de la Cour d'arrêter tous ceux qui n'en avoient point. Je m'avisai de me servir d'un stratagème.

TOUL. A une lieue de *Toul*, qui est la dernière Place de France, je feignis de me trouver mal, pour avoir un prétexte de m'arrêter & de renvoyer mon Postillon. Je passai la nuit dans un Village, & le lendemain m'étant levé de grand matin, je dis à mon Hôtesse que je m'en allois à *Toul* à pied : je la priai d'envoyer mes bottes à une adresse que je lui indiquai. Mon dessein étoit d'entrer dans *Toul*, comme un homme de la Ville ; je me flattois qu'étant à pied, & n'ayant pas l'air d'un Voyageur, je passerois sans être arrêté. Point du tout : la Garde m'arrêta, & me demanda qui j'étois & où j'allois. Je dis que j'étois Allemand, que j'avois été Valet de chambre d'un Seigneur Allemand qui étoit mort à *Paris*, & que je m'en retournois chez moi. Le Sergent me fit conduire chez le Lieu-

tenant-de-Roi , qui me parut un homme assez brutal. Cependant je crois que j'aurois tort de me plaindre ; je me donnois pour un Valet , & assurément il me traitoit de même. Il me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis toujours en Valet très soumis, espérant adoucir son humeur noire : mais rien ne put me garantir de ses duretés. *Vous n'êtes pas un Valet, mon Amis*, dit-il ; *je crois plutôt que vous êtes quelque Banqueroutier. Il faut que vous me disiez la vérité, ou je vous fais mettre dans un cachot.* Je continuai toujours à soutenir que j'étois un Valet : mais cet homme peu content de ma réponse me fit conduire au Corps de garde, où il me laissa cinq ou six heures, au bout desquelles il me fit dire que je pouvois aller dans une Auberge. Un Soldat m'y conduisit, & ne me quitta point. Le lendemain le même Soldat me conduisit encore chez le Lieutenant-de-Roi, qui me fit entrer dans son Cabinet, & me dit qu'il étoit inutile de lui cacher davantage qui j'étois, qu'il venoit d'en être informé par un homme qui me connoissoit. Je vous avoue, Madame, que je commençai à avoir peur : cependant je soutins toujours ma thèse, avec toute l'effronterie possible. Il appella alors un de ses Domestiques, à qui il dit de faire venir l'homme qui me connoissoit. Heureusement, cet homme n'étoit que dans son imagination. Cependant, il s'impatientoit beaucoup de ce qu'il ne venoit pas. Enfin

TOUL.

il me dit qu'il faloit m'en retourner au Corps de garde, & que j'y demeurerois jusqu'à ce que je lui eusse donné des connoissances bien claires de ce que j'étois. Je m'avisai d'un expédient qui me réussit. Je lui dis que j'étois prêt de demeurer en arrêt, jusqu'à ce que j'eusse reçu une réponse de l'Hôteffe chez qui mon Maître étoit mort, qui certifieroit ce que j'avois avancé. Il me fit donner du papier, & en effet j'écrivis à *Paris* à mon Hôteffe sous le nom d'un Valet de chambre que j'avois laissé chez elle. Comme elle avoit de l'esprit, & qu'elle connoissoit mon écriture, je m'assurai qu'elle comprendroit aisément de quoi il s'agissoit. Ma Lettre écrite, je la remis au Lieutenant-de-Roi. Il la lut, & me dit qu'il se chargeoit de la faire rendre & d'en tirer réponse. En attendant il me renvoya à mon Auberge, & deux heures après il m'envoya dire que je pouvois continuer mon chemin. Vous jugez bien que je ne me le fis pas dire deux fois. Je sortis de *Toul* à pied, je pris un cheval dans un Village appartenant à Mr. le Prince d'Elbœuf, & je me rendis à *Nancy*, où j'eus la précaution de prendre un Passeport. L'Hôte chez qui je demurois m'en procura un, sous le nom d'un Marchand de *Nancy*. Je ne jugeai pas à propos de passer à *Strasbourg*, où j'aurois pu être reconnu; je gagnai *Haguenau*, de là le Fort *Louis* où je passai le *Rhin*, & enfin j'arrivai à *Heidelberg* au commencement de

La Cour Palatine faisoit son séjour à \* HEIDELBERG. Ce n'étoit plus le même Electeur dont j'ai eu l'honneur de vous parler; il étoit mort, & le Prince *Charles* son Frère lui avoit succédé. Ce Prince y tenoit une Cour nombreuse & magnifique; & il faisoit les délices de tous ceux de sa Maison: il avoit, pour ses Domestiques, des bontés dont on voit peu d'exemples chez les Princes, sans cependant avilir son rang; il en connoissoit toute la dignité, & savoit parfaitement bien se faire rendre ce qui lui étoit dû. Généreux avec cela, doux, affable, charitable, il aimoit qu'on lui parlât avec liberté. Il étoit très rangé dans sa conduite, dévot même; cependant, nullement ennemi des plaisirs: au contraire, il en procuroit souvent à sa Cour; il aimoit sur-tout la Danse, il dançoit même trop bien pour un Prince.

L'Electeur a été marié deux fois, & il n'a qu'une Fille, mariée au Prince héréditaire de *Sultzbach*, Héritier présomptif de l'Electeur. C'est une Princesse très aimable, quoiqu'un peu marquée de petite-vérole; elle n'est point grande, mais parfaitement bien faite. Elle fait parfaitement tout ce que l'on a coutume de faire apprendre aux jeunes Princes: elle danse & chante avec beaucoup de grace, sur-tout les Airs Italiens, qu'elle accompa-

\* Voyez le Tome I. des *Lettres*, p. 381.

HEIDEL-  
BERG.

gne du Clavecin dans la perfection. Le Prince son Epoux étoit parfaitement bien fait, & tout son extérieur donnoit assez à connoître ce qu'il étoit. Il avoit l'air assez sérieux, pour pouvoir être soupçonné d'un peu de sévérité. Cela ne diminueoit rien de sa politesse, il avoit surtout beaucoup d'égards pour les Etrangers. Il témoignoit un respect extraordinaire à l'Electeur, qui de son côté lui donnoit toutes les marques possibles de tendresse. Ce jeune Prince avoit de son mariage un Fils, qui étoit demeuré à *Neubourg* où on l'élevoit. On avoit appréhendé que les fatigues du Voyage ne nuisissent à sa santé; cependant toutes ces précautions ont été inutiles, & ce jeune Prince est mort en 1724.

L'Electeur étoit fort matinal: dès qu'il étoit levé, il passoit quelque tems en prières; ensuite le Grand-Chambellan ou le Grand-Maitre de la Garderobe lui parloient d'affaires d'Etat, ou domestiques. Lorsque ces Messieurs étoient retirés, ce Prince s'occupoit à lire des Dépêches, ou à écrire: ensuite il s'habilloit. Vers les onze heures, il alloit à la Messe, accompagné du Prince son Gendre & de la Princesse sa Fille. Quand il y avoit Conseil, il y assistoit au sortir de la Messe; les autres jours, il jouoit au Billard jusques à l'heure du dîner. Le repas duroit longtems: quelquefois on y buvoit un peu, & en vérité on n'avoit point tort,  
car

car le vin y étoit délicieux. Après le dîner S. A. E. accompagnoit la Princesse sa Fille dans son Appartement ; il y demouroit un peu , & se retiroit ensuite dans le sien ; il se faisoit deshabiller , & se couchoit pour quelques heures. Vers les cinq ou six heures du soir , on l'habilloit ; ensuite il donnoit des Audiences publiques , ou bien il s'appliquoit à quelque chose dans son Cabinet. A sept heures il passoit dans la Salle d'Assemblée , où il trouvoit Madame la Princesse & toute la Cour. Après avoir causé quelque tems , il se mettoit à jouer au Piquet ou au Trictrac. Le jeu fini , il se retiroit , & la Princesse soupoit.

Dans l'après-midi , lorsque l'Electeur s'étoit retiré , la Princesse passoit dans l'Appartement de sa Dame-d'honneur , où il y avoit toujours grande Assemblée , & souvent Concert. Madame la Princesse y chantoit volontiers de la Musique Italienne , & elle se faisoit accompagner par la *Signora Claudia* , une de ses Femmes de chambre. Ce petit Concert consistoit encore en quelques Musiciens choisis de la Musique de l'Electeur : c'est une des plus parfaites que j'aye jamais entendu. Le Prince de *Sultzbach* y assistoit quelquefois ; mais le plus souvent il se retiroit dans son Appartement , en même tems que l'Electeur.

Comme ces deux Princes témoignèrent avoir beaucoup de bonté pour moi ,  
les

HEIDEL-  
BERG.

les Courtisans, à l'exemple de leurs Maîtres, me firent de grandes politesses. Je fus invité dans les meilleures maisons, tous les jours grands festins, nouvelles parties de plaisir; en un mot, je puis dire que je passai très bien le peu de tems que je séjournai à *Heidelberg*. L'agrément que j'avois dans cette Cour, me fit naître l'envie d'y demander de l'Emploi; j'employai pour réussir dans mon dessein, les personnes que je croyois les plus capables de me rendre service: mais cependant, malgré l'attachement que les Courtisans paroissoient avoir pour moi, je trouvai dans mon chemin une Cabale assez forte pour m'empêcher d'obtenir ce que je souhaitois. C'étoient, malheureusement pour moi, des personnes fort accréditées, qui n'aimoient à voir en place que les gens qu'ils savoient devoir ramper sous eux. Le Grand-Chambellan, auquel je vis bien que je ne plaisois pas, fut un de ceux qui s'opposa le plus à mon avancement. Il est vrai que je m'attirai son indignation par un coup assez étourdi. Un jour que j'accompagnois l'Electeur de l'Appartement de la Princesse dans le sien, j'avançai jusques dans une Chambre dont, selon l'usage de la Cour, l'entrée n'étoit permise qu'au Grand-Chambellan. Comme j'ignorois cette coutume, je pénétrai jusques dans la Chambre. Un Fourier de la Cour vint me dire de sortir, avec un air assez impertinent. Je lui demandai si cet or-  
dre



dre lui avoit été donné par l'Electeur. Il me dit que non, & que c'étoit le Grand-Chambellan qui le lui avoit donné. Je lui répondis alors sur un ton qui le surprit, & je le chargeai, pour le Grand-Chambellan, d'une commission qui ne dut pas se trouver de son goût. En même tems je parlai contre le Chambellan & sa Clique, d'une façon qui me soulagea la bile à la vérité, mais qui fut cause que je ne pus entrer au service d'un des meilleurs Princes du monde. Je pris congé de l'Electeur, qui en me disant adieu, me fit un présent considérable, & de plus S. A. me donna des Lettres de recommandation pour *Vienne*, où j'avois dessein de demander de l'Emploi.

Je vais à présent vous dire deux mots de la Ville & du Château de *Heidelberg*. Cette Ville est située sur les bords du *Neckre*: elle a à ses côtés de hautes Montagnes, de sorte qu'il n'y a qu'une gorge, par laquelle on découvre la plus magnifique Plaine de l'Allemagne. Il y avoit autrefois dans cette Ville une Université célèbre, fondée par *Rupert le Roux*, Comte Palatin & Duc de Bavière, en 1346. On y voyoit une des plus belles Bibliothèques de l'Europe, qui fut enlevée en 1622 par le Général *Tilly*: il envoya la Bibliothèque à *Rome*, où elle fait une partie considérable de celle du *Vatican*. *Louis* Dauphin de France, Grand-père de *Louis XV*, se rendit maître de *Heidelberg* par

HEIDEL-  
BERG.

par composition en 1698 : cependant malgré cela, on ne laissa pas d'y commettre toute sorte de desordres ; on fit sauter une partie du Palais Electoral ; la Ville fut brûlée ; les Corps des Electeurs , qui étoient dans les cercueils avec les ornemens de leur Dignité , furent tirés de leurs tombeaux & trainés sur la place. Les François auroient sans doute exercé plus de cruautés, si l'Armée de l'Empire ne se fût avancée vers *Heidelberg*. Les Impériaux se rendirent maîtres de la Place, & le Gouverneur aiant été accusé de trahison, on lui fit son procès. La Sentence lui laissoit le choix, ou de mourir par l'épée, ou d'avoir ses armoiries brisées, son épée cassée, de recevoir un coup de pied du Bourreau, & d'être chassé de l'Armée. Il eut la lâcheté de préférer l'infamie à la mort, & il a le malheur de jouir encore de la vie à *Hildesheim*, où il s'est retiré.

Quelque tems après, le Maréchal de *Lorge* attaqua *Heidelberg* ; mais il ne put jamais s'en rendre maître, quoique cette Place fût sans défense. On fit sur lui une Chançon, dont le refrain étoit : *Il eût pris Heidelberg, S'il eût trouvé la porte ouverte*. On ne s'apperçoit pas que *Heidelberg* ait été ruinée : elle est bien rebâtie, & si l'Electeur aujourd'hui régnant y eût continué sa résidence, elle seroit devenue une des plus belles Villes d'Allemagne : mais les Protestans ont été cause que l'E-  
lec-

lecteur a transféré sa résidence à *Man-HEIDELBERG*. Voici ce qui a donné occasion à ce changement. Les Protestans de *Heidelberg* partagent une Eglise avec les Catholiques ; la Nef appartient aux Réformés, & le Chœur aux Catholiques. L'Electeur d'aujourd'hui aiant fixé sa résidence à *Heidelberg*, demanda que cette Eglise, dans laquelle les Electeurs sont enterrés, fût entièrement Catholique ; pour cet effet, il proposa aux Réformés de rendre la Nef, & il s'engagea de leur faire bâtir une autre Eglise. Les Habitans y auroient volontiers consenti ; mais les Ministres s'y opposèrent : ils représentèrent aux Citoyens, qu'il étoit d'une dangereuse conséquence de céder cette Eglise, qui étoit comprise dans le Traité de *Westphalie*, & dans tous ceux qui avoient été conclus avec les Princes de *Neubourg* à leur avènement à l'Electorat ; qu'après cette cession, ils ne pouvoient plus s'attendre à la protection des Puissances de leur Communion ; enfin que cette nouvelle Eglise que l'on promettoit de leur faire bâtir, pourroit leur être ôtée très aisément. L'Electeur aiant témoigné qu'il vouloit être obéi, les Ministres s'adressèrent au Corps des Protestans à la Diète de l'Empire. L'affaire fit grand bruit, l'Electeur menaça les Habitans de les abandonner : ils parurent ne s'en pas soucier, se flattant que si la Cour s'en alloit, la Régence du Pays & les Tribunaux

HEIDEL-  
BERG.

naux de Justice leur demeureroient, comme sous le Gouvernement du feu Electeur. Ils se trompèrent dans leur calcul, & l'Electeur, justement indigné du peu de respect de ses Sujets, les a abandonnés, & a transféré sa Cour & tous les Tribunaux à *Manheim*. De sorte que les Bourgeois, qui ne vivoient que par le moyen de la Cour, ou des Officiers des Tribunaux de Justice, se trouvent à présent dans une grande pauvreté. Ils n'ont guères tardé à reconnoître la faute qu'ils avoient faite, & ils sont venus se jeter aux pieds de l'Electeur, pour le prier de revenir; mais ce Prince ne les a pas écoutés, & il a fait rebâtir la Ville & le Château de *Manheim*.

Le Château de *Heidelberg* se sent encore du desordre que les François y ont fait; il y en a une grande partie de ruinée, & de quatre grands Corps de logis dont ce bâtiment étoit composé, il n'y en a pas un seul qui n'ait été endommagé. Ce qui reste du Palais est dans un goût d'Architecture, que j'aurois peine à définir: il n'est ni Gothique, ni Moderne: c'est une *rapfodie* de tous les Ordres, entassés les uns sur les autres sans goût ni discernement. Il semble que l'Architecte qui a conduit cet ouvrage, n'ait pensé qu'à faire un bâtiment qui coûtât beaucoup, sans s'embarasser qu'il fût bien ou mal. Ce Palais est sur une Colline fort élevée; du côté de la Ville il y a une  
Ter-

Terrasse magnifique, d'où l'on découvre la Plaine, & d'où la vue s'étend à plusieurs lieues. Les dedans du Palais ne sont guères plus réguliers que les dehors. L'Appartement de l'Electeur consiste en plusieurs pièces d'enfilade, sans proportion & sans beauté. La disposition seule en est agréable, à cause de la vue. Les autres Apartemens sont fort petits, & d'un abord très incommode; car il faut monter & descendre quantité de petits degrés, pour y arriver.

HEIDELBERG.

C'est dans les Caves de ce Palais, que l'on voit une Tonne fameuse pour sa grandeur énorme: elle tient, dit-on, 750 muids de *Paris*. Les Electeurs ont souvent fait de grandes parties de débauche sur la platte-forme qui est au-dessus. Je vous avoue que j'ai peine à comprendre qu'on puisse trouver du plaisir à faire de ces sortes de parties dans un pareil endroit, où l'on n'est pas fort à son aise. Sans être bien grand, on touche de la tête la voûte de la Cave, qui d'ailleurs est très obscure.

Comme je me préparois à partir pour *Vienne*, où j'avois dessein de demander de l'Employ, je reçus une Lettre de *Paris*, par laquelle on me marquoit que l'orage que j'avois tant redouté étoit passé, & que la crainte que j'avois eue étoit très mal fondée, Mr. le Régent ne me soupçonnant de rien; & au contraire, étant porté plus que jamais à me faire sen-

PARIS

tir les effets de la protection : sur cela, on m'exhortoit fort à revenir. Comme cet avis me venoit de très bonne part, je ne fis point difficulté de retourner à Paris. Je me présentai au Palais Royal, comme auparavant. Le Régent me reçut très bien, & Madame me fit un accueil qui me confirma dans l'espérance qu'enfin j'obtiendrois quelque chose à la Cour de France. Je trouvai les esprits fort partagés, au sujet de la Guerre qui venoit d'être déclarée à l'Espagne. Les François vouloient bien la Guerre, mais ils auroient souhaité ne la point faire contre un Prince, qu'ils avoient vu naître chez eux, & dont l'établissement leur coûtoit tant de millions & tant de sang. Le Régent eut peine à trouver quelqu'un qui voulût commander l'Armée, plusieurs s'en excusèrent. Le Maréchal de *Berwick*, Fils-naturel de *Jacques II.* Roi d'Angleterre, préféra le service de la Régence aux anciennes obligations qu'il avoit au Roi d'Espagne. Ce Duc avoit commandé les Armées de S. M. C. qui l'avoit comblé de bienfaits : elle l'avoit fait lui & son Fils Grands d'Espagne ; de plus, elle leur avoit accordé à l'un & à l'autre la Toison d'or, & le Duché de *Liria* pour le Fils & ses descendans. Cependant il accepta le Commandement avec plaisir, & il partit pour se rendre en Espagne.

Le Régent engagea le Prince de *Conti*

à prendre le Commandement de la Cavalerie ; il lui fit fournir cent-mille écus pour ses équipages , & lui accorda soixante-mille francs par mois pour tenir table ouverte : outre cela , ses chevaux devoient être nourris aux dépens du Roi. S. A. R. aiant désigné ces deux Généraux , elle n'eut pas beaucoup de peine à trouver des Officiers subalternes. Pour les encourager à servir avec plus de zèle , il se fit une grande promotion , consistant en six Lieutenans - Généraux , 72 Maréchaux de Camp , & 196 Brigadiers. Le Régent donna encore des Pensions à plus de 60 Officiers , qui se rendirent auprès du Maréchal de *Berwick* en Navarre , où la Campagne s'ouvrit par le Siège de *Fontarabie*. En même tems le Régent fit publier un Manifeste , conçu dans des termes pleins de considération pour le Roi d'Espagne ; on rejettoit sur le Cardinal *Albéroni* tout ce qu'on trouvoit à redire dans la conduite du Prince ; on accusoit ce Cardinal d'être l'auteur de la Guerre entre les deux Couronnes , & d'empêcher le Roi son Maître d'accepter le Traité de la Quadruple Alliance , Traité qui n'avoit été conclu , disoit le Régent , que pour le bonheur de l'Europe & particulièrement de la France & de l'Espagne. S. A. R. protestoit , que la Guerre ne se faisoit que pour porter le Roi d'Espagne à la Paix ; & elle assuroit que la France ne vouloit faire aucune conquête sur ses

PARIS.

Etats; & que si elle étoit contrainte d'en faire, elle seroit toujours prête de les restituer à la Paix.

Le Cardinal *Albéroni* répandit au nom de son Maître, plusieurs Écrits, par lesquels il invitoit les Soldats François à embrasser le parti de S. M. C. Ce fut pour réussir dans ce dessein, qu'il engagea le Roi d'Espagne à paroître à la tête de son Armée, se flattant qu'aussi-tôt que S. M. paroîtroit, la moitié de l'Armée de France viendroit se ranger sous ses Etendarts. Plein de ces idées chimériques, & injurieuses à des Officiers & à des Troupes également incapables de lâcheté & de trahison, il obligea le Chevalier de S. . . . qui avoit été Colonel en France, & qu'un dérangement d'affaires avoit obligé de passer en Espagne, d'écrire à quelques Commandans en Chef, pour les solliciter à passer avec leurs Régimens au service d'Espagne. Le Chevalier, qui envisageoit une fortune considérable dans la réussite de ce projet, écrivit au Lieutenant-Colonel de *Normandie*, & lui envoya la Lettre par un Officier, Gentilhomme à la vérité, mais qui alors faisoit une action qui en étoit indigne. Cet Officier parut à l'Armée de France, & rendit la Lettre à celui à qui elle étoit adressée. Celui-ci la porta au Maréchal de *Berwick*, qui fit arrêter & pendre deux heures après ce malheureux Courier. Le Cardinal fut très mortifié d'avoir échoué dans



dans cette tentative ; comme s'il n'eût pas dû penser que ce projet étoit impraticable , la fidélité des Officiers François aiant presque toujours été hors d'atteinte. Il n'en fut pas alors de même des Soldats ; il y en eut beaucoup qui passèrent dans l'Armée d'Espagne. Des personnes dignes de foi , qui voyoient alors particulièrement le Cardinal *Albéroni* , m'ont assuré que ce Ministre étoit tellement persuadé que des Régimens entiers passeroient au service d'Espagne , que lorsqu'on lui rapportoit qu'il venoit d'arriver 50, 100, plus ou moins de Déserteurs , *Qu'est-ce que cela ?* disoit-il : *ce sont des Drapeaux & des Etendarts que S. M. veut voir arriver , & non pas une poignée de gens.* Ce Cardinal avoit autour de lui nombre d'Avanturiers , qui lui prédisoient toujours l'arrivée pochainne de Bataillons entiers ; & à l'ombre de ces prédictions , toujours sans effet , ils en tiroient tout ce qu'ils souhaitoient , le tout pour un mauvais projet hors de vraisemblance , & qui tenoit même quelquefois à tromper & à trahir ce Ministre. On peut juger du caractère de ces Mrs. par celui d'un certain *F. . .* qui avoit été Colonel Réformé en France , & qui , pressé par des créanciers impitoyables , n'avoit pu trouver d'autres moyens d'échaper à leur mauvaise humeur , qu'en passant auprès du Cardinal *Albéroni*. Ce *F. . .* avoit un furieux babil ; il savoit faire le *Capitan* mieux

PARIS.

qu'homme du monde. Le Ministre le fit Brigadier, avec cela il lui fit donner cent pistoles de gratification. Cela ne parut point suffisant à notre Cavalier, il se mit en tête d'être Maréchal de Camp. Il importuna tant le Cardinal, que celui-ci, pour se débarrasser de ses poursuites, fut obligé de lui promettre qu'il le feroit dans peu. Mon homme, qui n'avoit pas le tems d'attendre, renouvela ses sollicitations; il fut remis, l'impatience le prit; enfin il déclara qu'il ne serviroit plus, s'il n'étoit fait Maréchal de Camp. L'Éminence se fâcha, de façon que F. . . . crut qu'il étoit à propos de se rendre, ou du moins d'en faire la mine. Cependant il médita de se venger, & il crut que ce seroit un vrai moyen de faire sa fortune en France, que d'enlever le Cardinal, & de le conduire au Régent. Il ne fut plus question que de prendre les mesures nécessaires pour réussir: on dit même qu'il les avoit prises si justes, que sans la trahison d'un des Conjurés qui révéla tout le mystère, l'affaire auroit réussi. Le Cardinal fit arrêter F. . . . & l'envoya prisonnier à *Pampelune*, d'où il le fit transférer au Château de *Ségovie*, où il lui fit faire son procès. Il auroit eu infailliblement la tête tranchée; mais dans ce même tems le Cardinal *Albéroni* fut disgracié, comme j'aurai l'honneur de vous le dire dans quelque tems.

Pendant que ces bagatelles se passoient

à l'Armée d'Espagne, celle de France alloit toujours son train très sérieusement. *Fontarabie* étoit ferrée de près. Le Roi & la Reine firent mine de vouloir secourir la Place ; mais pendant qu'ils se consultoient, le Maréchal de *Berwick* l'obligea de capituler. Cette conquête, quoiqu'avantageuse à la France, ne diminua rien du dégoût que les François avoient pour la Guerre. Le peuple y contribuoit à regret : cependant l'intérêt du Régent étoit de la continuer, & voyant qu'il ne falloit point penser à la création de nouveaux Impôts dont on étoit déjà surchargé, il imagina de nouveaux moyens de remplir les coffres du Trésor. Il fit rendre un Arrêt du Conseil, qui ordonnoit une fabrique considérable de Billets de Banque, ceux qui avoient déjà été fabriqués aiant été enlevés en peu de tems. Le Conseil rendit ensuite un autre Arrêt, qui ordonnoit une diminution sur les espèces. On ne sauroit imaginer les mouvemens que cet Arrêt excita dans *Paris* : chacun se défit de son argent, sur lequel on appréhendoit de perdre, & on courut recevoir du papier en échange, sur la promesse que le Conseil avoit donnée que la valeur des Billets seroit fixe, & qu'ils ne hausseroient ni ne diminueroient jamais. Les François furent charmés de cet expédient, qui obvioit à toutes les révolutions d'augmentations & de diminutions. Cependant, on ne tarda guères à faire de

PARIS.

serieuses réflexions sur le peu de solidité de la matière en laquelle on transformoit son or & son argent : la fureur de courir à la Banque se rallentit. Mais bientôt le Régent trouva un moyen d'y faire porter le peu qui restoit chez les Particuliers : il fit donner un Arrêt du Conseil, qui défendoit sous peine d'une grosse amende, d'avoir plus de cinq-cens francs chez soi. En conséquence de cet Arrêt, on recommença à se défaire de ses espèces, & on prit des Billets de Banque, qui étoient à la vérité plus commodes que les espèces, puisqu'alors on portoit sur soi la valeur de plusieurs millions. C'étoit un vrai moyen d'être à portée de faire de bonnes affaires, que d'avoir ainsi tout son bien dans sa poche.

Ce fut par ce moyen que le Duc Régent fut fournir aux dépenses énormes, que lui causoit la Guerre d'Espagne. On la continua avec vigueur, & peu après la prise de *Fontarabie*, l'Armée de France fit le Siège de *S. Sébastien*, qui ne dura que vingt-cinq jours, au bout desquels la Ville & le Château se rendirent.

FIN DU TOME IV.















